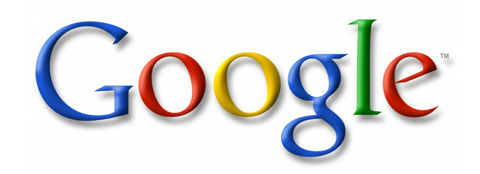
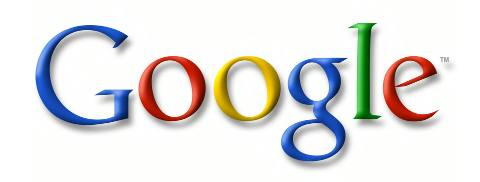
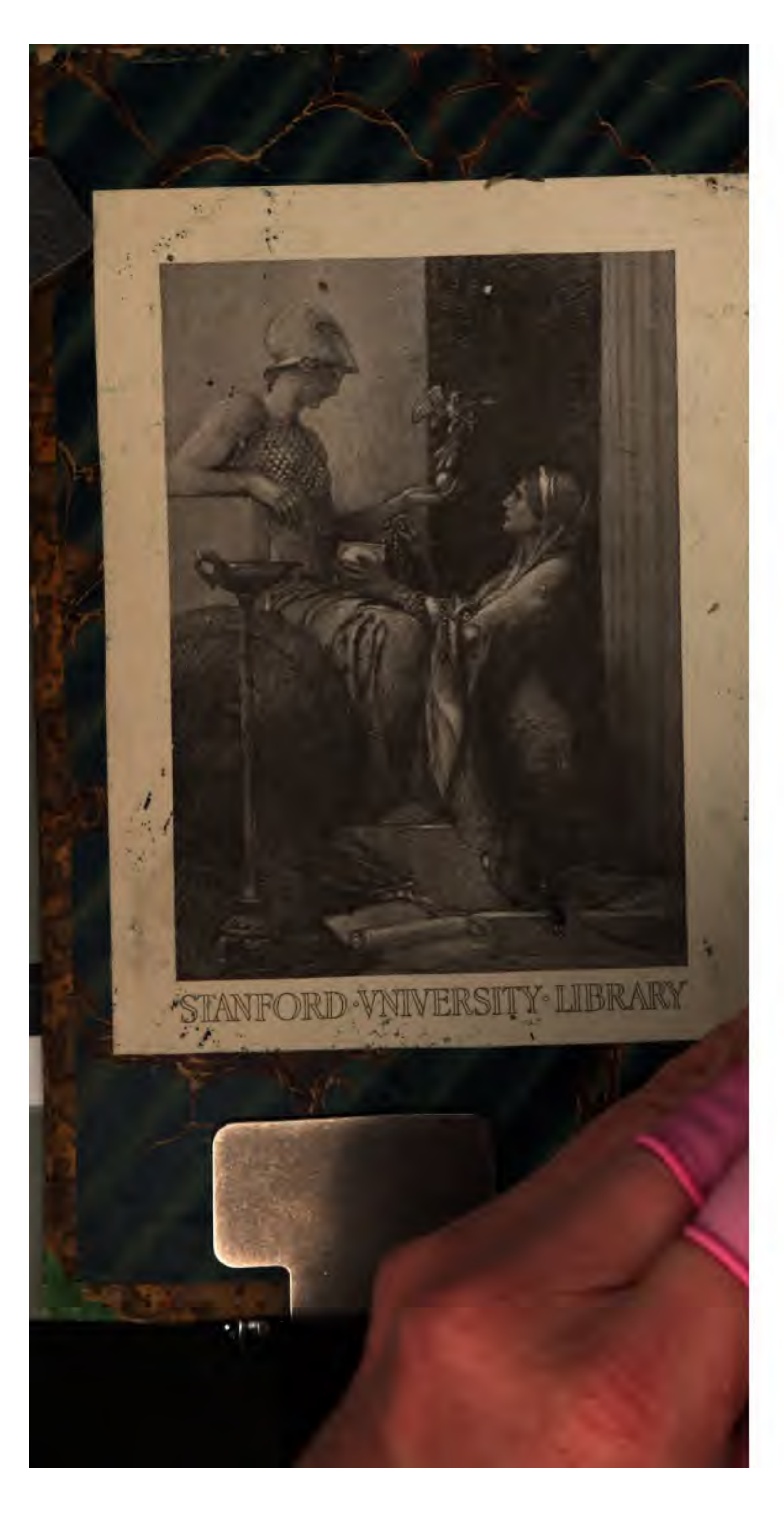





STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



Ce volume ne peut être vendu par fractions.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

Ce volume ne peut être vendu par frac

LAGNY. — Typographie de A. VAR

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle; les femmes de chambre achèvent de la coiffer; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écrin qu'il admire; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, déploie le cachemire, etc.)

M. DE ROSTANGES, l'écrin à la main.

Eh bien! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY.

Mais du tout, mon papa, les diamants, c'est pour le jour de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES.

Ah! mon Dieu! que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut penser à la corbeille,
Il faut penser à son écrin,
A la toilette de la veille,
Puis à celle du lendemain!
Penser au bal de la journée;
A peine enfin, moi j'en suis sûr,
Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Le notaire de la ville voisine, que vous avez fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, troublée.

Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

M. DE ROSTANGES.

Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas encore descendu.

JENNY, tenant un bouquet.

Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES.

Qu'il attende.

Au même instant, il leur faut faire
Un mariage, un testament.
Forcé soudain de changer de visage,
Plus d'un notaire se trompant,
Doit quelquefois pleurer au mariage,
Et rire au testament.

Ah çà! bonjour tout le monde; bonjour, mon cher Rostanges; bonjour, ma belle future; bonjour, ma petite espiègle. (A Jenny.) Tu es bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant causer d'affaires.

JENNY.

Comment! vous me renvoyez?

LE BARON.

Non, ma chère enfant, mais je te prie de t'en aller.

JENNY.

La, c'est bien agréable! ne dirait-on pas que je suis une étrangère.

M. DE ROSTANGES.

Allons, allons, Jenny, tu as entendu; fais-nous grâce de tes commentaires.

JENNY.

C'est ça; ils ont toujours des secrets; pourquoi ne voulez-vous pas que j'écoute? il faudra bien que je me marie à mon tour, et ce sera toujours ça de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES.

Te marier! A-t-on jamais vu une petite fille de dix-ans?...

JENNY.

Dix ans et demi, Monsieur, dix ans et demi! (A sa sœur.) Est-il drôle, mon papa! toutes les fois que je lui parle de mon établissement, il se fâche.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Lorsque l'on est petite fille,
Personne, hélas! ne pense à vous;
Dès qu'on devient grande et gentille,
Les amoureux arrivent tous:
En attendant ce jour prospère,
Je puis bien en parler, je croi...
Je n'y penserai plus, mon père,
Quand on y pensera pour moi.
(Rencontrant un regard sévère de son père.)



Ne désirant emploi, ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité :
Loin d'imiter certain confrère
Qui, conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connaît guère,
On me connaît chez tous nos ennemis.

PAULINE, timidement.

De Villiers! mais si je ne me trompe, Monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire que j'ai vu à Paris, chez ma tante, il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom..

LE BARON.

Ah! c'est possible; un jeune homme?

PAULINE.

Oui, Monsieur.

LE BARON, à Rostanges.

Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES.

Ton neveu?

LE BARON.

Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans la marine lorsqu'il s'est avisé..., mais ce n'est pas de lui dont il est question; revenons à mon histoire; vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie, si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi, et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement, dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver, c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces, et de le contraindre à nous livrer passage : le vice-amiral était d'un avis contraire; son plan n'avait pas le sens commun : je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord; je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES.

Oui, et après avoir soutenu un combat qui t'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

M. DE ROSTANGES.

Un moment, et ton neveu?

LE BARON.

Il n'aura rien; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux.

PAULINE.

Amoureux?

LE BARON.

Une passion dont on ne connaît pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

Air de *Marianne*.

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,
Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne ou deux!
Faisant le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers,
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cætera,
C'est alors, morbleu! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu!

PAULINE, vivement.

Comment, Monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère; l'essentiel maintenant est de songer au contrat, vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de Legrand.

M. DE ROSTANGES.

Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, en dehors.

Mon papa! mon papa!

M. DE ROSTANGES.

Chut! voici Jenny.

militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres; voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES.

Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera venu, tu lui expliqueras... (Il lui parle bas.)

ENSEMBLE.

AIR : *Canon de Frédéric Kreubé.*

PAULINE, à part.

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi?
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur;
Je sens couler mes larmes;
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre,
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de t'apprendre?
Un secret? dis-le moi!
Pourquoi donc ces alarmes?
Réponds, ma bonne sœur,
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur?

LE BARON ET ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,
Viens, mon ami, suis-moi,
Allons, sans plus attendre,
Engager { notre / votre } foi.
Bannissons les alarmes.
(Montrant Pauline.)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront { mon / ton } bonheur.

(Le Baron et Rostanges emmènent Pauline.)



JENNY.

En voilà encore un petit garçon et de plus un amoureux; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON, en uniforme de lycée.

LÉON, accourant.

AIR d'une Sauteuse.

Me voilà, quel plaisir
De jouer, de courir!
Adieu thèmes
Et théorèmes;
Laisser là Cicéron,
C'est si bon!
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois!
Nous irons à cheval,
Et puis, comme amiral
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.
Me voilà, etc.

JENNY.

Oui, vous venez pour la noce! c'est cela qui vous a séduit; je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON.

Oh! ce n'est pas cela; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY.

Parler de moi! comment, Monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON.

Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe; mais ils m'ont bien promis d'être discrets; et puis au collége nous en avions tous.

LÉON.

Dam! au collége, il faut bien s'occuper. (Montrant une poupée dans un coin du salon.) Vous avez bien une poupée.

JENNY, vivement.

Du tout, Monsieur; c'est à la petite du jardinier.

LÉON.

Ah! Mam'selle; l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY.

Voyons vos vers, Monsieur.

LÉON, frappant du pied.

La! je les aurai laissés dans mon pupitre.

JENNY.

Vous avez une si bonne tête.

LÉON.

Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Faut-il qu'un enfant me déconcerte,
Et me fasse ainsi perdre l'esprit!

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte.

LÉON.

Me voilà vraiment tout interdit!
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux! que devenir et que faire,
Si j'obtenais de l'activité?

Aussi, je suis bien bon; avec une petite fille!...

JENNY.

Une petite fille!

LÉON.

Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, piquée.

Ah! je n'en aurais pas; eh bien! c'est ce qui vous trompe, Monsieur, j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre; et un bel officier.

LÉON, ému.

Comment! Mademoiselle?

JENNY.

Écoutez, Léon, vous ne m'en voudrez pas, à moi, ce n'est pas



LÉON, s'avançant.

Que vois-je?

ADOLPHE.

Léon!

LÉON, se jetant dans ses bras.

C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, bas.

Chut! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, très-étonnée.

Comment! ils s'embrassent à présent! qu'est-ce que cela veut dire?

ADOLPHE, à Jenny.

Pardon, Mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement; mais mon empressement... (Bas, à Léon.) Tâche donc d'éloigner cette petite; il faut absolument que je te parle.

JENNY.

Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (Bas, à Léon.) Comment! vous ne vous disputez pas?.. mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON.

C'est bon, Mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY.

On y va, Monsieur, on y va. (A part.) Comme il me regarde; c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu! (A Léon.) Et peut-on savoir quel est Monsieur?

LÉON.

Oh! c'est...

ADOLPHE.

Le notaire... que vous attendez.

LÉON, étonné, et contenu par un geste d'Adolphe.

Le notaire!

JENNY.

Comment! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE.

C'est-à-dire, l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même confié des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, le regardant.

Tout de suite, Monsieur, tout de suite; c'est drôle, moi j'avais idée que Monsieur était militaire; il me semble même



ADOLPHE.

Tu le sauras, mon cher Léon, tu es bien jeune sans doute pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON.

A un ami, à un ancien camarade! dieux! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose!

ADOLPHE.

Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion, car, Dieu merci! je ne sais plus où donner de la tête! Poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime...

LÉON.

Comment! vous êtes aussi amoureux?

ADOLPHE.

Chut! mon cher Léon, de la discrétion; oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin, qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral; ma foi! je n'ai pas voulu attendre le brevet, qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime; juge de mon malheur: je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état!... *De Villiers!* dit-il. — Oui, Monsieur. — Officier de marine? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête?

LÉON.

Comment!

ADOLPHE.

Oh! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement.

LÉON.

Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation?

ADOLPHE.

Ah! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille



Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat;
Mais vous allez tout voir, tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas comme vous l'avantage
D'en être les témoins.

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE.

Et quel est le futur?

LÉON.

Un monsieur Legrand, un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

ADOLPHE.

Eh bien! il ne risque rien.

LÉON.

On vient, vite à votre rôle. Avez-vous seulement des papiers?

ADOLPHE, *fouillant dans sa poche.*

Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON.

Chut! voici mon oncle et Pauline.

SCÈNE IX.

Les précédents, M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY.

JENNY.

Oui, c'est le collègue de monsieur Guichard, un jeune homme très-aimable : mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES.

En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon; mille pardons, Monsieur, de vous avoir laissé presque seul; c'est le futur et monsieur le major, un de mes témoins qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé par faire un

tadelle vous a envoyé le signalement : on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, bas, à Léon.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Eh bien, tant mieux ! qu'il aille se promener. En ce moment monsieur le major n'est pas commandant de place ; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet, car nous l'achèverons... diable ! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguérite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL.

Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure ; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah çà ! voyons où est notre notaire ?

M. DE ROSTANGES.

Eh mais ! où est-il donc ? Il était là tout à l'heure, et je ne le vois plus.

LÉON.

Il sera probablement sorti.

LE BARON.

Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL.

Sans doute, un notaire, ça se voit.

JENNY.

Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, bas, à Jenny.

Taisez-vous donc !

JENNY.

Mais sans doute, Monsieur, puisqu'il n'y a point d'autre issue. (Allant à la porte.) Monsieur le notaire ! monsieur le notaire !

TOUS, criant.

Monsieur le notaire !

KERKAVEL.

Allons, il n'y sera pas.

LÉON.

C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas.

JENNY.

Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure ; il tourne le dos à la porte et est assis dans un fauteuil.

marine... une lettre de moi. (A Léon.) C'est fort étonnant! c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers, le prisonnier qui m'avait adressé des réclamations. (Haut.) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY.

Au notaire? Oui, Monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL.

Et ce commencement d'écriture?

JENNY.

Oh! cette écriture, c'est la sienne... Hein! comme c'est moulé!

KERKAVEL, se grattant l'oreille.

Diable! diable! et cette fuite soudaine... (A Jenny.) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûre que ce soit un notaire? et n'avait-il pas quelques façons militaires?

JENNY.

Comment, Monsieur, vous croyez? Eh bien! maintenant que j'y pense; oh! que je suis contente... parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime mieux que ce soit un militaire; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au bal de la forêt; et il avait un frac bleu, sans épaulettes; et ici, sur les basques, des ancres brodées en or.

KERKAVEL.

Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (Haut.) Parbleu! vous me voyez enchanté; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE.

Quoi! Monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL.

Eh parbleu! il le faut bien; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY.

L'arrêter! ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

KERKAVEL.

Holà! Laguérite?

LAGUÉRITE, en dedans.

Présent.



SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY, LAGUÉRITE, qui se promène devant la porte du cabinet.

PAULINE.

Quel parti prendre?

LÉON, à Jenny.

Qu'allons-nous devenir? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscrétion, par votre curiosité? C'est mon meilleur ami.

PAULINE.

C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY.

Celui que vous aimez! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais?

PAULINE.

Calme-toi, je ne t'en veux pas; tu ne pouvais prévoir...

JENNY.

Non, je suis bien coupable; mais je réparerai ma faute; j'irai, je parlerai à mon père, à monsieur le major; et s'ils résistent à mes prières, (Fondant en larmes.) je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON.

Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes une enfant.

JENNY.

Ah! je suis une enfant! ah! je suis une enfant... Eh bien! on verra, Monsieur. (Essuyant ses yeux.) Ce n'est pas qu'il n'ait raison, parce qu'au fait, quand je pleurerai pendant une heure, ça ne m'avancera à rien; et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalide. (Frappant du pied, et marchant avec impatience.) Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? Je ne trouve aucun moyen. (Regardant par la fenêtre qui est à la première coulisse.) Ah! mon Dieu! que vois-je au bout de l'allée? c'est M. Guichard, le notaire, qui arrive toujours en courant; c'est le ciel qui nous l'envoie. (Criant et faisant comme si elle avait peur.) Mon Dieu! (Détournant la tête.) il va se blesser. (Regardant.) Non,



JENNY.

Ah! pardon; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant, des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'une enfant, à qui il faut pardonner bien des choses : (A Adolphe.) n'est-ce pas, mon beau-frère?

ADOLPHE.

Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne, et de grand cœur.

PAULINE.

Et vite... On vient de ce côté.

JENNY.

Sortez par l'appartement de ma sœur, qui donne sur le jardin; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON.

Et toi?

JENNY.

Et moi, et moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE.

Oh! d'abord, je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY.

Eh bien! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux bien encore me dévouer pour vous. Allez. (Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.) Ah! mon Dieu! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LE BARON, LAGUÉRITE, tenant M. GUICHARD au collet.

LAGUÉRITE, bégayant.

Air : *Verse encor, encor, encor.*

Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Ici je le ramène,
Et ce n'est pas sans peine;
Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.



SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES.

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit? monsieur Guichard, mon notaire, qui livre une bataille.

KERKAVEL.

Quoi, c'est là votre notaire?

M. DE ROSTANGES.

Et celui de toute la ville.

GUICHARD.

Voilà une heure que je le ré... répète à ces Messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, souriant.

En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme que j'ai vu tantôt à votre place.

GUICHARD.

A ma place!

M. DE ROSTANGES, montrant le cabinet.

Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUÉRITE.

Comment, ils étaient deux? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas! (Il montre la fenêtre.)

KERKAVEL.

Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille?

JENNY.

Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître? tous ces Messieurs se ressemblent, c'est le même uniforme.

LAGUÉRITE, sortant.

Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte. (Il sort.)

GUICHARD.

Vous avez raison; c'est lui qui... qu'il faut arrêter; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous

JENNY.

Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES.

C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.

C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

JENNY.

Je ne dis rien, mon papa, je joue avec Mademoiselle. (Parlant à la poupée.) Voyons, Mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier avec M. Polichinelle; hein! ça vous convient-il? Non? eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit. Qu'est-ce que c'est, je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui était l'autre jour avec ce petit blond, monsieur Théodore, le maître clerc.

GUICHARD, qui écrit, s'arrête et reste la plume en l'air.

Hein! qu'est-ce? qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES.

Eh bien! qu'avez-vous donc? continuez.

GUICHARD.

Rien. C'est que quelquefois ces petites filles font des remarques...

JENNY, continuant à parler à sa poupée.

Dieux! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là! voyez-vous, vous seriez ma bonne amie; et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme.

LE BARON, prêtant l'oreille.

Hein!

M. DE ROSTANGES, l'arrêtant.

Chut! taisez-vous donc. (Ils écoutent.)

JENNY, froidement.

Rien, mon papa ; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE ROSTANGES.

Et de qui est ce papier ; car je présume que vous l'avez lu ?

JENNY.

Oh ! oui, mon papa, et tout couramment ; si vous m'aviez entendue, vous auriez été bien content, mais je ne sais pas ce que ça veut dire ; c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour, et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON.

De l'épouser !

M. DE ROSTANGES, au baron.

Laissez donc, laissez donc. (A Jenny.) Et quel est son nom ?

JENNY.

Oh ! son nom, je l'ai retenu parfaitement ; c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE ROSTANGES ET LE BARON, chacun avec une intention différente.

Villiers ! (Le baron et M. de Rostanges se mettent à rire.)

M. DE ROSTANGES ET LE BARON.

Ah ! ah ! ah !.. elle m'a fait une peur !

JENNY.

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc ?

LE BARON, riant et regardant Rostanges avec intelligence.

C'est ça ; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher ; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL.

Comment, votre nom ?

LE BARON.

Eh ! oui, c'est le mien.

KERKAVEL.

Monsieur de Villiers ! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral ?

LE BARON.

Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai au contrat.

KERKAVEL.

Comment, c'est vous ! Ah ! mon ami ! mon cher ami ! quoi diable êtes-vous venu me dire cela ! j'en suis désolé !

L'autre a été pris par nos gens au moment où il voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même qu'il était monsieur de Villiers notre prisonnier, et je vous le ramène.

LE BARON.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Oui, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur me dérober ma place,
De ma prison me voler les ennuis,
Heureux celui qui trouve en sa disgrâce,
De tels fripons dans ses amis.

(Voyant Adolphe.) Eh ! c'est mon neveu !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, PAULINE, LÉON.

ADOLPHE.

Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort ; mais qui, avant de retourner en prison, vient former opposition au mariage.

KERKAVEL.

Je comprends enfin. (Montrant Adolphe.) C'est Monsieur qui est le prisonnier et l'amant préféré.

M. DE ROSTANGES ET LE BARON.

Comment, l'amant préféré ?

KERKAVEL.

Eh parbleu ! il n'y a pas de quoi se fâcher, et je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon ami, que ce jeune homme a fait un chemin superbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral ?

TOUS.

Contre-amiral ?

KERKAVEL.

Eh oui ! sans doute ; c'est ainsi que l'a décidé le ministre ; trois mois d'arrêts pour punir son insubordination, et le grade de contre-amiral pour récompenser son mérite.

JENNY.

Mon beau-frère, contre-amiral !



LAGUÉRITE, au baron.

Si Monsieur voulait, je les lui ferais au même prix.

LE BARON.

Non, non, il est des circonstances où il faut enfin payer de sa personne; je vous suis, mon cher major; mais j'espère que vous viendrez me voir en prison; que nous ferons des piquets.

KERKAVEL.

Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON.

Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE.

Je ne vous le conseille pas, mon oncle; voilà Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

JENNY, à M. de Rostanges.

Enfin, tout le monde est content,
Je vois heureux tout ce que j'aime,
Pourtant je ne suis qu'un enfant;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah ! combien je suis fière aussi,
Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupée.

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupée.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,
Je conçois bien, sur ma parole,

re,

our
à l
rinc
Ma
cel
son,
ment
que
e p
sée
M
tou
uis
le



airs d'opéra-comique, j'ai pensé à ma femme... Il fallait bien s'en occuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (S'approchant de la lucarne à gauche.) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (Agitant son mouchoir par la croisée.) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (Criant.) Bonjour, camarade, ça vous va-t-il bien? (Écoutant comme si on lui répondait.) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (Écoutant.) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!... A peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (Quittant la croisée.) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire : un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (Retournant à la fenêtre et écoutant.) Hein!... vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (Criant.) Bonjour, monsieur Doucet! (Écoutant.) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander : voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (Écoutant.) Comment, si on m'entendait! (Criant de toutes ses forces.) Eh! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (A part.) Oh bien alors j'y suis. (Tirant sa bourse.)

Air du *Bouffe et le Tailleur*.

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(Lui jetant la bourse.) A vous!... c'est ça; la conscience ne dit plus rien : je savais bien que je la ferais taire. (A Léon.) Camarade, on va vous ouvrir. (Revenant sur le devant du théâtre.) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout -'. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pour-



GUSTAVE.

Eh mais ! cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien ! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON.

Oui, colonel ; c'est que... je vous prie de ne plus me parler de cette affaire-là ; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaie à mes dépens ; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembourgs.

GUSTAVE.

Des calembourgs, ah ! c'est trop fort.

LÉON.

L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettrait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Jugez un peu quelle équipée !
A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, Monsieur, un coup d'épée,
Oui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE.

Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus ; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne !

LÉON.

Oh ! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE.

Qui vous l'avait donné.

LÉON.

A peu près. C'est la seule faveur que j'ai reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

LÉON.

Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE.

Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez?

LÉON.

J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel?

GUSTAVE.

Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires!

LÉON.

Comment! vos Mémoires?

GUSTAVE.

Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON.

Eh bien! pendant que vous étiez en prison?

GUSTAVE.

Oh! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (Montrant la table.) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse*, ou *Mémoires d'un colonel de hussards*. Mais à chaque instant on est distrait... Eh! parbleu! une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison?

LÉON.

Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE.

A merveille! vous resterez la nuit ici; après le souper je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruire.

LÉON.

Mais, colonel...

GUSTAVE.

Le punch vous fait peur, mais c'est égal, pour écrire un

LÉON.

CHAPITRE IV!

AIR du vaudeville de *Jadis et aujourd'hui.*

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écoliers;
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, souriant.

Autrefois, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(On entend sonner une cloche.)

GUSTAVE.

C'est le souper.

LÉON.

C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE.

Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (On entend ouvrir la porte.) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON.

Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE.

Oui, une terrasse, où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, allant à gauche.

De ce côté?

GUSTAVE.

Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON.

C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE.

-z tranquille; en même temps je commanderai le punch.



notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (Écoutant.) Hein! ah! mon Dieu! j'ai cru que c'était lui; non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clé... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi; au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord pour commencer, une musique mystérieuse.

Air : *Celle que j'aime tant.*

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge !
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah! ah! j'oubliais cette fenêtre, si elle pouvait me servir! (Elle s'approche.) elle donne sur une terrasse..... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui! (Elle s'avance davantage.) Non; oh! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais! comme il me regarde!

Air du vaudeville de *Turenne.*

Voyez donc quelle impertinence!
Il se place encore plus près.
Quoi! des signes d'intelligence!
Eh mais quels sont donc ses projets?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant!... mais, juste ciel!
Que devient donc la discipline?

(Elle sort par la porte secrète.)

SCÈNE V.

LÉON, accourant. Il arrive essoufflé, s'arrête et regarde de tous les côtés.

'e était là! je l'ai vue... oh! oui, c'était bien elle, je l'ai



parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée? qui peut l'avoir introduite dans la tour? qui l'amène ici? Si c'était... oh! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur. (On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.) Qu'entends-je? elle est là. (Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.)

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, un flambeau à la main.

GUSTAVE, ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.

Bonsoir, Messieurs, bonsoir! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de champagne.

LÉON.

Ah! c'est vous, colonel!

GUSTAVE.

Oui; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, lui faisant signe de la main.

Silence! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LÉON.

Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE.

Une femme! eh bien! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON.

C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE.

Où donc?

LÉON.

Ici, dans cette chambre; celle que j'aime...

GUSTAVE.

C'est impossible... Il croit voir des femmes partout. (On entend un nouveau prélude.)

LÉON.

Écoutez.

(Même motif que le prélude de guitare.)

AIR : *La! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière!



Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à { moi / lui } que l'on cherche à plaire,
Et que l'on promet le bonheur?
(Ils se regardent l'un et l'autre.)
Mais il se trompe, je le voi, } *bis*.
Et l'inconnue est là pour moi, }
Pour moi,
Pour moi.

LÉON.

Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE prend une chaise et s'asseoit au milieu du théâtre.

Il y a de fortes raisons contre; mais enfin, dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, debout à la gauche de Gustave.

Au plus adroit, cela n'est pas généreux; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE.

Raison de plus, cette campagne-la vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON.

A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE.

Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique, ça ne dit rien; ainsi, attention! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! colonel, encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

GUSTAVE.

Parbleu! si je vous le dis, le beau mérite!

LÉON.

Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE.

Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la [place] de se rendre; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.



ENSEMBLE.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.
Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue,
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.
Fort bien, c'est admirable!
Quand elle me lira
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.
Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

LÉON.

Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE.

Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

Air nouveau de *M. Granier.*

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.

Ciel! de la lumière;
(Feignant d'écouter de la fenêtre à droite.)
Écoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare...

(Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la fenêtre à gauche.)

Eh! non, quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

LÉON, revenant de la croisée.

Eh! non, quelle chimère!

ENSEMBLE.

Je n'ai } rien vu.
Il n'a }
Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil,
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

(Ils sortent par la porte du fond à gauche.)



Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (Regardant la lucarne.) Si j'appelais, au moindre bruit le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme. (En ôtant le colback qui est sur la chaise, il voit la lettre de Mathilde.) Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de résister à votre style* « *séduisant; ce soir à minuit, attendez-moi dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux! Mais comment a-t-il pu faire? Et quel est donc son ascendant? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc? il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir. (Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.) Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, de sa chambre à coucher.

Eh! camarade...

LÉON.

C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, se frottant les yeux.

Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?



camarade, (Mettant son colback sur sa tête.) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON.

Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE.

Et moi donc, je ronfle quelquefois!

LÉON, s'asseyant sur le fauteuil près de la table.

Je conçois, nous nous ferions du tort; ainsi chacun pour soi.

AIR : *Mais en amour, comme à la guerre.* (Fragment des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.)

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(Léon s'étend dans un fauteuil.)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là?

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encore vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, souriant.

Merci de ce zèle;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

ENSEMBLE.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire
Enfermons-le; car à la guerre,

Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE.

L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous là?

LÉON.

Oui, je vous attendais.

MATHILDE, à part.

Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi et qu'il a des remords. (Haut.) Je fais mal en venant ici, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, à part, et intimidé.

Ah! mon Dieu? elle se doute de quelque chose. (Haut.) Non, Madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, à part.

Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (Haut.) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON.

Ne le devinez-vous pas?

MATHILDE.

Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (Lui prenant la main.) Vous avez raison.

LÉON.

Vous croyez que j'ai raison? La jolie main; il me semble que ma frayeur se dissipe; oh! que c'est joli, une femme?

MATHILDE, à part.

Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (Haut.) Eh bien! mon ami...

LÉON.

Mon ami! Que ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (S'encourageant.) Oui, c'est le moment; souvenons-nous du colonel. (Haut.) Eh bien! oui, Madame; oui, je vous aime.

LÉON.

Ah çà! colonel, est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE.

Pourquoi donc?

LÉON.

Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, étonné et le regardant.

Qu'est-ce qu'il a donc le petit sous-lieutenant? ses yeux éveillés...

LÉON.

Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (Appuyant.) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, l'arrêtant.

Un moment, un moment, camarade; je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (D'un air de confidence.) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

AIR : *A Paris, et loin de ma mère* (du TRAITÉ NUL).

J'ignore d'où vient ce mystère,

LÉON, avec malice.

Quoi! vraiment, vous n'avez rien vu?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.

(Avec un air de triomphe.)

Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.

GUSTAVE.

Quoi! tout de bon?

LÉON, souriant.

Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*bis.*)

GUSTAVE, d'un air de satisfaction.

Voyez-vous, mes élèves! c'est très-bien; oh çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.

DEUXIÈME COUPLET.

A votre estime j'ai des titres;

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, seul.

Ah! par exemple, celui-ci est un peu fort! voyons donc encore une fois. (Il regarde l'anneau.) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (Il entend ouvrir la porte secrète.) Quel bruit? eh mais! cette porte s'ouvre. (Mathilde paraît.) Ah! mon Dieu! ma femme! Il n'y a plus de doute.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE.

Comment! Monsieur, voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer?

GUSTAVE, interdit.

Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?

MATHILDE, lui prenant la main.

Pourquoi cette question?

GUSTAVE, regardant sa main.

Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE.

Mon ami, est-ce à vous de me le demander.

GUSTAVE.

Comment! Madame, il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, tendrement.

Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (Le voyant à sa main.) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE.

Comment! Madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE.

Vous en doutez encore? oui, Monsieur; j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

LÉON.

Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE.

Un officier!

GUSTAVE, sans se déranger.

Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, confondu.

Sa femme! (Bas.) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, se levant et lui serrant la main.

C'est bon, c'est bon. (Haut.) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant votre mariage.

MATHILDE, saluant.

Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, à part.

Elle s'en souvient. (Haut.) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, timidement.

Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, à part.

Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, à Léon.

J'espère que Monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, l'interrompant.

Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, soupirant.

A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (A demi voix, à Gustave.) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE.

Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Piége*.

GUSTATE, prenant un manuscrit et le déchirant.

Oui, je renonce à mes anciens projets;
Et vous, si vous voulez m'en croire,

2

tection il se pourrait bien que notre mariage... (Regardant par la droite et allant ouvrir.) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JULES LEFEBVRE, MATHILDE, qu'il tient par la main.

JULES, entrant.

Enfin, on veut bien nous ouvrir...

PIERROT, le regardant.

Eh ! oui, Dieu me pardonne ! dis donc, Jaqueline, il n'est presque pas changé. Ou je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, M. Jules Lefebvre.

JULES.

Qui a prononcé mon nom ?

PIERROT.

Comment, Monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés, ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique ?

JULES.

Il serait possible !

AIR des *Filles à marier.*

Hé quoi ! tes yeux ont su me reconnaître !

PIERROT.

Ils vous auraient r'connu toujours !

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaître
Le souvenir de mes premiers beaux jours.
O bords chéris ! doux pays de la France !
Lieux enchanteurs dont je m'étais banni,
Je vous revois ! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal...
(Donnant une poignée de main à Pierrot.)
Et la main d'un ami !

PIERROT, à Jaqueline.

D'un ami, tu entends ; voilà un bon maître ! Je présuppose 'te petite fille est à vous ?



PIERROT.

Oui; qu'il avait vu à New-York un négociant français, nommé Lefebvre...

JULES.

Ah! mon Dieu, j'y suis maintenant, et je devine d'où vient cette méprise! Il y a effectivement à New-York un de mes compatriotes que l'on nomme Lefebvre..... (des Lefebvre, il y en a partout). Celui-là est bien veuf et père de dix enfants; avec cette différence, qu'il est riche et que je n'ai rien; qu'il est négociant et que je suis militaire. (*Tirant une lettre de sa poche.*) Justement la lettre de mon oncle était adressée à M. Lefebvre, négociant. Mais où diable pouvais-je soupçonner!... (*Lisant la lettre.*) « Que tout soit oublié; au reçu de ma lettre pars sur« le-champ avec TOUTE ta famille. » Le mot *toute* est souligné, j'ai cru que cela avait rapport à ma femme! Que faire, mes amis, et quel parti prendre?

PIERROT.

Dame, il ne sera pas aisé de faire entendre raison à vot' oncle, parce qu'il a une passion pour les enfants.

MATHILDE.

Eh bien! ne suis-je pas là?

JAQUELINE.

Ça ne lui suffit pas: son bonheur est de se voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un régiment de petits garçons; quelquefois, il réunit dans son parc tous ceux du village. L'autre jour, il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de M. Berquin, et il a fait venir de Paris des costumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, *qui a écouté avec attention.*

Vraiment!

JAQUELINE.

AIR du *Ménage de garçon.*

Tous les enfants du voisinage
Avec leurs bonn's sont v'nus ici,
Afin d' jouer leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi!
J'étions presque à la scèn' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur's la troupe entière
Fut obligé' d' s'aller coucher!



Ils nous ont escroqué le dénouement; Monsieur était furieux.

JULES.

S'il en est ainsi, il nous recevra mal; ta mère surtout, qu'il a juré de ne jamais voir; et nous ferons aussi bien de partir.

MATHILDE.

Non, mon papa, je t'en conjure...

JULES.

Que veux-tu donc faire?

MATHILDE.

Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque moyen?...

JULES.

Aucun! il faut se décider: partir ou rester.

PIERROT.

Eh bien! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE.

Bah!

PIERROT.

Écoutez: il y a M. de Frémoncourt, que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES.

Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père; c'est effectivement notre seule ressource! Mais une demi-lieue..... j'ai renvoyé ma voiture... (Montrant Mathilde) et cette enfant ne pourrait pas...

PIERROT.

Vous nous la laisserez.

AIR de la valse de *Philibert marié.*

J'aurons ben soin de voute demoiselle;
Et quand vot' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la ben recevoir!

MATHILDE, à Jaqueline.

Viens dans le parc, je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux;
Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

ENSEMBLE.

JULES.

Oui, mes amis, je vous laisse avec elle :
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT ET JAQUELINE.

J'aurons ben soin de voute demoiselle, etc.

(Jules sort par la droite, Mathilde et Jaqueline par le fond.)

SCÈNE III.

PIERROT, puis M. DUBOCAGE.

PIERROT, regardant à gauche.

Eh! jarni, c'est not' maître; je ne l'ons jamais vu si dispos, il marche presque avec un bras! Il a avec lui deux domestiques chargés de joujoux; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre; et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées, ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, entrant appuyé sur le bras d'un domestique.

Va doucement, je te dis; va doucement; bien. (Se mettant dans son fauteuil.) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser. Ah! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille.

PIERROT.

Oui, Monsieur; mais songez donc, dix enfants, quel tapage cela va vous faire! Quel désordre dans la maison! Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil; (A part.) et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE.

Eh bien! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance! je suis fatigué du calme où je vis habituellement; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rentes, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de Monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne nquerait pas de convives.



[illegible]

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible] dispos, [illegible] deux domestiques [illegible] avec un cheval sous [illegible] des raquettes, [illegible] me fait l'effet d'un [illegible].

[illegible] appartement, [illegible] voilà, Pierrot. [illegible] commandées, une pour moi [illegible] famille.

PIERROT.

Oui, Monsieur ; mais songez donc... six enfants, quel tapage cela va vous faire [illegible] dans la maison. Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil ; à partir [illegible] je n'y touche plus.

[illegible]

Eh bien ! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance ! je suis fatigué du calme où je vis habituellement ; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rentes, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de Monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne [illegible] pas de convives.



DUBOCAGE.

Oui, des étrangers, tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse. Songe donc! huit garçons et deux filles : quelle variété de caractères! quelle diversité de goûts, de penchants, d'inclinations! C'est la société en abrégé! Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté, et surtout obéi, car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu; ce sera une monarchie patriarcale tempérée par des joujoux et des friandises.

AIR de *Turenne*.

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfants bien comptés!
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Dès demain je me marierai!

PIERROT, à part.

Dieux! aime-t-il les enfants des autres!

DUBOCAGE.

Écoute ici, Pierrot, j'ai envie que tu montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine... Hein! qu'en dis-tu?

PIERROT.

Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.



DUBOCA[illegible]

Paresseux! c'est égal, tu iras [illegible] s prochain bureau de poste, il doit y avoi[illegible] let[illegible] et il faut que je sache des nouvelle[illegible] oi il n'arrive pas.

PIE[illegible] is.

Parbl[illegible] anquille; il se [illegible]

[illegible] dis pas!

[illegible] personne

d'arrivé. (*A part.*) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire !

DUBOCAGE.

Ah çà ! morbleu, veux-tu t'expliquer?

PIERROT.

M'y voilà, Monsieur ; c'est Jaqueline qui arrive de Réthal, et qui a vu toute la famille chez M. de Frémoncourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre !

DUBOCAGE.

Il serait possible? avant une heure je vais les voir... Et qu'est-ce que t'a dit Jaqueline, comment les a-t-elle trouvés?

PIERROT.

D'abord, Monsieur, elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, *se frottant les mains.*

C'est très-bien ; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits neveux surtout !

PIERROT.

Oh ! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens ceux-là... il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE.

Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble?

PIERROT.

Oh ! ils ne vous embarrasseront pas, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE.

Voyez-vous, ces petits gaillards ; mais quand donc arriveront-ils?

PIERROT.

Pour ça, il ne risque rien d'attendre, quand il lui en viendra....

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT, MATHILDE, *habillée en petit garçon, avec un tambour.*

MATHILDE, *en dehors.*

Ohei ! ohei ! la poste aux ânes !

AIR du *Mari de circonstance.*

On dit qu'il faut que j' sois savant,
Le latin ne m'amuse guère,



ACHILLE.

Mais pendant que mon papa s'était enfermé pour causer avec ce M. de Frémoncourt, qui est un vieux...

DUBOCAGE.

Pas tant, il est plus jeune que moi.

ACHILLE.

C'est égal, c'est un vieux; il n'en finissait pas; ça nous a ennuyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné, Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT.

Oscar et Coco. Ah çà! ils sont donc décidément une douzaine?

DUBOCAGE.

Ces chers enfants! pour m'embrasser plus tôt : c'est charmant. Tu avais donc bien envie d'arriver?

ACHILLE.

Dame! quand nous avons vu ces beaux marronniers et ce parc, nous sommes montés sur le mur.

AIR : *Si vous n'étiez pas si jolie.*

« En sautant, vous cassez l' treillage,
« Dit un garde-chasse en courroux;
« Vous êt's chez monsieur Dubocage. »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

La, v'là l' treillage en décadence.

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.
Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous.

DUBOCAGE.

C'est le garde qui vous a conduits ici?

ACHILLE.

Non, les autres sont restés sur le canal, parce qu'il y a une barque; et Oscar et Coco se sont mis à naviguer. C'est Coco qui est le grand amiral.

DUBOCAGE.

Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir ton oncle?

ACHILLE.

Sans doute, moi et Théodore, parce que nous avions faim.



DUBOCAGE.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là?

ACHILLE, toujours de même.

P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes.
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

Là, c'est-i vexant! Dire que je ne pourrai jamais faire de doubles tours!

DUBOCAGE, lui faisant signe de la main.

Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un peu, ça me distrait.

ACHILLE.

Dites donc, mon oncle, est-ce que vous ne jouez pas à la corde?

DUBOCAGE.

Quelle question!

ACHILLE.

Dame! c'est que tout le monde joue à la corde; mais c'est égal, je ne vous force pas, pourvu que je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE.

Oui; mais je te dis que cela me fait un bruit qui me gêne; joue à autre chose.

ACHILLE.

Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que je joue. (Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les autres près de la table, tout cela en chantant; M. Dubocage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais sans tourner la tête vers Achille, qui achève d'entasser les chaises, et qui se dispose à monter sur la table.)

DUBOCAGE, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là? tu vas te casser le cou.

ACHILLE.

Il n'y a pas de danger; je joue à la forteresse et je monte à l'assaut. Pif, paf, pan; vois-tu, ce sont les Turcs qui résistent. (Toutes les chaises se renversent.) Patatras! voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE.

Dieu, quel tapage et quelle poussière; et mes

ACHILLE.
Pon, pon, pon.
DUBOCAGE.
Holà! quelqu'un! ici Lapierre!
Viens, mène-moi dans mon salon.
ACHILLE.
Pon, pon, pon.
DUBOCAGE.
Les autres vaudront mieux, j'espère;
Ah! le méchant petit garçon!
ACHILLE.
Pon, pon, pon.

(Dubocage sort appuyé sur le bras de Lapierre, et Achille le reconduit jusqu'à la porte de son appartement en jouant du tambour.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, puis JAQUELINE ET PIERROT.

MATHILDE.

Victoire! victoire! j'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT à Jaqueline, en entrant et tenant un pot de confitures.

Aussi, tu ne me prévenais pas. Est-ce que je pouvais deviner? j'ai cru que les dix y étaient déjà.

JAQUELINE.

Es-tu simple! (A Mathilde.) Eh bien! Mademoiselle, comment cela va-t-il?

MATHILDE.

A merveille; mon oncle est joliment en colère, et grâce au ciel il me déteste déjà; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder, votre mariage en dépend; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JAQUELINE ET PIERROT.

Oh! nous voilà, que faut-il faire?

MATHILDE.

Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT.

Oh! non, ça c'est du sérieux et du solide.

Air de *Taconnet.*

Monsieur votre oncle se mettrait en colère.
MATHILDE.
Il est si bon!
PIERROT.
Mais n' faut pas l'obstiner.

JAQUELINE, mangeant toujours.

Écoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle!

PIERROT.

Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes; mais c'est joliment dangereux.

JAQUELINE.

Pourquoi cela?

PIERROT.

C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, en gros petit garçon mis avec un autre habit.

MATHILDE.

Eh bien! est-ce fait?

PIERROT.

Pas tout à fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JAQUELINE.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Dam! nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT.

Que je lui donne un dernier coup!

MATHILDE.

J'entends mon oncle, partez vite.
C'est bien ainsi! c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grâce?
Je suis prudent, et d' notr' complot,
Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(Mathilde les pousse dehors tous les deux.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, se mettant à la table devant le pâté, et ayant l'air d'en manger avec appétit; M. DUBOCAGE.

DUBOCAGE, appuyé sur le bras d'un domestique.

Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre, fais-la porter

a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que tout à l'heure tu n'as pas cueilli des pêches?

THÉODORE.

Oh! trois ou quatre; pour les prunes, je n'ai pas compté; mais pour les abricots je n'ai pas pu en manger beaucoup, parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, des pierres! et ma melonnière qui est dessous, mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon!

THÉODORE, riant niaisement.

Dame! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE.

Et tu m'annonces cela avec une tranquillité... Est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là! Où sont tes frères? amène-les-moi tout de suite; car s'ils lui ressemblent, ils feront quelques sottises.

THÉODORE.

Que je vous les amène?

DUBOCAGE.

Oui. Ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE.

C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE.

Eh bien! il faut t'y habituer : cela te fera du bien, cela te fera digérer.

THÉODORE, mettant la main à son estomac.

Oh! je digère bien sans cela. Ah! la... la... la... dites donc mon oncle; ah! la... la... la... Dieu, que ça fait mal!..

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

THÉODORE, pleurant en faisant des contorsions.

Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DUBOCAGE.

Mais qu'est-ce que tu éprouves?

THÉODORE.

Est-ce que je sais? puisque je suis malade, c'est fini, je vais mourir; ah! mon Dieu, je vais mourir.

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Mais a-t-on jamais vu cette idée?

AIR de l'*Écu de six francs*.

Eh bien! réponds-moi, que t'en semble?
Est-il un enfant plus gâté?
Il nous faudra trinquer ensemble,
Moi qui ne peux souffrir le thé.
D'après une telle tactique,
Je tremble fort, sur mon honneur,
Pour le jour où notre docteur
Va lui commander l'émétique.

PIERROT.

Ah çà! not' maître, je n'en reviens pas! Qu'est-ce qu'il a donc not' petit bourgeois?

DUBOCAGE.

Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foies gras.

PIERROT.

Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui.

DUBOCAGE.

Tu crois cela? Eh bien! je soutiens, moi, qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT.

Hein? qu'est-ce que vous dites donc là?

DUBOCAGE.

Tu ne sais pas comme c'est lourd; c'est pire qu'un plomb sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT.

Ah! mon Dieu! Dites donc, Monsieur, je vais aller près de not' petit maître; je surveillerai à ce que Jaqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui.

DUBOCAGE.

Comment! pour lui?

PIERROT.

Non, je veux dire pour vous?

suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris ; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE.

Et vous avez appris là...

ÉDOUARD.

Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

Air du *Fleuve de la vie.*

Oui, l'étude à tel point m'ennuie
Que, me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi, je m'étonne avec justice,
Voyant votre âge et vos talents,
Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD.

Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard, le dimanche ou le jeudi, il était permis de sortir, j'allais chez M. de Villerbois, le correspondant de mon père, une maison très-riche. Il a un fils de douze ans, avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais ; et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE.

Je conçois qu'avec de pareils modèles...

ÉDOUARD.

Oh! je les possède à merveille ; tenez, mon oncle... (Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.) Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent..... Longchamps était d'un ennui scandaleux... A propos de ça, avez-vous vu *Misanthropie et repentir?* Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral ; et puis ce mari, c'est commun en diable, et on ne voit que cela. Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre tilbury? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine : on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

JAQUELINE.

Que ces Messieurs ont si bien manœuvré que la flotte a essuyé une avarie.

DUBOCAGE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là ?

JAQUELINE.

La barque est sens dessus dessous.

DUBOCAGE.

Ah ! les malheureux enfants !

JAQUELINE.

Rassurez-vous, Monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE.

Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les tienne bien chaudement. Ah! mon Dieu, que vais-je devenir ?

JAQUELINE.

Et puis il y a encore deux ou trois petits enfants qui vous demandent; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE.

Je ne veux plus en entendre parler; qu'ils aillent au diable!

JAQUELINE.

Oh! Monsieur, il y a une petite fille qui est si gentille !

DUBOCAGE.

Ça m'est égal, j'ai assez d'enfants comme ça, la crainte, l'inquiétude... je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien! qu'est-ce encore ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT.

Ah! Monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE.

Est-ce qu'il était aussi sur l'eau?

PIERROT.

Sur l'eau? au contraire...

DUBOCAGE.

Comment! au contraire?

PIERROT.

Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail

espérer. Et leur père qui va arriver, que lui dirai-je, et comment faire? Au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu, et mes neveux, tous les fléaux à la fois. Et personne auprès de moi, pas un domestique, je n'aurai pas même de nouvelles! Personne n'arrivera-t-il à mon secours?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE, MATHILDE, en petite fille, un livre à la main, qu'elle pose sur la table.

DUBOCAGE.

Encore un enfant! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas! Qui êtes-vous?

MATHILDE.

Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE.

Ma petite-nièce! on m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfants, et de bon compte en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour mefaire enrager.

MATHILDE.

Oh! moi, je ne viens pas pour cela; au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE.

Il serait possible! Eh bien! mon enfant, le feu qui était chez moi?

MATHILDE.

A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE.

Je respire!... et tes frères?

MATHILDE.

Mes frères, vous ne les verrez pas de sitôt; les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent plus remuer; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE.

A la bonne heure.

MATHILDE.

Jaqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés auprès d'eux, et moi je suis venue avec vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

MATHILDE.

Tous les jours; et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné; c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours, bien mieux que des enfants tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer.

DUBOCAGE, à part.

Cette chère femme, est-il possible! Je me repens d'avoir été si sévère; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison, qui en ferait les honneurs... D'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille, surtout en mettant tous les autres en pension; certainement il y aurait eu moyen d'être heureux; et je ne l'ai point voulu.... Pauvre femme! la condamner ainsi sans la voir, sans la connaître! Elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, qui l'a observé.

Mon oncle, qu'avez-vous?

DUBOCAGE, avec douceur.

Laisse-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seul. (Mathilde s'éloigne.) Je souffre beaucoup. (Elle revient et se met près de lui.)

DUBOCAGE, l'apercevant tout près de lui.

Ah! tu es encore là?

MATHILDE.

Je m'en allais; mais vous m'avez dit : Je souffre, j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, l'embrassant.

Oui, oui, reste mon enfant; tu avais raison, je souffre déjà moins.

MATHILDE.

Que puis-je faire pour vous distraire? (En souriant.) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate?

DUBOCAGE.

Une sonate! je ne pourrai plus me passer de cette enfant-là; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment, j'aime mieux que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main?

MATHILDE, un peu honteuse.

Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.



SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES, entrant brusquement.

JULES.

J'ai eu beau attendre M. de Frémoncourt, il ne rentre pas, et j'aime mieux, à tout hasard... C'est mon oncle.

DUBOCAGE.

C'est mon neveu, c'est mon cher Jules.

JULES, l'embrassant.

C'est mon oncle que je revois, et ma fille auprès de lui.

DUBOCAGE.

Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adoption; mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfants.

JULES.

Quoi, mon oncle, vous savez déjà...

DUBOCAGE.

Parbleu! ce n'était pas difficile à découvrir; mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder, car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES.

Je présume, mon oncle que vous voulez plaisanter?

DUBOCAGE.

M'en préserve le ciel! ton fils Achile a la jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (Voyant Jules qui fait un geste.) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre; quand à tes fils Arthur, Étienne, Oscar et Coco, ils sont tombés dans le canal, mais, je le répète, pas le moindre danger.

JULES.

Ah çà! mon oncle, c'est une gageure.

DUBOCAGE.

Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner...

JULES, d'un air piqué.

Non certainement; mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi longtemps une pareille raillerie, quand vous

Air de *Golcondo.*

Oui, je voulais dans mes enfants nombreux,
Esprit, talent, grâce légère;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Car je trouve en toi seule une famille entière.
Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse;
En te voyant j'oublierai ma vieillesse :
On rajeunit à l'aspect du printemps.

JULES ET MATHILDE.

Ah! mon oncle, que de bontés!

DUBOCAGE.

Oui, mes enfants, embrassez-moi, (A Mathilde.) et amène-moi ta mère.

MATHILDE.

Elle est ici à côté, dans la bibliothèque; mais, Jaqueline et Pierrot étaient du complot; et je crois dans l'histoire qu'on les marie à la fin; vous le rappelez-vous, mon oncle?

DUBOCAGE.

Pas précisément, mais c'est probable, car toutes les histoires finissent par un mariage. (A Pierrot.) A demain donc le repas de noce!

PIERROT, montrant le pâté.

Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

Air de *Meissonnier.*

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne
A mon enfance ici vous l'accordez;
Mais l'avenir pourra m'en rendre digne
Attendez!
Mon oncle, attendez!

JAQUELINE.

Sans êtr' coquett' stapendant je me forme.
Quand un galant vient me dire : Cédez,
J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme :
Attendez!
Monsieur, attendez!

Air du *Premier pas.*

Chacun son tour :
Dans mon adolescence,
J'obéissais... je commande en ce jour ;
Mais maintenant Monsieur peut bien, je pense,
Avoir pour nous un peu de complaisance ;
Chacun son tour.

Hein ! qui vient là ? que veut cette belle demoiselle, et surtout à cette heure-ci ?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonade.

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (A Babet.) Ma bonne, M. de Verbois y est-il ?

BABET, avec humeur.

Ma bonne... (Sèchement.) Non, Mademoiselle, il n'y est pas ; mais c'est égal : que voulez-vous ?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends ; voyons alors, de quoi s'agit-il ?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, Madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien ! qu'est-ce que je vous ai répondu ? à moi ou à Monsieur, n'est-ce pas la même chose ?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que Mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans ?

HENRIETTE.

Dix-huit, Madame.

BABET.

Elle connaît Monsieur.

tenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante: s'il en était capable... Depuis quarante ans que Monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embarras, cela ne m'étonnerait pas! les maîtres sont si ingrats!... Qui vient encore? ça c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de Monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet; mon grand-papa est-il visible?

BABET.

Je m'en vais le savoir, Mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah! mon Dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà Monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui!

BABET, en confidence.

Si vous saviez, Mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde Monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de Monsieur, car cela ne me regarde pas; il est le maître; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher,



C'est une joie à nous seul réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, montrant son livre de dépense.

Oui; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal?

M. DE VERBOIS.

Eh! parbleu! c'est moi; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, Monsieur; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cents francs pour un bal!

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché : mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir : c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle : du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (Essuyant ses yeux.) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce? — C'est ma petite-fille, Monsieur. — Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa!

BABET, se levant.

Voilà votre déjeuner, Monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore que Monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc?

BABET.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Eh mais! cette jeune personne
Que Monsieur peut-être attendait.

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien! ma petite Léonie... Eh mais! il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Oui, mon grand-papa; vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que M. Auguste est très-injuste?

M. DE VERBOIS.

Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collége de ton frère Adolphe?

LÉONIE.

Lui-même: il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-coquette, enfin des choses très-désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là!

LÉONIE.

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, étonné.

Il se pourrait?...

LÉONIE.

Oui, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte!

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS.

Ah! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions?

M. DE VERBOIS.

Ah çà! mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit; attendez donc que j'aie fini : nous demeurions tous ensemble, nous ne nous quittions pas; et quelle société vous auriez eue! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah!

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfants; mais avant tout il faut être raisonnable. (A Adolphe.) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif : (A demi-voix.) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi! Monsieur, pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimiez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi! pourquoi! tu n'entends rien à cela; on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, Monsieur. Écoute ici, Adolphe, et par-



sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment! tu aurais osé...

ADOLPHE.

Demander pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez, c'en est fait de ma vie!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez, je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (Courant à la croisée qui est à gauche.) Tenez, cette croisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe! Adolphe! je vous ordonne de rester ici près de moi. (A part.) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah! mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt? Vous étiez bien sûr de mon consentement! Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre, j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment! vous vous êtes hâté...

essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce ; car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (Bas, à Adolphe.) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plus tôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison ; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien : et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé de couleur ; ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, vivement.

Comment ! Monsieur, il serait possible !

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi ; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous ? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant. (Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu ! que vois-je ?

ADOLPHE.

O ciel ! Henriette !...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier !

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

Air de *Mademoiselle de Delaunay.*

Pour ne pas lui désobéir,
Jugez donc quelle peine extrême,
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!
J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment! Mademoiselle...

HENRIETTE, achevant l'air.

Pour ne pas vous désobéir.

(A M. de Verbois.) Lorsque j'ai pensé à vous, Monsieur, qui êtes si bon que tout le monde vous aime et vous honore; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, avec joie.

Il serait possible!

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, Monsieur!

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah! mille fois davantage!

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant... Il faut vous avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, avec émotion.

Comment! c'est Monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me

Pour moi, d'honneur,
C'est très-flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre!

HENRIETTE, à part.

Rien n'égale mon embarras.
(Haut.)
Eh quoi! vous voulez me contraindre.

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore, l'iufidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler,

TOUS.

Parlez, parlez, Mademoiselle!

HENRIETTE, à Verbois.

Eh bien! c'est vous
Que je choisis pour époux.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieu! quel événement!
Ah! e tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal vraiment,
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

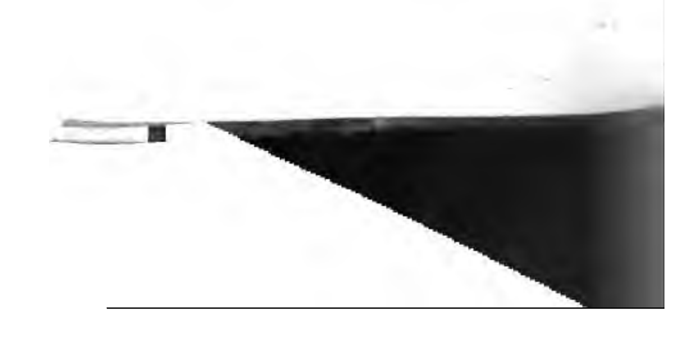
De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(Désignant M. de Verbois.)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous! un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.



M. DE VERBOIS.

Voilà pourtant, Monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies ! Aller marier votre grand-père à une jeune personne de dix-huit ans !...

ADOLPHE.

Comment ! bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez ?

M. DE VERBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore ; enfin tout est réuni contre moi !

ADOLPHE.

C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là ! j'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE.

Adolphe, y penses-tu ?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, ce serait une consolation, parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détesterait : tandis que vous, bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage ; elle finira par être heureuse avec vous : et alors qu'est-ce qu'elle regrettera ? Ne le souffrez pas, je vous en prie ; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

AIR de *Lantara*.

Songez donc qu'il a ma promesse,
Puis-je manquer pour la première fois ?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits ?
Oui, quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré ;
Non pas au mien, car dès demain peut-être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BABET.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre por-

M. DE VERBOIS.

Oh! alors, à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez.. si bon papa l'effrayait sur son caractère : s'il faisait le méchant?

M. DE VERBOIS, *d'un ton très-doux.*

Ah! oui, si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai! et voilà le mal; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage! on ne doit promettre, Monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup; malheureusement elle ne t'aime pas davantage; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, *vivement.*

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, *hors de lui.*

Il serait possible! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laisse-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle l'aime encore; mais si je cherchais, pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE.

Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.



S'allume encore au déclin de mes jours!
On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux autels traînés par leurs parents ;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrifié par ses petits enfants!
Allons, Babet, etc.

(Il sort avec Babet.)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instants tout sera fini. Ah! ma sœur, je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien! oui, on dit cela; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux; mais elle n'en conviendra jamais, elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah! ma petite sœur, que je t'aime; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

À la bonne heure, cela change mon plan, mais n'importe, viens vite, car voilà la noce qui arrive.

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraie, parce que Monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRIETTE, en grande toilette de mariée, amenée par M. DE SAINT-VALLIER ; UN NOTAIRE, au fond.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (Bas, à Babet.) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très-jolie?

BABET, d'un air d'humeur.

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi Monsieur va s'occuper!

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment! mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste ; nous allons passer avec Monsieur (Montrant le notaire.) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables, les certificats, l'acte de naissance?

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance!



D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance : mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, à part.

Cette chère enfant ! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption ; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Auprès de moi ! A mesure que je la regarde, je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier : c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne, d'un guide, d'un appui : autant me laisser conduire par elle que par Babet, qui me grondait toujours ! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi, Monsieur, je n'en ai plus, je vous le jure, je vous l'atteste ; et si je vous épouse, (A demi-voix.) c'est que je ne veux plus aimer personne.

DUO.

M. DE VERBOIS.

Air d'*Haydn*.

En formant ces nœuds pleins d'attraits,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets ?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, je vous le promets,
Je ne peux rien regretter désormais ?

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE.

Je commence
A trembler de frayeur.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.

LÉONIE.

Grand-papa! grand-papa! si vous saviez... un malheur affreux!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est?

LÉONIE, feignant de pleurer.

Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours!

M. DE VERBOIS ET HENRIETTE.

Comment!

LÉONIE.

Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cesser d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS.

Engagé!

LÉONIE, pleurant toujours.

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait. (Regardant Henriette qui est tombée dans un fauteuil.) Ah! mon Dieu! et cette malheureuse enfant?

LÉONIE.

Eh bien! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (Criant.) Babet! Babet! de l'eau de Cologne, de l'eau de mélisse!... Est-ce que personne ne viendra? (Il sort.)

LÉONIE, courant au cabinet où est son frère.

Moi, je connais un meilleur spécifique. Adolphe! Adolphe!

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, toujours dans le fauteuil.

ADOLPHE, courant se jetter à ses pieds.

Dieu, mon Henriette!

HENRIETTE, d'une voix faible.

lphe! je ne le verrai plus.



ADOLPHE.

Mais tais-toi donc.

BABET.

Comment! que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de Monsieur! Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. Oh! Mademoiselle, je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible! et moi, qui avais pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans?

BABET.

J'étais bien sûre que Monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, souriant.

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, Monsieur de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (A part.) Ouf! je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrape...

HENRIETTE, ADOLPHE ET LÉONIE.

Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne; Babet, je reviens à toi.

BABET, essuyant une larme.

Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

VAUDEVILLE.

Air : *Le Luth galant qui chante les amours.*

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas!
En les guidant nous soutiendrons vos pas :
Près de vous désormais nous resterons sans cesse;
Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse,
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère;
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;

pour faire arriver les commis de bonne heure : Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... ma foi, ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

AIR de *la Robe et les bottes.*

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier?
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante!
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante,
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR, M. BELLE-MAIN, le parapluie et une liasse de papiers sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

VICTOR.

Eh! c'est monsieur Belle-Main, notre expéditionnaire!

BELLE-MAIN, en entrant, accroche son chapeau à un portant.

Est-ce que je serais en retard? (Regardant sa montre.) Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà! monsieur Victor, vous avez donc été diminué?

VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais : « C'est peut-être là-dessus que « M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gratification que l'on me promet depuis cinq ans, » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients?

BELLE-MAIN.

Sans doute, ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment! Belle-Main, il serait possible! vous êtes amoureux?

BELLE-MAIN.

Oui, Monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir jusqu'à... et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment! mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien! mon cher, priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez, comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, vivement.

Non pas.

VICTOR, montrant son fauteuil.

Sur place, une gratification tous les ans, je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant, un instant; comme vous y allez!



(Feuilletant plusieurs papiers.) Ah! (Avec joie.) j'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins je le soupçonne ;
Il n'a dû venir personne :
Courons et reprenons-les.
Sans cela, mauvaise affaire ;
Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant :
« Monsieur, ne vous en déplaise,
« Vous chantiez, j'en suis fort aise ;
« Eh bien, sautez maintenant. »

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête! Hein! j'entends un équipage. (Il se lève et va regarder par la fenêtre.) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration, (Montrant son parapluie.) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (Regardant par la porte qui est en face de la croisée.) Eh mais! c'est M. de Valcour et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire. (Il retourne à son bureau.)

SCÈNE IV.

BELLE-MAIN, à son bureau; M. DE VALCOUR, suivi d'un garçon de bureau qui tient son portefeuille et des papiers, EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as hanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le cait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

'iel serv t un peu mes efforts.

pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici, je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (Apercevant Belle-Main.) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (Allant à lui.) Bonjour, mon cher Belle-Main, voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.

Ce sera fait, Monsieur, si on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

AIR de *Préville.*

Depuis trois jours son ardeur est extrême,
C'est le modèle des commis;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis :
De la plus humble des demeures,
Fort ponctuel à m'exiler,
Vers mon bureau quand on me voit aller,
Chaque bourgeois se dit : voilà neuf heures,
Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même?

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, à M. de Valcour.

Vous l'entendez. (A Belle-Main.) Ah! mon Dieu, Monsieur, que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! M. le chef de division a daigné vous dire officiellement?

faveur; et voilà une belle occasion pour toucher deux mots de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (Il prend une plume qu'il taille, et qu'il apprête tout en parlant.) Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant, on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingote de Louviers, le pantaleon pareil : et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

AIR de *Lantara.*

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer;
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.

(Il va s'asseoir au bureau.)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation *d'homme discret*, qui a son côté utile, (Montrant les papiers qui sont sur son bureau.) parce que tout le monde s'adresse à moi; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les *I*; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever... (Il écrit, et lisant ce qu'il écrit, il continue.)

« Et pour éviter mainte erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à Monseigneur...

(Interrompant son ouvrage.) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela. (Il continue d'écrire.)

« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à Monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe. »

…crit toujours en parlant.) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit



BELLE-MAIN.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pour douze cents francs; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin. (Prenant un papier sur le tas.) Je vous prie seulement de regarder cette majuscule, comme c'est détaché. Que diable! pour m'apprécier il ne faut que des yeux. (A part.) Mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse.

DUMONT, regardant.

Oui, pas mal; c'est assez net; mais quel est ce travail que que vous venez de terminer?

BELLE-MAIN.

Celui-là? oh! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, prenant le papier et lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

DUMONT, à part.

Est-il possible! une chanson contre le ministre! quelle indignité!

AIR de *Turenne*.

Qui le croirait, malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.
(A Belle-Main.)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents!

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, à part.

Lui! de l'esprit! qui s'en serait douté?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quel-



bien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle ?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris?

M. DE VALCOUR, mystérieusement.

De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, étonné.

Est-il possible!

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade; rien n'est plus sûr.

DUMONT, d'un air de doute.

Sûr! mais sûr!

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, d'un air de conviction.

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, à part.

Plus de doute. (Haut.) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix : de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres, et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (En confidence.) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, de même.

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail.

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux.

DUMONT.

Défiant.

M. DE VALCOUR.

Ombrageux.



« La vérité n'entre jamais,
« Sans doute à cause du costume. »

Celui-là est très-fin! vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (*Le regardant.*) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi!

M. DE VALCOUR.

Vous-même?

DUMONT.

Allons donc.

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez?

M. DE VALCOUR, *riant.*

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (*Ils rient tous deux.*) Allons, convenez-en, que diable! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

M. DE VALCOUR.

Comment donc! Saint-Phar aime beaucoup les chansons! ce sont des titres...

Air du *Piége*.

Il les tourne fort joliment;
Rappelez-vous que ma muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

DUMONT.

Mais vous savez que malgré les efforts
Et des loges, et du parterre,
La pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie. (*Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.*)



BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage? heureusement le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment; je suis occupé là, avec monsieur le chef de division; un travail...

M. DE VALCOUR, écrivant toujours.

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh! je m'en rapporte à vous. (A Belle-Main.) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné?

BELLE-MAIN, montrant sa boîte, qu'il se dispose à manger.

Non, Monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte. (Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, achevant d'écrire.

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, surpris.

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, c'est très-
ne vous vous épargnez pas.

SCÈNE VII.

M. DE VALCOUR, entrant [illegible]; VICTOR, dans le fond.

VICTOR.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets; et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment? quel sera surtout celui de M. de Valcour? c'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR, l'apercevant.

Eh! c'est monsieur Victor, notre jeune poète. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère!

VICTOR, s'inclinant.

Certainement, Monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai fa quelque couplets sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur. (Prenant le carnet; à part.) Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

VICTOR, balbutiant.

Elle est écrite de votre main?

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire; mais quand on compose.

VICTOR.

Quoi! vous seriez?..

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment, Monsieur, les couplets sont de vous?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins; ainsi donc, votre avis?

était aussi lugubre que son habit, le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants ; jamais je ne l'ai vu si sévère ; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à Madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et tout en causant avec moi de sa campagne, et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie ; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence !

EUGÉNIE.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible !

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais, on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, reprenant vivement le carnet des mains de Victor.

Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

M. DE VALCOUR, très-ému.

Rien, rien ; je vous expliquerai tout à l'heure... (A Eugénie.) eh bien ! après ?

EUGÉNIE.

AIR : *A soixante ans.*

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants ;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse,
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà ;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra,

VICTOR, à part.

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle ...ance est le secret que je vous ai confié ; vous seul en



SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR, DUMONT, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets, et s'il vous était agréable d'en avoir.

M. DE VALCOUR, d'un air froid et sévère.

Comment, Monsieur, des copies?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, Monsieur? est-ce là ce dont nous sommes convenus? répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef?

DUMONT.

Mais, Monsieur, vous disiez tout à l'heure...

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, Monsieur, c'était moi.

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera. (Il entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

DUMONT, seul.

Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était enchanté de ces couplets. (Il regarde par la croisée.) Ah! mon Dieu, ces équipages

dans la cour! et M. le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne : aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... est-on bête comme cela? Heureusement on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une plume, comme pour se disposer à écrire, puis se levant tout à coup, il continue.) Mais il y a une justice et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici M. Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, en entrant sans voir Dumont.

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (Apercevant Dumont.) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure je suis à vous. (Il s'assied auprès de la table et écrit quelques lettres, sans faire attention à ce que dit Belle-Main.)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encore au sein de mon bonheur?
(Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.)
Ce vieil habit couvert de cicatrices,
Vient malgré moi réveiller ma pitié;
Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café où j'ai fait un petit *extrà*... quarante-cinq sous pour mon déjeuner; le carafon de beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu, m'en suis-je donné!

DUMONT, sans se lever.

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, stupéfait.

Pourquoi donc cela?

DUMONT, se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là...

BELLE-MAIN.

Hein! qu'est-ce que vous me dites donc?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vèrs comme ceux-là!

BELLE-MAIN.

Moi, des vers!

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons!... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire!

DUMONT.

Oh! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression! au moment même où j'avais la certitude... Ah çà! Monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela? je suis d'un tempérament calme et pacifique, et par mon état je suis habitué à rester en place; mais si une fois je me révolutionne... Qu'est-ce que c'est donc que cela? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

BELLE-MAIN, tout à fait hors de lui

Oui, Monsieur, je ne connais plus rien! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression définitive... Non, Monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (S'asseyant.) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici M. le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (Prenant son parapluie.) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, entrant sur la scène d'un air rêveur.

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (Un garçon paraît.) Prévenez ma fille qui m'attend là, dans mon cabinet. (A Victor qui entre.) Eh bien! mon cher Victor!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, ensuite EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (A Eugénie, qui sort du cabinet.) Allons, ma fille, par-

tons. (Il se dispose à sortir avec Eugénie, Belle-Main s'avance pour le saluer.) Eh bien! mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers à ce pauvre Belle-Main!

M. DE VALCOUR, le regardant.

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, Monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité ce matin votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi?

DUMONT, tirant un papier de sa poche.

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment! c'est pour cela qu'on le renvoie? Un instant, je ne le souffrirai pas; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

DUMONT, bas, à Victor.

Victor, de grâce, songez à votre promesse, (Montrant Eugénie.) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, Monsieur, à quoi je m'expose en parlant; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, avec feu.

Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

TOUS.

Vous!

M. DE VALCOUR, à part.

Je respire. (Bas, à Victor.) Bien, bien, jeune homme; je reconnaîtrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, Monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré, je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur?

VICTOR.

Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme; cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà Monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, surpris, regardant M. de Valcour, qui baisse les yeux.

Quoi! Monsieur, c'est vous?

M. DE VALCOUR, déconcerté.

Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris : moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON, à M. de Valcour, lui remettant une lettre.

De la part de son excellence.

M. DE VALCOUR, prenant la lettre.

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, lisant.

« Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez « adressée; et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. Je « trouve les couplets charmants, quoiqu'un peu durs; mais « quelque forme que prenne la vérité pour se présenter, elle « doit toujours être accueillie *avec ou sans costume.* »

DUMONT.

Je reconnais bien là Monseigneur. Cet homme-là a un esprit!

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait-là est charmant. (Continuant la lecture de la lettre.) « Je vous charge de découvrir l'auteur de cette chan-« son : il m'a rendu service en me signalant des abus; et quel « qu'il soit, il mérite une récompense. Je vous prie donc de « m'en proposer une pour lui, etc., etc.

VICTOR.

Est-il possible?

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, lui donnant une poignée de main.

Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné; on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, élevant au ciel ses mains qui tiennent encore le parapluie.

O mademoiselle Charlotte!

M. DE VALCOUR, à Victor.

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (Montrant Eugénie.) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, faisant le geste d'écrire.

Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

DUMONT.

i, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée!

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée!

VAUDEVILLE.

AIR : *T'en souviens-tu?*

BELLE-MAIN, au public.

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend;
Car le bonheur dont on nous gratifie
De vous encor dépend en cet instant.
Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime tous;
Daignez, Messieurs, pour que je reste en place.
Venir souvent en prendre une chez nous.

FIN DE L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU.

LE

MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 24 avril 1823.

PERSONNAGES

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.
LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs...

ROSE.

Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres: ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de *Julie*.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari:
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.

Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE.

Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE, avec exaltation.

Peu m'importe: l'amour compte-t-il les billets de banque? (Froidement.) Est-ce comptant?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, soupirant.

Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher?

ROSE.

Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, vivement.

Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolu-

ment que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester; mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître! oh! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence ;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE.

Non, Mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, bas, à Rose.

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah! j'entends, monsieur Lolive; je t'en fais compliment;

mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, bas, à Rose.

Ah! mon Dieu! et nos mille écus?

ROSE.

Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR : *les Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE.

J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non; mais d'abord il est de Bordeaux!

LOLIVE.

Jecomprends; l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?..

LOLIVE.

Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile : et si Mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger; sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire; il ne faut pas qu'Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère ..

ROSE, moutrant le cabinet à droite.

Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

AIR de *la Nouvelle télégraphique.*

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
La protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis. Une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

AIR de *Marianne.*

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobieski.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé .. Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mon cousin ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis, je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres. (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait

notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE.

Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien; mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime; je suis si heureux de vous voir; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais aujourd'hui même lui porter la musique.

ROSE, à Lucie.

Ah! mon Dieu, j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hu même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, au bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE.

Votre maison!

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah! que je suis donc fâché! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà?

ÉDOUARD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations! une maison toute neuve!

ÉDOUARD.

C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie;
Mais les travaux doivent encor durer;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD.

Oh! très-riche, un ancien marchand, *M. Guillaume*; il doit même m'apporter mon argent ce matin; oh! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, à part.

Ni moi non plus.

LUCIE.

Ah! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE.

Et moi aussi. (Rose sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET de l'hôtel.

LE VALET, donnant une lettre à Franval.

Monsieur Franval, de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah! ah! c'est pour ce paiement... (Le valet sort.) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille. (Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi voix à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible!

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu! qu'ai-je fait!

LUCIE.

Quoi! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond; mais les détails... moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD.

Oh! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.
Si mon père vous entendait!
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh! parbleu! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père?

FRANVAL.

Une lettre de change de dix mille francs à escompter!

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah! et cet argent?

ÉDOUARD.

Quel argent?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison... ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé?

ÉDOUARD.

Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas, à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un...

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... *monsieur Lenoir*...

FRANVAL.

Tu m'as dit *M. Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. Guillaume Lenoir... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, étourdiment.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOLIVE, déguisé en vieux marchand; ROSE.

ROSE, annonçant.

Monsieur Guillaume Lenoir.

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LUCIE.

Ces Messieurs ont à causer d'affaires; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE.

Ah! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIE.

LOLIVE.

Ah çà! mon cher Monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison?

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de *madame Guillaume Lenoir*, mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah! vous veniez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

La minute n'est pas signée ;
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mistification; mais, parbleu! je vais bien l'at-

traper. (Haut.) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume* c'est une affaire faite ; donnez-le-moi.

LOLIVE.

Certainement, Monsieur ; (Fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière.) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent ; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (A part.) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement !...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment ! il serait vrai ? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égard ;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez lui donc la musique nouvelle,

Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah çà! Monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LOLIVE.

ÉDOUARD, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD.

Comment! vous auriez pu?...

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez ; mais aujourd'hui, cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison?

ÉDOUARD.

J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville... chez Saint-Phar..

ÉDOUARD, vivement.

La, moi qui ai commandé un déjeuner magnifique!

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge ; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse ;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici-là, nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démordra pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD.

Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah! mon Dieu!

ROSE.

J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter: c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme! (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar ?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote?

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

Ou à des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors ?

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante ; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade ; notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant ; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL ET ROSE.

Ah ! mon Dieu !

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation ; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah ! ah ! je n'y tiens plus !

FRANVAL.

Comment ! Rose, cela te fait rire ?

ROSE.

Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire ; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement ; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*,

mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace! (Haut.)

AIR du *Petit Courrier*.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LOLIVE, en Anglais, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord *Cook Brook*.

FRANVAL, étonné.

Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, stupéfait.

Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, Messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée!

FRANVAL.

Quoi, milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (Montrant son chapeau tout défoncé.) Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yès, Messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par la fenêtre : *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (Haut.) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Edouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, bas, à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut, à Édouard.) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (A part.) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.) C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai.

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE.

Si Monsieur n'a pas eu l'intention.

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, milord déjeunera avec nous.

LUCIE.

A merveille, je respire.

ÉDOUARD.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! il faudrait faire préparer à la hâte..

FRANVAL.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Puisque Monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici?

ÉDOUARD, *regardant Lolive.*

Ah! oui, certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à Monsieur?

LOLIVE.

Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours : mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étonné.

Le déjeuner !

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix ! elles y sont ! C'est fini, je ne peux plus mentir ; aussi maintenant je ne risque rien ; et cela me donne une confiance,

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, milord, déjeunons en famille ;
Le verre en main nous allons voir beau jeu ;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas, à Édouard..

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre et donne une poignée de main à Lolive.)

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures ! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son

déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de Mademoisolle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remerciement que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein! que veut ce monsieur?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE.

Oui, Monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE.

Si Monsieur voulait dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme Monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANVAL.

FRANVAL, *la serviette à la main, à la cantonade.*

Je suis à vous, milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, *à M. de Saint-Marcel.*

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (*A part.*) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des bontés!.. il me semble que je n'ai encore rien fait pour

lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra !

M. DE SAINT-MARCEL.

Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ? comment ! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable ! quand on veut obtenir, on demande; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu ! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment ! Monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, Monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne ! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous ? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole ?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici ; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu ! vous êtes tous d'aimables convives ; vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah ! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras ; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant ; il rend service, et sans intérêt ; c'est beau, dites donc, beau-père ! Qu'est-ce que nous faisons ce matin ?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir ; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardon ; je n'avais pas eu le plaisir de voir Monsieur. Monsieur est de Bordeaux ?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié ; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si Monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide,

de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, Monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas, à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (A Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que Monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter Monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, bas, à Franval en riant.

Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL ET M. DE SAINT-MARCEL.

Vous avez déjeuné?...

ÉDOUARD.

Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel!

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!... Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec Monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah! diable! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET, LOLIVE, en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.

LE VALET, annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je! et ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE, s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel :

Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent. (Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surpris.)

M. DE SAINT-MARCEL.

Quel tableau! personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien! mon cher frère!

TOUS.

Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD.

Comment! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment; mais, aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, Monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi; et cependant vous consentez...

FRANVAL.

Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, jetant son chapeau.

Vivat! La parole de Monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et, bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD.

Comment! coquin, c'était toi?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dan-

gers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr?

LUCIE, lui donnant une bourse.

Et moi je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux. (Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'État.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux;
Vous qui ne rêvez que désastres,

De grâce, messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve;
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frélaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et grâces à votre bonté!
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.

FIN DE LE MENTEUR VÉRIDIQUE.

LA

MAITRESSE AU LOGIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 9 juin 1823.

PERSONNAGES.

M. DE MERTEUIL.	HORTENSE, jeune veuve.
LÉON } DE SAINT-YVES, ses	JULIE, femme de chambre d'Hortense.
FORTUNÉ } neveux.	GERVAIS, jardinier d'Hortense.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, GERVAIS.

GERVAIS, au milieu du salon, avec un pot de fleurs sous le bras.

Mademoiselle Julie, mademoiselle Julie! entendez-vous la sonnette de Madame?

JULIE, sortant de la porte à gauche du spectateur.

Eh! sans doute, Madame demande sa robe de noce; mais dans un jour comme celui-ci, on ne sait auquel entendre... On y va, on y va. (Elle entre dans l'appartement à droite.)

GERVAIS, seul.

Il me semble cependant qu'une robe de mariage c'est assez essentiel; moi, d'abord, je suis pour qu'on se fasse beau et surtout qu'on s'amuse un jour de noce. C'est si agréable ce jour-là... surtout pour nous autres.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Grâce au ciel, nous savons l'usage;
A chacun l'on fait un présent,
Le jour où l'on entre en ménage;
C'est fort bien vu, c'est très-prudent;
Car l'hymen ressemble, et pour cause,
A ces spectacles où souvent

L'on ne donnerait pas grand' chose,
Si l'on ne payait qu'en sortant.

(Julie entre.)

Eh bien ! Mademoiselle, vous voilà déjà revenue.

JULIE.

Eh ! oui, sans doute ; Madame ne veut pas de cette robe ; elle prétend que cela lui donnerait un air de mariée, et c'est ce qui lui déplaît le plus au monde. Alors, quand on a de semblables idées, on ne prend pas un mari, et on reste veuve.

GERVAIS.

Du tout, Mademoiselle ; le veuvage ne vaut rien... pour les domestiques. Il n'y a qu'une volonté, partant il faut obéir. Dans le mariage, au contraire, ce qui est l'avis de Monsieur n'est pas l'avis de Madame ; si l'on est maltraité par l'un, on est protégé par l'autre, et souvent par les deux, car nous avons les querelles, les raccommodements, les rapports, les rapports surtout.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

L'un pour parler souvent vous récompense ;
Pour ne rien dir' l'autre vous donne aussi.

JULIE.

Faire payer jusques à ton silence...

GERVAIS.

C'est de l'argent bien gagné, Dieu merci.
On d'vrait l' payer plus cher encore.
Jug' quel trésor qu'un serviteur discret :
Puisqu'en ménage on prétend que l'on est
Bien plus heureux par les chos' qu'on ignore
Que par celles que l'on connaît.

JULIE.

Vraiment, Gervais, je ne t'aurais jamais cru autant de talent d'observation, et je crois d'ailleurs que le prétendu t'a mis dans ses intérêts.

GERVAIS.

C'est vrai ; ce M. Fortuné de Saint-Yves me paraît un brave homme ; d'abord, il a une belle fortune.

JULIE.

Oui, il n'y a que cela à en dire.

GERVAIS.

C'est un beau cavalier.

JULIE.

C'est un sot.

GERVAIS.

Laissez-donc ; il a toujours l'argent à la main.

JULIE.

Oui, c'est là l'esprit des gens riches.

GERVAIS.

Pas toujours ; j'en connais qui cachent leur esprit ; et, en outre, celui-ci a un air bon enfant.

JULIE.

Oui, ni humeur, ni volonté, ni caractère, toujours de l'avis du dernier qui lui parle ; il ne faudrait pas s'y fier, il n'y a rien de pis que ces gens-là ; et je ne conçois pas comment Madame, qui est jeune et riche, et maîtresse d'elle-même, a été faire un pareil choix.

GERVAIS.

Pourquoi ? c'est qu'elle l'aimait.

JULIE.

Je n'en voudrais pas répondre ; vous voyez comme cette noce a un air triste ; pas d'amis, pas de parents, personne d'invité, point de bal, ni au salon, ni à l'office ; moi qui avais un costume charmant.

GERVAIS, regardant par la porte du fond.

Vous voyez bien, vous disiez qu'il n'y avait pas d'invitations, v'là un monsieur qui a un air de famille ; c'est quelque père, ou quelque cousin pour le moins.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE MERTEUIL, entrant par le fond.

M. DE MERTEUIL.

Votre maîtresse est-elle visible ?

JULIE.

Je ne saurais vous dire. Monsieur ignore peut-être qu'aujourd'hui il y a une noce ?

M. DE MERTEUIL.

Si vraiment, je le sais.

JULIE.

C'est que Madame avait dit qu'elle n'attendait personne.

M. DE MERTEUIL.

Aussi je viens sans être invité ; vous pouvez annoncer M. de Merteuil, l'oncle du marié.

GERVAIS.

La ! je disais bien que Monsieur avait un air d'oncle, ou de quelque chose d'approchant; vous dites M. de Merteuil? j'y vais; je suis si content que M. de Saint-Yves, que M. votre neveu... (A Julie.) Moi, d'abord, il me tardait qu'il y eût un maître dans la maison, parce que d'obéir à une femme...

JULIE.

Eh bien! par exemple.

GERVAIS.

Oui, j'ai le cœur bien placé; je ne suis que jardinier, mais je suis fier comme un laquais. (A M. de Merteuil.) Je vais vous annoncer.

M. DE MERTEUIL.

Restez, j'aperçois votre maîtresse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HORTENSE, sortant de l'appartement à droite.

HORTENSE, faisant la révérence.

Comment! monsieur de Merteuil dans ce pays! Je vous croyais encore au fond de la Bourgogne. (Aux domestiques.) Laissez-nous. Gervais, passez à la mairie; vous vous informerez si tout est prêt pour le cérémonie; vous direz ensuite que l'on mette les chevaux et vous reviendrez m'avertir.

GERVAIS.

Oui, Madame... (A part.) C'est cela, trois ou quatre ordres à la fois. Mais, patience, ça va changer.

SCÈNE IV.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Vous allez sans doute me trouver bien indiscret?

HORTENSE.

Vous ne pouvez jamais l'être. Croyez, Monsieur, que nous ignorions votre retour, sans cela nous nous serions empressés, votre neveu et moi...

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, ce que j'ai appris est donc vrai! vous [illegible] vous marier?

HORTENSE.

Mais, oui ; dans deux heures à peu près.

M. DE MERTEUIL.

Comment! il y a deux mois, je viens demander votre main pour le plus jeune de mes neveux, Saint-Yves, que j'ai élevé, que j'aime, mon enfant d'adoption, un cavalier charmant, dont chacun vante l'esprit, l'amabilité, le caractère. Vous le refusez, vous ne lui permettez même pas de se présenter chez vous, et de détruire les injustes préventions que vous aviez contre lui. Persuadé que vous voulez toujours rester veuve, je vais faire un voyage dans une de mes terres ; et ce matin, à mon retour, j'apprends que, non contente d'avoir refusé mon pauvre neveu, vous allez épouser son cousin, un génie épais et massif comme son individu. Du reste, il ne m'appartient pas d'en dire du mal, puisque c'est un de mes parents ; mais enfin, sous aucun rapport, il ne peut entrer en comparaison avec mon autre neveu. Tout cela n'est-il pas vrai? Répondez.

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Comment donc son cousin a-t-il pu vous séduire? car enfin, puisqu'il est l'époux de votre choix, vous avez sans doute pour lui un amour?...

HORTENSE.

Non, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Et vous l'épousez?

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Par exemple, Madame, vous me permettrez de vous dire que voilà une conduite...

HORTENSE.

Bizarre, inexplicable ; allons, convenez-en ; avec sa nièce on peut tout dire, on n'a pas besoin d'être galant.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! pour profiter de la permission, je vous dirai que vous allez commettre une... une imprudence.

HORTENSE.

Ah! vous me ménagez encore ; et vous voulez dire mieux.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! oui, Madame, une folie; et c'en est une que rien ne peut justifier.

HORTENSE.

Peut-être. D'abord, Monsieur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne me serais jamais remariée, je serais toujours restée veuve; il est si doux d'être libre, de n'être point soumise aux volontés, aux caprices d'un maître, ou d'un époux, comme vous voudrez; moi, je l'avoue, j'aime à commander; le pouvoir a tant de charmes! Mais c'est pour nous autres femmes que l'indépendance est une chimère; et je m'aperçus bientôt que j'avais fait un rêve impossible à réaliser. Dans le monde, dans les sociétés, aux spectacles, comment se présenter seule? il faut agréer malgré soi les soins d'un chevalier. Dès qu'on entre dans un salon, on se demande : quelle est cette dame? c'est madame une telle, une veuve. Ah! c'est une veuve! Ce titre de veuve inspire tant de hardiesse, tant de confiance, tout le monde se croit des droits, depuis le vieux conseiller jusqu'au lycéen qui sort de son collége. Vous voyez donc bien que pour sa réputation on ne peut pas rester veuve.

M. DE MERTEUIL.

Raison de plus pour bien réfléchir au choix d'un époux.

HORTENSE.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis d'abord promis de ne pas me marier par inclination. Je me suis rappelé ensuite que mon premier mari, qui m'avait rendue fort malheureuse, avait infiniment d'esprit, beaucoup plus que moi.

M. DE MERTEUIL.

J'ai peine à le croire, Madame.

HORTENSE.

Et moi, je n'en puis douter; car il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. Voilà pourquoi j'ai refusé le parti que vous m'aviez proposé.

M. DE MERTEUIL.

Je conçois, Madame, tout ce que cette exclusion a d'hono-

rable pour mon pauvre neveu; et je comprends maintenant comment son heureux cousin a dû l'emporter sur lui.

HORTENSE.

Vous auriez tort, Monsieur, d'en rien induire de défavorable à celui que j'ai choisi. Il y a en tout un juste milieu à observer: un homme peut être fort bien, sans être charmant, et être fort aimable, sans être un Voltaire.

AIR du *Pot de fleurs*.

De l'art des vers les amours font usage,
Mais pour l'hymen l'humble prose suffit;
Car on est heureux en ménage
Plus par le cœur que par l'esprit:
Que m'apprendront ces vers faits pour séduire?
Que mon époux est fidèle et constant?
Si son amour le prouve à chaque instant,
Qu'a-t-il besoin de me le dire?

M. DE MERTEUIL.

A la bonne heure, Madame! mais au moins vous ne serez point inaccessible à la pitié; et je suis sûr que mon neveu est au désespoir. Si vous l'aviez entendu comme moi, quand je lui ai porté votre refus; si vous lisiez ses lettres, si vous saviez tous les partis qu'il a refusés pour vous!

HORTENSE.

Pour moi?

M. DE MERTEUIL.

Oui, Madame; il en est temps encore, rompez ce mariage, ou du moins retardez-le de quelques jours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Un jeune homme qui est en bas voudrait parler à M. de Merteuil.

M. DE MERTEUIL.

Ah! mon Dieu! si c'était lui; s'il venait me supplier de tenter un dernier effort... Parlez, Madame, que lui dirai-je?

HORTENSE.

Qu'il n'est pas raisonnable, ni vous non plus; les choses sont trop avancées; que peut-être sans cela... mais tout est disposé pour le mariage, n'est-il pas vrai?

GERVAIS.

Oui, Madame, tout est prêt; je venais vous le dire.

HORTENSE.

Vous le voyez, nous n'attendons plus que le futur.

GERVAIS.

Il est ici, Madame, dans le petit salon; mais sachant que vous étiez avec Monsieur, il attend vos ordres pour se présenter.

M. DE MERTEUIL.

Je me retire, Madame.

HORTENSE.

Non pas, j'espère que vous passerez la journée avec nous; n'êtes-vous pas notre plus proche parent? Voyez seulement ce que l'on vous veut et quelle est la personne qui vous demande.

GERVAIS.

C'est un jeune paysan, qui tient une lettre à la main.

M. DE MERTEUIL.

Puisque vous le voulez, Madame, je reviens à l'instant.

SCÈNE VI.

HORTENSE, GERVAIS.

HORTENSE.

A-t-on jamais vu une pareille obstination? et pouvais-je penser que ce jeune homme que j'ai rencontré deux ou trois fois en société irait se prendre ainsi de belle passion? Ah! mon Dieu! et mon mari que j'oublie. (A Gervais.) Dis-lui donc qu'il peut se présenter. (Gervais entre dans le salon à gauche.) M. de Merteuil a beau dire, je n'ai là-dedans rien à me reprocher; et s'il m'aime, c'est un malheur dont je ne suis pas responsable.

SCÈNE VII,

GERVAIS, HORTENSE, SAINT-YVES, habit noir, gilet et culotte clairs, guêtres larges à l'anglaise et de même couleur, perruque blonde bouclée ridiculement; il sort du salon à gauche.)

GERVAIS.

Oui, Monsieur, Madame est visible et vous attend.

HORTENSE.

Que j'ai d'excuses à vous faire! j'ignorais, je vous le jure, que vous fussiez là. Vous vous êtes ennuyé sans doute?

SAINT-YVES.

Du tout; j'étais là dans un fauteuil, où je crois que je me suis endormis; moi, d'abord, je ne m'impatiente jamais.

HORTENSE.

C'est d'un heureux caractère; mais vous pouviez entrer, car j'étais là à causer avec M. de Merteuil, votre oncle.

SAINT-YVES.

Ah! mon oncle de Merteuil est ici? j'en suis enchanté, c'est-à-dire, enchanté... j'entends par là que ça m'est bien égal, parce qu'il ne m'a jamais beaucoup aimé, à cause de mon cousin Léon qu'il me préférait. Connaissez-vous mon cousin Léon?

HORTENSE.

Fort peu.

SAINT-YVES.

Eh bien, vous verrez un joli garçon! on dit que nous nous ressemblons un peu; mais il est bien mieux; et puis, voyez-vous, mon cousin Léon est un gaillard qui a des connaissances, de l'instruction; et ses études... donc!... je peux dire qu'il les a faites doubles; je vais vous expliquer comment :

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Dans le collége où nous étions,
Nos devoirs étaient tous les mêmes;
C'est lui qui me faisait mes thèmes
Et qui dictait mes versions.
Je me fâche peu, d'ordinaire,
Mais quand on m'insultait, ma foi,
S'il fallait se mettre en colère,
C'est lui qui s'y mettait pour moi.

Parce que moi, voyez-vous, au collége, je n'ai jamais été fort d'aucune manière. (En riant.) Ah! ah! aussi, je n'ai pas peur de perdre mon latin; ah! ah!

HORTENSE.

Mais taisez-vous donc; si on vous entendait.

SAINT-YVES, reprenant l'air soumis et sérieux.

Je me tais, Madame.

HORTENSE.

Avez-vous fait ce dont nous étions convenus?

SAINT-YVES.

Oui, Madame, oui; j'ai été chez la marchande de modes,

lingère, bijoutier, etc., et j'espère que vous avez dû être contente de la corbeille de noce que je vous ai envoyée hier.

HORTENSE.

Oui, sans doute; elle était d'une élégance, d'un goût exquis!... je n'en revenais pas.

SAINT-YVES.

Je le crois bien; aussi ce n'était pas moi qui l'avais choisie, pas si bête; j'en avais chargé mon cousin Léon, parce que lui, il s'entend à toutes ces niaiseries-là. Ah, ah, ah!

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit qu'on pouvait vous entendre.

SAINT-YVES.

Je me tais, Madame. Voici en même temps votre portrait. Si le cadre ne vous plaît pas, ce n'est pas ma faute; je voulais le faire entourer de brillants, mais mon cousin Léon n'a pas voulu; savez-vous pourquoi? c'est assez bête; il m'a dit : « A « quoi bon des diamants? ceux qui regarderont ce portrait ne « les verront pas. » Ce qui est une niaiserie, parce que des diamants, ça se voit toujours; alors, je lui ai dit : « Fais « comme tu voudras. »

HORTENSE.

Comment, est-ce que ce serait lui aussi?

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Mais je ne veux plus, je l'atteste,
A mon cousin avoir recours;
Pour mettre un cadre aussi modeste,
On l'a fait attendre huit jours;
Il faut qu'il soit bien bon apôtre.
Huit jours! est-ce là du bon sens?
(Montrant le portrait.)
Il en aurait fait faire un autre,
Qu'il n'eût pas été plus longtemps.

Il est vrai qu'à Paris les ouvriers, eh, eh!...

HORTENSE.

Encore, Monsieur!

SAINT-YVES.

tais, Madame; mais en tout cas vous lui en ferez
re vos reproches, car il va venir.

HORTENSE.

Il va venir! et comment?

SAINT-YVES.

C'est moi qui suis allé ce matin à Paris, pour l'inviter à ma noce; quant à mes autres parents, ils demeurent tous dans les environs, et seront ici dans l'instant.

HORTENSE.

Il ne manquait plus que cela! Et pourquoi l'avez-vous fait sans me consulter? Je vous avais dit que je voulais que ce mariage se fît sans bruit, sans éclat.

SAINT-YVES.

Aussi, Madame, vous le voyez, j'ai suivi vos ordres: mariage incognito, tenue de campagne.

HORTENSE.

C'est bien; mais votre cousin, vos autres parents?..

SAINT-YVES.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là? vous allez vous fâcher contre moi.

HORTENSE.

Non, sans doute; mais après la cérémonie, vous aurez la bonté d'aller sur-le-champ désinviter tout le monde.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre cousin Léon... vous ne pourrez pas retourner à Paris, à six lieues d'ici.

SAINT-YVES.

Non, Madame.

HORTENSE.

Il faut donc bien le laisser arriver; mais on lui dira... enfin nous trouverons quelque prétexte.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre oncle Merteuil... (Se retenant.) Le voici, je l'entends.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, puis M. DE MERTEUIL.

SAINT-YVES.

C'est bon, je vais le renvoyer.

HORTENSE.

Du tout.

SAINT-YVES.

Puisqu'il est de mes parents, autant commencer par lui.

HORTENSE.

Au contraire, je veux que vous l'engagiez à rester aujourd'hui.

SAINT-YVES.

C'est que vous m'aviez dit d'abord...

HORTENSE.

Je dis maintenant autrement; et surtout que ça ait l'air de venir de vous.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Eh bien! Monsieur, quelle nouvelle vous annonçait-on?

M. DE MERTEUIL.

Ce n'était point du tout ce que je croyais; c'est une affaire assez délicate, et pour laquelle on me donnait des instructions.

SAINT-YVES, allant à lui.

Vous vous portez bien, mon cher oncle?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon cher neveu, et je te félicite de ton bonheur. Je t'avoue après cela que, si on m'avait consulté d'avance, ce qui arrive aujourd'hui n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il faut bien se prêter de bonne grâce, lorsqu'on ne peut pas faire autrement...

SAINT-AAS'

Hein! est-ce d'un bon oncle? Voilà comme il a toujours été pour moi. A propos de cela, on m'a chargé de vous inviter à dîner avec nous; mais je vous prie de croire que ça vient de moi. Comme dit la chanson. « *De moi-même et sans effort.* » Ah, ah! (Il rencontre un regard d'Hortense, et se calme sur-le-champ.) Ah! vous acceptez, n'est-ce pas?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon garçon, oui, je te le promets, mais ne compte pas sur moi pour te servir de témoin.

SAINT-YVES.

Nous n'en avons pas besoin; ils sont avertis. La mairie est à deux pas, et nous n'avons qu'à signer.

GERVAIS, avec un gros bouquet au côté.

La voiture de Monsieur.

HORTENSE.

Hein! qu'es-ce que c'est?

GERVAIS, répétant plus fort.

La voiture de Monsieur.

HORTENSE, souriant.

C'est juste.

SAINT-YVES.

AIR des *Comédiens*.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée.
Dans un instant je serai votre époux.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Pour compléter cette heureuse journée,
Nous reviendrons la finir avec vous.

M. DE MERTEUIL.

Hâtez-vous donc ici de reparaître.

GERVAIS, à part.

C'est qu'à Madam' j'étais las d'obéir;
Ne pouvant pas encore être mon maître,
J'en change au moins, ça fait toujours plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, etc.

(Saint-Yves et Hortense sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE MERTEUIL, JULIE, sortant de la chambre à droite.

M. DE MERTEUIL.

Ma foi...

JULIE, entrant mystérieusement.

Monsieur... Monsieur!..

M. DE MERTEUIL.

Ah! la femme de chambre de Madame. Eh! mon Dieu, d'où vient cet air mystérieux?

JULIE.

Monsieur, comme oncle de mon maître et de ma maîtresse, je crois devoir vous prévenir d'un événement qui les intéresse l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux.

M. DE MERTEUIL.

Qu'est-ce donc?

JULIE.

Une espèce de paysan, celui même qui tout à l'heure vous a apporté une lettre, vient de m'aborder dans l'avenue, et m'a dit tout bas à l'oreille : Mademoiselle Julie, un jeune homme qui connaît l'attachement que vous portez à votre maîtresse aurait un secret important à vous confier : trouvez-vous d'ici à un quart d'heure dans le petit pavillon au bout du jardin ; votre fortune en dépend.

M. DE MERTEUIL.

Voilà tout?

JULIE.

Voilà tout... si ce n'est cette bourse qu'il a laissée en s'enfuyant, et dans laquelle on avait oublié une vingtaine de pièces d'or. Je vous le demande, Monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela?

M. DE MERTEUIL.

Mais, toi-même, qu'est-ce que tu en dis?

JULIE.

Moi? rien, Monsieur. Je pense que c'est un des adorateurs de Madame, un prétendant malheureux, peut-être même ce jeune homme que Madame a refusé... M. Léon, votre neveu.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

C'est lui surtout que j'appréhende.
Dois-je ou non, je vous le demande,
Aller à ce rendez-vous-là?
C'est pour ma maîtresse, et voilà
D'où vient mon embarras extrême ;
Si ce n'était que pour moi-même,
Monsieur sent bien qu'en pareil cas,
Hélas! je n'hésiterais pas.

M. DE MERTEUIL.

Moi, je n'ai point d'avis à te donner; fais ce que tu voudras.

JULIE.

Je remercie Monsieur : mon devoir était de le prévenir, car je n'aurais osé rien prendre sur moi ; mais dès que Monsieur est instruit et qu'il m'autorise...

M. DE MERTEUIL.

Du tout; je ne suis pour rien là-dedans; je te l'ai dit, fais ce que tu voudras; je vois seulement que ta volonté est d'y aller.

JULIE.

Oui, Monsieur, pour lui apprendre que maintenant ma maîtresse est mariée (ce qu'il ignore sans doute), et qu'alors il m'est impossible de l'écouter. Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible de faire.

M. DE MERTEUIL.

Très-bien, très-bien; et tu y as d'autant plus de mérite, qu'il me semble que tu n'aimes pas beaucoup le mari de Madame.

JULIE.

Je vous en demande pardon, puisque c'est aussi votre neveu, Mais, moi, Monsieur, je ne peux pas le souffrir; et si Madame avait écouté mes conseils... Du reste maintenant, ils seraient inutiles. Le voilà le mari de Madame, et mon devoir est de le servir avec tout le zèle et l'affection que l'on doit à son maître. Adieu, Monsieur, je cours au petit pavillon. (Elle sort.)

HORTENSE, dans la coulisse.

C'est bien, Monsieur, c'est bien; partez, mais revenez vite.

M. DE MERTEUIL.

Elle fait d'autant mieux que voici sa maîtresse.

SCÈNE X.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, la cérémonie est déjà terminée?

HORTENSE.

Eh! mon Dieu, oui... le temps d'apposer sa signature au bas du grand registre, et d'entendre la lecture que nous a faite monsieur l'adjoint.

M. DE MERTEUIL.

Il me semble que cette lecture vous a donné des idées assez tristes.

HORTENSE.

Non, mais il n'y a rien de bien divertissant dans les actes de l'état civil.

M. DE MERTEUIL.

Oui, c'est moins gai qu'un roman... Beaucoup de gens cependant prétendent que le mariage en est un.

HORTENSE, *en souriant.*

En tout cas, il ne faudrait pas le juger d'après le premier chapitre.

M. DE MERTEUIL.

Mais dites-moi donc, où est mon neveu, votre mari?... Je ne le vois pas avec vous.

HORTENSE.

Il est allé chez plusieurs de nos parents qu'il avait invités sans m'en prévenir, et que je ne me soucie pas de recevoir. J'aime mieux que nous ne restions que nous trois... en petit comité.

M. DE MERTEUIL.

Comment a-t-il pu vous quitter, même pour quelques instants?

HORTENSE.

Eh mais... il l'a bien fallu; je le lui avais dit.

M. DE MERTEUIL.

Pardon; j'oubliais que vous vous étiez réservé par contrat de mariage le droit de commander.

HORTENSE.

Non, mais je compte bien le prendre.

M. DE MERTEUIL.

Et vous pensez qu'en ménage ce bonheur-là peut tenir lieu de tous les autres?

HORTENSE.

A peu près, du moins, et je connais beaucoup de dames qui seraient de mon avis.

AIR de *Céline*.

De toute femme raisonnable
Je ne crains pas le désaveu !
Ce plaisir du moins est durable,
Et les plaisirs le sont si peu!
Il n'est qu'un temps pour la jeunesse,
Il n'est qu'un temps pour les amours;
On ne saurait aimer sans cesse
Et l'on peut commander toujours.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, un jeune homme qui est en bas demande à vous parler.

HORTENSE.

Et que veut-il?

GERVAIS.

Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Julie qui l'a reçu : elle dit qu'il arrive de Paris en voiture, et qu'il s'appelle M. Léon de Saint-Yves : c'est un cousin de Monsieur, un joli cavalier.

HORTENSE.

Comment! M. Léon? Dites que je ne peux recevoir... ou plutôt que je n'y suis pas.

GERVAIS.

Oh! non, Madame... non... on lui a dit que vous y étiez.

HORTENSE.

Et qui vous a prescrit d'agir ainsi?

GERVAIS.

C'est Monsieur : il a dit en partant qu'il allait désinviter tous ses parents; mais que si cependant il en venait quelques-uns, on les amènerait auprès de Madame.

HORTENSE.

C'est bien; mais cet ordre ne regarde pas M. Léon : vous pouvez le congédier.

GERVAIS.

Il n'y a pas moyen, Madame, Monsieur l'a défendu; et puis qu'il y a un maître maintenant, c'est à lui de commander.

HORTENSE.

Eh bien! par exemple, voilà qui est nouveau.

M. DE MERTEUIL.

Calmez-vous, je vous prie, et faites attention qu'après ce que vos gens ont dit à mon neveu Léon, vous ne pouvez guère vous dispenser de le recevoir.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous voulez...

M. DE MERTEUIL.

Un pareil refus paraîtrait fort singulier : c'est un parent de votre mari, et il faudra toujours qu'il se présente chez vous ;

d'ailleurs une visite de noce, une visite de cérémonie, c'est l'affaire de cinq minutes.

HORTENSE.

Puisque vous le jugez convenable... (A Gervais.) A la bonne heure. (Gervais fait un geste de joie.) Dis à Julie de le faire entrer.

GERVAIS.

Oh! non, j'y vais moi-même; il faut que je le voie.

HORTENSE.

Et pour quelle raison?

GERVAIS.

Parce que Monsieur m'a ordonné de regarder tout ce qui arriverait, et de tout examiner afin de lui rendre compte.

HORTENSE, avec un mouvement de colère.

Comment! (Se reprenant froidement.) Sortez! (Gervais sort.) Je n'en reviens pas; une pareille idée, un ordre aussi inconvenant!

M. DE MERTEUIL.

Il y a des gens curieux qui veulent tout savoir... Ah çà! pendant que vous allez vous faire des compliments, je vais déjeuner.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous me quittez?

M. DE MERTEUIL.

Je n'ai rien pris d'aujourd'hui : un jour de noce!.. moi qui comptais sur le déjeuner dînatoire.

HORTENSE.

Mais la présence de votre neveu...

M. DE MERTEUIL.

Ne fera rien à mon estomac, et le plaisir de le voir ne calmera pas mon appétit. Je reviens dans l'instant; ne vous dérangez donc pas, je vais demander à vos gens un verre de madère, la moindre chose...

HORTENSE.

Je vais donner l'ordre...

M. DE MERTEUIL.

Ce n'est pas la peine, je leur commanderai moi-même, si vous voulez bien le permettre; aussi bien, aujourd'hui, je vois qu'ici tout le monde s'en mêle! (Il sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, LÉON, en grand costume, tout en noir, perruque brune.

LÉON, à la cantonade.

C'est bien, mon garçon, ne te donne pas la peine, je m'annoncerai moi-même. (Ils se saluent.)

HORTENSE.

Je suis fâchée, Monsieur, que mon mari soit absent; il sera privé du plaisir de vous voir.

LÉON.

Qu'à cela ne tienne, Madame; peut-être une autre fois serai-je assez heureux pour le rencontrer : avec un peu de persévérance, on finit toujours... D'ailleurs il y a de bonnes raisons pour que dans ce moment je ne m'aperçoive pas de son absence.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, certainement...

LÉON.

Et puis, vous sentez bien que ce n'est pas précisément avec mon cousin que je désirais faire connaissance; il y a longtemps qu'elle est faite : nous avons été au collége ensemble; nous nous sommes rarement quittés, et je lui avais toujours prédit que son nom lui porterait bonheur.

HORTENSE, souriant.

On dit cependant qu'au collége vous étiez plus heureux que lui?

LÉON, la regardant.

Oui, Madame, mais depuis il a pris sa revanche; et je viens joindre mes félicitations à celles de ses amis sur le mariage qu'il vient de contracter. Daignerez-vous, Madame, recevoir mes compliments?

HORTENSE.

Oui, Monsieur, et j'espère bientôt avoir le plaisir de vous les rendre. Avec votre fortune, votre naissance, et surtout votre mérite, il est impossible qu'il ne se présente pas bientôt un parti digne de vous. Soyez persuadé, Monsieur, que je le désire plus que personne, et qu'il me serait doux de trouver dans votre femme une cousine et une amie.

LÉON.

Je vous remercie pour elle, Madame.

AIR *Du partage de la richesse.*

Pour moi c'est moins flatteur peut-être;
Jamais de vous je n'obtins rien, hélas!
Et vous aimez déjà, sans la connaître,
Ma femme qui n'existe pas!
D'un tel espoir je suis ravi, Madame,
Et pour mon cœur il est bien doux
Que vous daigniez rendre à ma femme
L'amitié que j'aurai pour vous.

Mais je doute que je puisse profiter de votre générosité, car je ne me marierai jamais.

HORTENSE.

Et pour quelle raison? pourquoi ne pas faire un choix?

LÉON.

J'en avais fait un, Madame, que tout le monde aurait approuvé : l'amabilité, les grâces, l'esprit, la raison, tout se réunissait pour le justifier, mais celle qui en était l'objet a refusé mes hommages, et n'a même pas daigné me recevoir. J'avais juré de me venger, de l'oublier; mais j'ai réfléchi depuis que ma colère était injuste, et mon serment impossible; qu'il n'était pas plus en son pouvoir de m'aimer qu'au mien de cesser de l'adorer; alors, d'après ces sentiments, nous avons pris tous les deux le seul parti qui nous convînt; elle, de se marier, et moi de rester toujours garçon.

HORTENSE.

Eh quoi! Monsieur...

LÉON.

Oui, Madame, c'est un parti pris; et je ne dis pas cela pour qu'on m'en sache gré, car je n'attends rien, je n'espère rien, et je ne sais pas en effet à quoi l'on pourrait m'employer, puisqu'on ne me trouve pas bon même pour faire un mari... vous sentez bien que ce n'est pas...

HORTENSE, souriant.

Je vois, Monsieur, que ce refus a touché plus que votre cœur, car il a blessé votre amour-propre. Eh bien! peut-être avez-vous tort. Si en effet la personne dont vous parlez, craignant de se donner un maître, eût redouté l'ascendant de votre esprit; si, par exemple, elle ne vous eût offert sa main qu'à la condition de rester toujours maîtresse absolue, qu'auriez-vous fait?

LÉON.

Ce que j'aurais fait, Madame? c'est moi qui aurais refusé.

HORTENSE.

Il se pourrait!

LÉON.

Oui, Madame.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Malgré l'excès de ma tendresse,
Loin d'accepter une pareille loi,
J'aurai refusé ma maîtresse,
Pour elle... encor plus que pour moi.
D'un homme libre, et généreux, et brave,
Le noble amour doit nous enorgueillir;
Mais c'est vouloir soi-même s'avilir,
Que d'être aimé par un esclave.

HORTENSE.

C'est-à-dire, Messieurs, que la seule chose qui vous flatte dans le mariage c'est l'empire que vous comptez exercer sur nous?

LÉON.

Non pas, Madame, je n'ai pas dit cela; et je voudrais, au contraire, que, dans un bon ménage, personne ne commandât, que personne n'eût d'autorité absolue; quand c'est le mari qui veut s'en prévaloir, elle est tyrannique, elle devient humiliante quand c'est la femme qui l'exerce. Entre deux amants entre deux époux qui s'aiment, amour, plaisirs, tout est commun... pourquoi le droit de commander ne le serait-il pas? L'homme le plus extravagant peut souvent avoir raison; la femme la plus raisonnable peut quelquefois avoir tort; pourquoi ne pas s'éclairer mutuellement? pourquoi ne pas régner deux! Ah! si le ciel eût comblé mes vœux, si celle que j'aime eût été sensible à mon amour, j'eusse été non son esclave, mais son ami, son guide, son conseil; elle eût été le mien; j'aurais été fier de céder à ses avis, d'obéir non pas au joug du caprice, mais à celui de la raison, et peut-être elle-même... Mais pardon, Madame, me voici malgré moi bien loin du sujet qui m'amenait ici: j'oublie que de pareilles idées ne me sont plus permises, et que je trace là des plans de bonheur qu'un autre que moi est appelé à réaliser.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, faut-il servir? il est cinq heures.

HORTENSE.

Comment, déjà! et mon mari?

GERVAIS.

Le voilà qui revient; car j'ai aperçu la voiture au bout de l'avenue. (A part.) Diable, il me semble que, quand je suis entré, ils étaient bien près, et que ce monsieur parlait vivement... j'en prendrai note.

LÉON.

Comment! mon cousin Fortuné est déjà de retour?

HORTENSE.

Ne désiriez-vous pas le voir?

LÉON.

Oui, tout à l'heure; mais maintenant!.. J'avoue qu'en arrivant ici j'avais bien pris ma résolution, et je me croyais le courage de le voir, de le féliciter tranquillement sur son mariage... Je sens à présent que cela me serait impossible, et je vous demande la permission de me retirer.

HORTENSE.

En conscience, je ne puis vous l'accorder, vous êtes resté ici pendant son absence, et vous partiriez au moment où il arrive... ce ne serait pas convenable.

LÉON.

Oui; mais ce serait beaucoup plus prudent.

HORTENSE.

Vous êtes le maître, Monsieur; mais vous me feriez beaucoup de peine.

LÉON.

Je reste, Madame, je reste; je ne vous désobéirai pas, pour la première fois que vous daignez me donner des ordres.

HORTENSE.

Je vous remercie de votre complaisance; mais en attendant le dîner, vous trouverez au salon M. de Merteuil, votre oncle; nous vous y rejoignons à l'instant. Gervais, conduisez Monsieur, et allez sur-le-champ veiller à ce qu'on nous serve. (Léon, conduit par Gervais, entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Oui, je crois que j'ai bien fait de le retenir ; M. de Merteuil et mon mari m'en sauront gré ; d'ailleurs, j'ignore pourquoi je craignais de le voir : je m'en étais fait une tout autre idée ; je pensais trouver en lui un étourdi, un jeune homme à la mode... le commencement de sa conversation me l'avait fait croire ; mais la fin de notre entretien... ah ! oui, il est trop raisonnable pour être jamais à craindre.

JULIE, entrant.

Madame !

HORTENSE, sans l'écouter ni l'apercevoir.

Comment ! malgré l'amour qu'il avait pour moi, il aurait eu, disait-il, la force, le courage de me résister ; j'aurais bien voulu voir cela !

JULIE.

Madame !

HORTENSE.

Ah ! c'est toi, Julie ?

JULIE.

Oui, Madame, voilà plusieurs fois que je vous parle, mais vous étiez préoccupée.

HORTENSE.

Moi, du tout ; qu'y a-t-il ? que me veux-tu ?

JULIE.

Vous prier de descendre un instant, pour apaiser Monsieur, car il est d'une humeur !

HORTENSE.

Lui, de l'humeur ; eh bien ! par exemple ; cela lui va bien !

JULIE.

Croyez-vous donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui en ont ? Monsieur conduisait lui-même le cabriolet, et en entrant, il a eu la maladresse d'accrocher ; alors il s'est mis dans une colère contre le concierge, sans doute de ce que la porte n'était pas plus grande ; voyant ensuite les deux beaux vases qui ornent le vestibule, et qui apparemment lui choquaient la vue, il a donné ordre de les casser.

HORTENSE.

Comment! ces albâtres qu'on m'a rapportés d'Italie, ces deux vases antiques?

JULIE.

C'est ce que je lui ai dit, Madame; il m'a répondu: « raison « de plus, il y a assez longtemps qu'ils servent. »

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Sur ce mot, et malgré nous,
On s'est permis de sourire;
Alors je ne peux vous dire
Ses transports et son courroux;
Puisqu'auprès de vous qu'il aime,
C'est la docilité même,
Puisqu'à votre ordre suprême,
A l'instant il obéit,
Vous feriez bien, sur mon âme,
De lui commander, Madame,
D'avoir un peu plus d'esprit.

Tenez, vous pouvez l'entendre encore; c'est lui, je me sauve.

SCÈNE XV.

HORTENSE, SAINT-YVES, dans le premier costume, GERVAIS.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que c'est que de pareils insolents? que cela vous arrive encore! (Apercevant Hortense, il lui dit d'un ton doucereux.) Ah! vous étiez là, Madame? je vous prierai d'interposer votre autorité auprès de vos gens, qui me manquent de respect.

HORTENSE.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de moi, et que vous vous acquittez assez bien du soin de les rappeler à l'ordre.

SAINT-YVES.

Je vous demande bien pardon, mais c'est que je ne peux pas souffrir que quand je parle à des domestiques, ils se permettent de me répondre.

HORTENSE.

Cependant, Monsieur, si vous les interrogez.

SAINT-YVES.

Mon Dieu! Madame, vous avez raison; et je suis tout à fait

de votre avis; aussi je ne demande pas mieux que de vous obéir, à vous, à la bonne heure; mais à vos domestiques, c'est autre chose; je suis bien leur serviteur, et je vous demanderai la permission de les chasser tous, excepté Gervais, par exemple : (Lui frappant sur l'épaule.) Celui-là c'est un bon enfant, et nous nous entendons bien ensemble, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Y pensez-vous? Que vous ayez confiance en lui, à la bonne heure; mais une telle intimité est-elle convenable? et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que les ordres que vous lui avez donnés ce matin? Je veux qu'il s'explique là-dessus, et devant vous. Allons, réponds.

GERVAIS, à Saint-Yves.

Monsieur, faut-il répondre?

SAINT-YVES.

Sans doute.

GERVAIS.

Eh bien! c'est au sujet de ce que vous m'aviez dit tantôt, d'examiner ce que ferait Madame... et j'en ai pris note ainsi que...

HORTENSE.

Cela suffit, taisez-vous.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il me taire?

SAINT-YVES.

Eh! oui.

HORTENSE.

Dois-je croire, Monsieur, ce que dit ce valet? est-il vrai que vous ayez pu...

SAINT-YVES.

Écoutez donc, Madame; moi, je ne m'abuse pas sur ce que je peux valoir, je me connais très-bien : vous avez de l'esprit, et je n'en ai point; si j'en avais, je n'aurais pas besoin de précautions; mais on n'en a pas, et on prend ses sûretés.

GERVAIS.

C'est bien vu.

HORTENSE.

Mais au moins, Monsieur, faudrait-il que les moyens de défense fussent convenables.

entre les mains et qu'il le regardait avec des yeux... et qu'il me parlait de vous avec des soupirs... Certainement il n'est pas venu ici sans intention, et je cours m'expliquer là-dessus.

HORTENSE.

Y pensez-vous, Monsieur? un jour comme celui-ci aller faire une scène?

SAINT-YVES.

Du tout, je ne me fâcherai pas, mais je lui dirai de s'en aller; il ne peut pas m'en vouloir... dès qu'il connaîtra les motifs... je lui dirai : « Cousin, tu es aimable, tu as de l'esprit... ma femme te trouve fort bien... elle pourrait t'aimer. »

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous lui direz...

SAINT-YVES.

Tiens... vous croyez qu'entre parents on se gêne... Je lui en dirai bien d'autres : je vais trouver mon cousin au salon, je vais lui parler; ce ne sera pas long.

HORTENSE.

Comment! Monsieur... vous me laissez?

SAINT-YVES.

Voilà mon oncle Merteuil, qui va vous tenir compagnie. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, entrant par le fond, et suivant de l'œil Saint-Yves, qui s'en va parlant toujours d'un ton très-élevé.

Eh! qu'a-t-il donc votre mari?

HORTENSE.

Je n'en reviens pas encore. Et comment aurais-je pu soupçonner... Vous voilà, mon oncle... je vous croyais au salon.

M. DE MERTEUIL.

Non, j'ai été, après mon déjeuner, faire un tour dans votre parc. Mais qu'avez-vous donc? il me semble que pour un jour de noce, vous avez une physionomie bien sombre?

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; j'ai éprouvé un instant de contrariété.

M. DE MERTEUIL.

De la part de ce mari... si soumis, et si débonnaire?

HORTENSE.

Non, certainement; je n'ai point à m'en plaindre... mais il y a peut-être quelques convenances... que j'aimerais à lui voir observer.

M. DE MERTEUIL.

Écoutez donc, c'est une bonne chose en ménage que d'être sans esprit, mais cela ne tient pas lieu de tout. Heureusement qu'il faut espérer que sa docilité... sa douceur... (On entend, dans la salle à côté, Saint-Yves qui crie très-haut et très-vivement :) Ah! parbleu, nous verrons... si je n'étais pas le maître de recevoir les gens qui me conviennent.

M. DE MERTEUIL.

Eh mais! n'est-ce pas lui que j'entends?

HORTENSE.

Ah! mon Dieu oui! ils se disputent.

M. DE MERTEUIL.

Eh! qui donc?

HORTENSE.

Mon mari... et M. Léon... un faux rapport qu'on lui a fait... il s'est imaginé... mon cher oncle, je vous en prie, voyez ce que c'est; apaisez-les par votre présence, et empêchez que cela n'ait des suites.

M. DE MERTEUIL.

En effet, quel tapage!... J'y vais... Voyez de quel avantage vous vous privez : un homme d'esprit dans un pareil cas ne fait jamais de bruit. (Il entre dans le salon.)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Ciel! qu'ai-je fait? et quel espoir me reste-t-il? Avec du temps, des soins, de la patience, tout autre caractère peut changer. Mais lui! que lui dire? il ne me comprendrait pas. Aujourd'hui même, et sans le vouloir, à quelles humiliations il m'expose! Ah! Julie, te voilà!

JULIE.

Oui, Madame... encore tout émue! Pauvre jeune homme! en me parlant il avait les larmes aux yeux! il semblait, en quittant ces lieux, qu'il s'éloignait de tout ce qu'il avait de plus cher.

HORTENSE.

De qui parles-tu?

JULIE.

De M. Léon. Je l'ai vu au moment où il sortait du salon; il a écrit à la hâte ces mots au crayon, et m'a dit de vous les remettre.

HORTENSE.

A moi! que peut-il me dire?

JULIE.

Ce n'est pas sans doute un grand secret, car le billet est tout ouvert.

HORTENSE, lisant.

« Je ne puis obéir à vos ordres, Madame, je suis forcé de « vous quitter. Je viens d'avoir, avec mon cousin, une explica-« tion qui aurait été beaucoup plus loin... si je ne m'étais rap-« pelé qu'il était votre mari. Je n'avais plus maintenant qu'un « seul moyen de vous prouver mon amour : c'était de sacri-« fier mon ressentiment à la crainte de vous compromettre, « et je n'ai point hésité... Adieu, Madame. — Adieu, pour ja-« mais! » (A part.) Pauvre jeune homme!

JULIE.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

C'est pour la suite que je tremble;
Car, hélas! voilà maintenant
Les deux cousins brouillés ensemble.

HORTENSE.

Dieu! quel funeste événement!

JULIE.

Oui, certes, rien n'est plus funeste
Qu'un départ comme celui-là,
Surtout lorsque celui qui reste
Ne vaut pas celui qui s'en va.

HORTENSE.

Il ne t'a rien dit de plus?

JULIE.

Non, Madame; il m'a seulement priée de lui accorder une grâce.

HORTENSE.

Et c'était...

JULIE.

C'était... de voir Madame pour la dernière fois... afin de lui demander ses ordres.

HORTENSE.

Vous avez bien fait de lui refuser.

JULIE.

Du tout, Madame, je ne mérite pas vos éloges. Il était si malheureux que je n'ai pu m'y résoudre et... il est là... à côté.

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait! Renvoyez-le à l'instant... je ne veux pas le voir.

JULIE.

Dites-le-lui donc vous-même, Madame... car pour moi... je n'en aurai jamais le courage. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, LÉON, entrant par la porte à droite.

HORTENSE.

Que vois-je!... monsieur Léon!

LÉON.

Parlez bas, je vous en prie : d'ici à côté l'on pourrait vous entendre, et vous ne voudriez pas...

HORTENSE.

Grand Dieu! laissez-moi sortir. Après ce qui s'est passé... vous sentez bien, Monsieur, qu'il m'est désormais impossible de vous entendre.

LÉON.

Air : *Ah! si Madame me voyait* (de Romagnési).

Il faut obéir au devoir;
Mais en fuyant votre présence,
Faut-il partir sans l'espérance,
Hélas! de jamais vous revoir! (*bis.*)
Eh mais! quel trouble vous agite?
Vous êtes émue.

HORTENSE.

En effet,
Oui, de frayeur mon cœur palpite :
(A part.)
Ah! si mon mari le voyait! (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

LÉON.

Ce seul mot que j'implore ici
Peut-il donc blesser votre gloire?

HORTENSE, troublée.

A votre amitié je veux croire.

LÉON.

Moi, Madame, moi, votre ami!
Je ne puis être votre ami.
Ce serait vous tromper encore;
Sachez mon funeste secret :
Je vous aime, je vous adore!...

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! si mon mari l'entendait! (*bis*.)

Je vous le répète, Monsieur, après ce qui s'est passé... il m'est désormais impossible de vous voir.

LÉON.

Je le sais, Madame; mais, dans le monde, dans d'autres sociétés... vous me permettrez du moins de me présenter devant vous?

HORTENSE.

Non, Monsieur : je vous prie au contraire, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de ne point vous offrir à mes yeux, d'éviter ma présence autant qu'il vous sera possible.

LÉON.

Qu'entends-je? me prescrire de pareilles lois! Pensez-vous, Madame, aux idées qu'elles pourraient me donner? C'est presque me juger redoutable; c'est avouer que je puis avoir quelque influence sur votre repos.

HORTENSE.

Je ne veux ni ne dois vous répondre. Je vous crois, Monsieur, un homme d'honneur... et digne de la confiance que j'aie eue en vous. Quelles que soient les idées que vous attachiez à ces mots... partez... et ne me revoyez jamais.

LÉON, se jettant à ses pieds.

Ah! rien n'égale mon bonheur. Hortense, voilà tout ce que je demandais.

HORTENSE.

Monsieur! que faites-vous? au nom du ciel!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS, traversant l'appartement, et apercevant Léon aux pieds d'Hortense.

Dieu! qu'ai-je vu? quelle bonne nouvelle pour Monsieur!

HORTENSE.

C'est Gervais... il nous a vus!

LÉON.

Du tout.

HORTENSE.

Il va avertir mon mari...

LÉON.

Il ne le trouvera pas.

HORTENSE.

C'est lui..., je l'entends.

LÉON, toujours à genoux.

Cela m'est égal... je suis décidé à tout braver.

HORTENSE.

Monsieur... voulez-vous me perdre? on vient.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, entrant par la droite.

JULIE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

HORTENSE, à Saint-Yves.

Quelle humiliation! devant tous mes gens!

SAINT-YVES.

Ne craignez rien, j'ai un excellent moyen de sauver votre réputation. Ma chère Julie! tu vois le plus heureux des hommes... (Montrant Hortense.) Voilà ma femme.

HORTENSE.

Comment!

SAINT-YVES.

Mon cousin Fortuné a disparu... il me cède tous ses droits.

HORTENSE, à part.

Ah! mon Dieu, le pauvre jeune homme! la tête n'y est plus. (A Saint-Yves.) Léon! quelle extravagance! revenez à vous... Comment voulez-vous qu'elle puisse croire...

SAINT-YVES.

Pourquoi pas? avec un peu d'audace et d'adresse... J'espère

bien vous le prouver à vous-même. Oui, Madame, c'est moi qui, après le départ de mon oncle, désolé de vos refus, mais ne désespérant pas de vous fléchir, ai appris, par une dame de vos amies, et vos motifs et vos projets; c'est moi qui, pendant six semaines, ai eu le courage de vous faire la cour sous ce déguisement; c'est moi enfin, qui n'ai jamais eu d'autre nom que Fortuné de Saint-Yves; c'est sous celui-là que, ce matin, j'ai signé mon bonheur, que j'ai juré de vous adorer sans cesse... Commencez-vous à croire que la raison me revient?

HORTENSE.

O ciel! que dois-je penser? (Regardant Saint-Yves.) Cet air de bonheur qui brille dans tous ses traits... (Regardant Julie.) Ces regards d'intelligence, qu'est-ce que cela signifie? se fait-on un jeu de mes tourments?... ah! ce serait trop cruel! Parlez... tout ce que vous venez de me dire...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, qui est entré pendant les derniers mots de la scène précédente.

Est la vérité même, c'est moi qui vous l'atteste.

HORTENSE, prête à se trouver mal.

Ah! que je suis heureuse! Quoi! votre autre neveu... M. de Saint-Yves...

SAINT-YVES.

Ne vous a jamais vue, heureusement pour moi.

HORTENSE.

Et pour moi aussi... (A M. de Merteuil.) Mais vous, Monsieur, comment avez-vous pu vous prêter à une pareille ruse?

M. DE MERTEUIL.

Je l'ignorais quand je suis arrivé; c'est depuis que j'ai eu connaissance du stratagème; cette lettre... ce paysan...

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

C'est étonnant, je ne peux pas trouver Monsieur? que diable

est-il donc devenu? (Apercevant Saint-Yves.) Comment! Monsieur, encore ici?

SAINT-YVES, baisant la main d'Hortense.

Oui, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Eh bien! par exemple... Comment, Madame! vous osez?...

HORTENSE, le regardant.

Ah çà! il continue donc encore son rôle?

SAINT-YVES.

Du tout, il était de bonne foi. Dans tous les complots il y a des compères qui sont au fait, et d'autres qui ne s'en doutent pas. Gervais était de ceux-ci.

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

Que c'est là notre maître, et que les deux n'en font qu'un.

GERVAIS.

Il serait possible! C'est fait de moi; je suis chassé.

HORTENSE.

Non, je te pardonne... Du moins, mon ami, si vous le voulez.

SAINT-YVES.

Dès que vous le désirez... qu'il reste donc, pour lui prouver que vous êtes toujours LA MAÎTRESSE AU LOGIS.

HORTENSE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je vois enfin, je vois qu'en cette vie
Tout galant homme aimant à nous céder,
Accorde tout à la femme qui prie,
Refuse tout à qui veut commander.
(Au public.)
Pour applaudir à cette œuvre légère,
Venez, Messieurs, vous serez bien reçus;
Songez-y bien, ce n'est qu'une prière;
Vous le savez, je ne commande plus,
Où vous régnez, je ne commande plus.

FIN DE LA MAITRESSE AU LOGIS.

PARTIE ET REVANCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM Francis et Brazier

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 juin 1823.

PERSONNAGES

MADAME DE SÉNANGE, jeune veuve.
M. DE GERVAL, son oncle.
M. ARMAND DE SAINT-ANDRÉ, lieutenant-colonel.
M. DE LA DURANDIÈRE, ancien fournisseur.
MADELEINE, jardinière de madame de Sénange.

La scène se passe en province, à quarante lieues de Paris.

Un salon. Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux; aux deux côtés de la croisée, un canapé et des fauteuils; à la droite du spectateur, une bibliothèque; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée; à gauche, en face de la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie; à droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel est placé un violon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, assis près de la table, la tête appuyée sur sa main; MADELEINE.

MADELEINE, à la cantonade.

Soyez donc tranquille, monsieur Bastien, tout sera prêt; si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne. Ah! c'est vous, monsieur Armand, vous êtes là, tout seul au salon?

ARMAND.

Oui; qu'est-ce que tu me veux?

MADELEINE.

Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande galerie vos peintures et votre musique; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, se levant.

Qu'est-ce que tu me dis là? Madame de Sénange attend du monde?

MADELEINE.

Son oncle, rien que cela, M. de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal; mais, comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'était que bon enfant.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était importune;
Mais depuis que, par ses talents,
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon chacun lui permet
D'être bourru, quinteux, colère :
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein! ça sera-t-il beau!

ARMAND.

Oui, mais je ne jouirai pas du coup d'œil : dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE.

Comment! Monsieur, vous partez? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez.

ARMAND.

Rester plus longtemps serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Sénange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE.

Je vous aurais bien défié de faire autrement; votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé.

ARMAND.

Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir; les lettres d'aujourd'hui sont elles arrivées?

MADELEINE.

Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été le chercher à la ville; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND, prenant ses besicles pour parcourir les lettres. En prenant une.

Madame de Sénange. (En lisant une autre.) Madeleine Durand, jardinière chez madame de Sénange.

MADELEINE.

Tiens, il y en a aussi pour moi? je me doute de ce que c'est. (Elle l'ouvre et la lit.)

ARMAND, parcourant toujours le paquet.

Ceci, se sont des journaux. (Prenant d'autres lettres.) Madame de Sénange... Madame de Sénange... Quelle correspondance! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris?

MADELEINE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ARMAND.

Eh mais! qu'as-tu donc?

MADELEINE.

C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot : est-ce que c'est ma faute? si j'en avais, Bastien l'aurait déjà; mais, comme on dit, Monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND.

C'est juste; mais tu as sans doute quelques parents?

MADELEINE.

Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n' sont par trop cossus
A leur famill' tiennent.
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent;
Mais dès qu'l d'vienn't des Crésus,
On n' sait pus c' qu'i d'viennent.

J'ai surtout mon oncle Durand, qui est si riche que je le croyons perdu; vous n'en auriez pas entendu parler à Paris?

ARMAND.

Quel est son état?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE I.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] voilà [illegible] plus [illegible] plus pacifique de tous les hommes [illegible] toujours [illegible]

Air : Cet arbre apporté de Provence.

[illegible] :
[illegible] :
[illegible],

De lorgner jusqu'à ses amis.
Contre moi plus d'un fat s'en irrite :
Est-ce ma faute, ou bien un fait exprès,
Si, pour apercevoir leur mérite,
Il faut y regarder d'aussi près ?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom. Et mon mariage! Il n'y faut plus penser... Un mariage superbe! que, sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu! ce n'était rien jusque-là; car quelque aimable et jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brise, et, à moitié mort, le bras fracassé, on me transporte ici, dans ce château... et où suis-je? chez madame de Sénange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler. Croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête-à-tête, il partira sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?... Ah! mon Dieu, c'est elle! Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu.

SCÈNE III.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Que viens-je d'apprendre, Monsieur? et que signifie ce projet? comment! vous nous quittez, et par surprise!

ARMAND.

Moi, Madame! qui vous a dit?...

MADAME DE SÉNANGE.

Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND.

Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

MADAME DE SENANGE.

Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon amie de la même société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND.

J'en doute, Madame.

AIR : *J'aime Henriette* [illegible].

Je n'ai jamais [illegible] à [illegible] :
Mais avec vous je me trouvais si bien.
Je vous vis [illegible], j'avais fait une étude,
Et votre esprit [illegible] au mien.
[illegible] je [illegible] dans une paix [illegible],
Je veux garder les [illegible]
Je [illegible] au milieu du grand monde,
[illegible] pour rester avec vous.

D'ailleurs, Madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

MADAME DE SENANGE.

Il me semble que vous vous défiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, Monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND.

Quoi ! Madame, c'est là votre avis ?

MADAME DE SENANGE.

Permettez, je puis me tromper ; et c'est pour être plus sûre de mon opinion, que je veux consulter celle des autres ; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne ; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez ?

ARMAND.

Puis-je vous résister ! (*à part.*) Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer. (*haut.*) Vous avez reçu plusieurs lettres de Paris ; quelle nouvelle y a-t-il ?

MADAME DE SENANGE.

On parle encore du duel du jeune Versac avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli ; et

j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt : vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND.

Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

MADAME DE SÉNANGE, *en riant.*

Oh ! je le détesterais même sans cela ! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère ; mais ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet : vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND.

J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion il n'avait fait que se défendre.

MADAME DE SÉNANGE.

Aussi souvent ! cela me paraît difficile.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Tout agresseur ne veut que se défendre :
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gémir et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée ;
Mais je me dis, sans vouloir l'outrager :
Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND.

Le danger, le danger... certainement on ne court pas au-devant ; mais c'est que vous ne savez pas, Madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique, n'est pas maître d'un premier mouvement : le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient ; on ne vous fait pas injure à vous personnellement, il est vrai ; mais faut-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes que l'on connaît ? Par exemple, Madame (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang ?

[illegible]

[illegible]

SCÈNE IV.

[illegible]

[illegible]

Il y voilà enfin.

[illegible]

Justement, un importun qui vient nous interrompre.

[illegible]

Ah ! ah ! je ne m'attendais pas à trouver un tête à tête.

[illegible]

Eh bien ! quand ce serait, Monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant?

[illegible]

Comment ! ce qu'il y a d'étonnant ! et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera?

[illegible]

Personne, assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous [illegible] qu'à le dire.

M. DE GERVAL.

Eh bien! corbleu! voilà qui est plaisant!

MADAME DE SÉNANGE.

Mon oncle, y pensez-vous?

ARMAND, à part.

Son oncle! qu'allais-je faire? Ah! maudite tête!

M. DE GERVAL.

Je voudrais bien savoir comment Monsieur m'empêchera d'être le maître ici?

ARMAND, se contraignant.

Moi, Monsieur? ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL.

Si, Monsieur; et le ton menaçant que vous preniez tout à l'heure...

ARMAND.

Menaçant! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL.

Eh bien! moi, Monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, vivement.

Permis à vous, Monsieur. (Il rencontre un geste de madame de Sénange, et s'arrête.) Mais je déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Sénange, ni à un oncle qu'elle honore.

M. DE GERVAL.

A la bonne heure, Monsieur; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question. (Bas, à sa nièce.) Quel est ce Monsieur-là?

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL.

Le hasard pouvait mieux te servir; car il n'est pas trop poli; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, bas, à madame de Sénange.

Toi, sans doute; mais moi qui m'y connais... (Haut.) Ah çà! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd'hui une société et

une journée agréables : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND.

De votre mariage?

M. DE GERVAL.

Certainement; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous me voyez, j'ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse je jouais les Elleviou et les Martin; et plus tard, en pleine mer, j'ai naturalisé sur mon bord l'opéra-comique. (Il chante.)

Ma barque légère
Portait mes filets.

Air de *Préville et Taconnet.*

Plus d'une fois, jouant la comédie,
Dans un morceau pathétique et touchant,
J'ai vu venir la frégate ennemie,
Qui nous troublait dans le plus beau moment. (*Bis.*)
Mais notre troupe, à la réplique exacte,
Changeant de rôle, et toujours en chantant, (*Bis.*)
Livrait gaîment un combat dans l'entr'acte,
Et reprenait après le dénoûment.

ARMAND.

Quoi! l'union de Madame serait si prochaine?

M. DE GERVAL.

Aujourd'hui même il faudra qu'elle se décide. (A madame de Sénange.) Tu m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND.

J'ignorais que Madame fût engagée.

M. DE GERVAL.

Vous conviendrez, mon cher, qu'il n'y avait pas de nécessité que vous en fussiez instruit. (A madame de Sénange.) Après cela, si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait connaissance, M. de La Durandière, un excellent garçon, tapageur, mauvaise tête, et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du reste, riche à millions. Il cherchait à acheter une propriété; je lui ai parlé de la tienne, que tu voulais vendre il y a quelques mois, et il doit venir aujourd'hui.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous savez bien, mon oncle, que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL.

C'est égal; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus, peut-être qu'il te plaira.

ARMAND.

J'ignorais ce matin que vous attendissiez une société aussi nombreuse. Vous-même, vous ne comptiez pas sur la personne que monsieur votre oncle a invitée, et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

MADAME DE SÉNANGE.

Nullement, Monsieur; mon oncle vous dira...

ARMAND.

Je connais votre obligeance et la sienne, et je ne veux point en abuser. Je vous prie, Madame, de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ, et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux. (Il sort.)

M. DE GERVAL.

Eh bien! mon cher ami, je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE V.

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

Parbleu! voilà un plaisant original! et il fait aussi bien de s'en aller, car j'allais quitter la place.

MADAME DE SÉNANGE.

Je n'en reviens pas, me quitter avec cette froideur! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre?

M. DE GERVAL.

Eh bien! tu as un air tout déconcerté?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi, mon oncle, non certainement; mais, sans le connaître beaucoup, j'avais de lui une meilleure idée : et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL.

Tu verras quelle différence avec celui que je te destine!

AIR du vaudeville des *Amazones*.

Pour t'enrichir, restant célibataire,
En ta faveur j'ai su tout disposer;

Mais j'aime fort ce bon La Durandière :
Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

MADAME DE SÉNANGE.

Comment! pour vous?

M. DE GERVAL.

Oui, certes, je réclame,
Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :
Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme,
Pour moi, morbleu! tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE, dans la coulisse.

Ah! ventrebleu! il a bien fait de se garer!

M. DE GERVAL.

Tiens, c'est lui-même!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DE LA DURANDIÈRE, en habit bleu, pantalon blanc, une cravache à la main, et d'énormes moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! qu'on lui donne quelques écus, et que cela finisse. Tiens, voilà ma bourse. Mon cher capitaine, et vous, belle dame, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL.

Mon cher de La Durandière, qu'avez-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger, et je les ai accrochés de la belle manière. Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL.

Mais cet argent dont vous parliez?

DE LA DURANDIÈRE.

C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une dizaine d'écus; ce n'est pas cher; et puis l'argent ne me coûte rien; l'argent, l'argent, qu'est-ce que cela? A propos, monsieur votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu en la traversant m'a paru très-beau, très-beau; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la

tentation de tirer un lièvre au passage; j'avais dans ma chaise de poste un pistolet chargé à balle. (Il rit.) Ah! ah! ah!

M. DE GERVAL.

Et vous l'avez touché?

DE LA DURANDIÈRE.

Du premier coup : j'ai aujourd'hui la main fatale; vrai. Je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres : nous autres, garçons, cela nous arrive quelquefois; les maris nous le reprochent; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire. (Il rit.) Ah! ah! nous disons donc que c'est ici le salon?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, Monsieur, que j'avais changé d'idée, et que dans ce moment je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, un caprice; c'est trop juste, une jolie femme doit en avoir, et Madame profite du privilége. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne; je vois deux ou trois reliures qui me semblent bien belles!

MADAME DE SÉNANGE.

Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah! ah! oui; La Fontaine... je sais ce que c'est; c'est pour les enfants, n'est-ce pas? Il entendait bien la fable; il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories; on en a la clé : ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes!... (Il rit.) Ah! ah!

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE.

C'est ce que j'allais vous dire; Molière, fier homme encore celui-là! sévère, sévère!.. Corneille! oh! oh! Corneille, fort, fort! Racine, tendre, tendre, faisant la tragédie d'une manière fort agréable. Vous avez là, Madame, un très-bon choix de livres.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui ; c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comme cela m'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel.

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur était officier général?

DE LA DURANDIÈRE.

Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que la victoire ; mais...

AIR de *Turenne.*

Il faut que la victoire dîne,
Si l'on en croit plus d'un témoin :
Sans les trésors de ma cantine,
Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.
Ainsi j'alimentais leur gloire ;
De nos soldats nourrissant la valeur,
Je fus nommé par eux au champ d'honneur
Restaurateur de la victoire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE, portant des tableaux et des cahiers de musique.

MADELEINE.

Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui étaient dans la galerie ; où faut-il les mettre?

MADAME DE SÉNANGE.

Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL.

Qu'est-ce que c'est?

MADELEINE.

Tout cela, c'est de la composition de monsieur Armand, qui les a laissés en partant.

MADAME DE SÉNANGE.

Il est parti?

MADELEINE.

C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

A-t-on jamais vu un pareil caractère? Mais, en conscience, je ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE.

Quel est ce monsieur Armand?

M. DE GERVAL.

Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides; car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion.

DE LA DURANDIÈRE.

Où il a fait le plongeon. Je connais cela; je m'amuse quelquefois à les faire filer doux. (Il rit.) Ah! ah!

M. DE GERVAL.

Oui, je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est vrai que je suis trop crâne; c'est ce qu'ils disent tous; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène. (Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.) Eh bien! à qui en a cette petite fille?

MADELEINE.

Dieu, que c'est étonnant! si Monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelle encore...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! par exemple!...

MADELEINE.

Oh! non, ça ne peut pas être ça! mais, c'est égal.. Je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir!

M. DE GERVAL.

Eh bien! morbleu! finirez-vous? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE.

Oui, Monsieur... oui, je m'en vas. (Elle sort, en regardant toujours de La Durandière.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADELEINE.

DE LA DURANDIÈRE, à table, examinant les tableaux.

Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens? un grand, un fort, qui en son temps a fait des lithographies superbes. Eh mais! je ne me trompe pas, regardez donc!

M. DE GERVAL.

Le portrait de ma nièce!

MADAME DE SÉNANGE.

Mon portrait!

DE LA DURANDIÈRE.

Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL.

Tu avais donc prié monsieur Armand de te peindre?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, oui, mon oncle. (A part.) Comment! en secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu l'idée!... quelle inconséquence!..

DE LA DURANDIÈRE.

De plus, une romance, de petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL.

Adèle! c'est ton nom : est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE.

Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque : dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

AIR : *Mais les devoirs de la chevalerie.*

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu tour à tour.
Tout est chanté : les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer.

plutôt... paroles et musique de M. Trois Étoiles, auteur

très-connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL.

Je vais vous déchiffrer cela. Hein!... hein!... ah diable! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas lunettes! Que diable en ai-je fait? Non, je ne les ai pas sur moi; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, de La Durandière?

DE LA DURANDIÈRE.

Moi, des lunettes! j'ai une vue superbe; je découvre dans la campagne à deux lieues à la ronde. (Il ouvre la croisée qui est dans le fond.) Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

MADAME DE SÉNANGE.

Il s'éloigne! et sans me donner l'explication de cette conduite!

DE LA DURANDIÈRE.

Un monsieur en besicles vient de monter en voiture, et voilà qu'elle roule.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est fini!

DE LA DURANDIÈRE, à la fenêtre.

Postillon! postillon! arrêtez!

M. DE GERVAL.

Eh bien! que faites-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Laissez-moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, Monsieur! je vous prie de monter un instant. Oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL.

Y pensez-vous! quel est votre dessein?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh! parbleu! de lui prendre ses besicles, puisqu'il en a et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, et nous allons rire. (Il rit.) Hé! hé!

M. DE GERVAL.

Quoi! vous croyez qu'il consentira?...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh! parbleu! il le faudra bien.

MADAME DE SÉNANGE.

Et s'il se fâchait?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! je serai là; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL.

C'est égal; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer; je serais désolé que cela sortît des bornes d'une simple plaisanterie, parce que vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce, un jour où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour; c'est toute notre société.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon ! moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL.

C'est juste; mais surveille un peu ce diable de La Durandière, car il a une tête...

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL.

Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE.

Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le pistolet sur la gorge : on a de l'esprit, ou on n'en a pas. (Il rit.) Ah! ah!

SCÈNE IX.

DE LA DURANDIÈRE, MADAME DE SÉNANGE, puis ARMAND.

DE LA DURANDIÈRE.

Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification; s'il s'était trouvé, comme moi, vingt ou trente fois dans ces affaires-là... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, à madame de Sénange.

Je partais, Madame, lorsque la voix de Monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, oui, c'est moi. (A part.) Tiens, comme il est ému! on dirait qu'il tremble; il ne me fait pas l'effet d'être fort... (Haut.) Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND.

Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je serai charmé de vous rendre service; mais il me semble qu'au lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

MADAME DE SÉNANGE, effrayée.

Ah! mon Dieu! (Haut.) C'est moi qui avais prié Monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, bas, à madame de Sénange.

Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi. (Haut.) Oui, c'est Madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très-bien.

ARMAND.

Quoi! Madame, vous auriez vu?...

DE LA DURANDIÈRE.

Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et Madame surtout.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Oh! l'insupportable homme!

DE LA DURANDIÈRE.

Ensuite, nous avions là une romance que Madame voulait chanter.

MADAME DE SÉNANGE.

Moi! non, Monsieur; gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, à part, à madame de Sénange.

Laissez-moi donc faire; nous y voilà. (Haut, à Armand.) Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et Madame, qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait, avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, prenant la romance, à part.

Que vois-je? ma romance! (Haut.) Certainement, je ne demande pas mieux; et vous, Monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à Madame! (Il va prendre un violon qui est sur la table.)

MADAME DE SÉNANGE, à La Durandière, qui lui présente le papier de musique.

Mais, Monsieur, y pensez-vous?

DE LA DURANDIÈRE.

Ne craignez donc rien : je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, qui, pendant cet aparté, a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME DE SÉNANGE.

Je suis au supplice.

ARMAND.

Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle? (Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.)

DE LA DURANDIÈRE.

Dites donc, est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles ?

ARMAND.

Pourquoi, Monsieur?

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! rien : c'est que ce n'est pas l'usage; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND.

Dans un concert, peut-être; mais ici, sans cérémonie...

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! c'est égal; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND.

Je vous remercie, Monsieur; mais autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, je suis votre ami; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND.

La plaisanterie est sans doute fort agréable; mais vous ne faites pas attention que Madame est là qui attend. (A madame de Sénange.) Mille pardons, Madame.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, jetant ses besicles sur la table.

Monsieur, finissons-en; je n'y tiens pas, puisque je connais l'accompagnement par cœur; mais vous voyez que Madame s'impatiente. (A madame de Sénange.) Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE.

Oh! maintenant, je vous rends les armes. (En s'en allant.) Je savais bien que je l'y forcerais. Allons trouver l'oncle; je l'avais bien dit, intrépide et goguenard, c'est ma devise. (Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Sénange, et en montrant les lunettes, qu'il emporte d'un air triomphant.)

SCÈNE X.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Je respire. Grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (Haut.) Eh bien! monsieur Armand, me voici. (A part.) Il le faut bien, pour ne pas lui donner de soupçon.

ROMANCE.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.
Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours;
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement elle est fort bien cette romance.

ARMAND.

Il y a un second couplet.

MADAME DE SÉNANGE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans l'ombre du mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer, et le taire
A l'objet de ses feux.
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND répète les deux derniers vers.

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

(Il se jette aux pieds de madame de Sénange.)

MADAME DE SÉNANGE.

O Ciel! monsieur Armand, que faites-vons, et que viens-je d'apprendre?

ARMAND.

Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... Mais ce n'est rien encore, vous ignorez à

quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous? achevez, m'avez-vous trompée?

ARMAND.

Oui, Madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

MADAME DE SÉNANGE.

Grand Dieu! vous, monsieur de Saint-André?

ARMAND.

Lui-même, Madame.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais; il m'avait fait une peur... (Haut.) Comment! c'est vous, Monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé?

ARMAND.

Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château; hélas! c'est bien malgré moi aussi que je m'en éloigne.

MADAME DE SÉNANGE.

Et pourquoi? qui vous force à partir?

ARMAND.

Votre injustice, vos préventions; oui, Madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible; on m'avait dit que vous étiez bonne, indulgente; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

MADAME DE SÉNANGE.

Non, sans doute; voilà ce que je ne puis vous avouer encore; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une tout autre idée; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND.

Parlez, Madame, commandez; que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien! s'il est vrai que vous m'aimiez, j'exige que, pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez pas la moindre querelle, la moindre discussion; enfin, que vous

évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complétement raison.

ARMAND.

Et les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser?

MADAME DE SÉNANGE.

Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND.

Dieu! que je suis heureux! c'est comme si nous étions mariés; car apprenez, Madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! cela ne commençait déjà pas mal. Enfin, vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste; je dirai tout à mon oncle; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, Monsieur; puis-je dire en bas que l'on renvoie vos chevaux?

ARMAND, lui baisant la main.

Ah! vous êtes trop bonne. (Madame de Sénange sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, seul.

Je n'en reviens pas encore! quel changement! moi qui tout à l'heure étais si malheureux! quelle aimable femme que madame de Sénange! comment ne pas l'adorer? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle! ah! bien oui, je suis trop heureux pour cela! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

AIR : de *Lantara*.

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain.
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,
Me raccommode avec ce que j'aimais,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE, parlant en entrant.

Ils ont beau dire, je suis bien sûre que cela n'est pas vrai.

ARMAND.

Ah! te voilà, Madeleine? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus; et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE.

Comment! il serait vrai? (Se retournant du côté du salon.) La! je vous demande si c'est possible? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND.

Eh bien! à qui en as-tu donc?

MADELEINE.

C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND.

Hein! qu'est-ce?

MADELEINE.

Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux *jardinières* du salon, j'ai entendu pérorer ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND.

Eh bien! que disait-il?

MADELEINE.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Il ne parlait que d' son courage,
Et des enn'mis qu'il pourfendit;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdit.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train;
Et m'est avis qu'un tonneau vide
Résonne plus qu'un tonneau plein.

En ce moment, un domestique entre dans la salle et dispose tout pour la ré-

ception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre, arrange les tables de jeu, y place des flambeaux, des cartes, des jetons, etc.) Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il vous prendrait vos besicles; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND.

Morbleu! il en a menti.

MADELEINE.

C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND.

Non! parbleu! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de soufflets.

MADELEINE.

A la bonne heure, ça sera bien fait.

ARMAND.

Et ce ne sera pas long, courons, (S'arrêtant.) c'est-à-dire... Dieu! qu'allais-je faire? et ma promesse de tout à l'heure?

MADELEINE.

Eh bien! qu'est-ce qui vous arrête? moi j'y allais déjà.

ARMAND.

C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Sénange...

MADELEINE.

Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, avec joie.

Elle n'y es pas, tu en es bien sûre? (Il va pour sortir.) Profitons du moment. (S'arrêtant.) Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis; fut-on jamais plus malheureux? Et le capitaine, que disait-il?

MADELEINE.

Il secouait la tête en disant à l'autre : « Monsieur, prenez « garde; cela aura des suites. » A quoi l'autre répondait : « Tant mieux, je ne les crains pas; et la preuve, c'est que je « vais trouver mon adversaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND.

C'est étonnant; nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE.

En le voyant partir, le capitaine a ajouté : « C'est bien, il a « raison d'y aller, parce que quelqu'un qui aurait l'air d'éviter « une affaire ne sera jamais mon neveu. »

ARMAND.

Dieu! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement : et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien; eh bien! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle; oui, quand elle saura ce dont il s'agit, elle m'approuvera, elle me pardonnera; et décidément j'y vais. (Il fait un pas pour sortir, et aperçoit madame de Sénange qui entre.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien! où courez-vous donc ?

ARMAND, à part.

Dieu! madame de Sénange! (Haut.) J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

MADAME DE SÉNANGE.

Je la sais déjà; je viens de voir mon oncle.

AIR de *l'Avare*.

Je connais déjà l'aventure.
(A Madeleine.)
Mais, laisse-nous, éloigne-toi.

(Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Sénange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables de l'appartement.)

MADELEINE, à Armand.

Ah! Monsieur, je vous en conjure,
N'allez pas commencer sans moi.
C'est par la bonté que je brille,
Si c'est à queuqu' parent en effet,
Comm' tel je dois prendre intérêt.
(Faisant le geste de donner un soufflet.)
A tout c' qui touche la famille.
(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Ah! Monsieur, combien je suis contente de vous! j'ai peine encore à le croire... si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée; mon oncle m'a tout dit, j'en connaissais déjà une partie; mais c'est surtout votre dernière entrevue...

ARMAND.

Comment! notre dernière entrevue?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui; monsieur de La Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND.

Moi, Madame! qui a pu vous dire cela?

MADAME DE SÉNANGE.

Comment! vous auriez accepté?

ARMAND.

Du tout, Madame, du tout.

MADAME DE SÉNANGE.

A la bonne heure, vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND.

Dieu! il se pourrait! Vous voyez, Madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce monsieur de La Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

MADAME DE SÉNANGE.

S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND.

Non, Madame; non, gardez-vous de vous dédire; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement; je vous jure bien qu'à dater de demain...

MADAME DE SÉNANGE.

Quoi! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter? vous êtes le maître, Monsieur; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement

quelqu'un qui, comme vous, cultive avec succès les beaux-arts; car je ne suis par encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de Madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais; car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, le regardant.

Cela m'étonne! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander. (Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.)

DE LA DURANDIÈRE.

C'est bien, c'est bien. (Jetant les yeux dessus avec négligence.) Hein! M. LE COMTE DE SAINT-ANDRÉ, LIEUTENANT-COLONEL. Comment, Monsieur, c'est là réellement...

ARMAND.

Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait ce fameux duelliste? (En riant, à Armand.) Je comprends, Monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur.

ARMAND.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, d'accepter votre proposition. (Le regardant de près.) Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre. (A part.) C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh! mon Dieu! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder? (Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Sénange.) On danse dans la salle à côté. Si Madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main?

MADAME DE SÉNANGE.

Volontiers.

ARMAND, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.

Ma foi, essayons toujours. (Il arrête de La Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Sénange, et l'attirant à lui.) Dites donc, Monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches?

DE LA DURANDIÈRE.

Pourquoi donc, Monsieur?

ARMAND.

Oh! rien; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Bah! à la campagne!

ARMAND.

C'est égal; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, la plaisanterie est délicieuse.

ARMAND, lui prenant son gant.

Non vous, dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, où vous ne danserez pas; je ne vous rends pas vos gants.

DE LA DURANDIÈRE, fort embarrassé et avec inquiétude.

Ah çà! est-ce qu'il saurait décidément?... N'est-ce pas que vous voulez rire?

ARMAND.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'est là ma seule vengeance;
Mais je la veux et promptement :
Souvenez-vous de mon obéissance,
Seriez-vous donc moins obligeant?
Désolé si cela vous fâche,
A votre tour de la docilité :
Sans besicles si j'ai chanté,
Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE, fait un geste d'effroi, et reprend en riant.

J'y suis; c'est pour divertir ces dames; il fallait donc le dire, parce que, si vous y tenez, moi je n'y tiens pas. (Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.)

ARMAND.

L'autre, l'autre, (De La Durandière arrache l'autre moustache.)

MADAME DE SÉNANGE, s'avançant.

Eh bien! dansons-nous? Dieu! que vois-je? monsieur de La Durandière sans moustache!

M. GERVAL, et toutes les personnes qui sont aux tables de jeu, qui se lèvent en même temps, et viennent occuper le fond de la scène.)

Il serait possible!

DE LA DURANDIÈRE.

J'étais sûr de votre étonnement : n'est-ce pas que cela me

chahge du tout au tout? c'est une scène que nous avions préparée avec Monsieur.

ARMAND.

Oui; une scène, un proverbe, dont le titre est : LE PRÊTÉ RENDU. Monsieur et moi, nous nous prêtons mutuellement sur gages.

AIR de *Julie*.

Nous pouvons faire à présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous? est-ce lui que j'entends?
Grand Dieu! quelle aventure étrange!

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens;
C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache :
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE; elle entre en portant un plateau de rafraîchissements et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve en face de monsieur de la Durandière; elle le regarde, et pousse un cri en laissant tomber le plateau.

MADELEINE.

Dieu! cette fois, je ne me trompe pas; c'est bien lui, mon oncle Durand!

DE LA DURANDIÈRE, cherchant à s'en débarrasser.

Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que c'est que cela?

MADELEINE.

Madeleine Durand, votre nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà! mon oncle, vous êtes donc rasé?

M. DE GERVAL.

Mais à peu près, à ce que je vois.

M. DE LA DURANDIÈRE.

Au diable la famille! j'en retrouve partout.

ARMAND.

Ce doit être pour vous, Monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, sans doute; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! eh bien! on verra; je ne dis pas non; moi, j'ai toujours été un bon enfant, c'est connu.

ARMAND.

Je crois, Madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité; j'espère que cela n'a pas fait tant de bruit.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne; vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND.

Je ne t'oublierai pas, Madeleine; et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, morbleu! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble. Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah! vous ne me connaissez pas : excellent parent, joyeux convive. (A Armand.) Entendant surtout la bonne plaisanterie. (A madame de Sénange.) Et comme je disais ce matin, *intrépide et goguenard*, c'est ma devise.

VAUDEVILE.

AIR nouveau de *M. Heudier*.

M. DE GERVAL, à Armand.

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux.
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts;
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Célimène
On cite partout la fraîcheur;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,

Son teint des lis à la blancheur,
Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles; mais
Tous bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardons pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, Messieurs, qui vous enflammez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés;
Car une extrême défiance
Souvent expose à des regrets;
Et pour croire à notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.

DE LA DURANDIÈRE.

J'ai bravé le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux;
Aussi le jour d'une bataille
J'aimais à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence,
« N'y regardons pas de si près. »

MADAME DE SÉNANGE, au public.

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement.
Mais quand la gaîté vous abuse
Sur les défauts de nos portraits,
Ah! si ce tableau vous amuse,
Ni regardez pas de trop près.

FIN DE PARTIE ET REVANCHE.

RODOLPHE

OU

FRÈRE ET SŒUR

DRAME EN UN ACTE ET EN PROSE

En société avec M. Mélesville

PERSONNAGES.

RODOLPHE, ancien marin, négociant.
ANTOINE, son associé.
THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.
LOUISE, sœur d'Antoine.

La scène se passe à Dantzick.

Un salon; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant, à la droite du spectateur, une table de bureau chargée de cartons et de papiers; plus loin, du même côté, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, seul, assis devant une table, et tenant une lettre à la main.

Ma sœur! il me demande ma sœur en mariage! le moyen de refuser un aussi riche parti! Moi, Rodolphe, capitaine corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme; il faut donc lui avouer la vérité, morbleu! (Il se lève.) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître. (Il lit.) « Monsieur, vous m'offrez votre « fortune et votre main pour ma sœur Thérèse; ce n'est pas « à moi qu'il faut vous adresser pour cela, car Thérèse ne « m'appartient pas; Thérèse n'est pas ma sœur. C'est un « secret que ni elle ni personne au monde ne soupçonnait « jusqu'ici; mais la démarche que vous faites aujourd'hui « me force, pour la première fois, à rompre le silence, et à « vous confier les principaux événements de ma vie. » (S'interrompant.) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (Continuant.) « Il y a quatorze ans, j'en avais seize alors, j'étais sim- « ple matelot, et le plus mauvais sujet peut-être de toute la

« marine. Mal vu par mes chefs, à cause de mon indiscipline ; « redouté de mes camarades, avec qui je me battais à chaque « instant, j'allais sans doute être mis à l'écart, lorsqu'un jour « nous abordons des flibustiers chargés de riches dépouilles ; « le combat fut long et terrible. La victoire nous resta ; et, « tandis que mes camarades couraient au pillage, j'aperçois « une femme mourante, tenant dans ses bras une petite fille « de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous ? me dit-elle d'une « voix faible. — Rodolphe, un simple matelot. — Rodolphe, « je vous donne ma fille, cette pauvre orpheline ; que ce soit « votre part du butin. Soyez son protecteur, son frère, et « n'oubliez pas qu'un jour je vous en demanderai compte. » (S'interrompant.) Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi ; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là-haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions ; cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles ; je devins le meilleur sujet de l'équipage ; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune ? Eh bien ! où en étais-je donc ? (Reprenant la lettre et lisant.) « J'acceptai la succession. Je débarquai, tenant « dans mes bras ma petite Thérèse que j'appelai ma sœur, et « pendant dix années, tout ce que je gagnai dans mes courses « sur mer fut consacré à son éducation et à son établissement. « Elle avait quatorze ans, et moi vingt-six, quand nous vînmes « nous fixer ici, à Dantzick, auprès du brave Antoine, mon « associé. » (S'interrompant.) Ah ! je le sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur ; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom, et puis il aurait peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible, j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait ? et qu'en est-il arrivé ? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais qu'une amitié de sœur, tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux : la vue d'un amoureux me met au supplice ; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander raison. Il faut prendre un parti. (Lisant tout bas.) Oui, je lui dis là toute la vérité ; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les

ouvriers seront partis, je ferai le même aveu à Thérèse. Il est vrai que tous les jours je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah! mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère! mon frère!

RODOLPHE, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? Tu viens encore me déranger?

THÉRÈSE.

La! Ne vas-tu pas me gronder? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODLPHE, de même.

Je ne puis dans ce moment; je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche...

THÉRÈSE,

Non pas, j'aime bien mieux attendre; car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment? (S'adoucissant) Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'henre; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien, et beaucoup; car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois?

THÉRÈSE.

Sans doute; (Tendant la joue.) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (Rodolphe l'embrasse.) Eh bien! ne semble-t-il pas qu'il me fait une grâce?

RODOLPHE, vivement

Moi! oh! non, certainement; mais vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, lui faisant signe de la main.

C'est bien; c'est bien, Monsieur, que je ne vous dérange pas à votre travail. Tiens, je m'en vais prendre le mien; et pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi sans faire de bruit. (Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place

auprès de la table où Rodolphe est occupé à écrire.) De sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, à part.

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité? (Se mettant à écrire sans la regarder.) Qu'est-ce que tu fais là?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.) Et vous, Monsieur, toujours dans vos livres à parties doubles. Voilà-t-il des colonnes de chiffres!

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons pour notre part plus de cent mille francs; moi qui, il y a quelques années, n'avais pas un sou vaillant : et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela!

THÉRÈSE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complétement échoué; j'étais ruiné. Antoine vint me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sais bien que depuis je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as bien raison. Ce brave monsieur Antoine! quel excellent cœur! Depuis que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

THÉRÈSE.

Sans doute; et lui aussi, il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, se levant.

Comment! il te le dit? je ne m'en suis cependant pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien; quand vous êtes ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations... mais quand nous sommes tous deux ou avec Louise, sa sœur, il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, à part.

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami! s'il est vrai...

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (A part.) Qu'allais-je faire? soupçonner mon bienfaiteur! Pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables! et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de monsieur Muller, ce jeune officier que plusieurs fois nous avons rencontré à la promenade.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, avec amertume.

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas? et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur; mais que je ne veux pas me marier, que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai?

THÉRÈSE.

Eh bien! est-ce que cela t'étonne? Toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis? tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien! je veux suivre ton exemple; nous sommes si heureux! pourquoi changer? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes; nous, jamais; non; ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison, je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, avec joie.

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage? tu es content de moi?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dame! je mets le plus d'économie que je peux; mais c'est toi qui dépenses toujours; à chaque instant des robes nouvelles, des fichus que tu achètes pour moi; aussi le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble, en passant près de nous, on dit souvent à voix basse: « Voilà un joli couple! » Je ne fais pas semblant de comprendre; mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire: *Entends-tu?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu! je n'entends que trop bien, surtout quand il y a des jeunes gens comme monsieur Muller. Mais n'en parlons plus; je vais lui envoyer ta réponse, et si tu savais combien elle m'a fait plaisir; si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein! qui vient déjà nous déranger?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'ap-

porte de bonnes nouvelles. Rodolphe, le brick *l'Aventure* est en rade; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité?

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein! mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires à notre compte. Quel plaisir! quand nous entendrons dire sur le port: « A qui appartient ce brick, ou ce beau trois-mâts? » et qu'on répondra: « C'est à la maison ANTOINE, RODOLPHE *et Compagnie*. »

RODOLPHE, en riant.

Voyez-vous l'ambition du commerce?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait: il s'appellera le brick LES DEUX AMIS.

ANTOINE, attendri.

Les Deux Amis! Oui, elle a raison, il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit: Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (Lui donnant une poignée de main.) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse; les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de commerçants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment !

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez?

ANTOINE.

Eh! parbleu, je ne le sais que d'hier. J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, regardant Rodolphe.

Comment nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, que je lui « dis, pourquoi que tu pleures pendant que je travaille? ça « me fait tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma faute, « c'est que Julien va partir. — Tu l'aimes donc? — Eh! oui, « sans doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à la boutique. « Julien, est-il « vrai que vous partez? — Oui, Monsieur. — Et pourquoi? « — Pour faire fortune, et revenir ici m'établir. — Et si je « vous donne cinquante mille francs? — Je refuserai. — Et « ma sœur par-dessus le marché? — J'accepterai. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds. Je le reçois dans mes bras; je le mène dans ceux de ma sœur; et, dans une demi-heure tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison, et tu nous commanderas un fameux dîner, entends-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien! voilà des bêtises, et je ne le veux pas; aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler, toi qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur!

ANTOINE.

Quelle différence! cela, c'est utile; et puis, s'il faut te le

dire, c'est à contre-cœur que je fais ce mariage, car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là, quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça n'a jamais pris, ce n'est pas de ma faute.

THÉRÈSE, émue.

Eh bien! par exemple, de quoi vous mêliez-vous, et pourquoi les forcer?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas; mais, enfin, si cela avait pu s'arranger.

THÉRÈSE, vivement.

Cela ne se pouvais pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse?

ANTOINE.

Moi! la rendre malheureuse! (A Rodolphe.) Ah! çà! qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, avec émotion.

Rien : c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère, c'est manqué; n'y pensons plus. (Regardant Thérèse.) Il y aura peut-être quelque moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE, qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre.

Eh! c'est ma chère Louise! c'est la nouvelle mariée!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Eh bien! Antoine, qu'est-ce que tu fais donc? je t'ai cherché partout. Heureusement que quand tu n'es pas à ton comptoir, tu es toujours ici; alors j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe! Bonjour, Thérèse! vous savez, n'est-ce pas?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pis, je leur aurais raconté. (A Antoine.) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, et se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh! qui donc?

LOUISE.

Julien, qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul; il faut encore convenir des articles; mais, voilà comme tu es; dès qu'il ne s'agit plus de commerce...

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène? Je me rends chez ton notaire, et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre! Voyons, Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (Ouvrant un tiroir.) Mais auparavant, comme amis de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée.

ANTOINE.

Là! encore des bêtises!... Vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu! la belle chaîne d'or!

THÉRÈSE, bas, à Rodolphe.

Ah! que tu es aimable!

RODOLPHE, de même.

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes, car c'était pour Thérèse que je l'avais achetée. (Il va se mettre à sa table et compte des billets.)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaîne d'or à une petite fille comme celle-là! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur, quand elle se mariera? car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse; j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, mettant la chaîne à son cou.

Oui, oui, il faut vous marier; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille... Et puis, quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un.

RODOLPHE, qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, sans le regarder.

Eh! va toujours, je m'en rapporte à toi. (A Thérèse.) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami : vingt, vingt-cinq, trente; voilà trente mille francs. (A Thérèse.) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise, parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais?

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Eh! je te dis que non.

RODOLPHE, impatienté, les interrompant.

Ah çà, morbleu! finirez-vous? Il me semble que, quand il s'agit d'affaires, on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend donc? j'y suis plus que toi. (Regardant le bordereau.) Quarante mille francs en effets, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme : un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durant, négociant.

ANTOINE.

Eh bien ! cours vite les chercher pendant que je vais arrêter les comptes et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (Prenant le bras de Rodolphe.) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien ! allez vite, allez donc.

LOUISE, en sortant.

Ne vous faites pas attendre, c'est pour midi. (Elle sort avec Rodolphe.)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, les regardant sortir.

C'est ça, j'aime autant qu'ils s'en aillent; parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi ?

ANTOINE.

Oh ! pourquoi. Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations comme dans mes lettres de commerce, je vais droit au fait. Voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé : tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur; mais, depuis quelque temps, ça n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, monsieur Antoine, il se pourrait ?

ANTOINE.

J'étais bien sûr que cela vous ferait du chagrin, parce que vous êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que 'son est trop vaste, que mon comptoir est trop grand; ours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche

et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, Mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là; car c'est de vous que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

O ciel! je n'en reviens pas, m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, froidement.

Dame! je vous le dis comme ça est : j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout à votre gré, comme ici, comme chez votre frère, ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté! que de générosité!...

ANTOINE.

Du tout! ça ne me coûte rien; votre bonheur d'abord! et puis le mien après, si ça se peut sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve! Je ne sais comment reconnaître, comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé! Rodolphe est mon ami, mon débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services; et si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur, veux-tu me la donner? il m'aurait répondu sur-le-champ, comme moi ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi; et peut-être, Thérèse, cela ne vous aurait-il pas convenu, parce qu'il peut y avoir des raisons, des causes que les frères ne connaissent pas; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous; car si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre?

THÉRÈSE.

Non, et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible?

THÉRÈSE.

Mais je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien; je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous, je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai? eh bien! morbleu! c'est tout ce que je demande, et puis le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi, je suis encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (Lui baisant la main.) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE, qui est entré avant la fin de la scène.

RODOLPHE.

Qu'ai-je entendu?

THÉRÈSE.

Ah! mon frère!

ANTOINE.

Eh bien! il arrive à propos, et il va être joliment content. (Allant à lui.) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, brusquement.

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien! à qui en as-tu donc? est-ce à moi que tu parles?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère.

RODOLPHE, avec emportement.

Taisez-vous; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

h! je vois ce que c'est: parce que toi, qui es sévère en

diable, tu m'as vu lui baiser la main; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions...

RODOLPHE.

Du tout, Monsieur, du tout; ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse; qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son état et qui songe à ses affaires. (S'approchant de la table.) J'en étais sûr, le compte n'est pas arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Quelle diable de querelle vient-il me chercher là? Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... Cela fait que chaque jour il en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, Monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, éclatant.

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah çà, morbleu! tu le prends là sur un ton...

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient, celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin, et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, stupéfait.

Comment!

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse; quand on ne s'entend plus, le mieux est de ne pas se voir.

ANTOINE.

Comment! tu me chasses de chez toi! Tu te souviendras que c'est toi.

THÉRÈSE.

Antoine! Antoine! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas; je suis fier aussi, moi, et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche. (En sanglotant.) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, étouffant.

C'est dit, oui, oui, et je suis enchanté de ne plus te revoir. (A part, s'en allant.) Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'étouffe; j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(Thérèse est assise dans un coin et pleure; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis! ils profitent de votre confiance

pour vous trahir. Moi qui tous les jours les laissais ensemble; moi qui ce matin encore le vantais à Thérèse, tandis que depuis longtemps j'aurais dû me douter de ses projets! (S'arrêtant devant Thérèse.) Eh bien! vous pleurez, vous êtes désolée de son départ.

THÉRÈSE.

Oui, sans doute: mais plus encore d'avoir vu mon frère injuste et cruel; c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé?

THÉRÈSE.

Moi!

RODOLPHE.

Oui, vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser, ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment! tu peux supposer que monsieur Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt, ici, il ne vous a pas parlé d'amour?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierais-je? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, à part.

Le perfide! (Haut.) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, confondu.

Quoi!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ah! [illegible]

[illegible]

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille.

[illegible]

[illegible] mon meilleur ami, mon frère! [illegible] j'étais donc bien en colère?

[illegible]

Jamais je ne l'ai vu dans un état pareil: ses traits étaient bouleversés, sa physionomie n'était point reconnaissable; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

[illegible]

Oui, j'éprouvais un mal affreux, ma tête n'était plus à moi; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout à fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne?

[illegible]

Non, il l'a juré; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

[illegible]

Tu as raison, mais je n'ose pas; après ce qui s'est passé, j'aurais honte à paraître devant lui, du moins dans ce moment.

[illegible]

Eh! j'irai.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne!

THÉRÈSE.

Je lui dirai : « Antoine, je viens de la part de mon frère; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah! tu l'embrasseras? Oui, oui, tu as raison; ou plutôt, si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu.

THÉRÈSE.

Comme tu voudras, j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas?

RODOLPHE, revenant et l'embrassant.

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Qu'a-t-il donc? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble; et moi-même?... Je ne sais pourquoi; mais tout à l'heure, quand il m'a serrée dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (En souriant.) Allons, suis-je folle? où est le mal d'embrasser son frère? Écrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur mêmes, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage. Eh bien! je le conçois presque; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères; il faudra que je demande. Ah! c'est Louise. (Se levant et fermant la lettre.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, LOUISE, un mouchoir à la main, en costume de mariée.

LOUISE, pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine, Mam'selle, vous le savez bien, puisque vous étiez témoin. Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? Il jure, il pleure, il s'emporte; tout cela à la fois. Ah! mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'il n'aurait pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi, tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme à son tour Antoine l'a traité! ce pauvre garcon a eu le contre-coup, lui, et le plus terrible, c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite... tout de suite, la belle chaîne d'or que monsieur Rodolphe m'a donnée : je vous demande pourquoi, car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même...

LOUISE.

Ah! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures. Mais enfin dites-moi donc comment ça est venu?

THÉRÈSE.

Je ne sais; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché? Ah! bien! mon frère est bien meilleur enfant; on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait, que cela lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi! ça ne lui cause aucune émotion?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue. Mais Julien, c'est différent, il est comme un lion; mais cette colère-là n'empêche pas de l'aimer, au contraire; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette, parce que, voyez-vous, dès qu'il est malheureux, je le suis aussi.

THÉRÈSE.

Bonne Louise! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère?

LOUISE.

Oh! je l'aime beaucoup, c'est vrai; mais ce n'est pas tout à fait de même.

THÉRÈSE.

Comment! est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs? est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées?

LOUISE.

Dame! j'y pense quand ça vient, quand il est là; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment ça se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, un peu émue.

Comment! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis : « Il reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes; et dès que je l'aperçois, oh! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, à part, avec émotion et frayeur.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Et dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse?

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas; mais Julien. (A voix basse.)

c'est bien différent. Je ne peux pas dire... j'éprouve d'abord comme une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait?

LOUISE.

Mais ça n'est pas étonnant, et je vous en dirai bien la cause, si vous voulez; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (A Thérèse qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.) Eh bien! eh bien! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc?

THÉRÈSE, se cachant la figure.

Ah! malheureuse!

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée? est-ce que je vous ai fait de la peine?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie. Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre, je veux lui parler; crois-tu qu'il vienne?

LOUISE.

Ah! oui, Mademoiselle; car tout à l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir; et tenez, tenez, le voici.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas? et quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites-lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE, qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.

ANTOINE, à Louise.

Que fais-tu ici?

LOUISE.

Rien, mon frère; je m'en vais. (A part.) Je m'en vais consoler Julien. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(Antoine a un air embarrassé et regarde de tous côtés.)

THÉRÈSE, regardant du côté de la chambre de Rodolphe.

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (Allant au-devant d'Antoine qui est dans le fond.) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air, et en revenant, en voyant cette maison où je venais chaque jour, je me suis trompé de porte, je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe; mais vous, Thérèse, c'est bien différent!

THÉRÈSE.

Je vous remercie: (Montrant la lettre qui est sur la table.) car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec mon frère.

ANTOINE.

Moi! après la manière dont il m'a traité!

THÉRÈSE.

Il reconnaît ses torts, il brûle de vous en demander pardon, mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment! Rodolphe! mon ami! où est-il? Venez, conduisez-moi vers lui.

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu! parlez; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez, que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix, je vous la donne, elle est à vous.

ANTOINE, d'un air incrédule.

Comment? il se pourrait? Je vous en prie, Thérèse, ne m'abusez pas; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser cette semaine, demain, aujourd'hui, si cela se peut.

ANTOINE.

O ciel! un bonheur si grand, si inattendu! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition : c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait?

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux, entendez-vous, Antoine?

ANTOINE.

Parbleu! si j'entends... Tenez, le voici; c'est lui. Restez, et vous allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (En s'en allant.) Ah! devant lui je n'en aurais pas le courage. (Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux; il aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'autre.)

RODOLPHE.

Mon frère!

ANTOINE.

Mon ami!

RODOLPHE.

Mon ami! Antoine, tu me pardonnes?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Oui, oui, tu as raison; mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien! Rodolphe, sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères?

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, vivement.

Comment! Thérèse?

ANTOINE.

Eh bien! ne vas-tu pas recommencer? Que diable a-t-il donc aujourd'hui?

RODOLPHE, se reprenant.

Non, mon ami, pardonne Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux; mais je crois connaître les sentiments de ma sœur, et quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi! c'est pour cette raison que tu hésites?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, *lui sautant au cou.*

Ah! quel bonheur! partage ma joie, c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé, mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend? Rodolphe, mon ami, qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien, la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout à l'heure, ça m'a produit cet effet là : j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, *affectant un air tranquille.*

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, *avec bonhomie.*

Dame! elle me l'a dit.

RODOLPHE, *avec effort.*

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis longtemps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin? est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche! Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur et Julien; ces pauvres enfants, je les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un. (*Lui prenant la main.*) N'est-ce pas, mon ami? Adieu, dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le bouquet au côté et le contrat à la main. Nous le signerons tous deux en même temps. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, seul.

Je ne puis en revenir! quelle perfidie! quelle fausseté! Thérèse qui tout à l'heure encore me promettait de ne pas me quitter! Mais de quoi ai-je à me plaindre? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole; c'est lui qui est son amant, et moi, moi, je ne suis que son frère. Ah! qu'elle sache du moins... et pourquoi? pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi; non, maintenant moins que jamais; elle l'ignorera toujours. Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur; je l'ai fait, même aux dépens du mien; et vous qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant, mes serments sont remplis! C'est elle! allons, du courage.

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, tremblante.

Mon frère, Antoine est parti?

RODOLPHE.

Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, de même.

Vous a-t-il parlé?

RODOLPHE.

Il m'a tout dit; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, à part, levant les yeux au ciel.

Allons, tout est fini.

RODOLPHE.

Un seul mot, Thérèse; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.

C'est vrai; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.

Qui a pu vous faire changer d'idée?

THÉRÈSE.

Je ne puis le dire; et je vous prie de ne jamais me le de-

mander : c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérèse, tu ne m'aimes donc plus?

THÉRÈSE, avec tendresse.

Moi, je ne t'aime plus!... (S'arrêtant et faisant un effort sur elle-même.) Enfin je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse! (Allant au secrétaire et en tirant des papiers.) Tiens, voilà notre fortune; c'est pour toi que je l'ai acquise; ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire! Mais n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien, c'est bien.

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère, adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi! tu abandonnes ces lieux; je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine?

THÉRÈSE.

Peu m'importe.

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu.

THÉRÈSE.

Mon devoir est de suivre tes pas.

RODOLPHE.

Toi, me suivre! un mot seul va t'en empêcher. Oui! Thérèse, apprends donc la vérité : jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère...

THÉRÈSE.

N'achève pas, fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, à part.

Grand Dieu! quel espoir! (Haut.) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, hors d'elle-même.

Va-t'en! va-t'en!

RODOLPHE.

Dieu! que viens-je d'entendre! (A Thérèse qui se cache la figure.) Thérèse, calme ton effroi; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords, je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu? il se pourrait!

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, en dehors.

Thérèse! Thérèse! (Elle entre.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? Venez-vous? Vous n'êtes pas encore prêts, tout le monde est réuni chez le notaire; si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes tous enchantés, moi d'abord de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu; il est d'une joie, d'une ivresse!

RODOLPHE, à part.

Dieu! que lui dire?

THÉRÈSE, à part.

Et comment lui apprendre?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place, et voilà pourquoi nous sommes venus tous deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, à lui-même.

Muller, à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous deux?... quel air triste pour une mariée; ah bien! mon frère n'est pas comme cela, lui, et tenez, le voici. (Apercevant Antoine qui entre pâle et défait.) Ah! mon Dieu! est-ce que cela gagne tout le monde?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, prenant la main de Rodolphe.

Rodolphe, je t'en veux beaucoup; tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi...

RODOLPHE.

Antoine!

ANTOINE.

Je sais tout! Muller vient de me montrer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner. (A Rodolphe.) à toi ta colère, (A Thérèse.) à vous mes espérances déçues; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais!

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole, et maintenant encore, si vous l'exigez.

ANTOINE, avec joie.

Bien vrai! elle serait à moi; je suis donc plus heureux que tu n'étais. (Les unissant.) car je peux la donner à mon ami.

THÉRÈSE, à Rodolphe.

Grand Dieu!

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? car moi, je pleure sans savoir.

ANTOINE.

On te l'expliquera; mais sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend; il vous faut un témoin; vous voulez bien de moi, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

ne, c'en est trop, tu souffres.

ANTOINE.

Moi, souffrir! quand ma sœur, quand mes amis sont heureux; non, non, j'aurai pour me consoler ton amitié, (Tendant la main à Thérèse.) la sienne, et surtout l'aspect de votre bonheur. (Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.) Tiens, frère, voilà mon bouquet! viens signer le contrat.

FIN DE RODOLPHE.

UN

DERNIER JOUR DE FORTUNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Dupaty

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 21 novembre 1823.

PERSONNAGES

M. DE SAINT-PIERRE.
MADAME DE ROSTANGE.
EDMOND DE MORINVAL.
CÉCILE, servante de l'hôtel garni.
JASMIN, domestique de M. de Saint-Pierre.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Un appartement d'hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMOND, CÉCILE.

CÉCILE.

Comment! monsieur Edmond, c'est vous que je revois!

EDMOND.

Ma chère Cécile, combien j'ai été sensible à ton accueil et à celui de ta mère! Vous n'avez donc point oublié le nom de vos anciens maîtres?

CÉCILE.

Qui vous amène à Paris? et que venez-vous faire à l'hôtel des Milords?

EDMOND.

Ce qu'on peut faire dans un hôtel garni... m'y loger, si toutefois les appartements ne sont pas trop chers.

CÉCILE.

Comment! il serait possible!... votre situation...

EDMOND.

Est toujours la même. On dit que la fortune est changeante. Je ne m'en aperçois pas. J'étais très-jeune, lorsque mon père quitta la France avec toute sa famille. Les circonstances ne sont plus les mêmes, j'y rentre enfin; mais je m'y suis trouvé seul, sans appui, sans famille; je dirais presque sans amis, si je ne t'avais pas rencontrée.

CÉCILE.

Et les grands biens qu'avant son départ votre père avait laissés en France?

EDMOND.

Sur le bruit de notre mort, des parents très-éloignés s'en sont emparés. Depuis vingt-cinq ans, et plus, les débris en ont été dispersés entre un millier de collatéraux; en quelles mains les retrouver? Et quand le hasard me les ferait découvrir, il me faudrait, pour les ravoir, soutenir au moins une vingtaine de procès. Et songe donc! vingt procès! il y aurait de quoi me ruiner, si je ne l'étais déjà.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Les gens de loi, dans la plus mince affaire,
Lèvent, dit-on, deux francs sur un écu ;
Tu peux alors juger dans cette guerre
Quelle est la part qui revient au vaincu;
Car les plaideurs, qu'un procureur travaille,
Gagnant leur cause à prix d'or et de soins,
Sont des soldats qui du champ de bataille
Sortent vainqueurs avec un bras de moins.

CÉCILE.

Que voulez-vous donc faire?.... Demander une place...

EDMOND.

Du tout, je ne veux rien devoir à personne. Je suis jeune, j'ai de la force, et tant que ce bras-là pourra porter un fusil, je n'aurai pas besoin de solliciter... sois tranquille. Au feu, il y a toujours de la place.

AIR : *A soixante ans.*

Partout ailleurs il faudrait un miracle
Pour parvenir et l'emporter soudain,
A chaque pas s'ouvre un nouvel obstacle,
Mille rivaux vous ferment le chemin.
Et comment garder l'équilibre,

Lorsque chacun vous heurte pour passer?
Mais au combat l'on a beau se presser,
A qui le veut la place est toujours libre,
Et rien, morbleu! n'empêche d'avancer.

Mais, avant de partir, je voulais faire mes adieux à quelqu'un qui demeure ici, à Paris. Et voilà pourquoi je viens passer quelques jours dans cet hôtel. Apprends-moi d'abord quelles sont les personnes qui l'habitent.

CÉCILE.

Il y a trois locataires importants : d'abord, au rez-de-chaussée, M. de Valberg, seigneur très-riche, qui joue presque toute la journée, et une partie de la nuit.

EDMOND.

M. de Valberg... J'ai quelque idée de ce nom. Mais, n'importe; après...

CÉCILE.

Ici, au-dessus, une soi-disant baronne de Rostange, et sa fille.

EDMOND, vivement.

C'est bien cela! une jeune personne charmante.

CÉCILE.

La bonté, la douceur même; vous la connaissez?

EDMOND.

Mais, c'est-à-dire, j'ai entendu parler; car, pour moi, je connais très-peu...

CÉCILE.

Non, non, monsieur Edmond. Cela n'est pas possible, et je vois à votre embarras que vous connaissez beaucoup...

EDMOND.

Eh bien! oui, ma chère Cécile, j'aime Élise, autant qu'il est possible d'aimer. C'est dans le lieu de notre exil que je l'ai rencontrée. Mais comment madame de Rostange se trouve-t-elle à Paris? qu'y fait-elle?

CÉCILE.

Des visites. Et je ne sais pourquoi elle a loué un appartement dans cet hôtel; car elle demeure habituellement dans un remise, qui toute la journée la promène tour à tour dans tous les ministères de la capitale.

EDMOND.

Pourrais-je la voir?

CÉCILE.

Ce n'est pas aisé.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète*

Pour la rencontrer dans cette ville,
Il faut être leste et bien portant;
Dans sa voiture est son domicile,
On ne peut lui parler qu'en courant.
Au galop, comme il faut qu'elle parte,
La voit-on passer dans le quartier,
C'est au cocher qu'on donne sa carte,
Au lieu de la remettre au portier.

Du reste on prétend qu'elle voudrait trouver un mari pour sa fille, et peut-être pour elle-même, si l'occasion s'en présentait; et elle y parviendra, car elle a, dit-on, peu de fortune, mais beaucoup de crédit.

EDMOND.

Tant pis, car je n'en ai guère. Et où trouver des amis, des protecteurs qui puissent me servir auprès d'elle!

CÉCILE.

Attendez; nous avons ici monsieur de Saint-Pierre, le troisième locataire; un excellent homme, pour qui madame de Rostange a les plus grands égards.

EDMOND.

Quel est ce monsieur de Saint-Pierre?

CÉCILE.

Impossible de vous le dire. On ne lui connaît aucune terre, aucune propriété, et il roule sur l'or. On ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, et partout il est recherché, considéré. Enfin, il n'a aucune dignité, n'occupe aucune place, et presque tous les jours on l'invite à dîner en ville.

EDMOND.

Son âge?

CÉCILE.

Jeune.

EDMOND.

Ses manières?

CÉCILE.

Pas très-nobles...

EDMOND.

ère?

CÉCILE.

re, mais très-généreux, et pas plus de fierté que

s'il avait encore sa fortune à faire. Tout le monde l'aime dans l'hôtel; moi, surtout, qu'il a comblée de bontés. Il a pris soin de ma mère, il lui a assuré une pension pour le reste de ses jours, et je suis certaine que si je lui parlais en votre faveur...

EDMOND.

Eh mais!... au portrait que tu m'en fais, n'aurait-il pas des vues sur la main d'Élise?

CÉCILE.

Lui! quelle idée! mais tenez, je l'entends, voulez-vous que je vous présente?

EDMOND.

Viens achever de m'instruire et, s'il est nécessaire, je saurai tout seul faire connaissance avec lui. (Il sort avec Cécile.)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-PIERRE, sortant de la porte à droite.

Holà! quelqu'un!... Personne dans mes appartements, ni dans cette antichambre. Mes domestiques seront sans doute sortis; ils ont dit qu'ils avaient ce matin des affaires. (S'asseyant.) Eh bien! j'attendrai. Encore si cette petite Cécile était là... Excellente fille, à qui je ne suis pas indifférent, j'en suis sûr. Eh bien! elle a raison; car moi, de mon côté, il n'y a d'autre inconvénient que ma fortune, et c'est un obstacle que chaque jour je m'applique à faire disparaître. Encore quelques semaines, et nous serons de pair. (On sonne.) Hein! qu'est-ce que c'est? Maudite sonnette! elle produit toujours sur moi un effet.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Cette sonnette me réveille
Dans tous les rêves que je fais,
Et vient sans cesse à mon oreille
Me rappeler ce que j'étais.
En vain je veux être rebelle
A ses accords désobligeants,
Lorsque je sonne un de mes gens,
Je crois toujours que je m'appelle.

C'est qu'aussi on n'a jamais vu d'aventure comme la mienne; et si elle ne m'était pas arrivée, je croirais que c'est un conte. Moi, Lapierre, franc original et garçon sans souci, né sans prétention, dans cette classe estimable de la société, cette classe, la plus nombreuse et la plus nécessaire de toutes, celle

des valets; je m'y étais fait une réputation méritée, lorsqu'un beau jour, fatigué d'être heureux, il me prend l'idée d'être riche; mais, trop paresseux pour travailler, et quoique n'ayant pas un sou, trop honnête homme pour spéculer à la Bourse, je mets mes gages à la loterie, et je gagne un quaterne : cinquante mille écus; c'était rond, c'était joli; mais qu'en faire?.. les placer, il n'y avait pas de quoi rouler carrosse; les dépenser, impossible en province. M. Lapierre quitte Toulouse, vient s'établir à Paris, prend un appartement superbe dans un hôtel garni, des domestiques dans les Petites-Affiches, et un nom dans le calendrier, qui n'en refuse à personne. Me voilà donc M. de Saint-Pierre! Voyons, me dis-je alors, puisque cette épreuve ne me coûte rien, si la vie d'un maître est plus douce que celle d'un valet, et si le bonheur est plus aisé à rencontrer sous le frac que sous la livrée; ne nous refusons rien, épuisons tous les plaisirs. Cinquante mille francs par mois; si on ne trouve pas le bonheur à ce prix-là, c'est qu'il n'est pas à vendre. Ma foi, je ne regrette pas mon argent, je me suis amusé.

AIR : d'*Aristippe*.

De Paris j'ai vu les miracles,
De ses plaisirs j'ai goûté les douceurs;
J'ai parcouru tous les spectacles,
J'ai visité les plus brillants traiteurs.
Des amours la joyeuse troupe
Versait les vins les plus exquis;
Et mes lèvres vidaient la coupe
Que ma main remplissait jadis.

Hein! qui vient là? C'est un de mes domestiques provisoires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, regardant Jasmin.

Ça n'a pas la moindre disposition; et je leur en remontrerais quelquefois si ce n'était le décorum. Il est vrai que, quand on a excercé soi-même, on est plus difficile qu'un autre.

JASMIN, d'un air niais.

Monsieur, ce sont vos lettres et vos journaux, et un petit rouleau.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! où sont ces lettres et ces journaux? (Jasmin fouille dans sa poche et les lui donne.) On les montre, on s'avance. Vois-tu? le corps droit, et on étend la main avec grâce: Monsieur, ce sont vos lettres.

JASMIN, les lui prenant.

Je vais recommencer.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh non! ça n'en finirait pas d'aujourd'hui. Laisse-moi. (Jasmin sort. Saint-Pierre ouvrant la première lettre.) C'est de M. de Valberg, mon voisin. Que me veut-il? (Il lit.) « Je vous envoie, « mon cher voisin, les cent louis que je vous dois. » Parbleu je n'y comptais guère. Un joueur qui paye ses dettes. Qu'est-ce donc qui lui est arrivé? (Continuant à lire.) « Vous partagerez ma « joie, quand vous saurez que j'ai maintenant cinquante mille « livres de rente, qu'on ne peut pas m'ôter. » Il est bien heureux. Comment donc cela? « Je suis allié, mais de très-loin, à « l'ancienne famille de Morinval, qui depuis longtemps a dis- « paru. Leur fortune, après avoir passé entre les mains de plu- « sieurs vieux collatéraux qui sont tous morts, est enfin arri- « vée tout entière entre les miennes. Il y aujourd'hui ou demain « une trentaine d'années, à ce qu'il paraît, que ces biens sont « possédés, sans aucune réclamation; ainsi, d'après ce que « dit mon avoué, prescription acquise, plus de recours à « craindre; vous voyez donc bien que j'ai encore de quoi « jouer quelques parties de creps ou d'écarté, etc., etc. » Grand bien lui fasse. Je vois qu'entre ses mains la fortune des Morinval ira encore plus vite que la mienne. Quelle est cette autre lettre?... De madame de Rostange, ma voisine. Elle voulait me donner sa fille par spéculation, je l'ai refusée par délicatesse; et nous n'en sommes pas moins bons amis. (Lisant.) Elle a un service à me demander; à la bonne heure, mais qu'elle se dépêche. (Ouvrant une troisième lettre.) Ah, ah! ceci vaut mieux; c'est de mon notaire. (Lisant.) « Je vous envoie ce que vous me « demandez. Ce sont vos derniers mille écus, je n'ai plus « d'autre argent. » Comment, il se pourrait!... (Montrant les trois billets de banque et le rouleau qui est sur la table.) Voilà tout ce qui me reste. Je ne me croyais pas si avancé. Je me suis donc amusé plus que je ne croyais. Mais quoiqu'on y soit préparé, cela fait toujours quelque chose.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

N'ayant plus rien, sachons dans ma détresse
Être philosophe en effet;
C'est un fardeau que la richesse,
Mais un fardeau que l'on quitte à regret.
Fortune, amour, sont les mépris du sage,
Contre leurs fers chacun est révolté :
Et le captif dont on rompt l'esclavage
En soupirant reprend sa liberté.

Allons, allons, chassons ces idées-là. Oui, monsieur Lapierre, il faut prendre gaiement son parti, et plier bagage. En payant les menus frais, les gages de mes domestiques, une petite gratification, je vais me trouver, comme eux, sur le pavé. Heureusement ils ont de l'amitié pour moi; ils m'aideront à trouver quelque bonne place; ou plutôt pourquoi ne la chercherais-je pas moi-même? je suis en assez belle position pour cela. Pendant ces trois mois, j'ai été reçu dans les premiers salons de la capitale. Voyons parmi mes amis intimes quel est l'heureux mortel à qui je voudrais me donner. Et parbleu! M. de Valberg, dont je lisais tout à l'heure la lettre. Il a cinquante mille livres de rente, et puis, valet d'un joueur, c'est une belle condition.

« Sous ses heureuses mains le cuivre devient or. »

Ah! ah! c'est toi, Cécile!

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-PIERRE, CÉCILE.

CÉCILE.

Oui, Monsieur; je vous apporte votre déjeuner.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Allons, laissons-nous servir encore aujourd'hui; mais demain, je me déclare; car une fortune, c'est gênant pour faire la cour à une fille qui n'en a pas. (Haut.) Il me semble que tu viens bien tard aujourd'hui.

CÉCILE.

C'est que vous ne savez pas... Il vient d'y avoir une scène dans l'hôtel. Ce monsieur de Valberg, qui n'a pas votre bonté, votre patience, vient de tomber à coups de canne sur Georges, qui l'avait fait attendre deux minutes.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu me dis donc là ? Il bat donc ses gens?...

CÉCILE.

Oui, Monsieur. Encore hier, son jockey, à grands coups de cravache... Il paye bien, mais il frappe encore mieux.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bon à savoir. Je suis bien son serviteur. (A part.) Mais pour son domestique, c'est autre chose. (Arrangeant de l'or dans un papier.) Tiens Cécile, porte ceci au maître de l'hôtel. C'est le compte du mois. Attends donc, attends donc, je n'ai pas l'habitude d'oublier la fille. Voilà pour toi.

CÉCILE.

Là, encore des pièces d'or ! Mon Dieu, Monsieur, je n'ose pas vous refuser ; et je ne sais comment vous dire...

M. DE SAINT-PIERRE, tout en déjeunant.

Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

C'est que, presque tous les jours, sur les mémoires que je vous apporte, vous m'en donnez autant. Et ma mère, qui doit déjà tant à vos bontés, dit que ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE, de même.

Et pourquoi?

CÉCILE.

Je n'en sais rien ; mais ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah ! ah ! j'entends. Tu la préviendras de ma part qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

AIR des *Amazones*.

De tout l'argent qu'à pleines mains je jette,
Celui-là seul est placé comme il faut.
Quand chaque jour se vidait ma cassette,
En la voyant je disais aussitôt :
« Au but fatal j'arriverai bientôt ;
« Oui, du naufrage, hélas ! que je redoute,
« Ne pouvant être préservé,
« Faisons du moins un peu de bien en route,
« C'est toujours cela de sauvé. »

(Haut.) Ainsi prends toujours.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien ! ne fût-ce que pour moi ! Vois-tu, Cécile, il faut de l'ordre, de l'économie ; il faut mettre de côté. Quand tu seras riche, tu prendras un époux, tu choisiras toi-même. (A part.) Nous verrons si elle pense à moi.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE, s'éloignant, et changeant de ton.

C'est bon, c'est bon. On vient de ce côté. (Montrant la table où est le déjeuner.) Débarrasse-moi de tout cela, et va-t'en...

CÉCILE, à part.

La ! c'est madame de Rostange : et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de lui parler de monsieur Edmond. (Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE.

Ma chère voisine ! qu'elle soit la bienvenue ! (à part.) C'est peut-être le ciel qui me l'envoie. Une dame qui a du crédit... Je vais sans doute trouver là ce que je cherche.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre va me regarder comme bien indiscrète de le déranger de si bonne heure.

M. DE SAINT-PIERRE.

Du tout, Madame, il faut que je m'habitue à me lever matin.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous avez reçu de moi un petit mot, qui vous prévenait d'un service que je voulais vous demander.

M. DE SAINT-PIERRE.

Parlez, et je suis à vos ordres. Je vous prie de croire que je suis tout à fait disponible.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous êtes mille fois trop bon ! J'espère obtenir aujourd'hui la place que je sollicite depuis si longtemps. Il me serait facile alors de marier ma fille, et peut-être moi-même, par la suite. Je suis libre, jeune encore...

M. DE SAINT-PIERRE, galamment.

garant qu'il se présenterait plus d'un prétendant.

MADAME DE ROSTANGE, minaudant.

Vous croyez? Enfin, mon cher voisin, j'ai, ce matin, des visites, des courses à faire, et si vous vouliez me prêter pour aujourd'hui votre voiture et vos gens...

M. DE SAINT-PIERRE.

Quoi! vraiment, vous avez besoin, pour aujourd'hui... Comme c'est heureux! Holà! quelqu'un! Que l'on mette les chevaux! Je suis désolé de ne pas vous conduire moi-même; mais demain, si vous voulez... demain! c'est possible!

MADAME DE ROSTANGE.

Je vous reconnais à cette galanterie vraiment française.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous n'avez donc pas votre remise?

MADAME DE ROSTANGE.

Non; il n'est pas venu aujourd'hui, non plus que mes gens. Ils sont tous d'une insolence... A les entendre, il faudrait toujours être la bourse à la main, et tous les mois arrêter bourgeoisement leur compte.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Je n'ai jamais, dans ma jeunesse,
Vu les laquais exiger de l'argent;
Les miens, qui n'ont nulle délicatesse,
En demandent à chaque instant.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ils demandent?

MADAME DE ROSTANGE.

Oui, sur mon âme.

M. DE SAINT-PIERRE.

On ne saurait les en gronder,
Surtout dans ce siècle, Madame,
Où tant de gens prennent sans demander.

MADAME DE ROSTANGE.

N'importe, je leur ai appris à vivre.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

En les faisant mourir de faim. Ah! elle est fière et paye mal. C'est bon à savoir. (Haut.) Voulez-vous permettre, Madame? Je crois que votre voiture est prête. (Il la reconduit jusqu'à la porte.) Encore une à qui je donne congé. Nous ne ferons pas affaire ensemble.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-PIERRE, seul.

Ai-je bien fait d'aller aux informations ! Deux jolies conditions que j'aurais eues là. Voyons donc, avant tout, à bien arrêter mon plan, et à fixer les conditions nécessaires dans un maître. D'abord, qu'il soit riche, c'est indispensable; *secundo*, qu'il soit jeune : les vieillards sont trop exigeants; *tertio*, qu'il ait une place, parce que ces maîtres qui n'ont rien à faire donnent trop d'occupation à leur domestique : ils sont toujours chez eux à surveiller; *quarto*, enfin, qu'il soit marié, parce que chez les garçons on a trop de mal : les duels, les créanciers, les amis intimes; sans compter le chapitre des intrigues à parties doubles. C'est à ne pas y tenir. Tout cela est très-difficile à rencontrer. Hein ! qui vient là ?

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

EDMOND, entrant.

Monsieur de Saint-Pierre ?..

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi-même. (Le regardant.) Voilà un jeune homme qui a de fort belles manières.

EDMOND, à part, pendant que M. de Saint-Pierre l'examine.

Pendant que madame de Rostange était sortie, je viens de voir Élise; d'après ce qu'elle m'a dit, il n'y a plus de doute, on a des vues sur monsieur de Saint-Pierre, et je saurai bien le forcer à s'expliquer. (Haut.) Monsieur, le motif qui m'amène va vous paraître...

M. DE SAINT-PIERRE, d'un air aimable.

Fort agréable, puisqu'il me procure l'avantage de vous recevoir. Mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi. Holà ! quelqu'un ! Des siéges.

EDMOND.

Du tout, Monsieur, ce n'est pas la peine de déranger vos gens pour si peu de chose.

M. DE SAINT-PIERRE, allant chercher deux fauteuils.

Vous avez raison, quand on peut se servir soi-même. (Le regardant avec affection.) Ce jeune homme a quelque chose qui

prévient en sa faveur. (*Le forçant à s'asseoir.*) Asseyez-vous donc, je vous prie. Eh bien, Monsieur?..

EDMOND.

Eh bien! Monsieur... (*A part.*) Avec ses politesses, il m'a tout déconcerté; et je ne sais comment m'y prendre. (*Haut.*) Monsieur, je suis lié depuis longtemps avec la famille de madame de Rostange; et sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à ce sujet une demande à vous faire.

M. DE SAINT-PIERRE.

A moi, une demande?

EDMOND.

Oui, une question, sur laquelle je vous prierai de vouloir bien me satisfaire.

M. DE SAINT-PIERRE.

Avec grand plaisir; mais à charge de revanche. Puisque vous m'interrogez, il doit m'être permis d'en faire autant; et si je réponds à vos questions, vous devez répondre aux miennes.

EDMOND.

Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je suis prêt à vous contenter sur tous les points.

M. DE SAINT-PIERRE.

D'abord, quel âge avez-vous?

EDMOND.

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire...

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Monsieur, plus que vous ne croyez; moi, j'y tiens!

EDMOND.

Vingt-huit ans.

M. DE SAINT-PIERRE, *à part.*

Vingt-huit ans, c'est bien. Bon âge! Voilà ce que je cherche. (*Haut.*) Vous êtes d'une bonne famille?

EDMOND.

Mon père était comte et lieutenant général.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant mieux. Et, dites-moi, n'auriez-vous pas par hasard des dettes, des créanciers?

EDMOND.

Monsieur!... de pareilles questions!..

M. DE SAINT-PIMRRE.

Vous étonnent, je le sais, mais quand vous en connaîtrez le

motif... D'ailleurs, vous serez libre tout à l'heure de m'interroger, à votre tour, sur tout ce qu'il vous plaira. Moi, je ne crains pas les informations.

EDMOND, souriant.

Allons, Cécile avait raison, c'est un original de la première force. (Haut.) Eh bien! Monsieur, puisque vous prenez intérêt à mes affaires, je vous déclare que je n'ai ni dettes ni créanciers, et que j'espère bien n'en avoir jamais.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

De la conduite, de l'ordre, c'est très-bien. (Haut.) Vous me semblez d'un caractère aimable et facile. Mais est-ce que quelquefois vous ne vous mettez pas en colère?

EDMOND, souriant.

Convenez que, si j'y étais sujet, j'aurais ici une belle occasion; car toutes ces demandes, que depuis une heure j'ai la patience d'écouter...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est juste, et je n'en veux pas d'autres preuves. (A part.) Voilà l'homme qu'il me faut. (Haut.) Je parie que vos domestiques ont dû toujours être très-heureux avec vous.

EDMOND.

S'il en avait été autrement, nous aurions été bien ingrats; nous avons trouvé en eux, pendant notre exil, tant de zèle, tant de dévouement. En pareil cas, Monsieur, un domestique est un ami.

M. DE SAINT-PIERRE, avec attendrissement.

Cela suffit, Monsieur. (Ils se lèvent.) Vous avez en moi un ami, et désormais je vous suis attaché.

EDMOND.

Comment, Monsieur, ai-je pu mériter?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous ne me connaissez pas; je peux vous rendre plus de services qu'un autre. Et pour commencer, il faut que je vous donne un domestique de ma main. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous trouveriez difficilement un meilleur sujet.

EDMOND.

Je vous remercie, Monsieur, de vos bontés, et surtout du domestique que vous voulez bien m'offrir; mais ma fortune ne me permet plus d'en avoir.

M. DE SAINT-PIERRE.

nt! il serait possible.

EDMOND.

Oui, Monsieur, je n'ai rien, et n'en rougis pas. Après l'explication que je voulais avoir avec vous, mon intention était de m'engager et de me faire soldat.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Est-ce jouer de malheur! je n'en rencontre qu'un qui me convienne; je ne trouve qu'un seul homme qui soit digne d'être maître, et il n'a pas de domestiques! Ça m'est égal, j'y mettrai de l'obstination, et nous verrons... (Haut.) Non, Monsieur, il ne faut pas que cela vous décourage. Qu'est-ce qui vous manque? une fortune! Eh! mon Dieu, ce n'est pas si difficile à acquérir, il y a tant de moyens... Le hasard, l'intrigue, et quelquefois même, le mérite... Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

EDMOND.

Comment! vous daigneriez?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, jeune homme. Je serai votre guide, votre protecteur, en attendant mieux.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous l'expliquerai plus tard. Mettez-moi d'abord au fait de votre position.

EDMOND.

Ce ne sera pas long... J'ai été riche, je ne le suis plus.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je connais ça. Tout le monde en est là.

EDMOND.

Mon père, le comte de Morinval, a quitté la France il y a une trentaine d'années...

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! Que dites-vous là? Vous êtes le fils... l'héritier direct des comtes de Morinval?

EDMOND.

Oui Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, courant à la table.

Cette lettre... Oui... C'est bien cela... Ah! mon Dieu, s'il était encore temps.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Rien ; car je ne veux pas vous donner de fausse joie; mais, cependant...

AIR de *Marianne.*

Si le sort comble mon attente,
Je puis vous rendre, à l'impromptu,
Cinquante mille francs de rente,
Et, faute d'autre revenu,
C'est toujours ça,
Mais jusque-là,
Entre nous deux gardons ce secret-là.

EDMOND.

Que dites-vous? il se pourrait...
Un tel trésor soudain me reviendrait?

M. DE SAINT-PIERRE.

Et pourquoi pas? chacun l'éprouve :
En fait de fortune, à présent,
A chaque instant,
On en perd tant,
Qu'il faut bien qu'il s'en trouve.

EDMOND.

Mais daignez au moins m'expliquer ce mystère.

M. DE SAINT-PIERRE, écrivant.

Mon avoué s'en chargera. Je vous adresse à lui. Un habile homme. Si la prescription n'est pas encore acquise, il suffira, je crois, d'une seule signification, et je le connais, il en fera plutôt deux qu'une. Holà! quelqu'un!

EDMOND.

En vérité, je ne sais si je dors ou si je veille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, écrivant toujours.

J'ai prêté mon landau à madame de Rostange, et ne peux vous offrir que mon cabriolet. C'est la voiture des gens d'affaires. (A Jasmin.) Vite, mettez mon cheval bai. (Jasmin sort. A Edmond.) Vous en serez content. Je dois le vendre demain à un agent de change. Une lieue en cinq minutes... un vrai trésor, rtout pour ces messieurs qui font leur fortune à la course.

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, qui a achevé sa lettre.

Ah çà! pendant qu'on attelle, nous avons quelques minutes à nous. Causons un peu de nos affaires! Jusqu'ici, cela se présente bien. (Comptant sur ses doigts.) Vingt-huit ans... un charmant caractère, cinquante mille livres de rente, cela commence à prendre tournure; mais cela ne suffit pas!... Êtes-vous marié?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant pis... Il faut vous marier, ça m'est nécessaire...

EDMOND, étonné.

Comment!...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est nécessaire au plan de bonheur que j'ai formé pour vous, et je vous marierai... (A part.) C'est une des conditions *sine quâ non*.

EDMOND.

Comment ai-je pu mériter cette généreuse protection?

M. DE SAINT-PIERRE, sans l'écouter.

Voyons, qui vais-je lui donner?... C'est très-difficile!... Vous ne seriez pas amoureux par hasard?... ça nous aiderait un peu.

EDMOND, à part.

Grands dieux! (Haut.) Après ce que je vous dois, Monsieur, je ne sais comment vous avouer que j'aime Élise de Rostange, et que la crainte de vous avoir pour rival...

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, votre rival!... On me l'avait proposée en mariage, c'est vrai... Mais dès qu'elle vous convient...

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Quoi! malgré sa mère qui me refuse...

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle consentira. Encourager des inclinations mutuelle

chir des parents, unir des enfants... c'est de mon emploi, et cela va m'y remettre, pourvu toutefois que vous me répondiez du caractère de la prétendue; car pour moi, c'est le principal.

EDMOND.

C'est la bonté, la douceur même.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle n'a pas de caprices?

EDMOND.

Jamais.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle ne fait pas de scènes à ses gens?

EDMOND.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous demande cela... ce n'est pas pour moi, c'est pour cette pauvre Cécile, une petite fille charmante que je compte vous présenter comme femme de chambre.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Parlez, commandez, je vous prie;
Pouvoir vous payer de retour
Est le seul espoir de ma vie.
Oui, Monsieur, croyez dès ce jour
A mon respect, à ma tendresse;
Car je veux, je le dis tout haut,
A vos ordres être sans cesse.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Voilà le maître qu'il me faut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Le cabriolet de Monsieur est prêt.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille! courez chez votre avoué... (Il prend sur la table le chapeau d'Edmond, et le lui donne. Edmond se dispose à sortir, Saint-Pierre, l'arrêtant.) Un mot encore... (Comptant sur ses doigts.) Je savais bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous une place?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Il faudra donc que je vous en aie une. (A part.) Allons, c'est un maître qui est entièrement à faire. (Haut.) Partez, songez à votre fortune... je vais ici m'occuper de votre femme et de votre place. (Edmond sort en courant.)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

JASMIN.

Madame de Rostange vient de rentrer dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille... commençons par elle.

JASMIN.

Il faut qu'elle ait été au galop; car vos chevaux sont en nage.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je crois bien : elle aura, comme de coutume, couru tous les ministères; et mes chevaux qui n'ont pas l'habitude de solliciter... (A Jasmin.) C'est elle, va-t'en, mais ne t'éloigne pas; j'aurai besoin de toi. (Jasmin sort.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Ah! mon cher voisin, que je vous fasse part de mon bonheur. Je sais l'intérêt que vous nous portez... Apprenez donc que je marie ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Que dites-vous? Ce n'est sans doute qu'un projet.

MADAME DE ROSTANGE.

Non, c'est arrêté, c'est convenu. Je n'avais pas de fortune à donner; mais une place est une dot. Et en faveur des services que mon mari a rendus, on m'accorde pour mon gendre le poste le plus honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Cela se trouve bien. (Haut.) Je m'en rejouis comme vous... mais ce gendre n'est pas encore choisi.

MADAME DE ROSTANGE.

Si vraiment... un arrière-cousin du ministre... Comme je

vous le disais, tout est d'accord; il a m'a parole... j'ai la sienne; et nous n'attendions plus que ce brevet qu'on vient de m'accorder, et que je vais lui expédier.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Morbleu!... c'est fait de nous.

MADAME DE ROSTANGE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? D'où vient ce trouble, cette émotion?

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, Madame, c'est de surprise et de satisfaction... pour vous, du moins.

MADAME DE ROSTANGE.

Je crois bien... un arrière-cousin du ministre... (S'approchant de la table.) Vous avez là des enveloppes... un cachet... Je vous demanderai la permission...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est trop d'honneur que vous me faites... (Pendant que madame de Rostange arrange une enveloppe.) Eh bien! à la première attaque me voilà dérouté... et je ne sais plus que dire... Morbleu! Lapierre, tu t'es rouillé dans la prospérité... Pas une idée, pas une ruse... Et tu veux remonter valet de chambre?

MADAME DE ROSTANGE.

Vous n'auriez pas là un de vos gens?

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Madame... Mais avant d'adresser le paquet à M. l'arrière-cousin du ministre, j'aurais voulu obtenir de vous un instant d'audience... Vous comprenez, sans que je vous le dise, que ce mariage me contrarie beaucoup.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi?... Il ne tenait qu'à vous d'épouser ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, sans doute.

MADAME DE ROSTANGE.

N'avez-vous pas refusé l'alliance que je vous proposais?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne dis pas non...

MADAME DE ROSTANGE.

Alors, quel motif pouvez-vous avoir?

M. DE SAINT-PIERRE.

Quel motif?... (A part.) Ah! mon Dieu! il n'y a pas d'autre moyen... En bon serviteur, il faut ici se dévouer. (Haut.) Vous

me demandez les motifs de mon refus?... Tout autre que vous, Madame, les connaîtrait déjà; mais votre sévérité vous empêche de les deviner, et votre modestie de les apprécier.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je serais déjà votre gendre, si vous-même ne vous y étiez opposée.

MADAME DE ROSTANGE.

Moi, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame; quelque étonnants qu'ils puissent vous paraître, tels sont les sentiments que je n'ai jamais osé vous déclarer... L'amour ne s'est jamais présenté à moi paré des illusions de la jeunesse... Je l'ai toujours vu sage, estimable, raisonnable, enfin tel que je vous vois. Je n'ai point rêvé la tendresse, je l'ai spéculée.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Sensible amant, capitaliste sage,
Mon cœur, mes biens, veulent un guide sûr,
Et je préfère aux roses du jeune âge
Les fruits heureux de l'âge mûr.
Doublant mes fonds, chaque année à ma caisse
Ajoute encor des revenus nouveaux,
Et le temps fait sur ma tendresse
Le même effet que sur mes capitaux.

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame, tels étaient mes projets; et je songeais à les réaliser, lorsque ce fatal mariage est venu détruire à jamais toutes les combinaisons de mon amour.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous comprenez, Madame, qu'à mon âge, me dévouant par goût à l'état de beau-père, je tiendrais à l'exercer avec tout l'agrément dont il est susceptible, ce qui n'arriverait certainement pas si j'avais pour gendre un arrière-cousin du ministre, que je ne connaîtrai pas, et qui ne sera obligé envers moi

à aucun égard... Si, au contraire, l'époux de votre fille avait été choisi par moi... s'il me devait tout... s'il me regardait comme son père... comme son bienfaiteur... si, en un mot, vous aviez agréé le jeune homme que j'avais en vue...

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, vous y aviez pensé?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Voilà quinze jours que je m'en occupe; et j'avais pris parmi ce qu'il y avait de mieux... M. le comte Edmond de Morinval, le dernier héritier de la famille de ce nom.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur Edmond, qui est ruiné, et qui n'a rien!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui... mais moi, je lui donne cinquante mille livres de rente.

MADAME DE ROSTANGE.

Il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

En signant le contrat.

MADAME DE ROSTANGE, *étonnée.*

Vous lui donnez cinquante mille livres de rente!.. Et que vous reste-t-il donc?

M. DE SAINT-PIERRE, *souriant.*

Là-dessus, soyez tranquille... Mais je vous en ai prévenue, le véritable amour ne fait pas de phrase... il ne procède que par articles. Accordez à Edmond de Morinval, 1° la main de votre fille; 2° la place que vous avez obtenue, et dans huit jours nous faisons deux noces... Qu'en dites-vous?

MADAME DE ROSTANGE.

Certainement... je sacrifierais tout au bonheur de ma fille... mais permettez : je vais rompre avec l'arrière-cousin du ministre... donner à un autre une place qui lui était destinée, et qu'il m'avait un peu aidée à solliciter... Voilà ce qu'il y a de sûr et de positif : les mariages dont vous me parlez le sont-ils autant?... Qui m'en répondra?

M. DE SAINT-PIERRE.

J'entends... vous me demandez des garanties?...

MADAME DE ROSTANGE.

Non pas... mais enfin...

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous dis que nos cœurs s'entendent, et qu'ils sont nés

l'un pour l'autre... La sympathie du calcul!... Comment donc vous rassurer sur mes sentiments?... Les dédits... sont d'anciens moyens qui n'ont plus cours à présent : mais les billets au porteur sont toujours de mode... (Se mettant à table et écrivant.) et le style de celui-ci est d'une précision qui ne laisse aucun doute. « Fin septembre prochain, je paierai à madame « de Rostange, ou à son ordre, la somme de soixante mille « francs, valeur reçue, si, à cette époque, je ne suis pas son « mari. »

MADAME DE ROSTANGE.

Fi donc!... ce n'est pas cela que j'exigeais; mais vous le voulez... Je rentre chez moi... j'envoie au cousin du ministre son congé, et à monsieur Edmond notre consentement. (Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE, la reconduisant.

A merveille! .. Voilà déjà mon maître marié, et placé... ce n'est pas sans peine... Et pour ma rentrée dans l'emploi, j'ai eu affaire à forte partie... D'autant qu'il fallait brusquer les événements; car, ce soir, adieu ma fortune .. et par suite mon crédit... C'est donc ce soir. (Appelant.) Jasmin... C'est ce soir que mon règne finit avec le trimestre... Ah! Jasmin!

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, à Jasmin qui entre.

Tu diras à mes gens de ne pas aller dîner en ville, comme cela leur arrive quelquefois... J'ai besoin d'eux aujourd'hui... Entends-tu... d'eux tous... depuis le jockey jusqu'à toi le valet de chambre.

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu commanderas en même temps à mon maître d'hôtel un dîner délicat, et solide, à cause des convives que j'attends... Une douzaine de couverts; et surtout, qu'il ait soin de me dépenser cinquante louis... pas un de plus... pas un de moins...

JASMIN.

Oui, Monsieur... Y aura-t-il des invitations à envoyer?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute... mais ce ne sera pas loin. (Il lui parle bas à l'oreille.)

JASMIN, d'un air honteux.

Comment! Monsieur, il serait possible!

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

De vos bontés, de cet honneur extrême,
Je suis confus, et je n'en reviens pas;
Quoi! vous voulez, Monsieur, aujourd'hui même...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous voir assis à ce repas.

JASMIN.

Qui, nous... siéger à cette place auguste!
Nous qui toujours, par état, par devoir,
Sommes debout...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est pour ça qu'il est juste
Qu'un jour au moins vous puissiez vous asseoir.

JASMIN.

C'est égal, Monsieur, nous n'oserons jamais... Je ne suis pas assez heureux... pour une pareille faveur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu n'es pas heureux!... toi, Jasmin! toi, un valet de chambre!... Diable! j'en connais bien qui voudraient être à ta place... Ta condition n'est-elle pas souvent préférable à celle des maîtres?... Qu'as-tu besoin de t'occuper de tes affaires, ou de t'inquiéter de ton sort?... tu laisses ce soin au grand seigneur qui t'a pris à son service. En voyant le mal qu'il se donne pour augmenter sa fortune, tu crois peut-être que c'est pour lui qu'il travaille; du tout... c'est pour toi... c'est pour te nourrir, pour te loger, pour te payer des gages... Il est ton véritable intendant... car cette table exquise dont il est si fier, tu en jouis aussi bien que lui... quoiqu'à des heures différentes. Si tu restes... tu habites comme lui un hôtel ou un palais... si tu sors, toujours en voiture... en seconde ligne, il est vrai... mais qu'importe? Douce indépendance, aimable oisiveté, premiers trésors de l'homme; on ne vous trouve que sous la livrée... et qui ne sait pas vous apprécier, n'est pas digne de vous posséder... Mais qui vient là? c'est mon jeune protégé. (A Jasmin.) Va vite exécuter mes ordres. (Jasmin sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, à Edmond.

Eh ! arrivez donc, mon cher.. Comment cela va-t-il?... J'étais d'une inquiétude...

EDMOND.

Ah! Monsieur, comment vous prouver ma reconnaissance?.. Après avoir lu votre billet, votre homme d'affaires a pris sur-le-champ toutes les mesures nécessaires. Il était temps.., car c'est demain que le délai expire...

AIR du vaudeville de *l'Opéra-Comique*.

Grâce à vous, grâce à lui, je puis
Tout recouvrer, sans qu'il m'en coûte.
Quel honnête homme! dans Paris
En est-il comme lui?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute.
Oui, des avoués sans défaut,
D'une probité scrupuleuse,
On peut en trouver... il ne faut
Qu'avoir la main heureuse.

EDMOND.

Par exemple, il m'a demandé sur-le-champ ma clientèle pour l'avenir... Vous devinez ma réponse. En même temps ce brave homme avait un domestique... un excellent sujet...

M. DE SAINT-PIERRE.

Hein !.. qu'est-ce que vous me dites là?

EDMOND.

Il désirait le placer auprès d'un homme riche, en qualité de valet de chambre... Il me l'a proposé...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

Et vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous avez accepté?

EDMOND.

Certainement, et en le remerciant encore... Mais qu'avez vous donc?... et d'où vient le trouble où je vous vois?

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Nos affaires allaient si bien jusque-là... Il ne fallait pas moins qu'un avoué pour les embrouiller... (Haut.) Malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait?

EDMOND.

Quelle faute ai-je donc commise?

M. DE SAINT-PIERRE.

La plus grande de toutes!... Vous ne savez donc pas que dans la situation où vous êtes, le choix d'un domestique est pour vous de la dernière importance, que votre sort en dépendait?..

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que la main puissante qui vous protégeait se voit forcée de vous abandonner... que le cours de vos prospérités va soudain s'arrêter, et que vous n'avez plus maintenant que des malheurs à attendre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! monsieur Edmond, venez à notre-aide, mademoiselle Élise se désole... elle dit qu'elle ne pourra y survivre...

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc?

CÉCILE.

Sa mère avant de repartir est passée chez elle, et lui a déclaré que ce soir même elle serait mariée, et qu'il fallait obéir.

EDMOND.

Ah! mon Dieu... que faire?... quel parti prendre (A Saint-Pierre.) Vit-on jamais un malheur pareil au mien?

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais dit... cela commence.

EDMOND.

Ah! Monsieur... ah! mon protecteur, ne m'abandonnez pas!

CÉCILE.

Hélas! oui... ils n'ont plus d'espoir qu'en vous.

EDMOND.

Encore ce dernier service.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne veux plus vous en rendre... Il y a une demi-heure, je n'aurais pas hésité... c'était mon devoir... Mais à présent cela ne me regarde plus .. et c'est à un autre à prendre ce soin.

EDMOND.

Toute votre conduite envers moi, l'amitié que vous m'avez témoignée, le courroux que vous me faites paraître, tout me semble inexplicable !... Vous aurais-je offensé sans le vouloir? parlez, je suis prêt à réparer mes torts... à vous obéir en tout.

M. DE SAINT-PIERRE.

Bien vrai?

EDMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien... vous épouserez votre Élise.

EDMOND, *se jetant à ses pieds.*

Ah! Monsieur! comment reconnaître...

M. DE SAINT-PIERRE, *faisant ses efforts pour le relever.*

Du tout... ce n'est plus ça!... je ne veux pas que vous soyez ainsi... Je veux absolument que vous vous releviez... c'est ma première condition. (*Edmond se relève.*) La seconde, c'est que vous renverrez à votre avoué son valet de chambre, et que vous n'en prendrez un que de ma main.

EDMOND.

Je vous le jure.

M. DE SAINT-PIERRE.

A ce prix-là j'oublie tout, et la fortune va de nouveau vous protéger.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

C'est un paquet qui est adressé à M. de Saint-Pierre, pour remettre à M. le comte de Morinval.

M. DE SAINT-PIERRE, *montrant Edmond.*

Donnez à Monsieur. (*Jasmin sort.*)

EDMOND, *décachetant la lettre.*

Une lettre de madame de Rostange, et une autre du ministre... O ciel! il serait possible! à moi une place aussi belle... aussi honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais annoncé... voilà que cela reprend.

EDMOND.

Grand Dieu ! ce n'est rien encore... une lettre de madame de Rostange... elle m'accorde la main de sa fille... (A Saint-Pierre.) Ah ! vous êtes mon sauveur, mon Dieu tutélaire.

M. DE SAINT-PIERRE, lui montrant la lettre.

Prenez garde... il y a peut-être quelques conditions qui ne vous plairont pas autant.

EDMOND, reprenant la lettre.

Oui, madame de Rostange se marie elle-même... et elle exige pour condition que j'obtienne aussi l'agrément de mon futur beau-père... Quel peut être ce beau-père?

M. DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'événement, car c'est un beau-père qui ne vous convient pas du tout, et dont la présence pourrait tout renverser... Il faut maintenant nous entendre pour nous en débarrasser... Cela dépend de vous.

EDMOND.

Et comment?

M. DE SAINT-PIERRE.

Madame de Rostange le croit riche.., dites-lui hardiment qu'il ne l'est plus... Elle le prend pour un homme de qualité... apprenez que c'est un homme de rien, qui a fait fortune en un jour et qui l'a mangée en trois mois. Enfin, s'il faut vous le dire... il a autrefois porté la livrée. Moi, qui vous parle, je l'ai vu !

EDMOND.

O ciel !

AIR de *la Partie carrée.*

Mais, Monsieur, sur un fait semblable,
Pour engager son honneur et sa foi,
Il faut avoir la preuve irrécusable ;
Qui donc ici la fournira ?

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi.
Quand il faudra, je saurai vous instruire,
Et le forcer à tout vous dévoiler ;
Car, j'en suis sûr, je n'ai qu'un mot à dire
Pour le faire parler.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur est servi.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien. Tous mes convives sont-ils là ?

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, à Cécile et à Edmond.

Pardon, mes amis, il faut que j'y aille. Je les ai quelquefois fait attendre, mais aujourd'hui, ce ne serait pas convenable ! (A Edmond.) Je vous fais mes excuses de ne pas vous inviter; ce sont des personnes avec qui vous ne seriez peut-être pas à votre aise.

JASMIN.

En même temps, madame de Rostange a fait prévenir qu'elle allait passer chez vous.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux pas la recevoir... au moment de me mettre à table. (A Edmond.) Daignez prendre ce soin-là pour moi... c'est votre belle-mère. Surtout n'oubliez pas ce que je vous ai dit... Du courage.

AIR : *Trou la la,*

Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien ;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.
Sans adieu; j'ai là-dedans
Des convives importants.

CÉCILE.

Quoi! ceux que vous attendez ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sont tous des habits brodés.
Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

CÉCILE, EDMOND, puis MADAME DE ROSTANGE.

CÉCILE, bas à Edmond.

Allons, Monsieur, obéissez et laissez-vous conduire par lui. Voici votre belle-mère.

EDMOND.

Ah ! Madame, comment vous remercier de toutes vos bontés? J'allais me présenter chez vous.

MADAME DE ROSTANGE.

Je m'attendais presque à vous trouver ici... Je sais que monsieur de Saint-Pierre est votre protecteur; car c'est à lui que vous devez tout. Vous a-t-il parlé de mon mariage?

EDMOND.

Oui, Madame. Vous étiez sûre d'avance de mon approbation; et si, dans cette circonstance, j'ose hasarder un avis, ne voyez dans ma conduite que le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Qu'on vous trompe, Madame; du moins tout nous le prouve. Vous croyez à celui que vous épousez une grande fortune, et l'on assure qu'il est ruiné.

CÉCILE.

Oui, Madame. Vous le croyez un homme de qualité, il ne l'est pas plus que moi; et pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, apprenez que c'est un ancien valet.

MADAME DE ROSTANGE.

Qui a pu débiter de pareilles calomnies? On n'avance pas des faits aussi graves sans en donner des preuves.

EDMOND.

Je n'en ai point, il est vrai; mais un homme estimable, un homme d'honneur, dont vous ne récuserez pas, j'espère, le témoignage, monsieur de Saint-Pierre lui-même, s'est chargé de nous les fournir.

MADAME DE ROSTANGE.

Monsieur de Saint-Pierre! Eh mais, c'est lui que j'épouse ; c'est de lui dont vous parlez. (On entend au dehors un chœur de gens à table qui chantent l'air précédent : Trou la la.)

TOUS.

Qu'est-ce que ce cela veut dire? et quel est ce bruit?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, HUIT OU DIX DOMESTIQUES en grande livrée paraissant d'abord, ensuite M. DE SAINT-PIERRE, pareillement en livrée. Il est au milieu d'eux, et leur donne tour à tour une poignée de main.

CHOEUR DE DOMESTIQUES, qui entrent en chantant.

AIR : *Trou la la.*

Quel plaisir, (*bis.*)
Quand son règne va finir !
Quel plaisir ! (*bis.*)
Dépêchons-nous de jouir.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? (*bis.*)
Quel spectacle inattendu !
Qu'ai-je vu? (*bis.*)

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSTANGE.

Mon époux ainsi vêtu.

CÉCILE.

Notre maître ainsi vêtu.

MADAME DE ROSTANGD.

A peine si j'en revien,
Quoi! cet habit...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est le mien.
Chacun rentre dans son bien,
Et je reprends mon ancien.

CHOEUR GÉNÉRAL.

LES DOMESTIQUES.

Quel plaisir, etc.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? etc.

EDMOND.

Qu'est ce que cela signifie ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je vous ai promis des preuves, et que je vous les apporte. J'ai rendu la liberté à mes anciens serviteurs, à présent

mes égaux. (A madame de Rostange.) C'est vous dire assez, Madame, que je ne peux tenir ma promesse : non pas que mon billet ne soit excellent ; mais je ne suis pas assez heureux pour que vous me forciez à l'acquitter.

MADAME DE ROSTANGE.

Il serait possible !... un valet !

M. DE SAINT-PIERRE.

Trouvez-en un qui vous serve mieux. (A Edmond.) Grâce à moi, vous n'avez plus rien à craindre d'un rival redoutable. Grâce à moi, vous avez une place. (A madame de Rostange.) Grâce à moi, votre fille épouse un jeune homme charmant et cinquante mille livres de rente, car il les a.

EDMOND.

Ah ! mon ami, comment m'acquitter envers vous ? comment reconnaître tant de bienfaits ?

M. DE SAINT-PIERRE.

En me donnant chez vous une place de valet de chambre.

EDMOND.

Ah ! tu seras toujours mon ami.

M. DE SAINT-PIERRE.

Soit, un ami en livrée, à la condition encore que vous prendrez aussi ma femme au service de la vôtre. N'est-il pas vrai, Cécile ?

CÉCILE.

Ah ! que je suis contente !

M. DE SAINT-PIERRE, aux domestiques.

Quant à vous, mes amis, je vous ai payé vos gages, vos gratifications : nous sommes quittes, et vous êtes maintenant vos maîtres.

JASMIN.

Ah ! monsieur Lapierre, nous n'en trouverons pas comme celui que nous avions.

M. DE SAINT-PIERRE.

Peut-être. Il y en a encore quelques-uns. En tout cas, (Montrant Edmond.) ils ne vaudront pas celui-ci, j'en suis certain. Mais il faut suivre mon exemple, et pour avoir une bonne condition, il faut la faire soi-même.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

EDMOND.

Le dernier jour, en toute affaire,

Nous offre un pas difficile à franchir;
Heureux, lorsque dans sa carrière,
On peut le voir arriver sans pâlir.
Plus heureux encore, il me semble,
Quand, touché d'un égal amour,
On a passé sa vie ensemble,
Et qu'on arrive ensemble au dernier jour.

MADAME DE ROSTANGE.

Jeunes beautés qu'au printemps l'on adore,
A votre char vous traînez mille amants;
Mais l'âge vient, et vous pouvez encore
Plaire et charmer dans l'hiver de vos ans.
Oui, les succès que le cœur nous procure
Bravent le temps, et nous restent toujours.
Dans la bonté cherchons notre parure,
Quand nos attraits sont à leurs derniers jours.

M. DE SAINT-PIERRE.

Dans des places comme les nôtres,
Quoiqu'un peu d'orgueil soit permis,
Je n'ai jamais, comme tant d'autres,
Dans le bonheur oublié mes amis.
Oui, lorsque la grandeur commence,
La mémoire fuit sans retour,
Et l'aurore de la puissance
De l'amitié devient le dernier jour.

CÉCILE, au public.

Par une disgrâce commune,
Aux grands, hélas! comme aux petits
On dit qu'en perdant sa fortune,
On perd souvent tous ses amis.
(A M. de Saint-Pierre.)
Ah! puisse-t-il n'avoir pas cette chance,
De cet ouvrage assurez le retour;
Et puis, hélas! le jour de sa naissance
Ne pas être son dernier jour!

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XII

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

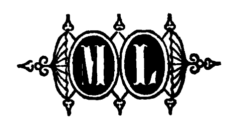
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

XII

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

III

L'HÉRITIÈRE
LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER
LA MANSARDE DES ARTISTES — LA HAINE D'UNE FEMME
VATEL — LA QUARANTAINE
LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE — LE CHARLATANISME
LES PREMIÈRES AMOURS
LE CONFIDENT



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

H:

L'HÉRITIÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Delavigne

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 20 décembre 1823.

PERSONNAGES.

M. DE GOURVILLE.
GUSTAVE, son neveu.
MADAME DE MELVAL (AGATHE), jeune veuve.

Un salon; dans le fond, une croisée. A la droite du spectateur, une grande porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; plus loin, la porte d'une chambre qui est censée celle de Gustave. A gauche, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant à l'extérieur; sur le premier plan, du même côté, un petit cabinet. Un piano est au fond du théâtre, auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE, seul.

Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant, comme on se lève de bonne heure à la campagne! il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir. Certainement c'est un grand malheur d'être riche; mais un plus grand encore, c'est d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont nous procurer l'indépendance et la liberté, je le croyais aussi; eh bien! pas du tout : on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances, qui nous arrivent toujours par privilége. Une dame a-t-elle à faire des courses, des emplettes : ah! je m'adresserai à M. de Gourville.

AIR : *A soixante ans.*

Bien obligé... grâces à leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
Car pour mieux se mettre à la mode,
Ces dames n'ont jamais d'argent.
Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,

On a pour soi les dédommagements;
Or, un garçon qui passe cinquante ans
Est bien encor le trésorier des belles,
Mais il n'a plus, hélas! d'appointements.

Ce ne serait rien encore; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine; eh bien! tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement, tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion; on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise et qu'on veut conserver. Comment faire? Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le commandeur, qui me l'a destinait... Bah! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession, ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu! mon neveu qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

Air de *Préville et Taconet.*

Si je lui laisse une riche héritière,
Qui m'appartient et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point;
Je puis alors songer au mariage,
Je puis avoir plus d'un enfant,
Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage
Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté, c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus, et qui ne se doutent de rien; mais mon neveu aime toutes les femmes; ainsi il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et, quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi, et fera tout ce que je voudrai. Justement la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE.

Bonjour, mon aimable pupille; car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE.

Je connais vos bontés pour moi, Monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE.

Jusqu'à présent cependant il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans, aux vacances, il me fait l'honneur de venir chasser.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Aux vacances peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir;
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé.

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, Madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE.

Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE.

Oui, car quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE.

Rien n'est plus vrai; il me l'a écrit il y a quinze jours; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire.

GOURVILLE.

Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente, et en même temps il

vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE.

C'est vrai.

GOURVILLE.

Eh bien ! que dites-vous de cette idée ?

AGATHE.

Mais, Monsieur, je ne sais pas comment vous répondre.

GOURVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire ? (Haut.) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE.

Oh ! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment, car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE.

Pas même moi ?

AGATHE.

Non, Monsieur.

GOURVILLE, riant.

L'aveu est naïf.

AGATHE.

Du moins il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne; et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE.

Que vous me refusez ?

AGATHE.

Non, Monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le commandeur, si toutefois ce sont aussi les vôtres.

GOURVILLE.

Quoi ! Madame...

AGATHE.

Je suis seule au monde, sans parents, sans amis ; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, il me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurais peut-être la faiblesse de l'aimer. S'il est de votre âge, Monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui; il sera le mien : et de mon côté, mes soins, ma tendresse,

me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan ; qu'en dites-vous?

GOURVILLE.

Je dis, Madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous méritez d'être millionnaire. (A part.) Dieu! quel dommage! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (Haut.) Vous n'aimez donc pas les jeunes gens?

AGATHE.

Non, Monsieur.

GOURVILLE.

Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage, de Gustave, mon neveu?

AGATHE.

Mais, Monsieur...

GOURVILLE.

Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE.

Sans doute : mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE.

Vous trouvez?..

AGATHE.

Je ne puis trop m'expliquer.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Son esprit plaît; mais il sait trop d'avance;
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter;
Pour sa gaîté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer :
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer;
Enfin, Monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE, à part.

Ah diable! mauvais début.

AGATHE.

Après cela, c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE.

Non, non, c'est la sienne; et je ne sais comment vous faire un aveu. (A part.) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (Haut.) Apprenez donc, Madame, mais surtout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien, apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE.

Moi! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE.

L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous épouser; si je peux, de gaieté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou.

AGATHE.

Je n'en reviens pas! lui! M. Gustave. Depuis trois jours qu'il est ici, à peine si je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE.

C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier, dans le salon...

AGATHE.

Il n'y est apparu qu'un instant et a été se coucher.

GOURVILLE.

Oui, parce qu'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE.

Nous étions seuls.

GOURVILLE.

Eh bien?

AGATHE.

Air de *la Robe et les Bottes*.

Eh bien! il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine.

GOURVILLE.

Votre aspect est très-imposant.

AGATHE.

Enfin, Monsieur, dans la bergère
Il s'endormit.

GOURVILLE.

En vérité?...
Ah! c'est qu'il vous croit moins sévère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs, vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE.

J'en suis certaine.

GOURVILLE.

Il faisait semblant; mais enfin la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus. Il est triste, mélancolique.

AGATHE.

Je l'aurais cru au contraire d'un caractère fort gai.

GOURVILLE.

Oui, par moments, par intervalles, mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE.

Il serait vrai?

GOURVILLE.

Et ce n'est pas étonnant: il n'a plus le cœur à rien, il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, en dehors.

Eh bien! le maître d'hôtel, le sommelier; personne n'est à son poste?

AGATHE.

Eh! mon Dieu! c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Bonjour, Madame, bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner, car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE.

Nous avions fait hier, avec monsieur votre oncle, la partie

d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE.

Oui, un déjeuner dînatoire, sur les deux heures.

GUSTAVE.

A deux heures! je n'irai jamais jusque-là. (A Gourville qui lui fait des signes.) Vous avez beau hausser les épaules; vous, mon cher oncle, cela vous est égal; vous avez un sommeil parisien : vous vous levez à midi, et qui dort déjeune; mais moi qui ai devancé l'aurore...

AGATHE.

Quoi! Monsieur...

GUSTAVE.

Oui, Madame, à quatre heures du matin je courais les champs.

GOURVILLE.

Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE.

Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable, et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie, en cognant à mes carreaux : « Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à dormir. » Le moyen de résister à une pareille attention? j'étais furieux, car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil et un plus joli rêve.

AGATHE.

Vous rêviez?

GUSTAVE.

Oui, Madame.

GOURVILLE, à part.

A la bonne heure au moins.

GUSTAVE.

AIR des *Filles à marier*.

Je me voyais sur le champ de bataille,
Autour de moi le combat s'engageait;
Un grand hussard, et d'estoc et de taille,
Avec audace me chargeait.
Mon sang coulait : la fureur me dévore,
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque, en flanc, le farouche guerrier;
J'allais frapper... et s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier.

Oui : il est venu m'enlever une victoire éclatante. De rage, je suis sauté sur mon fusil de chasse qui était sous ma main.

AGATHE.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Et, à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire. (Il met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.)

AGATHE, bas, à Gourville.

Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE.

Vous avez tort, c'est une gaieté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, montrant sa chasse.

Holà! eh! quelqu'un! (Un domestique paraît.) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Voyez ses favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche de lièvres!
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifierai sans cesse;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais, fût-il encore plus dur, si votre maître d'hôtel veut me le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus. (Remettant le gibier au domestique qui l'emporte.) Car, vrai, je succombe; et vous, Madame, qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher?

AGATHE.

Non, sans doute, et je vais donner des ordres.

GUSTAVE.

Ah! vous me rendez la vie. (Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.)

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, à part.

L'imbécile, il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE.

C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait! avec une sauce comme celle-là, on mangerait son oncle. J'espère que vous me tiendrez compagnie?

GOURVILLE.

Ah çà! morbleu! je ne te conçois pas, ce matin, tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE.

Eh! parbleu! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur?

GOURVILLE.

Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis quelle conduite tiens-tu avec madame de Merval? une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille : tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE.

Tout à l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE.

Parbleu! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! si l'on n'était pas éloquent dans ces moments-là, quand le serait-on? (Portant la main à son estomac.) Vous ne sentez pas, comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE.

Encore? ah çà! voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable? parlons un peu sérieusement; ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement?

GUSTAVE.

A quoi bon? n'êtes-vous pas là? Je suis votre seul parent; vous avez quarante mille livres de rente, (Voyant Gourville qui fait un geste.) je ne vous les demande pas, je n'en veux pas, gar-

dez-les le plus longtemps que vous pourrez. Seulement, s'il se présente quelque bonne affaire, quelqu'entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE.

Un instant! comme tu y vas, cent mille francs.

GUSTAVE.

Ça vous gêne-t-il? ne me les donnez pas, je n'y tiens point; je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier?

GUSTAVE.

Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès. (Haut.) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE.

Parbleu, si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*, il est bien sûr...

GOURVILLE.

Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui te la comparer. Mais tiens, si par exemple elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE.

Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE.

Parbleu, tu es bien difficile; et pourquoi?

GUSTAVE.

Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE.

Encore.

GUSTAVE.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

J'en conviens, elle est fort jolie,

Et d'un caractère très-bon,
Très-forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston :
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus... mais à n'en pas finir :
Enfin, mon oncle, une femme excellente,
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, à part.

A merveille ! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (Haut.) Ah ! tu ne l'aimes pas ?

GUSTAVE.

Non, mon oncle.

GOURVILLE.

Eh bien ! tu as grand tort, parce que si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE.

Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas vrai ? eh bien ! tant pis : je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment. C'est toujours la même chose.

Air de *Ma tante Aurore*.

On n'a plus ni plaisir, ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus;
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi*,
On est heureux le *vendredi* ;
On se quitte le *samedi*,
Le *dimanche* tout est fini,
Pour recommencer le *lundi*.

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi ? c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, à part.

Dieu ! j'allais tout gâter ; changeons de batteries. (Haut.) Eh bien ! mon ami, tu vas te trouver ici à merveille ; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous me dites donc là ?

GOURVILLE.

Elle m'en faisait l'aveu tout à l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE.

Vraiment!

GOURVILLE.

Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton bon ton. Et comme elle avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques-unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE.

Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas de mal. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE.

Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondait bien que pour elle...

GUSTAVE.

Ah! elle a dit cela!

GOURVILLE.

Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que je lui ai soutenu que, malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même...

GUSTAVE.

Oui, morbleu!

GOURVILLE.

Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages. Eh bien! pas du tout! Tu vas justement par ta conduite et tes discours lui donner encore gain de cause. Aussi tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés. Voilà d'où venait ma colère; parce qu'enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime.

GOURVILLE, d'un air de doute.

Oh! demain, tu me permettras de te dire....

GUSTAVE.

Eh bien! vous verrez.

GOURVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà! tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE.

Parbleu! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE.

Surtout prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE.

Parbleu! n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE.

Non, mon ami, non, je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (A part.) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qui me plaira.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Allons, mon cher, il y va de ta gloire,
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur;
Je fais ici des vœux pour ta victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(Gourville sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, seul.

Ah! elle me défie! elle se moque de moi! Une petite provinciale qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence; car, jusqu'à présent, je n'ai pas fait attention à elle, et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée; car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu, nous verrons. Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle, et tout à l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

AIR des *Amazones*.

C'est une faute, on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu;
En amour, il faut auprès d'elles,
Souvent placer à fonds perdu:
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant, pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen. Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (Le mangeant avidement.) Allons, allons, résignons-nous; en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ailleurs, j'avais besoin de cela. (Parlant la bouche pleine.) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, en dehors.

C'est bien, c'est bien.

GUSTAVE.

La voici, attention. (Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'assied vivement près de la porte, et prend un livre qui lui tombe sous la main.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Enfin, Monsieur, vos vœux sont exaucés, et vous trouverez

dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... eh bien! ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE.

Ah! c'est vous, Madame; mille pardons. Vous aviez la bonté de m'annoncer...

AGATHE.

Une chose bien intéressante pour vous, le déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus. La lecture de ce roman...

AGATHE.

Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine*.

GUSTAVE, *à part, et jetant les yeux sur le livre.*

Dieu! je ne l'avais pas regardé! (Haut.) Eh! mais, s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, *souriant.*

J'aime assez cette idée : mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE.

A moi, Madame? et pourquoi donc?

AGATHE.

Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE.

N'a pas le temps de penser, n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi depuis trois jours vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE.

Moi! Monsieur...

GUSTAVE.

Je ne vous en fais pas de reproches, c'était par indulgence, par bonté d'âme : vous ne me supposiez pas en état de vous comprendre.

AGATHE.

Me préserve le ciel d'avoir de pareilles idées; pour vous le prouver, Monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, *ouvrant le livre et le lui montrant.*

Vous le voyez, c'était *Phèdre*, et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être,

le vôtre, Madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, Madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, à part.

Eh! mais, quel changement dans ses manières! Gourville aurait-il raison? (Haut.) Quoi! Monsieur, vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE.

Oui, Madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très-contents d'eux-mêmes : du tout, ils ne le sont pas; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses, pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, Madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est prise beaucoup plus mal, et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (La regardant.) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, un peu émue.

Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à peu près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE.

Quoi! Madame, n'ai-je donc pu me faire comprendre? et seriez-vous assez cruelle...

AGATHE, cherchant à sourire.

Cruelle! oui, vous avez raison, je le serais en effet, si je

prolongeais cet entretien. Vous oubliez que depuis ce matin vous n'avez rien pris et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE.

Eh! Madame, de grâce, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déjà.

AGATHE, à part.

Que dit-il? (Haut.) Moi! Monsieur? d'où viennent ces reproches? qu'ai-je donc fait? de quel crime suis-je coupable?

GUSTAVE.

Quel crime? ah! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me comprendre, vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE.

Moi, coquette! Qui a pu vous donner une pareille idée? On vous abuse, Monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper, (Hésitant un peu.) sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout à l'heure...

GUSTAVE.

Quoi! vous pouvez penser?..

AGATHE, le regardant.

Non, je ne vous en crois pas capable. Je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (En riant.) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE.

Et si vous-même vous vous abusiez! (Avec expression.) Si cet amour était véritable?

AGATHE, émue et changeant de ton.

S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais : Cette femme que vous croyez légère et frivole, est susceptible au contraire des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude; les vôtres, Monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le

mien feraient la suite d'un pareil attachement, et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, Monsieur, si nous en étions là... mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez. (Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul, la regardant.

Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. — Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile; et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée; car sa gaieté, son enjouement, provenaient moins du désir de me railler que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Eh bien! mon ami, quelle nouvelle? comment cela va-t-il?

GUSTAVE.

Très-bien, mon oncle, et vous aviez raison; elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette! coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE.

N'est-ce pas que j'ai bien fait? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer?

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance; mais c'est plus diffi-

cile que je ne croyais, parce que vous comprenez bien qu'une femme qui est tout à fait insensible...

GOURVILLE.

Prends garde! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout à l'heure au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protége, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GOURVILLE.

Eh! mais, elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE.

Et vous croyez qu'elle accepterait?

GOURVILLE.

Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne, car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE.

Eh bien! empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE.

Elle le refusera, mon oncle, elle le refusera, j'en suis sûr; et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parce que ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE.

Tu as peut-être raison, et, si tu veux, nous irons promener ensemble.

GUSTAVE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux. (Lafleur entr tenant un paquet de lettres.) Mais, tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres; je ne veux pas vous empêcher de les lire. (Gustave prend les lettres des mains de Lafleur, et les donne à son oncle.)

GOURVILLE.

C'est bien. (A Lafleur.) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR.

Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, le renvoyant.

C'est bien. Adieu, mon oncle; je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE.

Je te le conseille, et surtout ne fais pas de mauvais rêves. (Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à droite, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la gauche, du côté du jardin.)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, seul, en regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.

A merveille! si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah! l'on se cache déjà de moi; c'est bon signe, et mon cher neveu est déjà pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe; elle était émue, agitée, et deux ou trois fois, je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît; mais je n'ai pas voulu en parler à Gustave. Diable! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien! était-ce donc si difficile! voilà deux personnes qui se détestaient; et déjà, grâce à moi, sans qu'elles s'en doutent... Allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est? des lettres de Paris; une autre de Bagnères! Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'on devait m'envoyer, c'est le testament du commandeur. (Lisant les derniers mots.) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons un peu les principales dispositions. Dieu! quel préambule! cela ne m'étonne pas, il a toujours été si bizarre, si original! (Il lit.) « De « toutes les maladies qui menacent l'existence d'un vieux gar- « çon, la plus terrible et la plus tenace de toutes, ce sont les « collatéraux; avec eux, on ne peut vivre ni mourir en paix. « Aussi, j'ai été, nuit et jour, tellement tourmenté par la pré- « sence assidue de mes excellents parents, cousins, petits-cou- « sins, arrière-cousins, que j'institue pour légataire univer- « selle la seule personne qui ne m'ait jamais fait la cour, et « qui ne m'ait jamais rien demandé, la seule enfin qui, dans

« ce moment, ne soit pas auprès de moi; je veux dire Agathe « de Melval. » (S'interrompant.) Dieu! madame de Melval légataire universelle... elle qui devait à peine espérer une dizaine de mille francs, se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rentes! une jeune femme d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angéliques. Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? (Reprenant vivement le testament.) Achevons. (Il lit.) « Je désire, « mais sans lui en imposer la condition, qu'Agathe choisisse « pour époux mon ami Gourville, que je nomme mon exécu- « teur testamentaire, et que j'exhorte bien sincèrement à avoir « des enfants, si c'est possible, ne fût-ce que pour déshériter ses « collatéraux. » Ah! maudit testament! si je l'avais connu. Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même, ce matin, semblait y consentir! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées. Allons, allons, rassurons-nous : heureusement il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées; et puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ah! mon oncle, vous voilà! que je suis content de vous retrouver encore ici.

GOURVILLE.

Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE.

D'excellentes; et tout va à merveille.

GOURVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui dans ce moment, par bonheur, a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je lui parlais à demi voix, et de très-près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien; il éta-

blit une espèce d'intimité et de mystère; c'est presque un tête à tête.

GOURVILLE, à part.

Dieu ! est-il mauvais sujet !

GUSTAVE.

En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement le plus joli bras du monde.

GOURVILLE.

Comment, Monsieur, vous avez osé ?...

GUSTAVE.

Oh! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré; enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi, car elle était émue; et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras de gauche :

AIR du *Fleuve de la vie.*

De mes discours avec adresse
Observant l'effet séducteur,
A chaque mot, avec ivresse,
(Montrant son bras.)
Je sentais là battre son cœur.
Ce trouble, cette douce extase
Voulaient, par un silence heureux,
Dire : « *Je vous aime...* » et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE.

Comment! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE.

En propres termes; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE.

Un rendez-vous!

GUSTAVE.

Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que jallais au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE.

Pour cela, tu me permettras d'en douter. (A part, regardant dans le jardin.) Dieu! je l'aperçois.

GUSTAVE, avec joie.

Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous? Ah! que je suis heureux!

GOURVILLE.

Un instant; elle se promène tranquillement sur cette terrasse.

GUSTAVE.

Mais sans doute, elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de promenade, et avant d'entrer dans son appartement, elle passera, *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*. Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, à part.

Je ne l'aurais jamais cru si savant. (Haut.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu...

GUSTAVE, un peu embarrassé.

Oui, mon oncle, oui, sans doute; c'est bien là mon intention; d'ailleurs, nous en sommes convenus.

GOURVILLE.

C'est bien. Nous allons nous divertir. (S'asseyant.) Et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE.

Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE.

Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle 'a défié!

GUSTAVE.

C'est pour cela que devant vous elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE.

Eh bien! à la bonne heure.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

D'ici, je pourrai vous entendre,
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre,
Et feindre les grands sentiments.

(A son oncle qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.)

Soyez patient, je vous prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, à part, le regardant.

Je crois qu'il commence déjà.

La voici. (Il referme la porte.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Quoi! Monsieur, vous êtes encore au salon? vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE.

Non, je n'avais pas encore commencé. (A part.) Dieu! que c'est gênant que mon oncle soit là!

AGATHE.

Eh bien! voulez-vous que nous essayons ensemble ce dernier duo d'Auber!

GUSTAVE.

Si vous l'exigez, Madame, je suis à vos ordres; j'ai tant de choses à vous dire!

AGATHE.

A moi? (Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, où il entend la conversation.)

GUSTAVE.

Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, Madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE.

Je croyais que vous m'aviez promis tout à l'heure de garder sur ce chapitre-là le silence le plus absolu.

GUSTAVE.

Je vous le demande, est-ce possible? oui, Madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices. Vous prétendez que j'aime le monde; je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à

tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose.

AGATHE.

Et c'est?

GUSTAVE.

De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE.

En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE.

En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE.

J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE.

Et vous l'enverrez?

AGATHE, souriant.

Peut-être; tenez, elle est là-haut, dans mon appartement, sur mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux! (Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XII.

AGATHE, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part.

Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, avec joie.

Ah! vous voilà, Monsieur; si vous saviez... votre neveu...

GOURVILLE.

Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parce que j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE.

O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE.

même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE.

Ah! le perfide!

GOURVILLE.

Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE.

Je vous le jure; mais que ne parliez-vous plus tôt. (A part.) N'importe, du moins il ne jouira pas de son triomphe.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE, tenant la lettre dans sa main.

Voici cette lettre; elle est adressée à M. de Saint-Elme, avocat.

AGATHE, froidement.

Oui, Monsieur.

GUSTAVE.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, de même.

J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, riant.

Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?

AGATHE.

Oui, Monsieur, et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse. (Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE, partant d'un élat de rire.

Ah! ah! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, qui est resté stupéfait et la lettre à la main.

Comment! il se pourrait? Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE.

Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle

qui se moque de toi. Mais c'est ta faute; je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE.

Je n'en puis revenir encore! Qui, moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE.

Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher. Bien attaqué, bien défendu.

AIR du *Pot de fleurs.*

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre?
Toi qui déjà fus vainqueur tant de fois,
De tes hauts faits le siècle tient registre,
Et le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déjà tellement complet,
Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs, je te promets le secret.

GUSTAVE.

Et que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'accabler? elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité : oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE.

Que m'apprends-tu là? quoi! cet amour que tu avais voulu feindre...

GUSTAVE.

Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE.

Et moi qui t'admirais!

GUSTAVE.

Plaignez-moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE.

Puisqu'elle ne t'aime pas.

GUSTAVE.

C'est égal.

GOURVILLE.

Puisqu'elle en aime un autre.

GUSTAVE.

C'est égal, mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE.

Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est-ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris; te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle; oui mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable. Tenez, faites de moi tout ce que vous voudrez; je me laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de remplir un parti.

GOURVILLE.

A la bonne heure. Eh bien! il faut retourner à Paris.

GUSTAVE.

Comment! m'éloigner d'elle?

GOURVILLE.

Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE.

Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE.

Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE.

Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE.

Ce ne sera pas long. Holà! quelqu'un! (Lafleur entre.) Lafleur, entre vite dans cet appartement. (Il désigne la porte d'une chambre à droite.) et fait, en cinq minutes, les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut. (Lafleur entre dans la chambre de Gustave.)

GUSTAVE.

Mais une voiture?

GOURVILLE.

N'ai-je pas ici une berline? je te la prêterai; n'ai-je pas mes gens? ils sont à ton service; crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... Je ne te dis que cela, tu dois me connaître.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, mon excellent oncle; c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents. (S'asseyant près de la table et écrivant.)

GOURVILLE.

Eh bien! que fais-tu donc?

GUSTAVE.

Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE.

Qu'est-ce que tu peux lui dire?

GUSTAVE.

Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE.

Et à quoi bon? pour essuyer de nouveaux refus? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur; je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, se relevant.

Il se pourrait?

GOURVILLE.

C'était ma seule idée, mon seul but; mais tous mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire ici; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (Lafleur sort de la chambre de Gustave, et porte quelques paquets.) Eh bien! et le chapeau, et les gants de mon neveu?

LAFLEUR.

C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, les prenant.

Donnez, donnez, je m'en charge; je vais les faire placer sur la voiture, en même temps j'envoie chercher les chevaux; la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route, car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, pour plus de sûreté. (Il sort.)

SCÈNE XV.

GUSTAVE, puis LAFLEUR.

GUSTAVE.

...l homme! il ne me donne seulement pas le temps de ...nnaître... Ah! quelle idée! si pendant qu'il est des... je pouvais entrevoir madame de Melval. (A Lafleur qui

lui présente ses gants et son chapeau.) Tiens, mon garçon. voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse, et rapporte-moi la réponse. (Lafleur sort.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, seul.

Je lui demande cinq minutes d'entretien, pourra-t-elle me refuser? mais si elle tarde, c'est fait de moi. (Regardant par la croisée du fond.) Voilà déjà mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grands dieux! déjà les chevaux... Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier; il est partout, il se multiplie... le voilà qui m'appelle. (Criant par la fenêtre.) Voilà! voilà! je suis à vous. Et ce Lafleur qui ne revient pas. Ah! quel bonheur! c'est lui.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE.

Eh bien! la réponse?

LAFLEUR, lui montrant la lettre déchirée.

Voilà, Monsieur; on l'a déchirée sans la décacheter; et Madame a dit devant moi à sa femme de chambre : « Fermez la « porte de mon appartement; je ne veux voir personne, et je « ne descendrai au salon que quand il sera parti. »

GUSTAVE.

C'en est donc fait! aucun moyen de parvenir jusqu'à elle. Elle ne se montrera que quand elle sera bien sûre de mon départ, que quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu! quel projet! s'il pouvait réussir... (Regardant par la fenêtre.) Tout est prêt... Le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience mon oncle est déjà monté dans la voiture... (A Lafleur.) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, qu'il revienne de même.

LAFLEUR.

Comment, Monsieur?

GUSTAVE.

Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR.

Mais encore....

GUSTAVE.

Eh ! va donc, c'est une gageure.

LAFEUR.

Ah! c'est une gageure... Oh! alors... (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille! le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent; le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement! Dieu soit loué! je respire; c'est elle! ne nous montrons pas. (Il se cache.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, caché; AGATHE.

AGATHE, entrant, et regardant par la croisée.

Grâce au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici... le perfide! Oser encore m'écrire! et que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité. (Regardant autour d'elle.) Sa présence en ces lieux me faisait mal, il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (Mettant la main sur son cœur.) Ah! c'est là que sont mes tourments! J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait mon devoir; mais je suis trop malheureuse. Pourquoi maintenant retenir mes larmes? ah! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.

Dieu! qu'ai-je entendu?

AGATHE, se retournant et l'apercevant.

Encore ici! Quelle est cette trahison? Monsieur, voulez-vous me perdre?

GUSTAVE.

Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grâce. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours, et maintenant que ma

tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE.

Laissez-moi; espérez-vous me tromper encore?

GUSTAVE.

Moi ! jamais. Je vous dois la vérité.

Air de *Céline*.

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur :
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire,
Oui, je voulais un triomphe complet,
Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE.

Ah! dois-je vous croire?

GUSTAVE.

Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon âme; et pour vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE.

Qui? vous, mon mari! Vous ignorez donc, Monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine : et vous... seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances.

GUSTAVE.

Ah! que je suis heureux! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je peux vous donner.

AGATHE.

Mais votre oncle daignera-t-il y consentir?

GUSTAVE.

Sans hésiter; il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parce qu'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE.

Lui, au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parce qu'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE.

Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE.

Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE.

Ce cher oncle! quelle sera sa joie!

AGATHE.

Mais où donc est-il? (On entend un grand bruit de voiture.)

GUSTAVE.

Tenez, le voilà qui revient en berline. (Allant à la fenêtre et criant.) Mon oncle, mon oncle, montez vite! (A Agathe.) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher de ces lieux; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour le faire sortir, lui, de la maison, et vous, de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Corbleu! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie? Deux lieues en un quart d'heure! et j'avais beau crier : Arrête! arrête! postillon!...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Sans m'écouter il courait ventre à terre.
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner.

GOURVILLE.

Comment, c'est toi qui m'as fait promener?

GUSTAVE.

Pour m'obéir il était à son poste,
(Montrant Agathe.)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main :
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE.

Oui, Monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE.

Partagez notre ivresse.

AGATHE.

Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE.

Nous nous sommes tout avoué.

AGATHE.

Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE.

Elle n'aime que moi.

GOURVILLE.

Comment! il se pourrait? voyez pourtant ce que c'est de s'entendre!

AGATHE.

Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE.

Ni vos excellentes intentions.

AGATHE.

C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE.

Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE.

Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE.

O le meilleur des parents!

GOURVILLE.

Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne.

GUSTAVE.

Non, mon oncle, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune.

GOURVILLE, à Agathe.

Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu, si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de mon ami le commandeur. (A Agathe lui donnant le testament.) Tenez : légataire universelle, et cent mille livres de rentes.

AGATHE.

O ciel! que dites-vous?

GOURVILLE, frappant sur l'épaule de son neveu.

Oui, mon garçon, cent mille livres de rentes.

GUSTAVE, froidement.

Ah! tant mieux.

GOURVILLE.

AIR de *Turenne*.

De ma surprise, plus j'y pense,
Je ne puis revenir encor
Avec ce calme et cette indifférence
Tu reçois un pareil trésor.

GUSTAVE, avec tendresse, prenant la main d'Agathe.

C'est que déjà j'étais propriétaire
D'un bien qui rend les autres superflus;
Et que m'importe un trésor de plus,
Lorsque l'on est millionnaire?

AGATHE, qui a lu le testament.

Grand Dieu! d'après ce testament, votre oncle avait des droits sur ma main, et il y a renoncé en votre faveur.

GUSTAVE.

Comment! me céder une pareille femme et une pareille fortune!

GUSTAVE ET AGATHE.

Ah! le bon oncle, l'excellent oncle!

GOURVILLE.

Oui, mon ami, voilà comme je suis.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Heudier*.

AGATHE.

Ce testament, lorsque j'y pense,
Pourra faire plus d'un jaloux;
Je lui devrai notre opulence,
Mais mon bonheur dépend de vous:
Prenez garde, car en ménage,
J'entends dire que bien souvent,
Par un contrat de mariage,
L'amour a fait son testament.

GOURVILLE.

J'ignore si du mariage
Je formerai les nœuds charmants;
(A son neveu.)
Quoi qu'il en soit, mon héritage
Ne peut manquer à vos enfants.

Pour les actes devant notaire,
Je m'en tire assez galamment;
Mais pour ceux qu'on passe à Cythère,
J'ai déjà fait mon testament.

GUSTAVE.

Vaincu par l'esprit et la grâce,
Près de vous le bonheur m'attend;
Adieu l'inconstance et la chasse;
Jadis c'était bien différent;
En campagne ou bien en conquête,
Dès qu'on me voyait... sur-le-champ
Des rivaux faisaient leur retraite,
Et les perdreaux leur testament.

AGATHE, au public.

L'auteur m'a dit avec tristesse
(De frayeur se sentant mourir) :
Je donne et lègue cette pièce
Au public, s'il veut l'applaudir.
Cette clause est très-nécessaire,
L'acte serait nul autrement;
Ah! Messieurs, prouvez qu'au parterre
Vous acceptez le testament.

FIN DE L'HÉRITIÈRE.

LE
COIFFEUR ET LE PERRUQUIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Mazères et Saint-Laurent

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 15 janvier 1824.

PERSONNAGES.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADEMOISELLE DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

La scène se passe à Paris, à la Place-Royale.

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES.

Ah çà ! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

AIR . *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas ! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair ;

Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES.

Du tout; je ne suis plus votre tuteur : depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un avoué de province, et pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pourquoi? parce que j'espère trouver mieux?

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais : « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, c'est votre faute : pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher? et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la Place-Royale?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES.

Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible; tous parapluies à canne!

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure; mais c'est province : le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES.

D'accord; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (Il appelle.) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, en entrant.

Oui, Monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES.

Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, surtout! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper : et pourquoi? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune : bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, bien du plaisir; tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

Ah bien! mon oncle Poudret est encore pire : car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre, et c'est déjà beaucoup.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! Justine, tu ne peux pas me comprendre! S'il était le premier en date, je ne dis pas : mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure!

JUSTINE.

Quoi! Mademoiselle, vous avez une inclination?

MADEMOISELLE DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer!

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes; je connais son cœur; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne : la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockey, tout ce qu'il y a de mieux! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE.

Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge; est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est la cause : mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier : il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement; il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Alcibiade! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent! Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouisse, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE.

Écoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes!

AIR : *Du partage de la richesse.*

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend't tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j'dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah! mon Dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.

POUDRET, parlant en dehors.

Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (A mademoiselle Desroches.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, d'un air protecteur.

Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET.

Ah! Mademoiselle, ça va bien, quant au physique : (*Montrant la mâchoire et l'estomac.*) tout ceci fait très-bien ses fonctions ; (*Faisant le geste de la tempe.*) mais ceci, ah! Mademoiselle, décadence totale!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours.

POUDRET.

Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! Mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADEMOISELLE DESROCHES, *souriant.*

Ce pauvre Poudret!

POUDRET.

Plaignez-moi, Mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux : les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

Je vous vois venir : vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (*Montrant mademoiselle Desroches.*) Demandez à Mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions : *l'huile de Macassar*, *l'eau de Vénus*, *le baume de la Mecque*, et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des cosmétiques, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le ...pour les perruquiers!

AIR de la valse des *Comédiens*.

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat,
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tous Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons,

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens de bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés! jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(On entend sonner.)

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la

Titus, celui-là : il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité. (On sonne encore.) J'y vais. (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites-là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, à Justine.

Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle ; tu n'as pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POCHET.

Quoi! Mademoiselle, vous lui faites cet honneur! (A Justine.) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, murmurant entre ses dents.

Je serai belle! une coiffure gothique!

POCHET.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, seule, s'asseyant près de la table.

Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des événements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M. ***. (Écrivant.) « Je crains pour mon cœur l'explosion « d'un sentiment qui, longtemps concentré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, écrivant; ALCIBIADE, entrant par la porte du fond.

ALCIBIADE, à part.

Personne pour m'annoncer! (Regardant sur une carte.) Madame Murval, Place-Royale, n° 28; ce doit être ici. (Apercevant mademoiselle Desroches.) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (S'avançant et saluant.) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qui vient là! (Le regardant.) Ah! mon Dieu! en croirais-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, à part.

O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon. (Haut.) Combien je dois me féliciter, Mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Arrêtez! Monsieur; je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand, (A part.) c'est mon nom de société. (Haut.) Je vais dans les meilleures maisons; et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (Lui donnant le papier qui était sur la table.) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, baisant la feuille de papier.

Grands dieux ! il se pourrait ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (Il met la lettre dans sa poche.) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,

La Gaieté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cætera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais, Monsieur...

ALCIBIADE.

Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous le voulez; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la Place-Royale. (Faisant la révérence.) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir! (Mademoiselle Desroches rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, seul.

Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez; la coiffure se soutient; les faux toupets se consolident; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un

coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang! Les perruques de *Letelier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici! quelle extension je donnerais à mon commerce! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus, Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes :
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi! elle que j'avais promis d'épouser! Après cela, si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera; elle en épousera un autre. D'ailleurs, son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine! (A part.) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, troublé.

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la Place-Royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, Monsieur? vous n'avez pas lair d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique, qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, à part.

Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito : dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga*.

JUSTINE.

Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, lui faisant signe de se taire.

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'a perceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais mainte-

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère ;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaîment j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!!.. Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, à part.

Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!... (Haut.) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (A part.) j'en épouserai peut-être une autre; (Haut.) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure : au moins voilà qui est parler! (Voyant qu'il fait un geste pour partir.) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous! Eh bien! à moi que vous aimez, ce bonheur ne m'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux, mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien! Monsieur, rien qu'un petit crochet; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, à part.

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (Haut.) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, allant prendre un fauteuil.

Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, sortant de la chambre de M. Desroches.

POUDRET, les apercevant.

Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE.

Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET.

Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE.

Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.

Taisez-vous, Mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE.

Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe.

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque

est la base fondamentale de tout système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France ! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière? perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même? perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'accommoder : il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillotes ! Nous nous regardions; il souriait : il aimait tant à encourager les arts ! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques ! faites des perruques ! »

ALCIBIADE.

Et vous croyez, Monsieur, que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET.

Oui, Monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains ! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête ! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque !*

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET.

De la poudre aux yeux !

JUSTINE.

Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET.

Un ignorant! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou!

ALCIBIADE.

Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne!

POUDRET.

Renverser mon enseigne!... Je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE.

Ah! mon Dieu! ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE.

Non, non; c'est moi qui vous cède la place : je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné*.

Un perruquier!

Air de *Rossini*.

Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret!
Pour toi, quel soufflet!
Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier!

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour la faire,

Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier!

Ah! quel outrage, etc.

(Alcibiade sort par le fond.)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier! O grand Ignace! mon patron, vous l'entendez! il blasphème! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici Mademoiselle!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, tenant à la main une guirlande de fleurs.

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh! mon Dieu, Mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

MADEMOISELLE DESROCHES, avec expansion.

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Tantôt, à sept heurss, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire.

C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, s'avançant.

Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, retroussant ses manches.

Je dis que je suis à la disposition de Mademoiselle ; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret ; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas ; mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment ! Mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans ! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre !

Air de *Turenne*.

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(A Justine, montrant mademoiselle Desroches.)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange !*
Trente épingles dans le chignon !
Elle souffrait comme un démon ;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret ; c'était bon autrefois ; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous ? Regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne ? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes.* Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté ! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il suffit, Poudret, je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, tremblant de colère.

Me retirer! (A part.) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

AIR de *Narcisse*.

Sortons;
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que Madame attend
Un amant.
Vous le voulez, Mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc.

(Il entre dans l'appartement de M. Desroches.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il faudrait bien cependant que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, avec joie.

Comment! tu l'aurais vu!

JUSTINE.

Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Voyez-vous comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE.

J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure. (Appelant.) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, Mademoiselle!

JUSTINE, à Petit-Jean.

Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille! et dès qu'il sera entré, (Montrant la porte du fond.) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, d'un air étonné.

Tiens!... eh bien! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ne m'as-tu pas entendue?

PETIT-JEAN.

Si, Mademoiselle, j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (En s'en allant.) Eh bien! en voilà une sévère!

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais j'y pense maintenant; s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah! il est chez Dumont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.)

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, Mademoiselle; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. (Elle entre par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES, seule.

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, dans le fond, à part.

Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qu'est-ce que c'est? (Se retournant et apercevant Alcibiade.) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête; j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre. (On entend fermer le verrou à la porte du fond.)

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, en dehors, frappant à la porte à droite.

Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon Dieu, c'est mon frère!

ALCIBIADE.

Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, en dehors.

Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... (A part.) Dieu! que va-t-il penser! (Haut.) Partez, Monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, montrant la porte à gauche.

Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, s'arrêtant à part.

Justine, c'est encore pis!

MADEMOISELLE DESROCHES, allant tirer le verrou.

Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; DESROCHES, sortant de son appartement; JUSTINE, sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.

DESROCHES.

Que vois-je? me direz-vous, ma sœur, quel est Monsieur!

JUSTINE.

Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc à vous fâcher? C'est tout bonnement le coiffeur de Madame.

TOUS.

Que dit-elle.

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, ma chère! (A part.) Dieu! quelle présence d'esprit! (Haut.) Oui, mon frère, oui, Monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, montrant ce qu'elle tient sur son bras.

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main, et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, bas à Alcibiade, d'un air d'approbation.

A merveille. (A part.) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES.

Et l'on croit que je serai dupe d'un pareille stratagème. (Haut à Alcibiade.) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux, en lui donnant le bras,

passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, à part.

Grand Dieu ! que va-t-il faire ? Pauvre jeune homme !

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, prenant une chaise.

Eh bien ! Monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

N'est-ce que cela ? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, POUDRET.

POUDRET.

Eh bien ! Monsieur... Dieu ! que vois-je ? encore une pratique qu'il m'enlève ! ma dernière, ma plus fidèle pratique ! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez !

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret ; calmez-vous : c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à Monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrages ! moi lui servir de second ! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied ! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... (Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.) Dieu ! il ose attaquer l'aile gauche ! N'y touchez pas ! n'y touchez pas ! Les Vandales ! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs ! c'est la *bande noire* de la coiffure !

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh ! puis-je quand je vois porter une main usurpatrice sur

ma propriété; car votre tête m'appartient, elle m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que depuis trente ans je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrai passer entre d'autres mains! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, se levant.

Précisément, je m'en doutais : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillottes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (A Desroches.) Vous le voulez, Monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!... Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête, puisqu'il le faut. (A Justine.) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi. (Il sort avec Justine.)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien! Monsieur, vous allez être satisfait; on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par mettre des papillottes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers; si ce n'est que cela. (Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.

Que vois-je? l'écriture de ma sœur!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin!

DESROCHES, lisant.

« Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui,

longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, Monsieur n'est pas ce que nous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, en riant.

La belle malice! comme si je ne le savais pas!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Quoi! mon frère, vous consentiriez?

DESROCHES.

Eh! morbleu! que ne le disiez-vous tout de suite! Dès que Monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser, soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, entrant et laissant tomber son fer à papillottes.

POUDRET.

Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh! oui, sans doute, Monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la boutique est dans le salon! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique! lui, un indigne confrère!

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, Monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah çà! à qui en a-t-il donc?

POUDRET.

A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri

par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union, j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts!..

DESROCHES.

Ah çà! Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET.

Non, Monsieur, c'est fini; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *paria* de la coiffure, je quitte la maison; je ne suis plus votre locataire: j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

POUDRET, à Justine qui entre, et la prenant par la main.

Viens, Justine, viens avec moi; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, allant à mademoiselle Desroches.

Quoi! Mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux? (A Alcibiade.) Quoi! Monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas!

MADEMOISELLE DESROCHES ET DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie?

ALCIBIADE.

Qu'il faut enfin parler et se faire connaître, aussi bien l'incognito commence à me peser; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, Mademoiselle, oui, Monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever, c'est une audace qui sied au talent, et Poudret lui-même ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien

et respectable professeur! Oui, Messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal!

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin!

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (Ici Poudret commence à pleurer.) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos, abandonne la Place-Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché!

POUDRET, pleurant.

Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! mon frère, quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES.

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez monsieur Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne?

POUDRET.

Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes : fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né,

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Heudier.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse,
Par l'âge sont tous amortis;
On critique dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque,
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Étaient encore à la *Titus*.

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux! (*bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J' dis : « Vous, un amant! quel abus!
« Pour un mari... c'est tout au plus...
« L'hymen peut bien porter *perruque*,
« L'amour doit être à la *Titus*.

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis *l'École*,
Car je coiffais monsieur Talma ;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*,
Quand il n'est plus à la *Titus*.

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien;
C'était TITUS, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,

Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
« Ma journée est à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus,
(Prenant la main de Poudret.)
Monsieur se charge des *perruques*.

POUDRET, prenant la main d'Alcibiade.

Monsieur se charge des *Titus*.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Poudret se charge des *perruques*,
Alcibiade des *Titus*.

FIN DE LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER.

LA
MANSARDE DES ARTISTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Dupin et Varner

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 2 avril 1824.

PERSONNAGES.

VICTOR, peintre.
AUGUSTE, musicien.
SCIPION, étudiant en médecine.
CAMILLE, jeune orpheline.
DUCROS, propriétaire.
FRANVAL, professeur de médecine.

La scène se passe dans un sixième étage.

Une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan, à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste, de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.)

AUGUSTE.

Air d'*Amédée de Beauplan*.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, de l'autre côté.

Ah! c'en est trop! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier!
Oui, mon travail redouble encore mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, de l'autre côté.

Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE.

Toi, qui as du talent, toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française!

VICTOR.

Eh! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle se présentera? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE.

Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? la gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et si on l'a trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, à part.

Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE.

Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR.

En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR de *la Somnambule*.

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout ça sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pylade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR.

Camille! (*A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE.

C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant, qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer? avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR.

Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous...

AUGUSTE.

Eh bien! sans doute... (Montrant la porte à gauche.) Là, notre chambre, (Montrant la porte à droite.) ici la sienne sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR.

Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE.

Eh bien! on le prendra. (A part.) S'il savait combien je l'aime. (Haut.) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR.

Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE.

Et quel est-il?

VICTOR.

Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.

Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puis entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR.

Qu'as-tu donc?

AUGUSTE.

Ma musique court les rues, tu n'entends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE.

Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécu-

ter à grand orchestre... Ah! le bourreau! (Allant à la fenêtre.) *Fa* naturel... c'est un *fa* naturel. (Lui jetant de l'argent.) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un *fa* naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, avec un panier sous le bras; AUGUSTE.

CAMILLE, en entrant et courant à Auguste.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE.

Ah! te voilà, Camille!

CAMILLE.

Bonjour, Auguste, bonjour, Victor; Scipion n'est pas encore rentré? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner; aïe, le bras.

AUGUSTE.

Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE.

Oh! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... la! je parie que le feu est éteint.

VICTOR.

C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.

Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher; là, voilà mon lait qui chauffe; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE.

Sois tranquille, je m'en charge.

Air de *Lantara*.

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.
(Bas à Camille.)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant.

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre!

AUGUSTE, montrant la casserole.

Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(Montrant son papier.)
L'espérance du lendemain.

VICTOR.

Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi? parce que Mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE.

Quel joli petit caractère! toujours à gronder! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux? alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR.

Quoi! c'était pour cela?

AUGUSTE.

Oui; plains-toi donc; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE.

Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (A part.) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (Haut, allant à Victor.) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire.

AUGUSTE, le regardant en riant.

Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, à Auguste.

Et vous, Monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note : car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, le contrefaisant.

Voyez-vous le paresseux.

CAMILLE.

Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

AUGUSTE.

Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne

perdrai pas de vue notre déjeuner. (Victor se remet à son tableau; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.)

CAMILLE.

A la bonne heure.

AUGUSTE, tendrement.

Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, d'un air triste.

Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE.

L'avenir! qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que cela arrivera jamais? pour des artistes, il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (A Victor.) Voyons, Monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? n'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, vivement.

Oh! non, jamais!

AUGUSTE.

Et moi donc! être artiste et mourir de faim; j'aime à vivre comme cela. (Il manque de renverser la casserole.) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, à Camille lui montrant son tableau.

AIR : *Taisez-vous* (d'Amédée de Beauplan).

Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.

Comme c'est bien!

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(Lui prenant la main.)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.

Puis-je penser à mon ouvrage
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, lui fermant la bouche et détournant la tête.

Taisez-vous, ne regardez pas,

moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR.

Pour la partager avec nous?

SCIPION.

Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.

A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION.

Bonne nouvelle; le petit repas de famille, c'est si agréable.
(Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.)

CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, debout au milieu de la table.

Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, se plaçant à sa droite.

Près de toi? quel est mon bonheur!

CAMILLE, montrant l'autre place à côté d'elle.

(A Scipion.)

Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.

(Lui montrant le bout de la table.)

AUGUSTE.

C'est la meilleure,
Je ne voudrais pas la céder :
D'ici, je puis te regarder.

(Ils sont tous assis autour de la table.)

EN CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié

Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, regardant Victor.

Qui bannit la mélancolie ?

VICTOR, la regardant.

Qui de nos maux prend la moitié ?

TOUS.

C'est l'amitié.

SCIPION.

Dieu ! le bon chocolat ! (Regardant la tasse d'Auguste.) Auguste en a eu plus que moi !

CAMILLE.

Que ces médecins sont gourmands !

AUGUSTE.

Eh bien ! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais ?

SCIPION.

M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE.

La, ils en font tous, au lieu de faire des opéras-comiques ; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION.

Tais-toi donc, il en avait un en trois actes, et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien ! me suis-je écrié, j'ai ce qu'il vous faut ; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (A Auguste.) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même. Si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, lui sautant au cou.

Ah ! mon cher Scipion ! mon sauveur ! notre fortune est faite ; succès complet, je t'en réponds ; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve ; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre ! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION.

Oui, sans doute ; ça, et une voiture, c'est de première nécessité ; nous les aurons.

AUGUSTE.

Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION.

Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUS.

Le terme!

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! déjà! (Ils se lèvent.)

CAMILLE.

Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE.

Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR.

Enfin, il n'y a point de mal : on paiera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE.

Oui; mais c'est que l'autre, on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR.

Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE.

Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

VICTOR.

Comment! ces deux cent francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions...

CAMILLE.

Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, qui lui faisait signe de se taire.

Voyez-vous la bavarde; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR.

Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE.

Eh! non, ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION.

Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR.

Encore un nouveau service que je vous dois! et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, qui s'est approchée de lui.

Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là! (Aux deux autres.) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR.

Moi!

CAMILLE.

Oui, Monsieur, je vous ai entendu.

SCIPION.

Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur? est-ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là! D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

AIR de *Julie*.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

ENSEMBLE.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble. } *bis.*

CAMILLE.

Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR.

Du tout, il ne faut pas y songer. (A voix basse, au deux autres.) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, vivement.

Eh bien! par exemple, si je l'avais vu.

SCIPION, de même.

Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main. (On entend sonner.)

CAMILLE, allant à la porte et regardant par le petit guichet.

C'est monsieur Ducros!

VICTOR.

C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

SCIPION.

C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE.

Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION.

Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre. (On sonne encor; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, en entrant, à Camille.

Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (A part, regardant Scipion et Auguste.) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (Regardant Camille.) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, bas, à Scipion.

L'entends-tu déjà!

DUCROS.

Mais c'est trop juste, Messieurs, c'est trop juste, les arts, le génie, c'est toujours dans le haut. (Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.)

SCIPION.

Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS.

Eh! eh! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION.

Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, riant, et tirant sa quittance de sa poche.

Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION.

Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours.

AUGUSTE.

Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS.

J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION.

Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, gaiement.

Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis bon enfant; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir; mais d'amitié.

AUGUSTE.

Comment, morbleu!

SCIPION.

Daignez nous écouter! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS.

Je ne donne pas là-dedans; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE.

Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS.

Madame Ducros! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez! Ah! bien, oui, faire le portrait d'une marchande de bas!

AUGUSTE.

On vous la peindra en pied.

DUCROS.

Je n'en veux pas.

SCIPION.

Ce sera parlant.

DUCROS.

Raison de plus; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, le menaçant.

Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, le retenant et passant entre lui et Ducros.

Auguste, y pensez-vous? (A Ducros.) Eh quoi! Monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer.

DUCROS.

Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE.

Vous voulez que nous vous quittions.

DUCROS.

Me quitter! (A part.) Au fait, ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (Haut.) Écoutez-moi, mon enfant; car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableaux; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION.

Quoi, vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION.

Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE.

Quoi! vous voudriez?...

SCIPION.

Laisse donc. (A Ducros.) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, passant à la droite de Scipion.

Juste ma dimension. (Le regardant.) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la Jarretière.

AUGUSTE.

De la jarretière! justement c'est de votre état.

SCIPION.

Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, à la Jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS.

C'est vrai, c'est vrai; eh bien! je le prendrai en paiement de vos loyers.

SCIPION.

Non pas, non pas; cela vaut un peu plus.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION.

Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS.

J'aimerais mieux cinq cents francs tout court; c'est plus rond, c'est portatif.

Air : *A soixante ans.*

Allons, Messieurs...
(A part.)
Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut;
Mais en honneur, ce n'est trop.
(Montrant le tableau.)
La jarretière elle seule, et sans peine.
Vaut cent écus...

AUGUSTE.

Comme c'est détaché!

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché.

ENSEMBLE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine,

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. (*bis.*)

DUCROS.

Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (Il salue les jeunes gens. A part.) Puisqu'il est impossible (Désignant Camille.) de lui parler. (Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.) Eh bien ! ma charmante, êtes-vous contente de moi? C'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE.

Eh bien ! monsieur Ducros, que faites-vous donc?

DUCROS.

Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (Regardant le tableau.) Quel coloris! quelle jarretière ! Dieu! que la jarretière est bien! Adieu! adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez. (Il sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, hors DUCROS.

AUGUSTE.

L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor! Victor!

VICTOR, sortant de la porte à gauche.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION.

Les galions sont arrivés; tout l'or du Nouveau-Monde. Cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâces à toi.

VICTOR.

Mais explique-moi donc...

SCIPION.

Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. A pro-

pos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE.

Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

SCIPION.

C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR.

Mais, mes amis, permettez-donc...

SCIPION.

Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui payes.

CAMILLE.

Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire racommoder ma chaîne qui est cassée. (La détachant de son cou.) Je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION.

C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR.

Ah çà! il vous est donc arrivé des millions?

SCIPION.

Comme tu dis; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE. C'est juste..
La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS.

Un médecin doit aimer la musique.
Car Esculape est le fils d'Apollon.

(Scipion sort en courant.)

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR.

Il a perdu la tête; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire!

AUGUSTE.

Laisse-le faire, et imite-nous; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers; ton argent, c'est le nôtre; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR.

Mon argent?

CAMILLE.

Eh oui, M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paie cinq cents francs.

VICTOR.

Moi, une enseigne! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux!

AUGUSTE.

A qui en a-t-il donc? tout le monde a commencé par là; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR.

Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée, mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, passant à sa droite.

Eh bien! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth; nous l'avons vendu cinq cents francs; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR.

Quoi! ce tableau? ah! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE.

Il se pourrait...

CAMILLE.

Ah! mon Dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE.

Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR.

Non, mon ami, non; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE.

Auguste, il a raison.

AUGUSTE.

Hélas! oui; et il n'y a rien à faire.

CAMILLE.

Qu'à contremander notre dîner... (Retirant la serviette qui est sur le panier.) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glisse tombe par terre.)

VICTOR.

Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE.

Je ne sais.

VICTOR, lisant l'adresse.

A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, le regardant.

En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, avec émotion.

Vous ne le lisez pas?...

CAMILLE.

A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.

Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE.

Mon ami, qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE.

C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet (Elle sort par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR.

Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, parcourant le billet.

« Adorable mignonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (Avec colère.) Morbleu! (Se reprenant.) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR.

Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE.

Tu as raison, mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR.

Que dis-tu?

AUGUSTE.

Je l'aime; je veux l'épouser; et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, à part.

Ah! malheureux que je suis! (Haut.)

AIR : *Restez, restez troupe jolie.*

Quoi! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas!

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie,
Je m'accusais... car c'est, hélas!
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas, nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer

n'est même pas payé; mais enfin les circonstances peuvent changer; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle; hein, que dis-tu de mon plan?

VICTOR.

Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE.

Tu l'approuves donc? A merveille. Voici notre ami Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION.

Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (A Victor.) Eh bien! Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR.

Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, d'un ton de reproche.

Parbleu! j'espère que je m'y connais. (Lui prenant le pouls.) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR.

Moi, rien, te dis-je.

SCIPION.

Comment rien? est-ce que tu n'as pas confiance?

VICTOR.

Si vraiment; mais hier et aujourd'hui j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION.

C'est cela, un mal de tête; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne; chez vous, le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté; bel appartement, et puis bon genre; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, pla-

cée à propos, donne bien du poids à une ordonnance; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor. A la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise; il paraît que notre malade est connaisseur! — Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et avez-vous connu l'original? — Oui, Monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE.

Tu crois?

SCIPION.

Parbleu! un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine; il est lui seul l'artisan de sa fortune; et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que je médite depuis si longtemps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé; mais c'était tout naturel, tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, à part.

O ciel!

VICTOR.

Quoi! tu es amoureux?

SCIPION.

A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la Faculté soit insensible.

(A Auguste, qui ne répond pas.) Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE.

Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION.

Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (A Victor, montrant Auguste.) Sais-tu ce qui lui a pris?

VICTOR.

Oui, sans doute; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION.

Comment! il se pourrait?

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu, oui; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION.

C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE.

Oh! si ce n'était que cela; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION.

Moi! peux-tu le penser? je m'en rapporte à son choix.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion, dont il prend la main.)

SCIPION, bas, à Victor, et montrant Auguste.

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION.

Eh bien! Victor, qu'en dis-tu?

VICTOR.

Que je suis content; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION.

La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille; je n'oserai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus.

SCIPION.

Une meilleure idée; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR.

Moi?

SCIPION.

Eh! oui, sans doute; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, à part.

Ah! je ne m'attendais pas à ce dernier coup!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui nous arrive; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION.

C'est M. Franval, notre cher professeur; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE.

Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION.

Sans doute, n'était-ce pas convenu? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE.

Un de plus?

SCIPION.

Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! comment allons-nous faire?

SCIPION.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE.

Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION.

Il serait vrai! eh bien! mes amis, il ne faut pas se désoler; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE.

Oui, si nous les avions; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION.

Dieu! quel affront pour nos convives, mon professeur surtout; je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE.

Dame! je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION.

C'est ma foi vrai! voilà déjà le premier service; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE.

A moi?

AUGUSTE.

Oui, oui, Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, les regardant d'un air étonné.

Ah çà! à qui en ont-ils tous les trois?

SCIPION.

Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur. (Camille sort par la porte à gauche.)

SCIPION, parlant à Auguste et à Victor.

Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL.

Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE.

Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION.

Bonjour, mon professeur, asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL.

Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer! sic itur ad astra.*

SCIPION.

Vous avez raison; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL.

Laissez donc; vous avez une habitation de petites maîtresses, vous êtes de vrais sybarites; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION.

C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL.

Eh! eh! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal, nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, à part.

C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE.

Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL.

Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là; c'est le remède de tous les maux, c'est la panacée universelle.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà!
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION.

Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL.

Parbleu! il le faut bien; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE.

Eh bien! alors, comment faites-vous?

M. FRANVAL.

A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris, s'ils ne l'étaient pas à la mode. (**Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.**)

SCIPION.

Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL.

Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé?

SCIPION.

Un peu mieux depuis ce matin.

M. FRANVAL.

C'est une fièvre ataxique bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION.

Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe?

SCIPION.

Permettez; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il y a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il ma serré la main en me disant: Docteur, vous avez raison! Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là? mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL.

Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi.

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION.

Merci mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.

Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, à part.

Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (A Franval.) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, bas à Scipion.

Ta bibliothèque!

SCIPION, de même.

Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (A part.) Et Camille qui ne revient pas!

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.

CAMILLE, un panier sous le bras, entrant par la gauche.

Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION.

Alors, dépêche-toi, (Montrant son professeur.) car ce pauvre homme; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE.

Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION.

A-t-il une livrée?

CAMILLE.

Oui, sans doute.

SCIPION.

Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE.

C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite! (Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.)

SCIPION.

M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

AIR des *Scythes*.

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte,
(A Auguste.)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...
(Il sort.)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, se levant et le regardant sortir.

Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours. (Il passe près de Victor et regarde son tableau.)

AUGUSTE.

Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, sortant de la porte à droite, bas, à Auguste.

Je suis d'une inquiétude; je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, de même.

Ah! mon Dieu! comme ça va arriver; juste au milieu du dîner. (Haut à Franval, en riant.) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.

Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, à part.

Ça se trouve bien.

M. FRANVAL.

Surtout quand on a de la conduite et des mœurs. (Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE.

C'est elle qui préside notre petit ménage.

M. FRANVAL.

Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge! moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR.

Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, s'inclinant.

Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

VICTOR.

Vous ne vous trompiez pas, Monsieur; nous sommes dignes

de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL.

Achevez.

CAMILLE.

Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL.

Qu'entends-je, mes amis! quoi! vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE.

Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL.

D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE.

Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR.

Oui, Camille, Monsieur a raison, ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (Avec émotion.) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, à part.

Que dit-il? lui, Victor? (On sonne.)

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL.

Encore un convive?

AUGUSTE.

Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SCIPION.

SCIPION, hors de lui.

La victoire est à nous! mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

SCIPION.

Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL.

Il est sauvé?

SCIPION.

Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de la Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE.

Que dites-vous?

SCIPION.

Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était dans le délire, il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je « meurs, elle est ma seule héritière; et que, si j'en reviens, « elle a cent mille écus à offrir au mari qu'elle choisira. — « C'est dit, lui ai-je répondu; là-dessus, dormez tranquille, et « dans une heure vous aurez de mes nouvelles. »

CAMILLE, passant à la droite de Scipion.

Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah! Scipion! que ne vous dois-je pas!

SCIPION.

Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE.

Elle sait tout : Victor a parlé pour nous.

SCIPION.

Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR.

Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE.

A vous trois.

VICTOR, hésitant et détournant les yeux.

Et ta main?

CAMILLE.

A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, se jetant à genoux.

Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS.

Que dit-elle?

CAMILLE.

Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, à Victor.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION ET AUGUSTE, à Camille en montrant Victor.

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, avec joie.

Quoi? vous voulez...

(S'arrêtant.)

Je sais par ma souffrance,
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose, par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS.

Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION.

Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL.

Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela? Monsieur, je suis leur caution; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION.

Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (A Ducros, lui donnant la bourse.) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS.

Vous nous quittez?

SCIPION.

Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS.

Pour rien!

AUGUSTE.

Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, à part.

Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (Donnant un papier à Auguste et à Victor.) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR.

Ah! mon Dieu! (Bas à Auguste.) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS.

J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces Messieurs et surtout de Madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, qui a tiré la lettre de sa poche.

Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (Lui rendant la lettre.) et vous donne congé.

DUCROS.

Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR.

Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE.

Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (A Victor.) toi, Girodet, (A Scipion.) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi retourne à tes malades.

M. FRANVAL.

Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, passant entre Auguste et Victor.

Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à nous lancer dans la carrière; mais, quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (A Victor.) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse; (A Auguste.) quand un jeune musicien te montrera sa première partition; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

AIR : *A Gennevilliers.*

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrances,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence;

L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas! voilà comme on débute;
Mais le génie
S'élève et s'aggrandit;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne,
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance;
Chevaux, landau, voilà comme on commence
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique,
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence;
Guerre assassine,
Médecin érudit,
Et médecine,
Voilà comme on finit.

CAMILLE, au public.

Plus d'une pièce avant la fin culbute;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.

FIN DE LA MANSARDE DES ARTISTES.

LA

HAINE D'UNE FEMME

OU

LE JEUNE HOMME A MARIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 14 décembre 1824.

PERSONNAGES

M. PHILIPPON.
LÉON, son pupille.
URSULE, jeune veuve.
JULIETTE. } demoiselles à marier.
MALVINA. }

La scène se passe à Villeneuve-Saint-Georges, près Paris.

Un salon élégant; porte au fond et deux portes latérales; une table à droite du théâtre et un guéridon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, seule, près d'une table, tenant une lettre à la main.

Conçoit-on une aventure pareille? Ce vieux baron de Saint-Clair, dont je viens d'apprendre la passion! et comment? par son testament. (Elle lit.) « Je n'ai d'autre parent qu'un arrière-« neveu, que je n'ai jamais vu, et dont je ne me soucie guère; « c'est donc à vous que je veux laisser toute ma fortune, à « vous, Madame, que j'ai toujours aimée, quoique je n'ai ja-« mais osé vous le dire; mais j'espère qu'aujourd'hui vous « me pardonnerez cette petite hardiesse, en pensant que ce « sera la dernière. » Je ne reviens pas de ma surprise, car je connaissais fort peu le baron; j'ai passé deux étés avec lui chez une de mes tantes; c'était un vieillard fort ennuyeux, un conteur éternel que personne n'écoutait, excepté moi, qui l'avais pris en patience; et c'est l'attention que je lui ai prêtée qui me rapporte quinze ou vingt mille livres de rentes.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ah! si, dans notre capitale,
Les ennuyeux qu'on peut trouver

Nous payaient, en raison égale,
De l'ennui qu'ils font éprouver;
Que d'avocats, que de poëtes,
A payer seraient condamnés!
Et surtout, combien de gazettes
Enrichiraient leurs abonnés !

Mais puis-je accepter un pareil présent? Puis-je enlever cette succession à des malheureux, qui peut-être en ont besoin? moi qui, veuve à vingt ans, jouis déjà d'une fortune considérable... Non, non, il n'y a point à hésiter, je dois y renoncer, et je vais l'écrire sur-le-champ à mon notaire. (Se mettant à une table, et écrivant.) « Monsieur, j'ignore quels sont les héritiers du « baron de Saint-Clair; je vous prie de tâcher de les découvrir, et de leur annoncer qu'étant nommée légataire universelle, je renonce en leur faveur... » Non, ce n'est pas bien; ce serait faire parler de moi, et solliciter des éloges pour une action toute naturelle. (Elle déchire le papier, et se remet à écrire.) « Annoncez-leur l'héritage auquel ils ont droit, mais ne parlez pas de moi, et ne me nommez en aucune façon. » Cela vaut mieux, et même, par prudence, je me tairai sur cette aventure, car je suis dans ce château avec cinq ou six dames, des amies intimes, qui ne m'épargneraient pas : ces dames ne croient pas aux déclarations d'amour posthumes.

Air du *Ménage du garçon.*

Comme on rirait de par la ville,
D'un amant comme celui-ci,
Qui fait l'amour par codicille!
Et me croyant bien avec lui,
On pourrait ajouter aussi :
Que vraiment digne de louange,
Il a, par un motif fort bon,
Fait ce testament en échange
De quelque autre donation.

(Elle sonne, un domestique paraît.)

James, il faut faire porter cette lettre à Paris; c'est l'affaire d'une demi-heure. C'est pour M. Derfort, mon notaire. (Le domestique sort.) Eh! mon Dieu! qui vient déjà au salon? C'est ce bon M. Philippon? un savant! celui-là n'est pas dangereux.

SCÈNE II.

URSULE, M. PHILIPPON.

PHILIPPON.

Comment! Madame, vous êtes déjà éveillée? Je croyais qu'il n'y avait que nous autres anciens pour nous lever de bonne heure. Depuis cinq heures du matin, je me promène dans le parc de M. de Clairval, avec mon *Homère* et mon *Thucydide*; quand on a soixante-deux ans, il n'y a pas de temps à perdre.

URSULE.

Quoi! à votre âge vous étudiez encore?

PHILIPPON.

Toujours; voici ma fidèle compagnie.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon *Thucydide*, ainsi que mon *Homère*,
Dès mon printemps m'ont vu suivre leur loi;
Et dans le monde, où l'on ne pense guère
A s'occuper d'un vieillard tel que moi,
Je resterais souvent seul, je le croi.
Tous deux alors, quand le chagrin m'assiége,
Viennent m'offrir leur appui, leur secours :
Ce sont enfin, chose rare en nos jours,
De vieux amis, des amis de collége :
Ceux-là, Madame, on les trouve toujours.

Il est vrai que je ne savais pas rencontrer ici, ce matin, une société aussi agréable.

URSULE.

J'ai été enchantée quand j'ai su que vous étiez en ce château.

PHILIPPON.

C'est M. de Clairval qui m'a invité à venir passer les vacances dans sa belle terre de Villeneuve-Saint-Georges... Clairval était, ainsi que votre mari, un de mes anciens élèves; car j'en retrouve partout, et ils ont conservé pour moi une telle amitié... Savez-vous, Madame, que tous les ans, ceux qui sont à Paris se réunissent pour me donner un grand dîner, et au dessert nous parlons grec?

URSULE.

Ça doit être bien gai!

PHILIPPON.

Ils l'ont un peu oublié, mais ça les y remet. J'ai donc ac-

cepté, parce que je croyais trouver ici la campagne; point du tout; j'y ai trouvé tout Paris; cinq ou six familles réunies, des dames élégantes, de jolies demoiselles; et tous les soirs des bals, des concerts, de la musique de *M. Rossini*. Je ne suis pas là dans mon élément, et il me tarde que les vacances finissent.

URSULE.

Quoi! vous êtes professeur, et vous n'aimez pas les vacances? Vous n'avez donc pas besoin de prendre quelque repos?

PHILIPPON.

Jamais; je me repose dans ma classe; c'est là que j'existe, que je suis heureux! J'ai besoin de faire mon cours de grec, de voir mes élèves, d'être au milieu d'eux. C'est tellement une habitude, qu'à Paris, dans les vacances, je me trouve tous les matins, sans savoir comment, à la porte du collége de France. Hélas! la grille est fermée, la cour est déserte, et je reviens tristement chez moi attendre la fin de mon exil, le premier novembre.

URSULE.

Je comprends : c'est un *intérim* dans votre existence; mais à cela près, rien ne manque à votre bonheur.

PHILIPPON.

Si, vraiment, et à vous, Madame, je peux le confier; car, de toutes les dames que je vois dans le monde, vous êtes la seule avec qui je me trouve à mon aise. (Il va placer ses deux livres sur la table à gauche.)

URSULE, à part.

Encore une conquête! je suis vouée à la vieillesse : tout ce qui passe soixante ans tombe dans mon domaine.

PHILIPPON.

Il y a bien longtemps, j'avais un ami intime, un ami de collége; c'était bien le plus honnête homme et le plus brave militaire... Pauvre Georges! il fut blessé à mort dans un combat; et si je vous montrais la lettre qu'il m'écrivit à ses derniers moments... Nous n'avons rien de plus beau dans *Tite-Live*, ni dans *Tacite*. « Mon cher Antoine, me disait-il, tu as « été mon meilleur ami; je te donne ce que j'ai de plus pré« cieux : je te laisse mon fils; je te lègue le soin de l'élever, « de l'établir. » Et vous sentez bien qu'on ne refuse pas une

pareille succession. J'ai accepté l'héritage de mon pauvre Georges; et son fils Léon ne m'a plus quitté.

URSULE.

Quoi! c'est ainsi que M. Léon est devenu votre pupille?

PHILIPPON.

Oui, Madame, et je l'ai élevé comme un prince. Tous les ans il avait les premiers prix au concours général; maintenant il fait son droit; et je croyais qu'avec son esprit, ses dix-huit ans et sa jolie figure, il me serait facile de l'établir; eh bien! je ne peux en venir à bout, et c'est ce qui me désespère. Tous les pères de famille sont à présent si exigeants.

AIR : *Ces Postillons.*

Il faut près d'eux, en fait de mariage,
Cent mille écus, pour être de leur choix;
Si maintenant les époux en ménage
Étaient du moins plus heureux qu'autrefois!...
Mais cette hausse et soudaine et bizarre
Ne permet pas qu'on soit jamais au pair,
Car tous les jours le bonheur est plus rare,
Et coûte bien plus cher.

Il est vrai que je ne suis pas répandu dans le grand monde; mais vous, Madame, qui recevez la meilleure société de Paris, tâchez de me trouver cela, et de marier mon pupille. Vrai, ce sera une bonne action.

URSULE.

Je vous remercie de votre confiance; mais vous me chargez là d'une commission...

PHILIPPON.

Je sais que vous ne partagez point mon enthousiasme pour Léon : vous avez contre lui quelques préventions.

URSULE.

Moi! Qui peut vous faire croire?

PHILIPPON.

Je l'ai vu dans vingt occasions. S'il commet quelques étourderies, quelques inconséquences, vous ne lui en passez aucune; vous êtes sans pitié sur ses défauts, souvent même vous le tournez en ridicule, et cela me fait de la peine, parce que je n'ai pas assez d'esprit pour le défendre contre vous. Enfin le pauvre garçon me disait encore, il y a quelque temps, d'un

air désolé, qu'il ne savait d'où provenait la haine que vous aviez contre lui.

URSULE.

Moi, de la haine!

PHILIPPON.

Je sais bien que ce n'est pas vrai : mais il a une imagination qui exagère tout. Prouvez-lui qu'il se trompe en lui faisant faire un bon mariage.

URSULE.

C'est assez difficile; d'abord, il n'a rien.

PHILIPPON.

Il a bien un parent éloigné, immensément riche, mais qui se soucie fort peu de lui, et qui n'a jamais voulu le voir; ainsi, de ce côté, il n'a rien à attendre : mais on peut parler des bonnes qualités de mon pupille, de son excellent cœur, de sa sagesse...

URSULE.

Pour cela vous permettrez de ne pas m'avancer.

PHILIPPON.

Eh quoi! Madame...

URSULE.

J'espère que cette fois vous ne m'accuserez pas de préventions, et que son aventure avec madame de Melval...

PHILIPPON.

Comment! Madame, vous y pensez encore?

URSULE.

Il me semble que c'est assez public, une aventure au bal de l'Opéra.

PHILIPPON.

D'abord, ça n'est peut-être pas vrai; et puis d'ailleurs nous avons Alcibiade, qui certainement était un gaillard, ce que nous appelons un franc étourdi; et ça ne l'a pas empêché d'être un homme de mérite. Et vous, Madame, qui d'ordinaire êtes bonne et intelligente, je me rappellerai toujours la manière dont vous avez traité Léon à ce sujet; il y avait au moins vingt personnes dans votre salon : et tout ce que la raillerie a de plus cruel, vous l'avez employé contre ce pauvre jeune homme, qui, rouge, et les yeux baissés, osait à peine vous répondre, et qu'un instant après j'ai trouvé dans votre jardin, pleurant tout seul à chaudes larmes.

URSULE.

Quoi, vraiment! Ce pauvre Léon! Ah! s'il en est ainsi, j'en suis bien fâchée; car mon intention était de plaisanter.

PHILIPPON.

En attendant, il n'a plus osé se présenter chez vous; mais il vient aujourd'hui.

URSULE.

Que dites-vous? est-ce qu'il vient au château?

PHILIPPON.

Oui; je lui ai envoyé ce matin un exprès : Clairval a des projets sur lui. Un agent de change! cela peut lui être utile; et puis il a une fille à marier.

URSULE.

Eh quoi! vous penseriez...

PHILIPPON.

Moi, je pense à tout. Nous avons ici M. Dermont, le receveur des domaines, qui a deux filles charmantes! mademoiselle Juliette et mademoiselle Malvina. Il ne faut rien négliger.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Jamais pour moi je n'aimai la richesse;
Mais pour Léon, ah! c'est bien différent;
Pour lui, l'ambition me presse;
Pour lui, je crois, je deviens intrigant.
Les démarches, les soins, la gêne,
Tout se compense et tout est ennobli;
Car je me dis : Pour moi sera la peine,
Et le profit sera pour lui.

Mais, tenez, c'est lui-même que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

PHILIPPON.

Le voilà donc, ce cher enfant! y a-t-il longtemps que je ne l'ai vu!

LÉON.

Bonjour, mon ami; que c'est aimable à vous de m'avoir fait inviter! car, dans ce moment, Paris est ennuyeux à la mort.

apercevant Ursule. Mille pardons, Madame, de ne pas vous avoir d'abord présenté mes hommages.

URSULE.

Je suis enchantée, monsieur Léon, de vous rencontrer chez Clairval; il est plus heureux que moi : car je n'ai pas eu l'avantage de vous avoir à ma dernière soirée.

LÉON.

Pardon, Madame, je n'avais pas reçu de billet.

URSULE.

Je ne pensais pas que cela fût nécessaire.

PHILIPPON.

Sans doute; ne sommes-nous pas des amis de la maison? et depuis longtemps!... votre mari avait autrefois tant de bontés pour nous. Quand Léon était au collége, et qu'il sortait, les dimanches et fêtes, c'était ou chez moi, ou chez vous.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Ne connaissant que mon histoire ancienne,
Je le formais dans mes doctes discours,
Aux vieilles mœurs et de Rome et d'Athène,
Et vous, Madame, à celles de nos jours.
C'est fort utile : aussi notre jeune homme,
En profitant de nos doubles avis,
Apprend chez moi comme on plaisait à Rome,
Chez vous comme on plaît à Paris.

(*A Léon.*)

Ah çà! je vais prévenir Clairval de ton arrivée.

LÉON.

J'y vais avec vous.

PHILIPPON.

Eh! non, peut-être a-t-il du monde, reste ici au salon avec Madame, tiens-lui compagnie si elle veut bien le permettre, et tâche d'être aimable. Je reviens à l'instant. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

URSULE, LÉON.

LÉON, *à part, d'un air troublé.*

Ah! mon Dieu! si j'avais su qu'il dût me laisser seul avec elle. (*Haut.*) Mon tuteur est bien bon, Madame, mais je suis sûr vous déranger.

URSULE, qui s'est assise auprès de la table à gauche, et qui a pris son ouvrage.

Du tout; je suis à travailler : mais vous pouvez prendre un livre.

LÉON, sans remuer de place.

Oui, Madame.

URSULE.

Car j'aurais peur que ma conversation ne vous amusât pas beaucoup.

LÉON, sans l'écouter.

Oui, Madame.

URSULE.

La réponse est honnête, Léon! eh bien! monsieur Léon, où êtes-vous? ne m'entendez-vous pas?

LÉON.

Non, Madame; je vous regardais : je ne me doutais pas ce matin de tout mon bonheur.

URSULE.

N'avez-vous pas reçu une lettre, une invitation de votre tuteur?

LÉON.

Eh! mon Dieu! non; mais au milieu de la route, j'ai rencontré André, qui m'a dit que M. Clairval m'attendait ici. Jugez de ma joie, moi qui y venais.

URSULE.

Comment! Monsieur, vous auriez osé, sans invitation, vous présenter ici?

LÉON.

Oh! non, Madame, j'y serais peut-être venu, mais je ne serais pas entré : j'aurais fait comme hier.

URSULE.

Il paraît que Monsieur nous fait l'honneur de venir souvent dans ce pays? On dit que madame de Melval a une terre dans les environs.

LÉON.

Elle l'a vendue, Madame.

URSULE.

Ah! elle l'a vendue!

LÉON.

Et autant se promener de ce côté que de celui du bois de Boulogne. Depuis Alfort, où j'ai rencontré André, la route est

si belle! une avenue magnifique! Je suis sûr que j'ai fait le trajet en un quart d'heure.

URSULE.

Y pensez-vous? près de deux lieues.

LÉON.

J'ai un si bon cheval : il va comme le vent; et puis je ne monte pas mal; il est vrai que je me suis laissé tomber.

URSULE, se levant vivement et avec effroi.

Que dites-vous?

LÉON.

Rien qu'une fois, par distraction; c'est ma faute, Madame, je pensais à autre chose.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quand on voyage de la sorte,
Et l'impatience et l'espoir
Font qu'en idée on se transporte
Auprès des gens que l'on va voir.
Oui, ce bonheur que l'on ignore,
Je l'ai tout à l'heure éprouvé;
Mon coursier galopait encore
Que déjà j'étais arrivé.

URSULE.

A-t-on idée d'une pareille imprudence? exposer ainsi ses jours! car songez donc que vous pouviez vous tuer.

LÉON.

Vous avez raison; j'en aurais été bien fâché, surtout maintenant, car je suis bien heureux.

URSULE.

Et pourquoi?

LÉON.

Parce que vous venez de me gronder comme autrefois. Autrefois, Madame, vous daigniez m'aider de vos conseils, de votre amitié. Ce temps-là est bien loin! et je ferais maintenant toutes les folies du monde, sans que vous prissiez la peine de m'adresser un reproche.

URSULE, allant se rasseoir.

Mais c'est assez naturel. Quand vous n'étiez encore qu'un écolier, mon mari et moi, qui vous portions beaucoup d'intérêt, pouvions nous permettre de vous donner quelques avis; mais maintenant, vous n'en avez plus besoin.

LÉON.

Au contraire, Madame, plus que jamais; et si vous ne venez pas à mon secours, je suis un homme perdu!

URSULE, vivement.

Vous avez besoin de moi? eh bien! Monsieur, pourquoi ne pas le dire tout de suite? Ai-je donc l'air si effrayant? (Lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle.) Prenez cette chaise; allons, venez ici, et contez-moi cela.

LÉON.

Eh bien! Madame, j'étais hier dans une brillante soirée, tous les jeunes gens de ma connaissance entouraient la table d'écarté; par amour-propre, j'ai voulu faire comme eux; pour la première fois de ma vie, j'ai joué sur parole, et j'ai perdu une somme énorme!

URSULE.

Malheureux! et combien?

LÉON.

Trois cents francs.

URSULE, riant.

Tant que cela?

LÉON.

Ce n'est rien pour vous qui avez trente ou quarante mille livres de rentes; mais moi... Et le plus terrible, c'est qu'il faut le dire à M. Philippon, à mon tuteur. Il a si bonne opinion de moi, qu'il va se mettre dans une colère...

URSULE.

Eh bien! que puis-je faire?

LÉON.

Chargez-vous de le lui apprendre, et de plaider ma cause. Dites-lui que c'est l'usage, que tous les jeunes gens en font autant, je suis certain qu'il vous croira, qu'il me pardonnera.

URSULE.

Si j'étais sûr que désormais...

LÉON.

Oh! je vous jure... me voilà corrigé.

Air de *Céline*.

Si par une erreur passagère
Un instant je fus emporté,
La raison me fut toujours chère.

URSULE, souriant.

Que dites-vous?

LÉON, se levant.

La vérité.
Sur la raison je me réglai sans cesse;
Mais j'ai du malheur, car, hélas!
(Regardant Ursule.)
De tout temps j'aimai la sagesse :
C'est elle qui ne m'aime pas.

PHILIPPON, qu'on entend en dehors.

C'est bon; je vais lui parler.

LÉON.

C'est mon tuteur; je vous laisse avec lui. Vous me promettez, n'est-il pas vrai?... Ah! jamais je n'ai été plus heureux. (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

URSULE, PHILIPPON.

PHILIPPON.

Je suis enchanté, Madame, de vous retrouver encore ici. Où est donc Léon?

URSULE.

Léon? je ne sais, il y a longtemps qu'il est passé dans le jardin.

PHILIPPON.

Tant mieux, car devant lui je n'aurais pas osé m'expliquer. Je vous disais bien ce matin que vous aviez contre lui de l'antipathie, et j'en ai maintenant la preuve. Clairval, avec qui je viens de causer, avait pour lui des projets d'établissement : il voulait lui donner une de ses cousines, et c'est vous, Madame, qui l'en avez dissuadé.

URSULE, avec embarras.

Moi, je ne dis pas non. Mais ce mariage était peu convenable; et d'ailleurs, pour l'empêcher, il y avait des motifs inutiles à vous apprendre.

PHILIPPON, avec mystère.

Nous les connaissons comme vous.

URSULE.

Que voulez-vous dire?

PHILIPPON.

Voyez comme vous êtes injuste! vous croyiez que Léon aimait madame de Melval : il n'y pense seulement pas.

URSULE.

Vraiment? Eh! mon Dieu! je l'ai dit, parce qu'on le disait, sans y attacher d'importance.

PHILIPPON.

Il aime ailleurs. Nous avons ici M. Dermont, le receveur, un ami du père de Léon; il a deux filles charmantes, que mon pupille a connues très-jeunes : c'est l'une d'elles qu'il aime.

URSULE.

Vous en êtes bien sûr?

PHILIPPON.

Oui, vraiment. Il s'est trouvé l'autre semaine avec M. Dermont à une partie de chasse, et lui a parlé, avec beaucoup de trouble et de timidité, du bonheur d'être de sa famille. Il connaissait, disait-il, quelqu'un qui serait bien heureux d'être son gendre, enfin, ce qu'on dit en pareil cas; et il allait faire la demande formelle; mais M. Dermont, en homme prudent et beau-père expérimenté, a rompu la conversation pour se donner le temps de préparer sa réponse et de prendre un parti. Il a consulté Clairval, qui m'a fait appeler. Nous en avons délibéré tous les trois, et si maintenant vous voulez nous seconder...

URSULE.

Moi, Monsieur, je ne vois pas à quoi je peux vous être utile.

PHILIPPON.

D'abord à connaître celle des deux sœurs dont il est amoureux! car nous ne savons pas encore laquelle; ensuite, pour décider la jeune personne, il faudrait... mais taisons-nous, car voici ces demoiselles.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, tenant un livre, et JULIETTE, un papier de musique.

(A l'entrée de Juliette et de Malvina, Ursule va s'asseoir auprès de la table à gauche, et Philippon va du côté de la table à droite.)

AIR : *Povera Signora* (du CONCERT A LA COUR.)

Oui, je vois
Qu'à ma voix
Il va sans peine.
Quel morceau!

Rien n'est beau
Comme cela!
Ah! ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! quel bonheur! sur la rive lointaine,
De confier son secret au vieux chêne!

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah! ah!
(Allant à Philippon.)
Oui, ma sœur,
Par malheur,
Est romantique.
(A Malvina.)
Jours et nuits
Tu gémis,
Et moi, je ris.
Ah! ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, à part.

L'une sourit, l'autre est mélancolique;
Faisons ici briller ma rhétorique.

ENSEMBLE.

PHILIPPON.

Notre projet, je crois, réussira.

JULIETTE, chantant.

Ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! ah! ah! ah!

PHILIPPON, aux deux demoiselles.

Vous avez ce matin des toilettes charmantes!

JULIETTE.

Ne m'en parlez pas! mon père veut toujours que nous soyons habillées de même, sous prétexte que nous sommes sœurs; c'est tyrannique : parce que je n'aime que le bleu; il me va très-bien.

MALVINA, soupirant.

Et moi, le rose.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Il faut, pour que je me mette
Selon mon goût et mes vœux,

Que ma sœur me le permette;
C'est souvent bien ennuyeux.

JULIETTE.

Entre sœurs on doit être unies,
Alors, quand on nous fait la cour,
Nous convenons de notre jour;
Et nous ne sommes jolies
Que chacune à notre tour.

(Allant à madame de Sainville.) Ah! vous voilà, Madame; puisque vous travaillez, nous allons en faire autant. (Elles s'assoient à droite, auprès de la table, et prennent leur ouvrage.)

PHILIPPON, prenant un livre sur la table, à droite.

Je ne dérange pas ces dames?

JULIETTE.

Nullement.

PHILIPPON, à part.

Comment entamer la conversation? (A Ursule.) J'espère que que vous allez m'aider un peu. (A Malvina.) Il me semble, mademoiselle Malvina, que vous n'êtes pas aujourd'hui d'une gaieté...

JULIETTE.

Ne faites pas attention, c'est par habitude : ma sœur pense qu'une jeune personne doit être mélancolique, c'est meilleur genre.

AIR du *Piége*.

Dans les salons, c'est la mode à présent.
De la gaîté craignant l'empire,
Ma sœur est heureuse en pleurant;
Pour s'amuser elle soupire,
Pour moi j'ai d'autres sentiments,
Je pense qu'une demoiselle
Doit toujours rire et laisser aux amants
Le soin de soupirer pour elle.

PHILIPPON.

Certainement, vous avez bien raison; mais votre sœur n'a pas tort; et hier encore, Léon, mon pupille, me faisait observer... (Bas, à Ursule.) Je crois que nous voilà. (Haut.) Léon, mon élève, me disait qu'il vous trouvait très-aimables.

JULIETTE.

Ah! vraiment?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un homme en noir, un homme de loi, qui demande à parler sur-le-champ à M. Philippon, pour une affaire importante.

PHILIPPON.

Juste au moment où j'allais me lancer; réponds-lui que je ne peux pas.

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur dit que ça regarde M. Léon.

PHILIPPON.

Mon pupille! j'y vais, je te suis, mon ami. Mesdemoiselles, vous voulez bien me permettre?... D'ailleurs, madame de Sainville a quelque chose à vous dire au sujet de Léon. (Bas, à madame de Sainville.) Vous le voyez, j'ai préparé cela adroitement, c'est à vous de continuer; je remets nos intérêts entre vos mains. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

URSULE, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! que veut-il dire?

URSULE.

Rien; vous le connaissez, il est toujours occupé de Léon; et il me demandait tout à l'heure ce que vous en pensiez.

JULIETTE.

Léon? il est gentil, n'est-ce pas, Malvina?

MALVINA.

Oh! oui!

JULIETTE.

Nous avons été presque élevés ensemble; et c'est un aimable jeune homme, très-doux et très-complaisant.

MALVINA.

Et qui nous fait toujours danser quand nous n'avons pas de cavalier.

JULIETTE.

Et puis il a de l'esprit, des connaissances; n'est-ce pas, Madame?

URSULE, affectant l'insouciance.

Vous trouvez? c'est singulier! Je ne sais pas, moi, je ne l'aimerais pas beaucoup; mais on ne peut pas disputer des goûts.

JULIETTE.

Permettez, je ne dis pas du tout que ce soit un phénix.

MALVINA.

Ni moi non plus.

URSULE.

A la bonne heure; car vous, Mesdemoiselles, qui d'ordinaire avez tant de jugement...

JULIETTE.

D'abord, son éducation a été très-négligée; il ne sait pas une note de musique.

MALVINA.

Et n'a jamais dansé par principes.

JULIETTE.

Souvent même il vous marche sur les pieds.

URSULE, riant.

Je dois convenir en effet que sa danse n'est pas très-romantique; (Sérieusement.) et puis, ce n'est pas pour en dire du mal, car ce n'est pas sa faute, mais enfin il n'a aucune fortune.

MALVINA.

C'est vrai; je ne pensais pas à cela; et puisqu'il est question de lui, j'ai envie de vous faire une confidence et de vous demander un conseil.

URSULE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

MALVINA.

Apprenez, comme je suis l'aînée, que mon père m'a dit tout à l'heure de bien examiner si j'aimais M. Léon, parce que si je n'en veux pas pour mari, on le donnera à ma sœur.

JULIETTE.

Eh bien! voilà qui est aimable. Je vous préviens, ma chère, que vous pouvez le garder: je n'en veux pas.

MALVINA.

Eh bien! Mademoiselle, ni moi non plus. D'ailleurs, je crois que M. Auguste, un jeune notaire, me fait la cour, et qu'il a des intentions.

JULIETTE.

Raison de plus; si ma sœur fait un beau mariage, si elle

épouse M. Auguste, qui a de la fortune, à coup sûr, je n'épouserai pas M. Léon, qui n'a rien : ça serait déchoir.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Ma sœur aurait un équipage
Et brillerait par ses atours;
Loin de souffrir un tel partage,
Au célibat vouant mes jours,
J'aimerais mieux que, pour toujours,
Chacune de nous restât fille.

MALVINA, effrayée.

Quoi! rester filles toutes deux.

JULIETTE.

Oui, vraiment... si c'est ennuyeux,
Du moins on s'ennuie en famille.

Je m'en rapporte à Madame.

MALVINA.

Et moi aussi.

URSULE.

Dès qu'il s'agit d'un sujet aussi important, je n'ai point de conseils à vous donner.

JULIETTE.

C'est égal, je suis sûre que vous êtes de mon avis, car je me rappelle la manière dont vous me parliez de M. Léon.

MALVINA.

Eh! mon Dieu! ma sœur, je l'aperçois dans la grande allée; il vient de ce côté : je ne veux pas qu'il me voie.

URSULE.

Ni moi non plus. Faites comme vous l'entendrez; je n'y suis pour rien. (Malvina sort par le fond, et Ursule par la porte à gauche.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis LÉON.

JULIETTE, seule.

A merveille! ces dames m'abandonnent, et me voilà seule chargée de la rupture; mais c'est égal, je veux agir franchement, et tout avouer à Léon. Il est trop juste pour ne pas comprendre mes motifs.

LÉON, entrant par la porte à droite.

Ah! vous voilà, mademoiselle Juliette; où sont donc toutes ces dames?

JULIETTE.

Je pense qu'elles sont à leur toilette; mais écoutez-moi, Léon, j'ai à vous parler d'une affaire importante : j'ai appris qu'on voulait nous marier.

LÉON.

Que dites-vous? nous marier!

JULIETTE.

Eh! oui; c'est l'intention de mon père, de toute la famille : on veut que vous épousiez moi ou ma sœur. Est-ce que vous ne saviez pas?

LÉON.

Du tout : en voici la première nouvelle.

JULIETTE.

Est-ce étonnant qu'il ne soit pas prévenu! Eh bien! écoutez-moi. Nous avons été élevés ensemble; nous nous aimons d'amitié : je pense alors qu'il faut nous expliquer sans façons et sans détours.

LÉON.

Vous avez raison.

JULIETTE.

Je vous avouerai avec franchise que ce mariage-là me contrarierait beaucoup.

LÉON.

Eh bien! et moi aussi.

JULIETTE, *étonnée.*

Comment! Monsieur...

LÉON.

Puisque nous avons promis de tout dire.

JULIETTE.

C'est égal, ce n'est pas bien à vous; moi qui comptais que vous alliez être fâché.

AIR de *Turenne.*

Ne fût-ce que par politesse.

LÉON.

J'ai dû céder aux lois que vous dictez;
Mais que vous font mes vœux et ma tendresse,
Vous qui tous les jours ne voyez
Que trop d'hommages à vos pieds.

JULIETTE.

Quoiqu'on en ait d'assez amples récoltes,

Lorsque l'on dit : *Ne m'aimez plus jamais,*
On prétend bien qu'on obéira... mais
On compte un peu sur les révoltes.

LÉON.

Eh bien! j'obéis en murmurant.

JULIETTE.

A la bonne heure. Apprenez donc un grand secret : ma sœur aime M. Auguste, un jeune notaire, qui n'est pas très-beau; mais sa charge est payée, aussi je crois que le jeune homme ne voudra pas.

LÉON.

Au contraire, Auguste en est amoureux. Comme il sait que je suis bien avec votre père, il m'avait prié de lui parler de son amour pour mademoiselle Malvina; je lui en ai bien dit quelques mots la semaine dernière, mais nous étions à la chasse : je trouverai une meilleure occasion. Achevez votre confidence. N'auriez-vous pas aussi quelques projets?

JULIETTE, sérieusement.

Du tout, Monsieur; une jeune personne à marier ne choisit pas : elle attend. J'aimerai celui que mes parents me donneront; bien entendu qu'il aura une belle fortune, ou un état dans le monde : parce qu'enfin vous, Léon, vous êtes bien aimable, mais vous n'avez rien.

LÉON.

C'est ma foi vrai! voici la première fois que j'y pense. C'est d'abord un obstacle, mais il y en a bien d'autres : apprenez que je suis amoureux, et depuis bien longtemps.

JULIETTE.

Comment! il se pourrait?

LÉON, lui faisant signe de se taire.

Chut! vous êtes la première personne à qui j'en aie parlé.

JULIETTE.

La première, bien vrai? Allons, c'est une consolation, et il est toujours agréable d'être la première dans un secret. Eh bien! Monsieur?

LÉON.

Je l'aime depuis que j'existe, depuis que je me connais; j'étais encore au lycée.

JULIETTE.

Voyez un peu comme on est avancé dans les pensions de jeunes gens.

LÉON.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Une existence inconnue et nouvelle
S'ouvrait alors et brillait à mes yeux ;
J'étais tremblant, interdit auprès d'elle,
Et quoique, hélas ! bien malheureux,
Ce malheur-là, c'était le bonheur même :
Mourir pour elle m'eût charmé !
Si l'on est ainsi quand on aime,
Qu'est-ce donc quand on est aimé ?

Notez bien qu'étant au collége, je ne pouvais la voir que les dimanches ; aussi, pour sortir, il fallait de bonnes places, et j'étais toujours le premier.

JULIETTE.

C'est donc cela que vous avez fait de si bonnes études !

LÉON.

Mais sans doute ; et mon pauvre professeur qui était enchanté ! il croyait que c'était pour lui ; il est vrai que le mari m'aimait beaucoup.

JULIETTE.

Comment ! Monsieur, il y avait un mari ?

LÉON.

Certainement ; mais il n'y en a plus : elle est veuve.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait...

LÉON.

Eh ! oui, vraiment : madame de Sainville.

JULIETTE.

Quoi ! c'est elle que vous aimez ? Ah ! le pauvre jeune homme !

LÉON.

En quoi donc suis-je à plaindre ?

JULIETTE.

C'est qu'elle ne peut pas vous souffrir.

LÉON.

Que dites-vous ?

JULIETTE.

L'exacte vérité. L'autre jour, dans le salon, elle vous a traité d'une manière dont nous avons été tous indignés ; et

tout à l'heure encore, lorsqu'il était question de notre mariage, c'est elle qui nous en a détournées.

LÉON, à part.

Ah! que je suis malheureux!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPON.

PHILIPPON, hors de lui.

Où est-il? où est-il? mon ami! mon cher Léon! Je te cherche partout... si tu savais... embrasse-moi d'abord.

LÉON.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPON.

D'excellentes nouvelles! d'excellentes, mon ami!

JULIETTE.

Ce pauvre homme! il me fait de la peine! (A Philippon.) Vous avez tort de vous réjouir : le mariage n'a pas lieu. Nous ne pouvons pas épouser Léon, il en convient lui-même, ainsi que madame de Sainville.

LÉON.

Oui, mon ami, il ne faut plus y penser.

PHILIPPON.

Il se pourrait? Madame de Sainville, qui devait parler en notre faveur! Quand je disais que cette femme-là nous en voulait. (A Juliette.) Vous, votre sœur... Ah! vous n'aimez pas mon pupille! il ne vous convient pas... Eh bien! tant mieux, tant mieux, Mademoiselle.

JULIETTE.

Et lui aussi! Eh bien! ils sont honnêtes!

PHILIPPON.

Grâce au ciel, il peut maintenant se passer de tout le monde. (A Léon.) Viens, te dis-je.

LÉON.

Et pourquoi faire? Où me conduisez-vous?

PHILIPPON.

Tu le sauras. Il y a ici, au château, un homme d'affaires, un notaire, qui arrive de Paris... Dieu! quel honnête homme! (A Juliette.) Ah! vous le refusez! ah! vous refusez mon pupille... Je suis bien votre serviteur, et lui aussi. (Il sort, en emmenant Léon.)

SCÈNE XI.

JULIETTE, seule.

A qui en a-t-il donc, ce M. Philippon? Un homme d'affaires! un honnête homme!... Ah çà! il perd la tête; je ne l'ai jamais vu aussi vif. Mais il est bien étonnant qu'on se permette de demander une jeune personne en mariage, et qu'on n'y tienne pas plus que cela.

SCÈNE XII.

JULIETTE, URSULE.

URSULE.

Eh bien! qu'est-il arrivé?

JULIETTE.

C'est déjà fini : le mariage est rompu; quand je me mêle de quelque chose...

URSULE.

Il a dû être désolé.

JULIETTE.

Pas trop, parce qu'il y a des nouvelles que nous ne savions pas. D'abord, M. Auguste est son ami intime, et l'avait chargé de demander en mariage ma sœur Malvina.

URSULE, vivement.

Il se pourrait?

JULIETTE.

J'étais bien sûre que cela vous étonnerait. Oui, Madame, elle sera mariée la première; son système de mélancolie lui a réussi. C'est fini, dès demain je ne ris plus.

URSULE.

Et Léon?

JULIETTE.

Oh! c'est bien autre chose, et vous ne vous douteriez jamais : il est amoureux.

URSULE, avec émotion, mais froidement.

Ah!... il vous a avoué.

JULIETTE.

Oui, Madame, et le plus amusant, c'est qu'il est amoureux de vous.

URSULE.

De moi? quelle folie! Vous voulez rire sans doute. Je ne crois pas aux passions subites, surtout à son âge.

JULIETTE.

Ah! bien oui; ça date de loin : c'est quand il était au collége, avant sa rhétorique.

URSULE.

Quel enfantillage! j'espère que vous vous êtes moquée de lui?

JULIETTE.

Je n'y ai pas manqué; et, pour l'achever, je lui ai raconté tout ce que vous aviez dit de lui : qu'il était gauche, sans usage; qu'il n'avait pas d'esprit...

URSULE.

Comment! vous vous seriez permis?..

JULIETTE.

Oui, Madame; c'était un service à lui rendre : et je ne lui ai pas laissé ignorer l'antipathie et la haine que vous aviez pour lui.

URSULE.

Je vous demande qui vous avait priée de lui faire un tel aveu?

JULIETTE.

C'est que vingt fois je vous ai entendue parler ainsi; et tout à l'heure encore...

URSULE.

J'ai pu, entre nous, dans votre intérêt, par amitié, dire de lui des choses qu'il était inutile d'aller lui répéter... Que va-t-il penser maintenant?... car, c'est comme un fait exprès, vous, son tuteur, tout le monde semble s'entendre pour lui apprendre que je le déteste.

JULIETTE.

Puisque c'est vrai.

URSULE, avec impatience.

Certainement... c'est vrai, et dans ce moment, plus que je ne puis dire. Mais où est la nécessité de se faire des ennemis, d'exciter des haines? Apprenez, Mademoiselle, que dans le monde, dans la société, on peut souvent être en guerre, mais on ne la déclare jamais.

JULIETTE.

Si vous allez me parler politique...

URSULE.

Non, Mademoiselle, il ne s'agit pas de cela : mais vous êtes cause que ce jeune homme va me prendre en aversion.

JULIETTE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux; et si j'étais à sa place... Ah! mon Dieu! il doit être quatre heures.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Et ma toilette ici qui me réclame;
Il faut une heure au moins pour l'achever;
Celui de qui je dois être la femme
Est quelque part... il n'est plus qu'à trouver.
J'ignore, hélas! tant je suis peu coquette,
Quand à mes yeux s'offrira ce mari...
Mais chaque jour je soigne ma toilette,
En me disant : « c'est peut-être aujourd'hui. »

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

URSULE, seule.

C'est une chose inconcevable! et l'on ne s'imagine pas à quel point les jeunes personnes sont inconséquentes! Vous verrez ce dont elle sera cause. Pour dissuader M. Léon, je vais être obligée de lui dire moi-même que je ne le hais pas; et avouer à un jeune homme qu'on ne le hait pas, je vous demande ce que cela signifie? Autant lui dire : Monsieur, je vous... Et pour me justifier d'une fausseté, je vais peut-être commettre un mensonge; car vraiment je n'en suis pas sûre... Et s'il abusait d'un pareil aveu? s'il en réclamait le prix? L'a-t-il mérité? n'a-t-il pas lui-même bien des torts? M'aimer depuis si longtemps, sans en rien dire, et aller le confier à cette petite fille! Me compromettre ainsi! c'est impardonnable!... Mais lui laisser croire que je le hais! que j'ai voulu lui nuire! ah! je n'en ai pas le courage! et quoi qu'il m'en coûte... Le voici; allons, faisons-lui cet aveu.

SCÈNE XIV.

URSULE, LÉON, entrant par le fond.

LÉON.

Je viens, Madame, vous faire mes adieux.

URSULE.

Quoi! vous partez?

LÉON.

Mon tuteur m'emmène à l'instant même à Paris pour une affaire importante. Je voulais m'éloigner sans vous revoir mais je vous ai entendu accuser d'une trahison à laquelle je ne puis ajouter foi, surtout après la manière dont vous m'avez accueilli ce matin; et je viens vous demander à vous-même de démentir de pareilles calomnies.

URSULE.

Quelles sont-elles?

LÉON.

Je n'ignore pas combien je vous suis indifférent; depuis longtemps je n'ai plus de droits à votre amitié; mais en quoi aurais-je mérité votre haine?

URSULE, à part.

Nous y voilà.

LÉON.

Est-il vrai que vous avez fait rompre un mariage qu'à mon insu on projetait pour moi?

URSULE.

Oui, Monsieur.

LÉON.

Quoi! vous ne le niez pas?

URSULE.

Léon, je vous ai dit la vérité; mais vous ne pouvez connaître les motifs qui me faisaient agir.

LÉON.

Parlez.

URSULE.

Plus tard je vous les dirai, je vous le promets, ce soir, demain; en attendant, ne partez pas, restez encore, je vous en prie.

LÉON.

Je ne le puis, Madame.

URSULE.

Quelle affaire si importante vous rappelle à Paris?

LÉON.

Deux mots expliqueront le changement survenu dans ma situation : depuis quelques moments je ne suis pas plus heureux, mais je suis plus riche.

URSULE.

Que dites-vous?

LÉON.

Jusqu'ici, grâce aux bontés de mon tuteur, je ne m'étais pas aperçu de mon manque de fortune; d'aujourd'hui seulement j'ai vu à quels dédains, à quelles humiliations il m'exposait! J'ai vu qu'il n'y avait pour moi ni amour, ni amitié à espérer, et je voulais fuir à jamais un monde qui me repoussait, lorsque M. Philippon est venu me retenir, me consoler. « Tu n'as besoin de personne, m'a-t-il dit : tu as maintenant « cent mille écus qui t'appartiennent : avec cela, maintenant, « toutes les femmes vont t'adorer! »

URSULE, à part.

Grands dieux! qu'allais-je faire?

LÉON.

Il paraît qu'un parent éloigné m'a laissé cette fortune, qui me revient comme à son seul héritier; c'est du moins ce que nous a annoncé un homme d'affaires, qui arrivait de Paris, et nous y retournons à l'instant.

URSULE, très-émue.

C'est bien... il suffit... je ne vous retiens plus.

LÉON.

Et cependant, Madame, vous aviez daigné me promettre...

URSULE.

Non, Monsieur; depuis, j'ai réfléchi... ce serait une explication inutile, à laquelle vous auriez raison de ne pas croire, et je n'aurais que la honte d'avoir voulu vous persuader.

LÉON.

Mais tout à l'heure, Madame, vous vouliez me dire...

URSULE.

Je ne le puis plus... Partez, Monsieur... oubliez-moi; et puissiez-vous trouver dans la richesse qui vous arrive tout le bonheur que vous méritez!

LÉON.

Quoi! Madame, ce sont là vos derniers adieux?

URSULE.

Oui, Monsieur.

LÉON, s'éloignant.

Ah! tout est fini pour moi! (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XV.

URSULE, seule.

Que je suis malheureuse! A-t-on jamais vu une fortune

arriver plus mal à propos?... Ils ont tellement répété que je le détestais, que c'est maintenant une chose convenue, établie. Et j'irais lui dire que je l'aime, au moment où il devient riche; surtout avec les idées que lui a données ce M. Philippon, qui maintenant ne peut pas me souffrir!... Un honnête homme, je ne dis pas non, mais un vieux professeur qui ne sait que le grec, et qui n'entend rien aux femmes.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Oui, pourra-t-il croire jamais
Qu'on aime encor ceux qu'on déteste?
Je le vois trop... ce coup funeste
Va renverser tous mes projets.
Comment croirait-il que je l'aime?
Comment le prouver désormais?
Ah! quel bonheur si je pouvais
Aujourd'hui le perdre moi-même...
Afin de le sauver après!

Oui, cette fortune est un obstacle invincible, et tant qu'elle existera... Quelle idée! si je pouvais le ruiner!... j'espère qu'après cela il ne doutera plus de ma tendresse. Est-ce lui?.. non : c'est Juliette.

SCÈNE XVI.

URSULE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame! Madame! voici bien d'autres nouvelles! Il n'est question que de cela au château : Léon vient de faire un héritage.

URSULE.

Eh! mon Dieu! croyez-vous que je ne le sache pas?

JULIETTE.

C'est qu'il hérite de trois ou quatre cent mille francs!

URSULE, avec impatience.

Eh bien! après?

JULIETTE.

Après, après; c'est que cela change bien les choses! On ne pouvait lui reprocher que son manque de fortune, car, excepté cela, Léon est très-gentil; c'est un charmant cavalier, et, vous avez beau dire, je n'ai jamais partagé vos préventions contre lui.

URSULE.

Eh bien! par exemple! ne voulez-vous pas l'épouser?

JULIETTE.

Pourquoi pas, puisqu'il en était question? Mais c'est qu'il y a déjà des obstacles : on dit que M. de Clairval, le maître du château, va lui donner sa fille.

URSULE.

Il se pourrait?

JULIETTE.

Et ce n'est pas bien à lui, ce n'est pas délicat, parce qu'enfin mes parents avaient des vues antérieures; et puis il y a encore ma sœur Malvina qui me donne des inquiétudes... Certainement, elle aurait bien épousé M. Auguste, mais elle ne l'aime pas beaucoup; et maintenant, à cause des nouvelles idées... vous comprenez : elle pourrait revenir.

URSULE.

Allons, elles veulent toutes l'épouser à présent!

JULIETTE.

Mais, si vous êtes assez bonne pour me seconder, je crois qu'on peut faire manquer tous ces mariages-là.

URSULE, *vivement.*

Vraiment? Eh! mon Dieu! ma chère amie, je serai charmée de vous rendre service; mais par quels moyens? Je suis si peu au fait de tout ce qui arrive!

JULIETTE.

Oh! je vais vous donner des détails; vous sentez bien que je me suis informée. D'abord, c'est un vieux baron, M. de Saint-Clair.

URSULE.

Que dites-vous? le baron de Saint-Clair? celui qui vient de mourir?

JULIETTE.

Oui, Madame; c'est lui qui donne toute sa fortune à Léon; c'est-à-dire il la lui donne, c'est malgré lui, et sans le vouloir, parce qu'il en avait disposé par testament en faveur d'une autre personne; mais cette personne, qu'on ne nomme pas, et qui même ne veut pas être nommée, renonce généreusement à la succession : alors elle revient à Léon, qui, quoique arrière-cousin, se trouve, dit-on, le seul héritier, et alors...

URSULE.

Ah! que je suis heureuse!

JULIETTE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

URSULE.

Rassurez-vous, je ferai manquer le mariage.

JULIETTE.

Il se pourrait? Dieu! que vous êtes bonne!

URSULE.

Non, pas tant que vous croyez. Mais comment savez-vous tout cela?

JULIETTE.

Par M. Derfort, un notaire.

URSULE.

Mon homme d'affaires.

JULIETTE.

Il arrive de Paris pour annoncer cette bonne nouvelle; et Léon va se trouver maître de toute la fortune, dès que la renonciation sera signée.

URSULE.

Grâce au ciel, elle ne l'est pas encore. (Se mettant à table à droite, et écrivant.)

JULIETTE.

Que faites-vous donc?

URSULE.

C'est l'affaire d'un instant. (Écrivant.) Tenez, ma chère amie, ayez la bonté de porter ceci à M. Derfort, le notaire; je pense que cela suffira.

JULIETTE.

Quoi! Madame, vous croyez que ce papier empêchera le mariage de mademoiselle de Clairval?

URSULE.

Oui, certes.

JULIETTE.

Oh! que je suis contente! Tenez, voici M. Philippon, je vous laisse avec lui, et je reviens à l'instant. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

URSULE; PHILIPPON, entrant par la porte à droite.

URSULE, à part.

Oh! mon Dieu! qu'a donc M. Philippon, et d'où vient cet air sombre et rêveur?

PHILIPPON, voulant se retirer.

Votre serviteur, Madame.

URSULE.

Eh quoi! vous me fuyez?

PHILIPPON.

Oui, Madame; car moi je suis franc et loyal, et quand j'ai à me plaindre des gens, quand je n'ai plus d'amitié pour eux, je le dis à eux-mêmes, et ne cherche point en secret à les desservir; je ne sais pas si je me fais comprendre.

URSULE.

Parfaitement; mais je ne pense pas que, quant à présent du moins, vous ayez contre moi de nouveaux sujets de plainte.

PHILIPPON.

Si, Madame, et je ne vous le pardonnerai jamais. Malgré la fortune qui lui sourit, malgré l'héritage qu'il vient de faire, Léon est le plus malheureux des hommes : je voulais le marier à mademoiselle de Clairval, tout le monde y consentait; lui seul refuse : cela lui est impossible.

URSULE.

Pour quelle raison?

PHILIPPON.

Vous me le demandez! pour vous, Madame! pour vous seule, qui êtes cause de tous ses chagrins.

AIR : *A soixante ans.*

Malgré vos torts, dont il convient lui-même,
Son cœur ne rêve et ne pense qu'à vous;
C'est toujours vous, c'est vous seule qu'il aime.
(Ursule fait un mouvement de joie.)
Et je ne puis maîtriser mon courroux,
Lorsque je vois qu'un fol amour l'enflamme,
Lorsque je vois les maux qu'il doit souffrir;
Et de fureur ce qui me fait frémir...

URSULE.

Qu'est-ce donc?

PHILIPPON, indigné.

C'est qu'en m'écoutant, Madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir;
Oui, je le vois, en m'écoutant, Madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir.

URSULE.

Moi, Monsieur? En tout cas, vous ne pouvez pas dire qu'il y ait séduction de ma part.

PHILIPPON.

Non, certes; mais patience, il finira par se guérir de son aveuglement. Moi, d'abord, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens que je lui dirai de vous tout le mal possible; et je ferai si bien qu'avant peu, je l'espère, Léon en aimera une autre; il est riche, il l'épousera.

URSULE.

Il l'épousera... c'est si je veux!

PHILIPPON.

Comment! si vous voulez?

URSULE.

Oui, cela dépend de moi; et quant à cette fortune dont vous parlez, il ne la possèdera peut-être pas longtemps.

PHILIPPON.

Et qui pourrait la lui enlever?

URSULE.

Moi, Monsieur.

PHILIPPON.

Vous voulez plaisanter?

URSULE.

Du tout, je parle sérieusement.

PHILIPPON.

S'il était vrai... si vous osiez... je ne sais, dans ma fureur...

URSULE.

Calmez-vous, vous le verrez; et loin d'être furieux, vous serez ravi, enchanté! et lui aussi; c'est moi qui vous en préviens.

PHILIPPON.

Eh bien! par exemple...

URSULE.

Tenez, le voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON, venant par la droite.

LÉON, à Philippon.

Je vous cherchais, mon ami; partons.

PHILIPPON, le regardant.

Qu'as-tu donc? et d'où vient ce trouble?

LÉON.

Nous nous étions flattés trop tôt... Mais le ciel m'est témoin que la perte de mes espérances n'est pas le coup le plus difficile à supporter!

PHILIPPON.

Que dis-tu? Comment! cet héritage...

LÉON.

Il ne faut plus y penser, je n'y ai pas de droit; lisez plutôt cette lettre que M. Derfort vient de me confier. (Pendant que Philippon lit.) Vous voyez que tout appartient à Madame.

PHILIPPON.

Qu'ai-je vu? Ce matin, cependant, elle avait eu la générosité d'y renoncer.

LÉON.

Il est vrai, mais Madame a changé d'avis quand elle a su que c'était moi.

PHILIPPON.

Alors, c'est fini. Cela n'est plus de la haine : c'est une guerre à mort! Quoi! Madame, vous n'êtes point satisfaite? Il vous faut encore la ruine totale de ce malheureux jeune homme! (A Léon.) J'espère qu'à présent, du moins, tu ne vas plus l'aimer?

LÉON.

J'y tâcherai, c'est tout ce que je peux vous promettre. Partons, rien ne peut plus me retenir. (Ils vont pour sortir.)

URSULE, doucement.

Léon! (Léon revient vivement sur ses pas.)

PHILIPPON.

Eh bien! où vas-tu donc?

LÉON.

Vous voyez bien qu'elle m'appelle.

PHILIPPON, le retenant.

Ce n'est pas vrai.

URSULE, à Léon.

Quoi! malgré tout le mal que je vous ai fait, vous ne pouvez encore me haïr? Je n'eusse osé l'exiger; mais je vous en remercie. Je suis fière d'inspirer un tel amour!

PHILIPPON.

Eh bien! alors, pourquoi lui enlever cet héritage?

URSULE.

Pourquoi? pour le lui donner.

LÉON.

Que dites-vous?

URSULE.

Je ne voulais épouser qu'un homme sans fortune : vous voyez bien, Monsieur, qu'il a fallu d'abord vous ruiner, et ce n'est pas sans peine.

LÉON, à ses genoux.

Ah! je suis trop heureux !

PHILIPPON, s'inclinant.

Madame, ce n'est pas à lui, c'est à moi de tomber à vos genoux!

Air de *la Robe et les bottes.*

Avec respect, c'est moi qui me prosterne ;
Vous l'épousez, quel bonheur pour nous deux!
Dans l'histoire ancienne ou moderne
Je n'ai pas vu de traits plus généreux.

URSULE.

Vous n'avez plus dessein, j'en suis certaine,
De me haïr?..

PHILIPPON.

Qui? moi?... je crois que si,
Et pour un rien j'aurais pour vous la haine
Que vous aviez tout à l'heure pour lui.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Qu'est-ce que je vois?

PHILIPPON.

Léon, mon pupille, qui fait un plus beau mariage que je n'eusse osé l'espérer : il épouse Madame.

JULIETTE.

Eh bien! par exemple! et ce dont nous étions convenues?

URSULE.

J'ai tenu ma parole : je vous ai promis qu'il n'épouserait pas votre sœur.

MALVINA.

Fi! Mademoiselle, c'est très-vilain! je vois maintenant pourquoi vous me disiez tant de bien de M. Auguste.

JULIETTE.

Moi, je vois pourquoi Madame nous disait tant de mal de M. Léon.

PHILIPPON.

Et moi, je n'ai rien vu; est-ce étonnant! je ne me suis pas un seul instant douté de tout cela!

URSULE.

Je le crois bien; aussi, écoutez votre horoscope, et tâchez de vous y résigner : vous serez toute votre vie un savant professeur, un parfait honnête homme, mais vous ne comprendrez jamais rien ni à l'amour, ni à la *haine d'une femme.*

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

LÉON, à Ursule.

Soyez mon guide et mon amie,
Par vous-même je viens de voir
Que bien souvent dans cette vie
Le silence était un devoir.
Employé qu'on met en vacance,
Pauvre époux dont on prend le bien,
Jeune amant que l'on récompense,
Ne dites rien,
Soyez prudents, ne dites rien.

MALVINA.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Mari, soyez docile et doux,
Parlez de votre amour extrême,
Mais sur le reste taisez-vous.
En hymen, souvent le silence
Vaut le plus aimable entretien;
Et quand il s'agit de dépense,
Ne dites rien,
Payez, Messieurs, ne dites rien.

JULIETTE.

Dans le monde, où, par l'apparence,
Souvent, hélas! on est séduit,
J'ai vu des banquiers d'importance
Qu'on prenait pour des gens d'esprit.
Oui, Messieurs, cet heureux mensonge
S'accrédite, grâce au maintien,

Mais pour que l'erreur se prolonge,
Ne dites rien,
Observez-vous, ne dites rien.

PHILIPPON.

Auteurs, qui voulez au Parnasse
Briller au nombre des élus,
Pour avoir la première place,
Pour voir vos rivaux confondus,
Pour que des plumes indiscrètes
Ne puissent trouver le moyen
De critiquer ce que vous faites,
Ne faites rien,
Auteurs prudents, ne faites rien.

URSULE, au public.

Si cette esquisse a su vous plaire,
Parlez-en... soyez indiscrets;
Mais quand ce soir je viens de faire
L'humble aveu de tous mes secrets...
S'ils ont mérité votre blâme,
S'ils vous ont déplu... songez bien
Que c'est le secret d'une femme,
N'en dites rien,
A vos amis n'en dites rien.

FIN DE LA HAINE D'UNE FEMME.

VATEL

OU

LE PETIT-FILS D'UN GRAND HOMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mazères

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 janvier 1825.

PERSONNAGES.

VATEL, maître d'hôtel.
CÉSAR VATEL, son fils.
CANIVET, intendant.
MANETTE, cuisinière.
LARIDON, cuisinier.

L'intérieur du laboratoire de Vatel; par la porte du fond, on voit l'escalier qui conduit aux cuisines; à la droite de l'acteur, les fourneaux, garnis de tout ce qui est nécessaire à la cuisine; du même côté, la porte qui conduit au dehors; à la gauche de l'acteur, et sur le premier plan, une porte qui conduit au cabinet de Vatel; et sur l'autre plan, la porte qui conduit dans l'intérieur des appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR.

Entrez, Mademoiselle, entrez, n'ayez pas peur, mon père n'y est pas.

MANETTE.

En êtes-vous bien sûr, monsieur César?

CÉSAR.

Certainement; d'ailleurs, je suis ici chez moi, c'est mon cabinet de travail; voilà mes ustensiles, mes livres et mes casseroles.

MANETTE.

Il est si méchant votre père!

CÉSAR.

Méchant! non, il n'est point méchant, papa; mais il est fier.

MANETTE.

Et pourquoi est-il fier?

CÉSAR.

Manette, vous me demandez pourquoi? parce qu'il s'appelle Vatel.

MANETTE.

C'est drôle; car enfin, vous qui m'aimez, et qui n'êtes pas vaniteux, vous vous appelez aussi Vatel.

CÉSAR.

Oui, César Vatel, du nom de notre illustre aïeul.

MANETTE.

Ah çà! mais qu'est-ce que c'était donc que cet aïeul?

CÉSAR.

Ah! c'était un malin, celui-là, un cuisinier de grande maison, qui a eu le bonheur de mourir la même année que monsieur de Turenne! ça été une désolation dans toute la France. Mais, comme dit mon père, en ôtant son bonnet de coton: « Il n'y a rien à dire, il est mort au champ d'honneur. »

MANETTE.

Au champ d'honneur!

CÉSAR.

Oui. Son champ d'honneur à lui... la cuisine! Un beau jour, le jour d'un grand dîner, comme aujourd'hui, la marée n'arrivait pas. Grand-papa Vatel s'est mis en colère; il s'est cru déshonoré, comme si l'honneur tenait à quelques saumons de plus ou de moins; il a pris son épée, il n'a fait ni une ni deux... et v'lan dans le cœur!

MANETTE.

Eh bien?...

CÉSAR.

Eh bien! il est mort! et la marée est arrivée tout de suite après: voilà ce qu'il a gagné! C'est une histoire bien connue, madame de Sévigné en parle. Je parie, Manette, que vous allez aussi me demander ce que c'était que madame de Sévigné?

MANETTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

CÉSAR.

Au fait, vous qui n'êtes qu'une petite cuisinière, vous ne pouvez pas connaître... Manette, madame de Sévigné était une

maîtresse femme, une gaillarde qui écrivait des lettres toute la journée.

MANETTE.

Voyez-vous ça !

CÉSAR.

Oui, mais des lettres un peu soignées, et puis des tas de lettres... douze volumes.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Mon pèr' me l'a dit.

MANETTE.

C'est unique.

CÉSAR.

Y en avait pour tous ses amis.

MANETTE.

Ç'aurait fait un' fameus' pratique
Pour la p'tit' poste de Paris.

CÉSAR.

Sur rien ell' faisait des histoires.

MANETTE.

C'est pas malin! j' connaissons ça,
C'est comm' nous aut's, dans nos mémoires,
J'en mettons toujours plus qu'y en a.

CÉSAR.

Enfin, Manette, voilà ce que c'était que madame de Sévigné et Vatel. Ce sont ces gens-là qui ont honoré le siècle de Louis XIV, ce siècle dont mon père parle toujours, car il est savant, mon père, il a fait des études.

MANETTE.

Vraiment?

CÉSAR.

Oui, mais je crois qu'il aurait mieux fait d'être ignorant ; il se porterait mieux, et il n'aurait pas la tête détraquée ; car, je ne vous le cache pas, Manette, mon père a vraiment la tête détraquée.

MANETTE.

Il y a des moments où je le crois.

CÉSAR.

Quand une fois il s'est lancé dans ses grandes phrases, il n'y a plus moyen de l'arrêter ! il ne parle que par comparaisons ; il cite à chaque instant les Grecs et les Romains ; il

mêle la littérature à la cuisine ; il fait de tout cela une macédoine à laquelle je ne comprends rien. Encore s'il était père, et s'il se laissait attendrir par mes prières ! Mais non ! Manette, nous ne serons jamais mari et femme.

MANETTE.

Qu'importe, pourvu que vous m'aimiez !

CÉSAR.

Dieu ! si je vous aime ! je ne pense qu'à vous : hier, j'en ai manqué une marengo et roussi une béchamel. Voilà-t-il une preuve !

MANETTE.

Qu'est-ce qu'il peut me reprocher, votre père ?

CÉSAR.

Tu n'es qu'une cuisinière bourgeoise, domestique du caissier de Son Excellence, qui demeure au quatrième ; et lui, Vatel, maître d'hôtel d'un ambassadeur, ne veut pas déroger... Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? C'est mon père qui entre dans son laboratoire. Je me sauve.

MANETTE.

S'il me trouvait ici !

CÉSAR.

Dis que tu viens le consulter, ça flattera son amour-propre. Pour ce qui est de l'amour-propre, il en a à revendre, et il en met à toutes sauces. (Il se sauve.)

SCÈNE II.

VATEL, MANETTE.

VATEL, entrant d'un air sombre et rêveur.

Mon dîner ne me sort pas de la tête... il est là... il y est. (A Manette.) Qu'est-ce que vous faites ici ?

MANETTE.

Monsieur Vatel, c'est que mon bourgeois a aujourd'hui quelques amis, et je venais vous consulter.

VATEL.

Me consulter ! je n'ai jamais refusé mes conseils. A quoi servirait l'instruction, si nous ne la répandions pas dans les basses classes de la société ? Que voulez-vous ?

MANETTE.

Je voudrais faire des côtelettes à la minute.

VATEL, allant prendre une brochure.

Des côtelettes à la minute! tenez, Manette, étudiez d'abord mon discours préliminaire sur les filets de mouton, page 32, filets sautés, filets piqués, filets marinés. Lisez tout haut (Voyant qu'elle hésite.) Est-ce que vous ne savez pas lire, Manette?

MANETTE.

Non, Monsieur.

VATEL.

Elle ne sait pas lire! il y a pourtant des gens qui font la cuisine, et qui ne savent pas lire! et pourquoi, c'est qu'il est encore, dans Paris même, des personnes qui regardent la cuisine comme un métier. Je l'ai dit cent fois à M. le comte, tant qu'on ne l'apprendra pas par principes, tant qu'il n'y aura point de conservatoire, la France ne pourra pas former de jeunes cuisiniers. Il faut qu'elle y renonce. (Otant le livre des mains de Manette.) Rendez-moi ce livre, vous ne me comprendriez pas.

MANETTE.

Au fait, si c'est écrit comme ce que vous venez de dire, ça se pourrait bien. (Elle va pour sortir.)

VATEL, la retenant.

Un instant, Manette, passons à un autre article. Parlez-moi franchement : vous veniez ici pour voir mon fils.

MANETTE.

Monsieur Vatel!..

VATEL.

Écoutez-moi, Manette. Je pourrais me laisser aller à quelques accès de colère qui m'échaufferaient le sang et me feraient manquer mon dîner, j'aime mieux vous parler le langage de la raison et du sentiment. Manette, c'est un père qui vous en supplie, ne détournez pas César de ses études, de ses travaux domestiques. Je le regardais hier, s'essayant sur un suprême... il a de la verve, du style, du génie, il peut aller... plus loin que moi. Mais que deviendra-t-il, hélas! si l'amour anéantit toutes ses facultés intellectuelles?

MANETTE.

Intellectuelles! Et pour qui me prenez-vous? Apprenez que, si M. César me recherche, c'est pour le mariage.

VATEL.

C'est justement ce qui me désespère. César est du sang des Vatel; mais il en est le reste; nous sommes fils et petits-fils

de cordons bleus. Tu me diras, peut-être, que c'est le hasard qui fixe le rang; je ne dis pas le contraire; mais enfin pourquoi le hasard m'a-t-il donné une position sociale si élevée?

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Hélas! les destins t'ont placée
Chez un bourgeois; c'est un malheur.
Moi, j'occupe un rez-de-chaussée
Dans l'hôtel de l'ambassadeur.
Ce mot doit suffire, je pense;
Toi qui demeures presque aux cieux,
Tu dois savoir entre nous deux
Combien ils ont mis de distance.

MANETTE.

Hélas! oui.

VATEL.

Elle est atrendrie! oui, tu es attendrie! Eh bien! alors, Manette, fais-moi le plaisir de t'en aller.

MANETTE.

Mais, monsieur Vatel...

VATEL.

Laisse-moi, te dis-je. Je tiens mon second service, il vient de me venir: le soufflé à la diplomate à gauche, et le pannequais à l'angle droit. Va-t'en, va-t'en. Quand je suis dans l'inspiration, il faut me laisser à moi-même. Ne vois-tu pas le dieu qui m'agite?

MANETTE.

Ah çà! quand il est dans cet état-là, il doit renverser toutes les casseroles. Voilà-t-il pas bien de l'embarras pour un mauvais dîner! Je vais mettre mon pot-au-feu... (Elle sort.)

VATEL.

Son pot-au-feu! une expression comme celle-là me fait bouillir... de colère! Ignoble pot-au-feu!

SCÈNE III.

VATEL, seul.

Ma tête est brûlante, brûlante comme mes fourneaux; un dîner de soixante couverts, un dîner diplomatique! Vatel, il y va de ta gloire! des diplomates, ça s'y connaît.

AIR de *Marianne*.

Je sens toute mon importance,
Et je suis fier de mon talent,
Surtout quand je vois l'influence
Que les dîners ont à présent.
A qui la gloire?
J'aime à le croire,
Au cuisinier
Qui sait bien son métier.
Un bon dîner
Peut nous donner
Beaucoup d'esprit,
Ou beaucoup de crédit.
Le dîner gouverne à la ronde;
Partout ses droits sont reconnus,
Et la fourchette de Comus
Est le sceptre du monde.

Au dernier dîner de l'ambassadeur d'Angleterre, on a parlé d'un mets autrefois en vogue, et dont la recette est perdue depuis soixante ans, le *pudding à la chipolata* : ces messieurs ont ouvert un concours et proposé un prix à celui qui serait assez heureux pour retrouver ce secret; mais je ne sais comment vaincre la difficulté; car enfin raisonnons : le pudding est d'origine anglaise, et la chipolata d'origine italienne; et pour fondre ces deux caractères, pour que la transition ne soit pas trop brusque, pour que la liaison ne soit pas heurtée, j'en approche; mais je n'y suis pas encore; c'est ça, et ça n'est pas ça. Mais si je ne peux risquer le pudding, tâchons aujourd'hui de nous surpasser nous-même. Mon premier service est bien, je suis content du style, c'est sévère; mais il y a du grandiose, un grandiose qui convient à la circonstance. (Rêvant.) Si je remplaçais ma truite à la génoise par un brochet à l'indienne. Non, ne changeons rien, le premier jet est le meilleur; et si j'ai un défaut, c'est de vouloir toujours corriger. C'est fini, je n'y touche plus. Voyons, maintenant mon second service. (Il s'assied auprès du fourneau et compose.)

AIR : *Je meurs d'amour, belle comtesse.* (Fragment de JEANNOT ET COLIN.)

(Il écrit.)
Poularde, ortolans, bécassine.

(Cherchant.)

Bécassine,
Rosbiff d'agneau près d'un jambon rôti,
Faisans truffés et galantine,
Timbale de macaroni.
Bien, jusqu'ici.
Puis de Nérac une terrine;
C'est fort bien. Galantine,
Et terrine;
Et puis, par un heureux mélange,
Croque-en-bouche au café, crème de chocolat;
Un pouplin en regard d'un baba.
Une charlotte russe, et puis... ce n'est pas ça :
Une charlotte russe, un miroton d'orange.

(Avec joie.)

Le pouplin répond au baba,
Et la charlotte russe au miroton d'orange.
Ah! c'est superbe! c'est charmant!
C'est un chef-d'œuvre, assurément.

Il ne s'agit plus maintenant que de l'exécution. Holà! quelqu'un. Laridon! Laridon!

LARIDON.

Monsieur?

VATEL.

Appelez messieurs les marmitons, et que toute la cuisine monte à l'office. (Laridon va à l'escalier qui conduit aux cuisines, il appelle les marmitons qui montent aussitôt.)

SCÈNE IV.

VATEL, CÉSAR, LARIDON, CHŒUR DE MARMITONS.

(Tous les marmitons en entrant se rangent sur deux lignes à droite et à gauche du théâtre; César est à la tête de la ligne de gauche, Laridon à la tête de la ligne à droite.)

VATEL.

Messieurs, chefs, sous-chefs, aides, marmitons, tournebroches, gâte-sauces, vous avez travaillé hier toute la journée, vous avez passé la nuit sur vos fourneaux. Je veux bien maintenant vous dire pourquoi : M. l'ambassadeur donne aujourd'hui un grand dîner, un repas de soixante couverts; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, chacun fera son devoir : Monseigneur y compte, et moi aussi.

CÉSAR.

C'est convenu.

VATEL.

Silence, mon fils; le premier sous-chef veillera aux entrées; vous, Laridon, vous ne quitterez point la broche; quant à César, à dater d'aujourd'hui, il passera aux gratins, et je lui confie une inspection générale.

CÉSAR.

Quelle faveur!

VATEL.

Tâche de t'en rendre digne. Quant à moi, Messieurs, je ne me place nulle part; mais je serai partout, et vous me verrez toujours au feu. (Donnant un papier à Laridon.) Voici votre partie. (A César.) Mon fils, voici la vôtre.

LARIDON.

Monsieur Vatel...

VATEL, le regardant.

Qu'est-ce?

LARIDON.

Je vous demande bien pardon, monsieur Vatel, si j'ose vous dire quelque chose.

VATEL.

Parlez, Monsieur; je permets toutes les observations qui sont dans l'intérêt de l'art.

LARIDON.

Dans ma partie, au premier service, j'ai des grives et des foies gras en caisse, ça fait deux caisses à côté l'une de l'autre.

VATEL.

C'est juste, il y a pléonasme. Je vous remercie de la critique. Vous placerez, entre les deux, une escalope de lapereaux.

LARIDON.

Et en regard?...

VATEL, rêvant.

En regard, un vol-au-vent de Macédoine. Voici un exemple, Messieurs : voilà un jeune homme qui raisonne, et qui se rend compte. Monsieur le chef, vous exécuterez mon plan à la lettre, et en même temps vous le ferez étudier à ces Messieurs. J'entends que demain on m'en fasse une analyse.

CÉSAR.

Oui, papa, on s'y conformera.

VATEL.

César, je vous ai demandé du silence. Cette journée, Messieurs, doit mettre le comble à notre gloire. J'en conviens, chaque peuple a son plat national. L'Angleterre est depuis longtemps célèbre, par son *rosbiff*. L'Italie est la terre classique du *macaroni*, de temps immémorial. L'Allemagne s'est illustrée par sa *soupe à la bière*, qui, soit dit entre nous, ne vaut pas le diable. La Russie nous montre avec orgueil sa *charlotte*. L'Espagne elle-même a son *olla podrida*. Mais que sont toutes ces fades productions, comparées aux chefs-d'œuvre de l'école française ?

CÉSAR.

Elles ne sont rien, mon père.

VATEL.

Mon fils, voilà la troisième fois que vous m'interrompez. Maintenant, Messieurs, descendez à l'étude. (Ils vont pour sortir.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CANIVET.

CANIVET.

Arrêtez, Messieurs.

VATEL.

Eh mais ! que nous veut monsieur Canivet, l'intendant de Son Excellence ?

CANIVET.

Je viens vous prévenir, Messieurs, que je n'ai parlé ni à M. Vatel ni à Monseigneur du désordre d'hier ; mais si aujourd'hui le service ne se faisait pas mieux...

VATEL.

Que dites-vous ?

CANIVET.

Je ne veux dénoncer personne ; mais hier on a roussi une béchamel et manqué une marengo.

VATEL.

Et je n'en ai pas été instruit !... Vous avez eu tort, monsieur Canivet. Sans la discipline, il n'y a pas moyen d'administrer, et je dois commencer la journée par un acte de sévérité. Vous l'avez entendu, Messieurs, on a manqué un poulet à la marengo.

CÉSAR, à part.

Gare la bombe !

VATEL.

De plus, une béchamel a été roussie. Personne ne répond ; cette béchamel s'est-elle roussie toute seule? J'atteste que le coupable ne restera pas une heure de plus dans les cuisines de Son Excellence.

CANIVET.

Que dites-vous ?

VATEL.

Je vous prie de le nommer, et à l'instant même...

CANIVET.

C'est impossible; et quand vous saurez qu'il est dans votre propre famille...

CÉSAR.

Monsieur Canivet, les affaires de famille ne vous regardent pas.

VATEL.

Mon fils !..

CÉSAR.

De quoi se mêle-t-il ?

VATEL.

Quel soupçon !.. serait-ce ?..

CANIVET.

Il n'est que trop vrai.

VATEL.

Mon fils est coupable ! malheureux père ! infortuné Brutus ! N'importe, j'ai dit qu'il fallait un exemple. (Aux marmitons.) Sortez.

LARIDON, s'approchant et d'un ton suppliant.

Monsieur Vatel...

VATEL.

Sortez tous, et qu'on me laisse avec lui. (César veut se sauver.) César, je vous défends de sortir. Monsieur Canivet, restez. (Tous les cuisiniers et marmitons défilent en silence.)

SCÈNE VI.

VATEL, CANIVET, CÉSAR.

VATEL.

Il est donc vrai, c'est toi, mon fils ?

CÉSAR.

Eh bien ! oui, je ne dis pas non; j'étais à l'ouvrage, j'ai entendu la voix de Manette, et j'ai tout oublié.

VATEL.

Quand je disais que cet amour-là lui ferait perdre son état!

CANIVET.

Mon cher Vatel, un peu d'indulgence.

VATEL.

Laissez-moi, monsieur Canivet. Vous ne savez pas ce que j'ai fait pour lui. Dès sa plus tendre enfance, il a sucé les principes et les morceaux les plus substantiels ! Pour les saines doctrines, je l'en ai nourri, je l'en ai farci; je l'ai élevé à la brochette.

CÉSAR.

Mon père... pour qui me prenez-vous !

VATEL.

Tais-toi ! oui, je le redis encore, je t'ai élevé à la brochette. Et au lieu de me seconder dans mes importants travaux, au lieu de m'aider dans la recherche de ce *pudding à la chipolata*, de ce mets diplomatique qui m'absorbe depuis huit jours, tu ne penses qu'à ton amour, tu négliges tes études ; tu aurais pu devenir un artiste, tu ne seras qu'un fricoteur.

CÉSAR.

Mon père !..

VATEL.

Eh !..

CÉSAR.

Je vous passe le mot, parce que vous êtes en colère; mais il ne faudrait pas recommencer.

VATEL.

Ah ! tu me menaces, tu perds le respect; eh bien ! je te chasse.

CANIVET.

Monsieur Vatel, y pensez-vous !..

VATEL.

Oui, Monsieur, il faut un exemple. (A César.) Ote ton couteau, ton tablier, ton bonnet de coton. (César quitte chaque pièce à mesure que son père le lui ordonne.) Dépose tes insignes. Je te dégrade ; tu n'est plus officier de la maison de Son Excellence.

CÉSAR.

C'est dit. Maintenant, je suis mon bourgeois.

VATEL.

Vous le voyez, il ne rougit seulement pas, tandis qu'à sa place, nos aïeux, jadis...

CÉSAR.

Ah ben oui!.. si vous croyez que je vais faire comme grand-papa Vatel!

VATEL.

Tu n'es qu'un mauvais sujet! un Joconde, un Lovelace. Est-ce bien là mon sang? En vérité, Monsieur Canivet, il y a des moments où j'ose soupçonner madame Vatel.

CÉSAR.

Mon père, si je ne vous respectais pas..... Mais, puisque me voilà à la réforme et sans appointements, ne pourriez-vous pas me donner le bien de ma mère? je suis majeur.

VATEL.

Je te le donnerai, le bien de ta mère. Mange-le, chenapan, mange, puisque tu aimes mieux manger que de faire manger les autres. Adieu, tu m'as entendu?

CÉSAR.

Oui, mon père, je suis destitué.

VATEL.

Ah! mon cher monsieur Canivet! il me fera mourir de chagrin. Mais, oublions mes douleurs domestiques; avant que d'être père, je suis maître d'hôtel. Venez, je vais vous communiquer mon plan. (Ils entrent dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII.

CÉSAR, seul.

Il est fou, mon père! et c'est bien heureux pour lui; car s'il n'était pas fou, il serait bête. Oh! oui, il le serait. Mais je l'aime, mon père, je le respecte, mais je ne respecte pas ses préjugés. Pourquoi veut-il qu'un cuisinier soit insensible?

Air de *Céline*.

L'amour au foyer de la broche
Souvent alluma son flambeau;
Jadis, tranquille et sans reproche,
Je ne pensais qu'à mon fourneau :
Mais quand, tout entier à l'ouvrage,
Des réchauds je bravais l'ardeur,
Le feu qui brûlait mon visage
A pénétré jusqu'à mon cœur.

SCÈNE VIII.

CÉSAR, MANETTE.

MANETTE.

Ah! vous voilà, monsieur César? J'ai une bonne nouvelle qui me fait bien de la peine.

CÉSAR.

Qu'est-ce donc?

MANETTE.

Mon bourgeois a changé d'idée; il va dîner en ville.

CÉSAR.

Chez un de ses amis?

MANETTE.

Non; chez un ami de sa femme.

CÉSAR.

C'est la même chose. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

MANETTE.

Cela me fait, que je m'en vais être libre toute la soirée, et que si vous n'étiez pas retenu ici par votre père, et par le repas de M. l'ambassadeur, j'aurais quelque chose à vous proposer.

CÉSAR.

N'est-ce que cela?... Je suis libre comme l'air.

MANETTE.

Que voulez-vous dire?

CÉSAR.

Que je viens d'être destitué à l'instant même : c'est comme un fait exprès. Moi, j'ai toujours eu du bonheur.

MANETTE.

Ah! que je suis contente! parce que je viens d'inviter deux ou trois de mes bonnes amies, Rose et Eulalie, que vous connaissez.

CÉSAR.

Eulalie en sera?

MANETTE.

Et si vous voulez être des nôtres?...

CÉSAR.

Je le veux bien.

MANETTE.

Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant, et je suis bien fâchée de vous avoir invité, parce que c'est moi qui ferai le dîner; et

vous qui êtes un élève de votre père, vous qui avez du talent, je n'oserai jamais...

CÉSAR.

Laissez donc. Est-ce qué vous croyez que je suis difficile? J'aime bien mieux la cuisine bourgeoise que la cuisine paternelle.

MANETTE.

Dame! je ferai de mon mieux. Mais dites-moi toujours ce que vous voudriez.

CÉSAR.

Ce qui vous plaira.

MANETTE.

Non, Monsieur! Je veux savoir ce que vous aimez mieux.

CÉSAR.

Quelle bonté! quelle douceur! quelle femme j'aurais là? Eh bien! Manette... Cette pauvre fille, il ne faut pas lui demander quelque chose de bien difficile. Un miroton, une blanquette : les premiers éléments.

MANETTE.

N'est-ce que cela?

CÉSAR.

Sans doute. Vous sentez bien que je n'irai pas vous demander des coulis, des friteaux, des mets diplomatiques; et, comme dit mon père, des *puddings à la chipolata.*

MANETTE.

Comment dites-vous?

CÉSAR.

Pudding à la chipolata. C'est un gâteau anglais-italien, que papa voudrait servir à son dîner de grands seigneurs. Mais il a beau chercher, absent.

MANETTE.

Eh bien! je serai plus habile que lui; je vous traiterai en grand seigneur, je vous en donnerai un.

CÉSAR.

Comment! Manette, vous savez ce que c'est?

MANETTE.

Je me rapelle très-bien ce nom-là, pour n'avoir jamais pu le prononcer.

CÉSAR.

Pudding à la chipolata.

MANETTE.

Mais j'avais une tante qui possédait la recette. C'est ce qui lui valu d'être enlevée par un cuisinier anglais.

CÉSAR.

Diable! s'il en est ainsi, ne dites ce secret-là à personne! Je n'ai pas envie qu'on vous enlève avec la recette.

MANETTE.

Oh! ne craignez rien, ça n'est pas difficile. Cependant, je ne pourrai guère le faire dans ma petite cuisine.

CÉSAR.

Pourquoi pas ici? sur un fourneau particulier?

MANETTE.

D'autant plus qu'il y a là tout ce qu'il faut.

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

PREMIER COUPLET.

Mais il me faut encore ici
Du rhum, du madère.

CÉSAR, lui donnant ce qu'elle demande

En voici.

MANETTE.

Des raisins, du macaroni.

CÉSAR.

Le ciel ensemble nous destine
A fair' l'amour et la cuisine.
Dans notre hymen que d'heureux jours!
(Il prend un soufflet pendant que Manette travaille.)
En soufflant l' feu j' pourrai toujours
Parler ainsi de nos amours.

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Ne parlez pas, soufflez toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

CÉSAR.

Quels beaux yeux et quel bras charmant!

MANETTE.

Cela prend figure, vraiment.

CÉSAR, lui prenant le bras.

Grâce à notre double talent,
Vivre ensembl' nous s'ra bien facile.

MANETTE.

Tenez-vous donc, restez tranquille.

CÉSAR.

Quand l'hymen charmera nos jours,
A quel moyen avoir recours,
Pour que rien n'éteign' nos amours?

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Soufflez, Monsieur, soufflez toujours.

ENSEMBLE.

Soufflez / Soufflons { toujours.

(On entend appeler du dehors.) Manette! Manette!

MANETTE.

C'est Eulalie qui m'appelle pour mettre le couvert. Tenez, prenez ma place. Tournez de temps en temps, et puis laissez sur le feu... voilà comme faisait ma tante. (Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

CÉSAR, seul.

C'est drôle... c'est pourtant elle qui m'apprend... C'est comme une histoire que je lisais l'autre soir : *Sargines*, ou l'*Élève de l'Amour*. L'amour! c'est si bien inventé. D'abord ça embellit tout, même ce ragoût-là, qui sans cela n'aurait pas trop bonne mine. C'est noir en diable, et je ne sais pas où elle a été chercher des combinaisons comme celle-là. Mais enfin, puisqu'elle dit que c'est bon, j'ai confiance; et ça sera toujours comme ça dans notre ménage; elle me fera avaler tout ce qu'elle voudra.

SCÈNE X.

CÉSAR, à droite, à son fourneau; VATEL et CANIVET, sortant de la chambre à gauche.

VATEL, tenant une casserole à la main.

Vous êtes donc content de mes dispositions?

CANIVET.

C'est à merveille; je ne crains pas de le dire, mon cher Vatel, ce dîner-là est ce que vous avez fait de mieux.

VATEL.

Mon cher monsieur Canivet, que vous me faites de joie en me parlant ainsi; vrai, ça m'était nécessaire; il faut bien que la gloire me dédommage un peu de mes chagrins domestiques. J'avais tellement besoin de me distraire, que moi-même je me

suis mis à l'ouvrage, et voilà un plat que j'ai travaillé : c'est tout bonnement une capilotade de volaille; mais la main du maître y a passé, et je vous prie de la faire placer devant Monseigneur.

CANIVET.

Soyez tranquille. Vous croyez donc qu'on peut commencer le service?

VATEL.

Attendez. (Il va à l'escalier des cuisines et crie :) Laridon ! où en est la première division ?

LARIDON, répondant de l'intérieur.

On est en mesure; on n'attend plus que le signal.

VATEL, tirant sa montre.

Cinq heures et demie. (Revenant à l'escalier, et criant:) Attention, Messieurs, chacun à son poste; aux fourneaux! (On entend répéter dans l'intérieur des cuisines à différents intervalles: Aux fourneaux! aux fourneaux!) et qu'on commence à dresser.

CANIVET.

C'est bien. Je me rends dans la salle à manger, où je vais tout disposer. (Il sort.)

SCÈNE XI.

VATEL, CÉSAR, toujours à son fourneau.

VATEL, regardant César.

Qui est-ce qui est là? qui est-ce qui fricotte encore quand j'ai ordonné qu'on dressât le dîner? Ah! c'est toi, César?

CÉSAR.

Oui, Monsieur, je travaille.

VATEL.

Tu travailles?

CÉSAR.

Ne faut-il pas que je fasse mon dîner? J'espère que la discipline n'ordonne pas que je meure de faim?

VATEL.

Ça ne va pas jusque-là.

CÉSAR.

Mon père, vous m'obligez à vous dire que ce n'est plus de votre ressort; mêlez-vous de votre dîner.

VATEL.

Quelque soufflé, des crèmes, des blancs-mangers, du marivaudage.

CÉSAR.

Je me lance dans la composition. Ceci est un plat de notre invention, à mademoiselle Manette et à moi.

VATEL.

Toujours mademoiselle Manette.

CÉSAR.

Mais, mon père...

VATEL

Tais-toi, César.

LARIDON, entrant.

Monsieur, la première division est prête.

VATEL.

Vous dresserez cette capilotade, et vous la ferez mettre en ligne. Allons, Messieurs de la seconde division. Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? J'y vais moi-même. La seconde division en avant! (Il descend avec Laridon dans les cuisines.)

SCÈNE XII.

CÉSAR, seul.

C'est ça; voilà mon père qui triomphe. Il ne sait plus où donner de la tête; c'est son bonheur. (Regardant du côté des cuisines.) Voilà-t-il des plats! en voilà-t-il! et ce n'est qu'une division. Ils ne pourront jamais manger tout cela; tandis que nous, qui n'avons qu'un seul ragoût, et encore je n'en ai pas grande opinion. Dieu! quelle idée!... un de plus, un de moins, ils ne s'en apercevront pas sur la quantité, et ça fera une fameuse surprise pour notre dîner. Personne ici, en avant la malice .. c'est un tour de page... les pages et les marmitons ont toujours été pour la malice. (Il prend le plat que Vatel avait laissé sur la table.) On vient... je me sauve, et je reviens dans l'instant reprendre notre pudding. (Il sort en courant par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

VATEL, LARIDON, arrivant des cuisines.

VATEL.

Laridon, vite mon habit.

LARIDON.

Le voici.

VATEL ôte son tablier et passe son habit à la française.

Mon chapeau, mon épée.

LARIDON.

Voilà... (Il la lui donne.)

VATEL.

Mon épée... (La regardant avant de la prendre.) l'épée de Vatel... du grand Vatel... l'héritage de mes pères! (En ce moment tous les marmitons, portant chacun un plat, passent des cuisines dans l'intérieur des appartements, et défilent en silence; les regardant.) Quelle activité! et pourtant quel silence! Dieu! que ces préparatifs sont imposants! le quart d'heure qui précède le combat est plus terrible que le combat lui-même. Allons, l'affaire va commencer; le sort en est jeté. A la grâce de Dieu! Quel état que le nôtre! jamais un moment de repos; car on dîne tous les jours. Et comment la gloire nous récompense-t-elle? le poëte du moins peut revivre dans ses vers, le peintre dans ses tableaux, le sculpteur dans ses statues; mais les chefs-d'œuvre du cuisinier, plus ils sont parfaits et moins il en reste, et notre gloire, fugitive comme l'appétit, n'a pour elle que la mémoire de l'estomac, plus ingrate encore que celle du cœur.

SCÈNE XIV.

VATEL, CANIVET, UN DOMESTIQUE.

CANIVET.

Eh bien! monsieur Vatel, qu'est-ce que vous faites là? Vous ne savez donc pas ce qui arrive?

VATEL.

Qu'y a-t-il donc?

CANIVET.

Apparemment que vous n'avez pas bien examiné votre menu.

VATEL.

Mon menu... si vous vouliez dire mon plan.

CANIVET.

Enfin, ce sera ce que vous voudrez; mais il manque un plat, et le service est incomplet.

VATEL.

Y pensez-vous? Moi, un service incomplet! un service borgne! c'est comme si vous disiez que M. Racine a fait des vers faux. Voyez plutôt mon brouillon, mon manuscrit.

CANIVET.

Il ne s'agit pas de cela; il manque un plat au centre, juste devant Monseigneur.

VATEL.

Et cette capilotade que j'ai esquissée moi-même?

CANIVET.

Elle n'y est pas, et à quelque prix que ce soit, il nous faut un trente-deuxième plat.

VATEL.

Un trente-deuxième plat... mais non, c'est impossible. Monsieur Canivet, je vous en supplie, attendez un instant, et prenez pitié de moi, ma tête n'y est plus; il faut qu'on m'ait trompé, qu'il y ait eu du désordre dans la marche, quelque fausse évolution. Je cours aux cuisines. (Il sort tout effaré.)

SCÈNE XV.

CANIVET, UN DOMESTIQUE.

CANIVET.

Ce pauvre Vatel! il en perdra la raison, et il ne sait plus ce qu'il fait. Eh mais!... qu'est-ce que je vois sur ce fourneau? (Il s'approche du fourneau de César.) Eh parbleu! voilà son trente-deuxième plat. (Au domestique.) Allons, Lafleur, un plat, vite. (Le domestique donne un grand plat; Canivet verse la casserole dans le plat.) Portez tout de suite, et placez-le en face de Monseigneur, entendez-vous, et ne perdez pas de temps. (Le domestique sort en emportant le plat.)

SCÈNE XVI.

CANIVET, VATEL.

VATEL, accourant.

C'est fait de moi, je ne le trouve pas.

CANIVET.

Rassurez-vous, monsieur Vatel! il est retrouvé.

VATEL.

Ah! je respire!

CANIVET.

Il était là. (Montrant le fourneau.)

VATEL.

Où, là! sur le fourneau de César? et vous l'avez...

CANIVET.

Je l'ai envoyé.

VATEL.

O ciel! (A part.) Un ragoût de mademoiselle Manette!

CANIVET.

Q'avez-vous donc?

VATEL.

Rien. Il vaut mieux que vous ignoriez toujours... (A part.) Un mets roturier sur la table de Monseigneur! (Haut.) Allez, monsieur Canivet, je vous en conjure, empêchez...

CANIVET.

Impossible, c'est servi.

VATEL.

C'est servi! je suis perdu, déshonoré! Monsieur, je ne survivrai pas à un pareil affront.

CANIVET.

Allons donc, vous êtes fou.

VATEL.

Je connais le sang qui coule dans mes veines, et je sais ce qui me reste à faire; laissez-moi, monsieur Canivet.

CANIVET.

Mais, mon pauvre Vatel!...

VATEL.

Laissez-moi, vous dis-je; j'ai besoin d'être seul!...

CANIVET, en sortant.

En voilà un à qui l'amour de son art fera tourner la tête.

SCÈNE XVII.

VATEL, seul.

Oui, le dessein en est pris. Quand je récapitule mon existence depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page, il n'y a plus qu'une manière d'en finir, pour que la fin réponde au commencement. J'étais jeune encore quand la révolution est venue renverser toutes les fortunes et toutes les tables; les premiers cuisiniers de Paris portèrent à l'étranger les trésors de la science et leurs plus belles inventions; la béchamel s'était réfugiée en Allemagne, et la fricassée de poulet était passée en Angleterre. Je voulus du moins que la capilotade de volaille restât à la France, et dans un temps subversif de tout principe, la cuisine fût la seule qui, grâce à moi, conservât les saines doctrines. J'illustrai le Directoire, que je fis surnommer le *Lucullus* des gouvernements. — On ne parle plus de ses actions; on parle encore de ses dîners. Et c'est lorsque j'allais être proclamé *primus inter pares*, c'est dans ce moment

qu'un revers imprévu vient détruire ma réputation, et ce n'est pas seulement dans ma patrie, c'est presque aux yeux de l'Europe que je vais recevoir un pareil affront; c'est en présence des ambassadeurs d'Espagne, de Suède, de Russie! Que diront les Suédois? Ah! cette journée-ci sera ma bataille de Pultawa! et j'y survivrais? Non, mon aïeul m'a tracé mon devoir, et pour moins que cela, jadis! oui, je le vois, je l'entends; c'est lui qui me fait signe. (Otant son chapeau.) Vatel, mon aïeul, que veux-tu? Tu m'appelles? Ne vous impatientez pas, mânes de mes aïeux, je suis à vous dans la minute. (Il va pour détacher son épée de sa ceinture; en ce moment, on entend Laridon qui crie : Monsieur Vatel!)

SCÈNE XVIII.

VATEL, LARIDON.

LARIDON, dans l'intérieur.

Monsieur Vatel, monsieur Vatel! (Entrant et dans la plus grande joie.) Gloire à vous!

VATEL.

Gloire à moi?

LARIDON.

Oui, tous les convives sont dans l'enchantement. C'est surtout le dernier plat, celui qu'on avait mis devant Monseigneur.

VATEL.

Quoi? le dernier?

LARIDON.

Il a ravi tous les suffrages... l'ambassadeur d'Angleterre y est revenu à trois fois.

VATEL.

Trois fois! ô noble lord!

LARIDON.

Il n'en reste plus! tout a été enlevé, et tout le monde prétend que c'est le véritable *pudding à la chipolata* que vous seul avez retrouvé.

VATEL, troublé.

Moi! il se pourrait! j'ai peine à comprendre mon mérite... oh! que la gloire est souvent inexplicable!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR, entrant avec Manette par la porte à droite.

Venez, venez, je l'ai laissé là sur le fourneau. Eh bien! où est-il donc?

MANETTE.

Il n'y est plus, notre gâteau.

VATEL.

Dieu! c'était son ouvrage! (A César, qui veut lui parler.) Mon fils, taisez-vous.

CÉSAR.

Que je me taise?

VATEL.

Vous saurez pourquoi.

CÉSAR.

Est-ce que vous consentez à notre mariage?

VATEL.

Non, sans doute. Mais taisez-vous, et ne déshonorez pas votre père.

CÉSAR.

Moi, mon père! le ciel me préserve... Qu'est-ce qu'il y a donc?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, CANIVET, UN DOMESTIQUE, portant sur un grand plat une branche de laurier.

CANIVET.

Mon cher Vatel, j'accours vous rassurer. Votre modestie seule vous faisait douter du succès. Monseigneur est enchanté, et, détachant les lauriers d'un jambon de Mayence, il m'a chargé de vous les apporter.

VATEL, s'inclinant.

Quel honneur!

CANIVET.

Bien plus, l'ambassadeur de Danemark voulait vous prendre à son service. Il offrait même quarante mille francs, que Monseigneur a refusés.

VATEL.

Je remercie Monseigneur, il sait m'apprécier.

CANIVET.

Mais apprenant que vous aviez un fils, M. l'ambassadeur propose de l'emmener en Danemark, moyennant douze mille francs d'appointements.

VATEL.

Il se pourrait! eh bien! César, qu'en dis-tu?

CÉSAR.

Mon père, j'y songerai.

CANIVET.

L'ambassadeur n'y met qu'une seule condition, mon cher Vatel; il exige que, demain chez lui, vous fassiez un pareil *pudding à la chipolata.*

VATEL, à part.

Ah! mon Dieu!

MANETTE.

Quoi! c'était...

CÉSAR.

Vous ne me disiez pas...

VATEL.

Silence, mon fils, point d'explication.

CÉSAR.

Au contraire. C'est qu'il en faut : si Manette n'est pas ma femme, elle gardera sa recette, et adieu les honneurs.

VATEL, à voix basse.

Tais-toi, et laisse agir ton père; le talent ennoblit tout à ses yeux, et où il y a du mérite, il n'y a plus de préjugés. Viens, Manette, viens, ma fille.

MANETTE.

Quoi! monsieur Vatel, vous consentez...

VATEL.

Oui, sans doute : mais dis-moi avant tout, qu'as-tu ajouté tantôt à ce pudding?

MANETTE.

Du macaroni, et de la purée de marrons.

VATEL.

C'est juste, voilà la transition, la liaison qui me manquait, et un pareil secret entre mes mains... Mon fils, elle peut maintenant entrer dans la famille, elle apporte une assez belle dot.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, TOUTE LA CUISINE.

(Tous les cuisiniers et marmitons se placent au côté droit du théâtre. Vatel est sur le devant à gauche, et César à son côté.)

VATEL.

Messieurs, je vous présente le maître d'hôtel de l'ambassadeur de Danemark. (Laridon se prosterne devant César, et lui baise la main.) Et toi, mon fils, mon cher César, rends-toi digne des hautes fonctions auxquelles tu es nommé. Tu vas dans un pays neuf, César; le Danemark est bien en arrière dans la science culinaire : c'est à toi d'y semer, d'y faire germer les bonnes doctrines : ne donne dans aucun excès; marche d'un pas ferme entre les doubles écueils de l'incuit et du trop cuit; sois sage dans les assaisonnements; sois modéré dans les épices, et surtout ne porte jamais le poivre jusqu'au fanatisme. Adieu, mon fils, encore une fois adieu. Embrasse-moi, César! n'oublie jamais que tu es du sang des Vatel; et, dans quelque situation que tu te trouves, aie toujours présentes devant les yeux la mort de ton aïeul et la vie de ton père.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du Chœur des chasseurs dans *Robin des Bois*.

VATEL, à César.

Mon cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces;
Va suivre les traces
Du grand Vatel.

CHŒUR.

Son cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces;
Va suivre les traces
Du grand Vatel.

MANETTE.

Il faut qu' tout l' mond' vive;
Et quand ce couvert
A plus d'un convive
Ce soir est offert,
Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,

Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.

CHŒUR.

Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,
Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.
Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

FIN DE VATEL.

LA QUARANTAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mazères

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 3 février 1825.

PERSONNAGES

JONATHAS, négociant du Havre.
GABRIEL DE RÉVANNES, son camarade de collége.
MADAME DE CRÉCY, jeune veuve.
LAVENETTE, médecin de la ville.
GIROFLÉE, jardinier de Jonathas.

Un salon richement meublé : porte au fond ; grande croisée de chaque côté sur le premier plan; à droite et à gauche, sur le second plan, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, JONATHAS.

JONATHAS.

Comment! mon ami, tu es au Havre dès ce matin? comme on se retrouve!... Encore une poignée de main, ça fait plaisir.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu, oui, j'arrive à l'instant. Je regardais à la porte d'Ingouville cette jolie maison qui borde la chaussée; je me rappelais les jours heureux que j'y ai passés, l'aimable société qui l'habitait, lorsque tu es venu me heurter, et j'allais peut-être te chercher querelle...

JONATHAS.

Lorsque je t'ai reconnu.

GABRIEL.

Malgré douze ou quinze ans de séparation.

JONATHAS.

Parbleu! Gabriel de Révannes, mon ancien camarade, avec qui j'ai fait toutes mes études au lycée de Rouen.

GABRIEL.

Ce cher lycée de Rouen! le *Louis-le-Grand* de la Normandie... Nous y avons eu de fiers succès.

JONATHAS.

Moi, j'étais le plus fort en thèmes.

GABRIEL.

Et moi, le plus fort à la balle.

JONATHAS.

Eh! oui, tu ne faisais pas grand'chose; mais quand il y avait quelque expédition périlleuse, tu étais là!... Aussi on t'appelait Gabriel le tapageur.

GABRIEL.

Toi, tu ne travaillais pas mal; mais quand il y avait quelques taloches à recevoir, ça te regardait; aussi on t'appelait Jonathas...

JONATHAS.

Jonathas le jobard!...

GABRIEL.

Oui, le jobard!... Quelle différence entre nous!

AIR de *la Robe et les Bottes*.

Quand des pensums j'avais le privilége,
Toi, tu passais pour piocheur assidu;
Dans tous nos jeux, moi, j'étais, au collége,
Toujours battant, et toi, toujours battu.

JONATHAS.

Quel heureux temps! Ma mémoire fidèle,
Malgré quinze ans ne l'a point oublié;
Avec plaisir toujours on se rappelle
Les coups de poing de l'amitié.

Voilà deux ans que je suis venu m'établir au Havre.

GABRIEL.

Moi, j'y suis né; mais voilà dix ans que je l'ai quitté.

JONATHAS.

Et pendant ce temps, qu'es-tu devenu?

GABRIEL.

Je suis officier de marine. J'ai couru toutes les mers.

JONATHAS.

Tiens, c'est drôle, tu vas dans les îles, et moi j'y envoie.

GABRIEL.

C'est moins dangereux.

JONATHAS.

Tu crois peut-être que je suis encore jobard? pas du tout; maintenant j'ai de l'esprit, j'ai fait fortune, je suis farceur; on dit même que je suis malin; parmi les négociants du Havre, il y en a peut-être qui font plus d'affaires que moi; mais il n'y en a pas un qui fasse autant de malices.

GABRIEL.

Ça vaut bien mieux. (A part.) Pauvre garçon! Soyez donc fort en thèmes... (Haut.) Et tu es heureux?

JONATHAS.

Je t'en réponds. J'ai pris ici la maison de commerce de mon oncle, une entreprise magnifique; mais j'étais en procès avec la veuve de son associé; notre fortune en dépend, et quand on plaide, il y en a toujours un qui perd, et quelquefois tous les deux... Ah! ah! celui-là est méchant, n'est-ce pas? Alors, pour arranger tout cela, on a parlé d'un mariage; et c'est aujourd'hui même que la noce a lieu.

GABRIEL.

Si tu es aimé, je t'en fais compliment.

JONATHAS.

Parbleu! si je suis aimé, tu le verras; car j'espère bien que tu assisteras à mon mariage; toute la ville du Havre y sera. Vrai, ça te fera plaisir, c'est un beau coup d'œil.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

J'aurai le suisse avec sa hallebarde,
Les deux adjoints, tous les marins du port,
On dit même qu'une bombarde
Doit faire un feu de babord et tribord :
Pour le tapage au Havre l'on est fort.

GABRIEL.

J'approuverais un tel usage,
Si, de l'hymen garantissant la paix,
Le bruit qu'on fait avant le mariage
Dispensait d'en avoir après.

Je te remercie de ton invitation; mais tu as des parents, des amis intimes à recevoir, et je craindrais de te gêner.

JONATHAS.

Laisse donc, ma maison est très-grande; c'est une des plus jolies maisons de campagne de la côte; je paye douce cents francs de contribution; et puis j'en ai encore une autre dans

la Grande-Rue ; ça t'étonne? Vous autres officiers de marine, vous n'avez pas l'habitude d'être propriétaires ; et puis tu verras le crédit, la considération... Tiens, voilà déjà du monde qui m'arrive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE.

JONATHAS.

C'est M. Lavenette ; j'ai à lui parler.

GABRIEL.

Ne te gêne pas, fais tes affaires.

JONATHAS.

Ce cher docteur! pour la première fois de sa vie, il est en retard.

LAVENETTE.

Que voulez-vous, la ville du Havre ne peut se passer de moi... quand on est à la fois employé à la mairie et médecin.

AIR du *Jaloux malade*.

Des enfants j'inscris la naissance ;
C'est le plus beau droit des adjoints ;
De plus, je suis la providence
Du malade implorant mes soins.
Ainsi, qu'on meurt ou que l'on vive,
A leur sort prenant toujours part,
Moi, je suis là quand on arrive,
Et j'y suis encor quand on part.

JONATHAS.

C'est juste, sans vous il n'y a pas moyen de vivre ni de mourir. Ah! ah! c'est une plaisanterie, il ne faut pas que cela vous fâche.

LAVENETTE.

Me fâcher! ah bien oui. A propos de çá, ma femme vient d'arriver par la diligence de Paris. Pauvre petite femme! elle a passé la nuit en route, et voilà qu'elle s'habille pour la noce ; elle veut assister au bal, parce que j'y serai ; elle m'aime tant!... Ah çà! avez-vous été sur le port? savez-vous les nouvelles?

JONATHAS.

Qu'y a-t-il donc ?

LAVENETTE.

Il y a en rade un navire grec, *le Philopœmen*; un vaisseau qui arrive de Smyrne, avec un chargement de cotons.

JONATHAS.

Ah! il vient de Smyrne; mais ne dit-on pas que dernièrement quelques symptômes y ont éclaté?

LAVENETTE.

Aussi, comme membre du conseil sanitaire, nous avons pris nos précautions; le vaisseau va subir une quarantaine rigoureuse, et personne ne pourra venir à bord, sous les peines les plus sévères.

JONATHAS.

Diable! vous avez raison, ne badinons pas! prenons bien garde à la santé de la ville du Havre.

LAVENETTE.

Quel est ce monsieur? un commerçant?

JONATHAS.

Non, c'est un officier de marine, un camarade de collége, à qui je ne suis pas fâché de montrer quelle figure je fais ici.

LAVENETTE.

Je comprends... (S'avançant vers Gabriel.) Monsieur, les amis de nos amis sont nos amis. Monsieur se fixe au Havre?

GABRIEL.

Je ne sais pas encore.

LAVENETTE.

Il le faut; cela me fera une maison de plus. Une ville charmante, une société délicieuse; j'en puis juger mieux que personne, car, par état, je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre; ça dépend de l'heure de mes visites.

JONATHAS.

Oui, vous me faites toujours la vôtre à cinq heures.

LAVENETTE, à Jonathas, lui tâtant le pouls.

Comment allons-nous ce matin?

JONATHAS.

Dame! je n'en sais trop rien : je m'en rapporte à vous.

GABRIEL.

Est-ce que tu es malade?

JONATHAS.

Non, mais, par précaution, je me suis abonné. Tous les jours le docteur vient me dire comment je me porte.

GABRIEL.

C'est charmant.

JONATHAS.

Que veux-tu, mon ami, la santé avant tout. Quand on est riche, il est si utile d'être heureux et de bien se porter! on n'a que cela à faire.

LAVENETTE.

Ah çà! nous mettons-nous à table? la future est-elle là? tout le monde est-il arrivé?

JONATHAS.

Oui, sans doute; on n'attendait que vous pour signer le contrat. (A Gabriel.) Viens, mon ami, je vais te présenter à ces dames, car ce matin, avant la cérémonie, je donne à déjeuner chez moi à ma prétendue.

GABRIEL.

Un instant, j'ai aussi des prétentions, et je suis là en costume de voyageur.

JONATHAS.

Oh! mon Dieu, tous mes domestiques sont occupés; et pourtant j'en ai sept, y compris le petit commis; mais, tiens, voici Giroflée, le jardinier, qui va te montrer ton appartement et qui de plus sera à tes ordres.

AIR : *Triste spectacle, hélas! aux yeux du sage.* (du BUREAU DE LOTERIE.)

Adieu, mon cher, sans façon je te laisse;
Tu peux chez moi commander, ordonner.
A t'obéir je veux que l'on s'empresse;
Et nous, docteur, courons au déjeuner.

LAVENETTE.

Oui, je me sens un appétit féroce;
Un jour d'hymen, si parfois les Amours,
Quoique invités, ne sont pas de la noce,
Les déjeuners du moins en sont toujours.

ENSEMBLE.

JONATHAS.

Adieu, mon cher, etc.

LAVENETTE.

Allons, Monsieur, sans façon je vous laisse,
Mais vous pouvez commander, ordonner.
A le servir ici que l'on s'empresse,
Et nous, ami, courons au déjeuner.

(Jonathas et Lavenette entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

GABRIEL, GIROFLÉE, qui se tient à l'écart.

GABRIEL.

Diable! depuis que nous sommes sortis du collége, mon ancien camarade est bien changé; ce n'est plus une bête, c'est un sot... J'ai vu qu'il tranchait avec moi du protecteur, et j'avais bien envie, pour prendre ma revanche, d'ouvrir mon portefeuille et de lui proposer de l'acheter lui et ses commis... Une mauvaise affaire que j'aurais faite là! et je peux, je crois, mieux placer mon argent.

GIROFLÉE.

Monsieur, si vous voulez, je vais vous montrer votre appartement; je suis à votre service.

GABRIEL.

Ah! ah! c'est vrai; c'est le valet de chambre qu'on m'a donné... Tiens, mon garçon, voilà d'abord pour ta peine.

GIROFLÉE.

Comment donc, Monsieur, il n'y a encore eu que du plaisir.

GABRIEL.

Tu vas aller dans la Grande-Rue, chez Delaunay, à l'Aigle d'Or: c'est là que la diligence m'a débarqué.

GIROFLÉE.

Ah! Monsieur est venu en diligence?

GABRIEL.

Oui, j'aime mieux ça; c'est plus gai, plus animé, surtout les Jumelles qu'on prend à Ronen.

AIR du *Petit Courrier*.

Un tel voyage me plaît fort:
A la nuit on se met en route,
On se place sans y voir goutte,
On babille ou bien l'on s'endort,
On rit, on s'intrigue, on se presse,
On parle amour... et cætera,
Sans savoir à qui l'on s'adresse:
C'est comme au bal de l'Opéra.

Et puis, on y fait des rencontres... J'avais entre autres une petite voisine charmante, qui avait en moi une confiance... Elle m'avait donné à serrer ses gants et son éventail; et ma foi, en nous séparant, j'étais occupé à la regarder, et je n'ai plus pensé à lui restituer le précieux dépôt.

GIROFLÉE.

Ça se retrouvera, Monsieur; ici, d'ailleurs, tout se retrouve.

GABRIEL, lui donnant une carte.

C'est bon : tu demanderas à la diligence mes effets que j'y ai laissés, et tu me les apporteras ici.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur : les effets de monsieur... (Cherchant à lire.) g... a... ja... bri.

GABRIEL.

Gabriel de Révannes.

GIROFLÉE.

Comment! vous êtes monsieur Gabriel de Révannes?

GABRIEL.

Est-ce que tu me connais?

GIROFLÉE.

Non, Monsieur; mais il y a dix ans, quand j'étais jeune, j'ai joliment entendu parler de vous... Un bon enfant qu'ils disaient; mais une mauvaise tête... Tout ça, à cause de cette fameuse affaire que vous avez eue...

GABRIEL.

Comment! est-ce qu'on s'en souvient encore?

GIROFLÉE.

Il y a longtemps que c'est oublié; mais moi qui suis un enfant du Havre, et qui ne l'ai jamais quitté... C'était dans un bal, n'est-ce pas, Monsieur? et parce qu'une demoiselle de seize ans avait refusé de danser avec vous, vous avez cherché querelle à celui qu'elle avait accepté pour cavalier.

GABRIEL.

Oui, et ce sera pour moi un sujet éternel de remords. Ce pauvre Crécy, un de mes camarades; je le vois encore frappé d'un coup fatal... Éperdu, hors de moi, marchant au hasard, je rentre dans la ville, j'aperçois un vaisseau qui mettait à la voile; je m'élance sur son bord; et depuis ce temps je n'ai pas revu ma patrie... Il y a un mois seulement, j'ai débarqué à La Rochelle; je me suis rendu à Paris, et c'est là que j'ai appris que M. de Crécy avait été rappelé à la vie; que, guéri de ses blessures, il avait épousé celle...

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur; il l'a bien fallu. Après un éclat comme celui-là, elle aurait été compromise. Mais du reste, ils ont fait un excellent ménage; et M. de Crécy vivrait encore, si ce n'é-

tait, il y a cinq ans, cette fièvre cérébrale, pour laquelle il a eu l'imprudence d'appeler M. Lavenette le médecin... Oh! celui-là ne l'a pas manqué; ça n'a pas été long; en voilà comme ça une vingtaine à ma connaissance... Eh bien! c'est égal, il reste toujours ici, lui; il ne pense pas à s'embarquer.

GABRIEL.

C'est bien, va vite où je t'ai dit.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur; mais quand j'y pense, c'est drôle que mon maître vous invite à la noce. Vous me direz que voilà deux ans seulement qu'il est établi au Havre, et qu'alors il ne connaît pas votre aventure.

GABRIEL.

Eh bien! par exemple, je crois qu'il fait des réflexions. Va et reviens, parce que j'ai d'autres commissions à te donner.

GIROFLÉE.

Oui, Monsieur. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

GABRIEL, seul.

On ne m'avait pas trompé; elle est veuve, elle est libre; dix ans d'exil ont dû expier ma faute, et je pense qu'elle sera assez généreuse pour me recevoir. Je n'ai pas osé demander sa demeure, ni me présenter chez elle. Mais il y a ici une noce, une grande réunion; la meilleure société du Havre y est invitée... Madame de Crécy s'y trouvera sans doute; voilà pourquoi j'ai accepté les offres de mon ancien camarade; et quand je pense qu'aujourd'hui même je vais la revoir, j'éprouve un tremblement dont je ne me croyais pas capable. Moi, un marin, un corsaire!

AIR de *Téniers*.

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Que, malgré moi, dans ces lieux je ressens?
Moi, voyageur et citoyen du monde,
Tous les pays m'étaient indifférents!
Depuis dix ans, fatigué de moi-même,
C'est le seul jour où mon cœur fut ému.
Ah! la patrie est aux lieux où l'on aime,
Et je sens là que j'y suis revenu.

Ah! mon Dieu! quelle est cette femme qui s'avance dans cette

galerie? Comme mon cœur bat! c'est elle, c'est Mathilde! quel bonheur! elle vient, et elle est seule.

SCÈNE V.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

MADAME DE CRÉCY.

Quel ennui qu'un contrat de mariage! être obligée de recevoir tout ce monde; sans compter qu'ils arrivent tous avec la même phrase de félicitations; et pour peu qu'on tienne à varier ses réponses, c'est un travail... (Apercevant Gabriel qui s'avance.) Encore un de nos convives!... (Elle lui fait la révérence, et lève les yeux sur lui.) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? voilà des traits...

GABRIEL.

Quoi! Mathilde, vous ne les avez point oubliés?

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur de Révannes!...

GABRIEL.

Oui, Madame, celui dont vous eûtes les premières amours; celui qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui après dix ans d'exil et de malheur se présente en tremblant devant vous, pour demander sa grâce.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel! que faites-vous? ignorez-vous donc ce qui s'est passé en votre absence?

GABRIEL.

J'arrive à l'instant même; mais j'ai appris à Paris que depuis cinq ans vous étiez veuve, vous étiez libre, et j'accours. Je ne vous parle pas de la fortune que j'ai acquise...

MADAME DE CRÉCY.

Monsieur...

GABRIEL.

Je sais que ce n'est pas cela qui vous déciderait; aussi je n'implore que votre générosité. Accordez-moi votre main, et je croirai l'avoir achetée trop peu encore par tous les maux que j'ai soufferts.

MADAME DE CRÉCY.

Mon ami, écoutez-moi; je voudrais en vain vous cacher l'émotion que m'a causée votre vue; je croyais vous avoir perdu pour jamais; et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'ancien ami

de son enfance. Vous fûtes le premier que j'aimai, j'en conviens. (A demi voix et avec émotion.) Je vous dirai même plus, je n'ai jamais aimé que vous.

GABRIEL.

Il se pourrait!

MADAME DE CRÉCY.

Oui, et cependant je crois encore que si je vous avais épousé, j'aurais eu tort; j'aurais été fort malheureuse. Oui, mon ami, l'amour ne suffit pas en ménage; et votre caractère bouillant et emporté, ce premier mouvement auquel vous ne pouviez résister...

GABRIEL.

Vous avez raison, tel j'étais à dix-huit ans, quand je vous ai quittée; et ce que vous ne croirez jamais, c'est l'état même que j'ai pris, qui, plus encore que les années, a changé mon caractère. Oui, Madame, l'aspect des combats et des naufrages, toutes ces scènes d'horreurs dont se compose la vie d'un marin use la fougue de ses passions, et ne lui laissent plus d'énergie que contre le danger. L'habitude d'exposer sa vie la lui rend indifférente; le besoin de s'aider, de se secourir mutuellement, le rend humain et charitable. Aussi, Madame, malgré leurs dehors brusques et farouches, presque tous les marins, au fond du cœur, sont la bonté et la douceur même. En vous parlant ainsi, je vous suis suspect sans doute. Pour me rendre digne de vous, j'ai trop d'intérêt à me faire meilleur que je ne suis; mais daignez vous en convaincre par vous-même, daignez m'éprouver; quoi qu'il en coûte à mon impatience, qu'importent quelques jours de plus, quand depuis dix ans on attend le bonheur!

MADAME DE CRÉCY.

Eh bien! s'il est vrai.. si vous avez conservé pour moi quelque amitié, je vais la mettre à une épreuve cruelle; il faut nous séparer.

GABRIEL.

Et pourquoi?

MADAME DE CRÉCY.

Parce que votre présence en ces lieux blesserait toutes les convenances.

GABRIEL.

Que dites-vous?

MADAME DE CRÉCY.

Je vous dois ma confiance tout entière... Restée veuve et avec un fils, j'ai dû tout sacrifier à son avenir; j'ai dû penser non à ma fortune, mais à la sienne; un procès menaçait de la lui enlever; en me remariant, je pouvais la lui conserver.

GABRIEL.

Eh bien! Madame?

MADAME DE CRÉCY.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh bien! j'ai promis... j'étais mère!
Ce titre, hélas! m'ordonnait d'écouter
Mes amis, ma famille entière,
L'opinion que l'on doit respecter.

GABRIEL.

Qu'importe à moi ce qu'on a pu promettre?
Je brave tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vous, vous avez raison :
Un homme peut braver l'opinion,
Une femme doit s'y soumettre.

J'ai donné ma parole; et c'est aujourd'hui, en présence de de toute la ville, que devait se signer le contrat.

GABRIEL.

Et vous croyez que je souffrirai?...

MADAME DE CRÉCY.

Il n'est plus temps de vous y opposer... Tout est fini, je viens de signer.

GABRIEL.

O ciel! il se pourrait! Je devine maintenant, je vais trouver votre époux.

MADAME DE CRÉCY.

Et pourquoi? pour nous séparer encore pendant dix ans.

GABRIEL.

Dieu! quel souvenir vous me rappelez!

MADAME DE CRÉCY.

Qu'il vous rende à la raison : vous avez juré de vous éloigner, j'ai votre parole, je la réclame... Si je vous suis chère, n'allez pas me compromettre, me déshonorer par un éclat inutile, que je ne vous pardonnerai jamais.

GABRIEL.

Je vous comprends, vous l'aimez?

MADAME DE CRÉCY, prenant sur elle-même.

Eh bien! oui, Monsieur, je l'aime; je l'aime beaucoup.

GABRIEL.

Ce mot seul suffisait. Adieu, Madame, adieu pour toujours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JONATHAS.

JONATHAS, arrêtant Gabriel qui veut sortir.

Eh bien! où vas-tu donc? nous allons partir, et nous comptons sur toi. Mon ami, c'est ma femme que je te présente.

MADAME DE CRÉCY, avec embarras.

Je connaissais déjà Monsieur.

JONATHAS.

Eh bien! tant mieux; ça se trouve à merveille : c'est lui qui, ce matin, va vous donner la main; c'est une idée que j'ai eue. Ah! ah!

GABRIEL.

Qui, moi?

MADAME DE CRÉCY, vivement.

C'est impossible. Monsieur me disait tout à l'heure que ce matin même, et pour rendre service à un ami qui l'en suppliait, il était obligé de partir pour Paris.

JONATHAS.

A la bonne heure; mais s'il s'en va, je me brouille avec lui; j'ai parlé à toute la société de mon ami l'officier de marine, et l'on y compte. (A Gabriel.) Enfin, si tu restes, je te placerai à table à côté de la mariée; voilà des motifs déterminants.

GABRIEL.

Écoute donc, si tu le veux absolument...

JONATHAS.

Oui, mon ami, ça me rendra service; un jour de noce on ne sait où l'on en est; il faut s'occuper de tout le monde : et pendant que je ferai les honneurs, tu feras la cour à ma femme! ah! ah! ah! c'est drôle, n'est-ce pas?

MADAME DE CRÉCY, à Gabriel, d'un air de reproche.

Eh quoi! Monsieur...

JONATHAS.

Et demain, nous partons pour une campagne à dix lieues d'ici, nous t'emmènerons, nous n'aurons personne, nous serons en petit comité ; et puis, il y a là une chasse superbe ; il est vrai que tu n'es peut-être pas amateur... tant mieux, tu tiendras compagnie à Madame, parce qu'au fait, j'aime autant que tu ne chasses pas sur mes terres. Ah! ah! celui-là est original, n'est-il pas vrai? Ainsi, c'est convenu, tu vas écrire à Paris qu'on ne t'attende pas, et tu pars avec nous.

MADAME DE CRÉCY, bas à Gabriel.

Refusez, Monsieur, refusez, je vous en supplie.

GABRIEL.

Et pourquoi donc, Madame? je suis trop heureux d'accepter l'invitation que me fait un ami.

JONATHAS.

A la bonne heure. (A madame de Crécy.) Ça vous convient, n'est-il pas vrai?

MADAME DE CRÉCY.

Non, Monsieur.

JONATHAS.

Et pourquoi cela?

MADAME DE CRÉCY.

Il me semble que vous pouviez le deviner et m'épargner la peine de le dire.

JONATHAS.

Je comprends. Tu ne sais pas que ma femme est d'une sévérité... et je suis sûr que c'est parce que je lui ai dit tout à l'heure que tu lui ferais la cour : ça l'a fâchée, je l'ai vu. (A madame de Crécy.) Mais vous sentez bien, ma chère amie, que c'était une plaisanterie.

MADAME DE CRÉCY.

Et si ce n'en était pas une?

JONATHAS ET GABRIEL.

Que dites-vous?

MADAME DE CRÉCY.

C'est malgré moi, c'est à regret que je fais un pareil aveu; mais on l'a voulu, on m'y a forcée. Apprenez que Monsieur m'a aimée autrefois, et que peut-être maintenant encore... (Vivement.) mais j'en doute : car s'il m'eût aimée, il aurait eu plus de soumission à mes ordres, et ne m'aurait pas placée

dans la position cruelle où je suis. (Elle entre dans l'appartement à gauche.)

JONATHAS.

Écoute donc, mon ami, je ne pouvais pas prévoir... tu ne m'en veux pas, ce n'est pas ma faute. Je vais voir si tout est prêt. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

GABRIEL, seul.

Oui, je l'aime encore; mais après un tel outrage, après une pareille trahison, il faudrait que je fusse bien lâche pour ne pas l'oublier; aussi bien elle me renvoie de chez elle, elle me bannit; et je lui obéirais! Non, morbleu! Qu'ai-je maintenant à ménager? Puisque ma présence lui est odieuse, je ne quitte pas ces lieux; puisque ma tendresse lui déplaît, je l'aimerai toujours; et pour que ma vengeance soit complète, je saurai bien malgré elle, malgré son mari, la forcer à me voir encore, à m'aimer, à m'épouser... Par quel moyen? je n'en sais rien; mais quand on le veut bien... Me battre avec Jonathas, il ne faut pas y penser, il ne mérite pas ma colère : et d'ailleurs c'est le moyen de tout perdre. Ne vaut-il pas mieux encore avoir recours à quelque ruse de guerre, ou à quelqu'un de ces coups décisifs?... N'ai-je donc plus mon ancienne audace? Ne suis-je pas marin? N'ai-je pas mon étoile?... Allons! qui vient là à mon secours? est-ce un allié?... Non, c'est le docteur.

SCÈNE VIII.

GABRIEL, LAVENETTE.

LAVENETTE, sortant de la porte à droite et parlant à un domestique.

Ah bien! oui, il ne manquerait plus que cela; venir me chercher pour aller en mer en sortant de table. (Au domestique.) Gervais, mon garçon, dis à nos confrères qu'ils peuvent aller à bord du *Philopœmen*, si ça leur fait plaisir; qu'ils fassent leur rapport sans moi; je suis médecin attaché à la ville du Havre, j'ai mille écus pour cela, je veux les gagner en restant à mon poste.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

LAVENETTE.

Attends donc encore; tiens, tu remettras à ma femme cet

éventail en ivoire que je viens de lui acheter, car elle est d'une inconséquence! aller perdre le sien cette nuit dans la diligence, ou, ce qui est tout comme, le confier à un jeune homme qu'elle ne connaît pas. (Le domestique sort par le fond.)

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! madame Lavenette était ma compagne de voyage.

LAVENETTE, criant encore au domestique.

Dis à ma femme que dans l'instant nous allons la prendre en voiture. (Se retournant et apercevant Gabriel.) Eh bien! jeune et bel étranger, que faites-vous donc là? Nous allons partir pour la mairie; et, d'après ce que j'ai entendu dire, c'est vous qui allez donner la main à la mariée?

GABRIEL.

Oui, Monsieur... (A part.) J'y suis. (Haut.) Je cours chercher madame de Crécy. (Montrant la porte à gauche.) Je tiens à ce qu'on se dépêche, car je suis en retard; il faut ce matin que je retourne à mon bord.

LAVENETTE.

Ah! Monsieur a quitté son équipage pour venir à terre, peut-être même sans permission?

GABRIEL.

Précisément; mais l'amour de la patrie, le désir de voir ses amis quand il y a longtemps qu'on en est séparé... Songez donc que j'arrive de Smyrne.

LAVENETTE, s'éloignant de lui.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez du *Philopœmen?*

GABRIEL.

Oui, Monsieur, un navire superbe qui, dans ce moment, est en rade; mais ce matin, dans mon impatience, je me suis jeté dans la chaloupe et j'ai abordé à la côte, sans en rien dire à personne; c'est vous, cher docteur, c'est vous qui êtes le premier... (Il lui tend la main, le docteur recule.)

LAVENETTE, tremblant.

Monsieur... Monsieur... toute la société... toute la noce qui est là.

GABRIEL.

Vous avez raison, on va nous attendre; je cours chercher la mariée, puisque je dois être son chevalier d'honneur. (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

LAVENETTE, seul.

Ah! grands dieux! que devenir! quel danger!... ce jeune imprudent qui ne s'en doute même pas et qui vient ici compromettre toute une noce, l'élite de la société, les premières têtes du Havre.

SCÈNE X.

LAVENETTE, JONATHAS, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

Air : Fragment d'*Une Nuit au château.*

Dans l'hymen qui les engage,
Quel bonheur leur est promis!
C'est un jour de mariage
Qu'on connait tous ses amis.

JONATHAS.

Nous avons tous, à la ronde,
Porté, grâce à mon bordeaux,
La santé de tout le monde.

LAVENETTE.

Cela vient bien à propos.

CHOEUR.

Dans l'hymen, etc.

LAVENETTE, les interrompant.

Taisez-vous, taisez-vous; cessez tous ces chants d'allégresse.

JONATHAS.

Qu'avez-vous donc, docteur? comme vous voilà pâle!

LAVENETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi. Apprenez que nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison.

TOUS, l'entourant.

Que dites-vous?

LAVENETTE.

Cet ami que vous avez accueilli, que vous avez reçu, ce jeune officier de marine... Il est de l'équipage du *Philopœmen.*

JONATHAS.

Ce navire suspect qu'on a mis en quarantaine?

LAVENETTE.

Précisément.

JONATHAS.

C'est fait de nous.

LAVENETTE.

Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant; ce matin ne m'a-t-il pas donné la main?

JONATHAS.

Eh! non, docteur, c'est à moi; heureusement j'avais mes gants de marié... (Il les ôte, les jette sur la table.) Sans mon mariage, j'étais perdu; mais voyons, dépêchons; c'est à vous de prendre des mesures de sûreté.

LAVENETTE.

Il vient d'entrer dans cet appartement.

TOUS.

Dans cet appartement!

FINALE de *la Neige*.

LAVENETTE.

Je tremble, je tremble,
Je tremble d'effroi.
Même sort nous rassemble,
Je prévoi
Que c'est fait de moi.

JONATHAS.

Mais de peur qu'il ne sorte,
Fermons bien cette porte.

LAVENETTE.

Pour enfermer ici
Votre femme avec lui.

JONATHAS, LAVENETTE ET LE CHOEUR.

C'est lui, c'est lui,
Fuyons loin d'ici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Gabriel paraît, donnant la main à madame de Crécy; tous les assistants poussent un cri d'effroi et s'enfuient en fermant les portes, hors celle du cabinet à gauche qui reste ouverte.)

SCÈNE XII.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(Tous deux au milieu du théâtre, et se regardant d'un air étonné.)

MADAME DE CRÉCY.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, d'un air innocent.

Je n'en sais rien, et je ne m'en doute même pas. Comme je venais de vous le dire, d'après les nouvelles instances de votre mari, qui craignait que mon départ ne parût extraordinaire à la société, je voulais, Madame, vous donner la main jusqu'à la mairie, et après cela, obéir à vos ordres, en vous quittant pour jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Je ne me trompe point, l'on ferme les portes sur nous!

GABRIEL, froidement.

Je ne sais pas alors comment nous ferons pour aller à la mairie; il faudra attendre qu'on nous ouvre.

MADAME DE CRÉCY.

Comment! Monsieur, nous laisser ainsi! s'enfuir à notre aspect!

GABRIEL.

AIR de *Céline*.

Oui, dans l'exacte bienséance,
Il est mal de nous oublier.
Je conçois votre impatience,
Vous avez à vous marier!
Je sais que l'on tient, d'ordinaire,
A terminer ces choses-là;
Quant à moi, je n'ai rien à faire,
Et j'attendrai tant qu'on voudra.

MADAME DE CRÉCY.

O ciel! ce calme, ce sang-froid... c'est quelque ruse de vous!

GABRIEL.

Je conviens, Madame, qu'au premier coup d'œil cette idée-là a bien quelque apparence de raison.

AIR du *Piége*.

Banni par un injuste arrêt,
Encor tout plein de mon outrage,
J'ai pu former quelque projet
Pour empêcher ce mariage.
Vous enlever à la noce! ah! vraiment
C'eût été d'une audace extrême!
Alors, j'ai trouvé plus décent
D'enlever la noce elle-même.

Elle vient de partir.

MADAME DE CRÉCY.

J'ignore quels moyens vous avez employés; mais celui qui a pu me compromettre ainsi n'obtiendra jamais rien de moi.

GABRIEL.

Permettez-moi au moins de me justifier et de vous expliquer...

MADAME DE CRÉCY.

Éloignez-vous, Monsieur, je ne veux rien entendre.

GABRIEL.

Vous ne devez point douter, Madame, de mon respect ni de ma soumission; à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'obéissance, et je ne reparaîtrai à vos yeux que quand vous me rappellerez. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE CRÉCY, seule.

Est-il exemple d'une pareille audace! de sang-froid concevoir un tel projet!... et bien plus, l'exécuter! Comment en est-il venu à bout, je ne puis le deviner; mais je le saurai. (Allant à la table et sonnant.) Holà! quelqu'un... (Sonnant plus fort et à l'autre bout du théâtre.) Eh bien! viendra-t-on?... personne, aucun domestique!.. suis-je donc seule dans cette maison?

AIR du *Muletier*.

(Sur la ritournelle de l'air, on entend crier en dehors :)

A vos postes, garde à vous!

MADAME DE CRÉCY, allant à la porte du fond.

Tout est fermé et barricadé en dehors.

Je commence à trembler, je croi.
Ah! du moins, par cette fenêtre,
Peut-être pourrai-je connaître
Ce que l'on veut faire de moi.
(Regardant par la croisée à droite.)
Eh mais! qu'est-ce que j'aperçois?
Les murs sont entourés de gardes,
Je vois des paysans armés de hallebardes,
Que de précautions! que de soins! et pourquoi?
Pour laisser un amant tête-à-tête avec moi.
(Regardant.)
C'est Jonathas! c'est bien lui que je voi.

Dieu me pardonne, c'est mon mari lui-même qui les place

en sentinelles autour du parc ; il a donc bien peur que je n'en réchappe.

(Suite de l'air.)

Par hasard, serais-je en prison?
L'hymen en est une, dit-on ;
Mais en ce cas, ce qui m'étonne,
C'est le geôlier que l'on me donne.
Oui, chacun serait étonné
Du geôlier que l'on m'a donné.

(On entend sur la ritournelle.)

Qui vive? garde à vous! (On voit paraître à la croisée une lettre au bout d'une perche.) Grâce au ciel! voici des nouvelles; je vais donc savoir quel est ce mystère. (Elle va à la croisée et prend la lettre.) Une lettre... *A monsieur, monsieur Gabriel de Révannes, officier de marine*. C'est pour lui, et à coup sûr je n'irai pas lire ses lettres. (Allant à la porte par laquelle Gabriel est sorti.) Monsieur, Monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE XIV.

MADAME DE CRÉCY, GABRIEL.

GABRIEL.

Quoi! Madame, vous daignez me rappeler?

MADAME DE CRÉCY.

Non, sans doute.

GABRIEL, avec douleur et faisant quelques pas.

Alors... il faut donc encore s'éloigner.

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Mais non, Monsieur, restez... Il le faut bien; que je sache enfin ce que cela signifie et quelle est cette lettre.

GABRIEL, l'ouvrant.

C'est le docteur Lavenette qui me fait l'honneur de m'écrire. « Monsieur, vous avez commis une grande imprudence... vous deviez savoir que votre vaisseau *le Philopœmen* était soumis à la quarantaine. »

MADAME DE CRÉCY.

Quoi! Monsieur?

GABRIEL, vivement.

N'en croyez pas un mot, Madame.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Que le calme rentre en votre âme,
Votre docteur y fut le premier pris;
Le Philopœmen, c'est, Madame,
La diligence de Paris;
Lourd bâtiment, qui très-souvent chavire,
Mauvais voilier et vaisseau du haut bord,
Que six chevaux traînaient avec effort;
Et ce matin, notre pesant navire
Au grand galop est entré dans le port.

MADAME DE CRÉCY.

Et le docteur a été dupe d'une pareille ruse?

GABRIEL.

Oui, Madame, et rien ne lui ôterait cette idée-là; aussi je n'y pense seulement pas. (Froidement.) Je vais achever sa lettre. (Il lit.) « Je cours faire mon rapport à la société de médecine; « et en attendant, vous ne devez point vous étonner des me- « sures d'urgence que nécessite l'événement. Les portes de « cette maison seront exactement gardées, et vous ne pourrez « en sortir que dans quarante jours. »

MADAME DE CRÉCY.

Ah! mon Dieu!...

GABRIEL.

Pour vous, Madame, le tête à tête est un peu long; mais pour moi le temps va se passer avec une rapidité...

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

C'est une indignité; c'est en vain qu'on prétend me retenir dans ces lieux!

GABRIEL, continuant la lettre.

« Quant à la jeune dame qui est restée avec vous, et que « malheureusement ces mesures concernent aussi, mon ami « Jonathas et moi la mettons sous la sauvegarde de votre « honneur et de votre délicatesse. Un militaire français... » — C'est juste, les phrases d'usage. (Parcourant la lettre.) Du reste, des livres, des provisions, tout ce que nous pouvons désirer nous sera fourni en abondance. On ne nous refuse rien que la liberté!

MADAME DE CRÉCY, avec colère.

Ainsi, Monsieur, c'est grâce à vous que je suis renfermée dans cette prison, et vous ne voulez pas que je vous déteste?

GABRIEL.

Si, Madame, permis à vous; c'est un moyen comme un autre de passer le temps; mais si mon imprudence vous a donné des fers, au moins vous rendrez justice au sentiment généreux qui m'a porté à partager votre captivité.

MADAME DE CRÉCY.

Je suis d'une colère...

GABRIEL.

Du reste, c'est presque une revanche; et quand je pense à tous ceux que vous avez privés de leur liberté...

MADAME DE CRÉCY, avec impatience.

Eh! Monsieur, faites-moi grâce de phrases pareilles, et une fois pour toutes, qu'il n'y ait jamais entre nous le moindre mot d'amour ou de galanterie; je ne le souffrirais pas.

GABRIEL.

Soit, Madame, vous n'avez qu'à commander; et puisque vous le voulez, je ne parlerai que raison. Pour commencer, je vous ferai observer qu'il est sans doute cruel d'être ainsi renfermés pendant six semaines; mais aux maux sans remède, il n'y a que la patience; il faut tâcher de prendre son parti, et il me semble que de se quereller et de s'aigrir, comme nous le faisons, ne sert à rien, et fait paraître le temps encore plus long. Que n'ai-je, pour l'abréger, (La regardant.) l'esprit et la grâce d'une personne que vous connaissez, et que je ne veux pas nommer! Que n'ai-je, pour vous plaire, sa conversation aimable et piquante!

MADAME DE CRÉCY.

Ce serait inutile, car je ne suis pas en train de causer, et je ne vous répondrais pas.

GABRIEL.

Aussi, Madame, je ne vous demande rien; mais je vous vois, et cela me suffit; c'est pour vous seule que je suis en peine; un marin a peu de ressources dans l'esprit; il a le désir de plaire; mais le secret, où le trouver? Je vous le demanderais, Madame, si vous étiez en humeur de me répondre, (Elle lui tourne le dos, et va s'asseoir près de la table à droite.) mais vous venez de m'annoncer votre intention à cet égard... Que pourrai-je donc faire pour vous distraire?

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je pourrais bien vous parler politique,
Ou vous conter mes campagnes sur mer.

(Allant à la table à gauche.)
Ce n'est pas gai! Vous aimez la musique;
Si d'*Othello* j'essayais un grand air?
Mais non, je vois et Montaigne et Voltaire;
A la faveur de ces noms révérés
Je puis parler sans vous déplaire,
Ce n'est pas moi que vous entendrez.

Je prends le Théâtre de Voltaire; n'est-ce pas, Madame?

MADAME DE CRÉCY, prenant son ouvrage.

Comme vous voudrez, je n'écoute pas.

GABRIEL, s'asseyant près d'elle.

Tant mieux, car j'aurais eu peur de ne pas lire assez bien. (Ouvrant le livre.) Acte quatrième, scène trois, peu importe. (Madame de Crécy lui tourne le dos.)

(Lisant.)
« Je sais mes torts, je les connais, Madame,
« Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
« Le plus affreux fut de vous offenser.
« Je suis changé. — J'en jure par vous-même,
« Par la raison que j'ai fui, mais que j'aime!
« A peine encore échappé du trépas,
« Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
« Oui, je vous cherche à mon heure dernière;
« Heureux cent fois, en quittant la lumière;
« Si, destiné pour être votre époux,
« Je meurs, au moins, sans être haï de vous!

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Quel est ce passage?

GABRIEL.

C'est de Voltaire! *l'Enfant prodigue*... lorsque Euphémon revient auprès de Lise...

(Continuant.)
« Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
« Ce front serein, brillant de nouveaux charmes;
« Regardez-moi, tout changé que je suis;
« Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
« De longs regrets, une horrible tristesse
« Sur mon visage ont flétri ma jeunesse.
« Je fus peut-être autrefois moins affreux,
« Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux. »

MADAME DE CRÉCY, l'interrompant.

Assez, Monsieur, assez.

GABRIEL.

Le reste de la scène est pourtant bien plus intéressant; surtout le moment où elle lui pardonne.

MADAME DE CRÉCY.

Oui, mais parlons d'autre chose.

GABRIEL, vivement.

Mon Dieu! Madame, comme vous voudrez; d'autant que, pendant notre séjour en ces lieux, nous avons beaucoup de choses à régler; d'abord, l'emploi de notre journée; moi, j'aime l'ordre avant tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vraiment!

GABRIEL.

Oui, Madame, j'ai comme cela quelques bonnes qualités qu'on ne me connaît pas. Dans le monde, on préfère les avantages extérieurs, on se laisse séduire par des dehors aimables ou brillants; mais comment connaître le caractère de celui avec qui l'on doit habiter? Comment savoir s'il aura les soins, les égards, la complaisance qui font un bon mari?... De là, les illusions détruites, les plaintes, les regrets, les mauvais ménages... Pour obvier à tout cela, il n'y aurait qu'un moyen que j'aurais envie de proposer : ce serait d'établir, avant d'arriver au port de l'hymen, une espèce de quarantaine conjugale. (A madame de Crécy qui sourit.) Je vois que ce projet vous sourit, et pour vous développer mon idée, vous sentez bien qu'un mariage à l'essai, une communauté anticipée...

MADAME DE CRÉCY.

C'est inutile, Monsieur, je comprends parfaitement. Mais revenons à ce que nous disions tout à l'heure; où en étions-nous?

GABRIEL.

Sur un chapitre qui ne vous tiendra pas bien longtemps, sur celui de mes bonnes qualités.

MADAME DE CRÉCY.

Ah! je me rappelle, vous me disiez que vous avez de l'ordre.

GABRIEL.

Oui, Madame, j'en ai toujours eu, même quand j'étais garçon; et si jamais j'étais assez heureux pour entrer en ménage, j'ai d'avance un plan tout tracé, dont je ne m'écarterais pas

d'une ligne. D'abord, Madame, comme je n'aime pas la médisance, je n'habiterais pas une petite ville.

MADAME DE CRÉCY.

Ah! Monsieur préfère la capitale?

GABRIEL.

Oui, Madame; j'aurais dans la Chaussée d'Antin, et non loin du boulevard, un joli hôtel pour moi et ma femme; ça ne serait pas bien grand; mais le bonheur tient si peu de place... Nous aurions ensuite un joli équipage...

MADAME DE CRÉCY.

Comment, Monsieur!

GABRIEL.

Est-ce que vous croyez que je laisserai ma femme aller à pied, en hiver surtout, pour qu'elle se fatigue, qu'elle s'enrhume? Pauvre petite femme! ah bien! oui.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Nous aurons le brillant landau,
Ou le coupé fait à la mode :
Un landau, c'est vraiment fort beau,
Mais un coupé, c'est bien commode!
Lequel choisirai-je des deux?
Mon seul embarras est d'apprendre
Celui qu'elle aimera le mieux.
(Se retournant vers madame de Crécy.)
Que me conseillez-vous de prendre?

MADAME DE CRÉCY, souriant.

Un instant, Monsieur... il me semble que pour quelqu'un qui a de l'ordre et de l'économie, vous voilà déjà avec un hôtel à la Chaussée d'Antin, un landau...

GABRIEL.

Je vois que vous préférez le landau, et vous avez raison. parce que, dans la belle saison, il nous mènera à une jolie maison de campagne, sur le bord de la Marne ou de la Seine; un beau pays, un air pur... il faut bien penser à la santé de ma femme... Mais nous sommes encore dans Paris; n'en sortons pas... Le matin nous irions faire nos visites, courir les promenades, le bois de Boulogne, ensemble, toujours ensemble; le soir, nous aurions notre loge à tous les spectacles; car je veux que ma femme s'amuse.

MADAME DE CRÉCY.

Une loge à tous les spectacles!... Ah çà! Monsieur, prenez garde, vous allez vous ruiner.

GABRIEL.

N'ayez pas peur... Mais il ne s'agit pas ici de ma fortune; il s'agit de mon bonheur; revenons à ma femme. Nous voyez-vous tous les deux, assis l'un près de l'autre, écoutant les beaux vers de Racine ou de Voltaire, et nous attendrissant sur des amours qui nous rappellent les nôtres? Me voyez-vous, le soir, ramenant ma femme chez moi, ou plutôt chez elle, dans cette maison que le luxe et les arts ont parée pour la recevoir? Ah! quel bonheur d'enrichir ce qu'on aime, d'embellir son existence par les trésors qu'on a acquis aux périls de la sienne! (Madame de Crécy se lève, et Gabriel continue en la suivant.) Oui, Madame, oui, dans les mers du Nouveau-Monde, lorsqu'un bâtiment ennemi se présentait, quand nous sautions à l'abordage, quand une riche part de butin venait augmenter ma fortune, je me disais : « C'est pour elle; je pourrai le lui « offrir; je pourrai l'entourer de tous les plaisirs de l'opu- « lence; ce que le commerce, les arts, l'industrie auront créé « de plus riche et de plus élégant, je pourrai le lui prodiguer, « non qu'elle en ait besoin pour être plus jolie, ni moi pour « l'aimer davantage, mais en amour, le bonheur qu'on par- « tage est doublé de moitié. » Telles étaient mes espérances, tels sont les plans que j'ai formés, et qu'un mot de vous, Madame, peut réaliser ou détruire à jamais.

MADAME DE CRÉCY.

Que dites-vous?

GABRIEL.

Que malgré votre ressentiment, que malgré mes nouveaux torts, vous ne pouvez douter de mon amour, et que cette ruse même en est une nouvelle preuve! mon imprudence vous a compromise, mais pour vous faire connaître celui que vous me préfériez.

AIR de *la Sentinelle*.

Oui, maintenant prononcez entre nous :
A son rival le lâche qui vous livre,
Celui qui craint de mourir avec vous,
Pour vous, Madame, est-il digne de vivre?
Qu'un tel destin n'est-il venu s'offrir
A moi, moi, votre amant fidèle!

J'aurais dit, heureux de mourir :
« Seule, elle eut mon premier soupir,
« Et mon dernier sera pour elle. »
Vous m'aimiez autrefois, vous me l'avez dit.

MADAME DE CRÉCY, se retournant.

Ah! mon Dieu! qui vient là ?

GABRIEL.

Peut-être vient-on nous rendre la liberté.

MADAME DE CRÉCY, involontairement.

Déjà !

GABRIEL, à ses genoux.

Ah! je n'en demande pas davantage.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE, JONATHAS.

(Madame de Crécy est à droite, au coin du théâtre, assise, et Gabriel est près d'elle à genoux, continuant à lui parler bas. Lavenette et Jonathas entrent par la porte à gauche; ils ont à la main des flacons, et portent à leur figure des mouchoirs imprégnés de vinaigre.)

JONATHAS, les apercevant de loin.

Dieu! que vois-je? (Il fait un pas et recule.)

LAVENETTE.

Eh bien! avancez donc.

JONATHAS.

Parbleu! c'est à vous, puisqu'en votre qualité de médecin de la ville, on vous a ordonné de faire le rapport ; cette fois-ci, il n'y a pas à aller en mer, et vous ne pouvez pas refuser.

LAVENETTE.

Je le crois bien, sans cela je perdrais ma place ; mais ce ne sera pas long. (Il se met à la table qui est à l'extrême gauche, en face de Gabriel et de madame de Crécy, et se met à écrire en tremblant.)

JONATHAS, au milieu du théâtre, et regardant madame de Crécy.

Ah çà! mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir. (Appelant de loin.) Hem! hem! Madame! mon ami Gabriel!...

MADAME DE CRÉCY.

Ah! vous voilà, Monsieur! approchez-vous donc!

JONATHAS, reculant.

Vous êtes trop bonne; il n'est pas nécessaire. Il me semble que mon ami Gabriel vous parle de bien près.

MADAME DE CRÉCY.

Nous nous occupions de vous, Monsieur, et nous disions qu'il faudra déchirer le contrat, et plaider de nouveau, à moins que vous ne préfériez vous arranger à l'amiable.

JONATHAS.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, se levant.

Je vais te l'expliquer.

JONATHAS, s'éloignant.

Du tout, ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

GABRIEL.

AIR des *Filles à marier*.

Tu nous a mis tous deux en quarantaine,
Et, victime d'un sort cruel,
Madame va, malgré sa haine,
S'unir à moi par un nœud éternel.
Il l'a fallu... c'était tout naturel.
Que n'eût pas dit votre ville indiscrète?
Ensemble ici rester quarante jours!
Nous ne pouvions, craignant les sots discours,
Légitimer un si long tête à tête
Qu'en le faisant durer toujours.

JONATHAS.

A la bonne heure : mais tu sens bien, mon ami Gabriel, que ça ne peut pas se passer ainsi.

GABRIEL.

Comme tu voudras; je suis à toi.

JONATHAS, se reculant.

Pas maintenant, nous nous battrons dans six semaines, quand il n'y aura plus de danger; voilà comme je suis, la santé avant tout.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, GIROFLÉE, tenant à la main un porte-manteau et une malle sur son dos.

GIROFLÉE.

Monsieur, voici vos effets.

JONATHAS.

D'où vient cet imbécile?

GIROFLÉE.

Des Messageries, où j'ai attendu pendant deux heures.

LAVENETTE.

Que dites-vous? cette malle est à Monsieur? Qui vous l'a donnée?

GIROFLÉE.

Le conducteur.

LAVENETTE.

D'où vient-elle?

GABRIEL.

De Paris, d'où je l'ai apportée.

LAVENETTE.

Par *le Philopœmen?*

GABRIEL.

Non, Monsieur, par la diligence de la rue de Bouloy.

JONATHAS ET LAVENETTE.

Il se pourrait! c'était donc une ruse?

GIROFLÉE.

Parbleu! ils sont une douzaine de voyageurs qui ont fait route avec Monsieur.

GABRIEL.

Si vous en doutez encore, (Fouillant dans sa poche.) voici des gants et un éventail qui appartiennent à une jolie voyageuse dont j'ai été cette nuit le cavalier.

LAVENETTE.

L'éventail et les gants de ma femme!

GABRIEL.

Que je comptais avoir l'honneur de rapporter moi-même à madame Lavenette.

LAVENETTE.

Je m'en charge, Monsieur, car je n'aime pas ces histoires de diligence. Dans notre ville du Havre, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire que...

JONATHAS.

C'est juste; mais convenez, docteur, que s'il avait voulu, il aurait pu s'en donner les gants.

LAVENETTE.

Jonathas!...

JONATHAS.

Encore une. C'est la dernière.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Adam.*

LAVENETTE.

Tous leurs désirs sont exaucés;
Prions qu'autant nous en advienne.
Ici-bas vous qui dispensez
Les plaisirs ainsi que les peines,
Daignez mettre, ô Dieu de bonté,
Pour le bien de l'espèce humaine,
Tous les plaisirs en liberté,
Et les chagrins en quarantaine.

JONATHAS.

Vins étrangers, ah! s'il est vrai
Qu'à la frontière on vous condamne,
Vins du Rhin, et vins de Tokai,
Tâchez d'échapper à la douanne!
Mais vous, qui du Pinde français
Osez envahir le domaine,
Vers allemands, drames anglais,
Restez toujours en quarantaine.

GIROFLÉE.

Qu'est qu' c'est qu' l'Institut? il paraît
Que d'esprit on y fait la banque;
On s' moqu' d'eux s'ils sont au complet,
On les cajol' dès qu'il en manque.
Cet usage-là me semble neuf;
Ils ont donc, ça me met en peine,
Plus d'esprit quand ils sont trent'-neuf,
Que lorsqu'ils sont la quarantaine?

GABRIEL.

Exilés du palais des grands,
Que le mensonge et son escorte,
Que les flatteurs, les intrigants,
Demeurent toujours à la porte;
Mais jusqu'au trône, en liberté,
Que la voix du malheur parvienne,
Et surtout que la vérité
Ne soit jamais en quarantaine!

MADAME DE CRÉCY, au public.

Quelquefois les pièces, chez nous,
Meurent le jour qui les vit naître;
Mais souvent aussi, grâce à vous,

Cent fois on les voit reparaître.
Les auteurs sont moins exigeants;
Ils accepteraient la centaine;
Mais je crois qu'ils seront contents,
S'ils vont jusqu'à la quarantaine.

FIN DE LA QUARANTAINE.

LE

PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec M. Varner

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 22 février 1825.

PERSONNAGES.

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, sa fille.
ESTELLE, sa fille.
FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
PARENTS ET AMIS de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond, et, sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une pysché, et, sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant; et sur le devant, une table à écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonade.

Vous êtes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc! Certainement j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (Descendant le théâtre.) Au diable les compliments! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; tout le monde prend plaisir à me le répéter, c'est comme un écho. Les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs en présentant leurs mémoires, et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu! que le bonheur coûte cher!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

A la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,

Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je croi,
Mais tant de monde le partage
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (Regardant la pendule.) Deux heures! voyez si ma belle-mère et ma future en finiront. (Apercevant Estelle qui entre par la porte à droite.) Eh bien! ma belle-sœur, où en sommes-nous?

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE.

Rassurez-vous, mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN.

C'est heureux! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes; j'en sais quelque chose.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé;
Car mes cheveux rétifs à la frisure
Sans son secours n'auraient jamais bouclé :
Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés!

ESTELLE.

Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée. Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN.

Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE.

Oh! mon Dieu, non, elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN.

Et elle exige peut-être...

ESTELLE.

Du tout, elle n'exige pas, mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

AIR des *Maris ont tort.*

Qu'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, Mesdemoiselles,
De notre ardeur, quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez les marchands de nouveautés?

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE.

Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN.

Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE.

Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN.

Quoi! vraiment, vous n'y tenez pas?

ESTELLE.

Moi! nullement.

BONNEMAIN.

Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, souriant.

Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN.

C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée; c'est vous que j'ai demandée en mariage; je crois même que c'est vous que j'aimais; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE.

Et vous avez raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN.

Mais elle est passablement coquette; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE.

Eh bien! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN.

Oh! certainement; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère, tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente... et puis d'autres qualités; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE.

Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile, et je n'aurais su que faire de votre fortune; tandis que ma sœur vous en fera honneur, et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN.

Eh! sans doute; mais...

ESTELLE.

Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Bonnemain.

Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN.

Encore un autre inconvénient. Depuis hier, le petite poste me ruine; passe encore si ce n'étaient que des compliments,

mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE.

C'est qu'elles ont souvent la même valeur; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, qui a lu sa lettre.

Qu'est-ce que je disais?... encore une... (Lisant.) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désise avoir avec vous... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de votre beau-père, dont je ne veux pas être connu; mais je pars presque en même temps que ma lettre, et je serai à Paris le 8. » Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE.

C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN.

Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE.

Allons donc, n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN.

Non, certainement. (Réfléchissant.) Le 8, c'est le 8 qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le 7; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le maire va s'impatienter, et nous courons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.

(A part.)

« Pour l'épouser quel fâcheux présage,

« Disaient tout bas quelques témoins,
« De commencer son mariage
« Avec le secours des adjoints[1] »

Ah ! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sortant de la chambre à droite.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! Estelle, que faites-vous là ? allez donc retrouver votre sœur : ne la laissez pas seule. Pauvre enfant ! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE.

Oui, maman. (Elle rentre dans la chambre à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, d'un air mélancolique.

Bonjour, mon cher Bonnemain ; vous me voyez dans un état... je conçois votre bonheur, votre ivresse ; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation ; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN.

Du tout, ils sont vifs et brillants ; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est qu'il faut bien prendre sur soi ; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant... ah ! mon cher ami ! c'est le jour le plus malheureux de ma vie !

BONNEMAIN.

C'est agréable pour moi ; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre ; certainement ma fille aura une existence superbe ; une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, et une loge à tous les théâtres ; mais c'est moi qui suis à plaindre !

BONNEMAIN.

Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah ! oui, n'est-ce pas ? promettez-moi de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Elle est naïve autant qu'elle est jolie :
Ménagez-la ; que sur ses volontés
Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins là complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille,

BONNEMAIN.

Et puis le mien par-dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, la parcourant.

Moi ? nullement ! une lettre anonyme ! songe-t-on à cela ? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN.

Sur moi ! je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec ?

BONNEMAIN.

Et pourquoi ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Parce qu'elle ne viendra pas, si l'on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN.

N'y a-t-il pas les garçons de la noce ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que ce soit vous-même, entendez-vous ; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN.

Vous ne vous voyez jamais !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Dans le courant de l'année, c'est vrai ; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur ; mais allez donc, allez donc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ, entrant par le fond.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien ! mon gendre, voici bien une autre affaire ! vous avez si mal pris vos mesures que Collinet nous fait dire qu'il

ne pourra venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Comment! on ne danserait pas?..

M. DE SAINT-ANDRÉ.

A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN.

C'est ça, une musique d'amateurs, le jour de ses noces, joli commencement d'harmonie!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN.

Encore un voyage! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Qui? moi! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux? est-ce que je songe à rien? est-il convenable que je quitte ma fille?

BONNEMAIN.

Dites donc; si on ne dansait pas du tout! la noce serait plutôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et ma fille qui a une toilette de bal délicieuse! j'aimerais mieux qu'on remît la noce à demain.

BONNEMAIN.

A demain! non pas; c'est demain le 8.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Et puis, la grande raison, c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même, il est question d'un bal; c'est imprimé.

BONNEMAIN.

Eh bien! est-ce une raison pour que cela soit vrai?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute; et moi qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN.

Moi!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec ma fille aînée, et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, Monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN.

Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien? Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

AIR des *Scythes et des Amazones*.

C'est une chose à présent fort commune :
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments?
L'ambition fait tourner bien des têtes :
Enfin pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes } *bis.*
N'en pas trouver aussi chez les amours? }
N'en pas voir aussi chez les amours? (*bis.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous perdez là un temps précieux : partez donc.

BONNEMAIN.

Oui, ma belle-mère; oui, mon beau-père. (Allant vers la porte du fond.) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer; car depuis ce matin... (Il va à la porte de la chambre à droite.)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Que faites-vous donc?

BONNEMAIN.

C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme. (Il frappe à la porte.)

JULES, en dedans.

Qui est là?

BONNEMAIN, prenant une petite voix.

C'est le marié.

JULES, en dedans.

Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh! non, elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN.

La logique!... la logique!... qu'est-ce que cela prouve? (A part.) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant : l'hymen est un mélodrame à fracas où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, pleurant.

Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN.

C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle-mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle-maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir; mais que de choses à faire!

AIR du Vaudeville du *Petit Courrier*.

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand'tante,
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Je suis pour ce que j'ai dit : je crains qu'il ne soit un peu tyran. (Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.) Ma fille,

ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, allant se placer devant la glace.

Si vous saviez, maman, combien je suis malheureuse? mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE.

Nous faisons cependant notre possible.

ANTONINE.

J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant le voile.

Impossible, le voile est indispensable; c'est l'emblème de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, sans l'écouter.

Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il était désolé de ne pas te voir, et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, sans l'écouter.

Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne me serre pas assez la taille.

ESTELLE.

Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE.

Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, tout en arrangeant sa toilette.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à suivre aujourd'hui: un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée; c'est meilleur ton.

ANTONINE.

Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noce, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux; c'est une grande imprudence, parce qu'on a l'air de

comprendre; regarde-les au contraire d'un air étonné; cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE.

Ah! maman, c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Cette chère enfant!... du reste, j'ai étudié le caractère de ton mari; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre, tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances, c'est bien facile.

ANTONINE.

Oh! oui; mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, baissant la voix à cause d'Estelle qui est occupée à regarder la corbeille.

Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE.

Comment?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Moyen très-fatiguant qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système;
Mon époux d'abord affecté,
Rien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mais viens, passons au salon.

ANTONINE.

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, bas.

Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

A merveille. Tenez-vous droite.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame;
Plus de vaine timidité,
Car à présent te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maîtresse.

(Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE.

Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE.

Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin, c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, riant.

C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu! mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendue bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE.

Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans une heure l'hymen t'engage;
Tu m'oublieras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quelle différence entre vous!
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE.

Pauvre sœur! Fasse le ciel que cela dure longtemps!

ANTONINE.

Et pourquoi pas! avec un mari qui est riche et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée; est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE.

C'est singulier! ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE.

Oh! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, souriant.

Chacun a ses travers.

ANTONINE.

Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant... je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais, sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, l'embrassant.

Que tu es bonne!

ANTONINE.

Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi.

AIR de *la Robe et les Bottes*.

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux, au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur;

ANTONINE.

Moi, la richesse.

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, lui donnant un écrin.

En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir; c'est mon présent de noces.

ESTELLE.

C'est trop beau ! tu t'es ruinée.

ANTONINE.

Oh! c'est avec l'argent de mon mari. Je suis bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises; mais tu sais que, vous autres demoiselles, vous ne portez pas de diamants.

ESTELLE, souriant.

C'est juste; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE.

Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines; j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE.

Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies. (Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

JULES, sortant de l'appartement à droite; ANTONINE.

ANTONINE, toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance.

Ah! vous voilà, Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES.

C'est donc aujourd'hui, ma cousine, que l'on va vous marier?

ANTONINE, de même.

Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer

toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu, je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous?

JULES.

Mais très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE.

Rien de plus! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade....

JULES.

C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE.

Aujourd'hui, c'est très-mal; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (Gaiement et en confidence.) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage?

JULES.

Non, ma cousine.

ANTONINE.

C'est joli! Comment, vous en avez chanté à la noce de madame Préval! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poëte dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége? Mais si vous voulez, il est encore temps; mettez-vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Dépêchez-vous, (*bis.*)
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que dire?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous. (*bis.*)

JULES.

Moi, célébrer ce mariage! ça me serait impossible.

ANTONINE.

Et pour quelle raison?

JULES.

Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE.

Comment! vous pleurez?

JULES.

C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, avec douceur.

Il se pourrait! Allons, Jules, vous êtes un enfant, et je ne suis pas contente de vous; aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES.

Un présent de vous, oh Dieu! Qu'est-ce que c'est? Une montre!

ANTONINE.

Oui, Monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES.

Ah! oui, toujours; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez auprès d'un autre.

ANTONINE.

Encore! Jules, Jules, je vous en prie, quittez cet air triste et sentimental; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin?

JULES, essuyant ses yeux.

Moi! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir. (A part.) Allons, il faut encore que je sois gai; est-on plus malheureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PARENTS ET AMIS, arrivant par le fond; M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche pour les recevoir.

CHŒUR.

AIR de *Léocadie*.

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons tous, en bons parents;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEMAIN, arrivant par le fond.

BONNEMAIN.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? On nous attend... j'ai cru que je n'en finirais pas! la rue est encom-

brée de voitures et de curieux. (A part.) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... maintenant il arrive le 7... suite de la mystification; qu'est-ce que cela signifie!

M. DE SAINT-ANDRÉ, qui, pendant cet aparté, a salué tous les gens de la noce.

Eh bien! mon gendre, on peut donc partir?

BONNEMAIN.

Oui, sans doute, tout est terminé, ce n'est pas sans peine; nous aurons ce soir notre grand'tante; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr: mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE.

Comment! Monsieur, pas d'orchestre?

BONNEMAIN, avec satisfaction.

Qu'est-ce que je vois?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes ébloui?

JULES, à part.

C'est un fait exprès; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN.

Oui, certainemeut, tant d'attraits, de grâces, de diamants!

ANTONINE.

Pas d'orchestre! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ?

BONNEMAIN.

Comme si je pouvais être partout! Tout à l'heure encore, le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! partons à l'instant même. (Aux personnes de la noce.) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN.

Un instant, beau-père, et le déjeuner! moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN.

Et on appelle cela le plus beau jour de la vie?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des grâces. (A Bonnemain.) Prenez son châle, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN.

Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINALE.

QUATUOR du *Barbier de Séville*, de ROSSINI.

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord {je dois / il doit} donner la main;
Vous, mon gendre, à la belle-mère :
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur!
Il manque à la future
La fleur d'orange de rigueur.

ANTONINE.

Mais à quoi bon? pour gâter ma coiffure!
Cela sied mal, c'est une horreur!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblème utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien ; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère ;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieux! que c'est ennuyeux!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons ma fille, obéis à ton père.

ENSEMBLE.

ANTONINE, pleurant de dépit.

Il faut donc se taire,
Hélas! hélas! ma mère.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, arrangeant sa coiffure.

Mais je vais ici l'arranger de manière
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.

Je suis en colère.

BONNEMAIN, s'avançant près d'elle.

Permettez, ma chère...

ANTONINE, à Bonnemain.

Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, de même.

Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.

BONNEMAIN.

C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.

ENSEMBLE.

ANTONINE ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci!

M. DE SAINT-ANDRÉ ET ESTELLE.

Dieux! quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour qu'un jour pareil à celui-ci!

BONNEMAIN.

Dieux! quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.

TOUS.

C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage;
L'amour vous promet les plus heureux instants.
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Surtout quand l'amour a reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Partons en chantant et l'hymen et l'amour.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.

Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!

JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.

Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;
Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour!
Pour nous quel beau jour!

(M. de Saint-André donne la main à Antonine. M. Bonnemain la donne à madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle : ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.)

ACTE DEUXIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, seul, entrant par le fond.

Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête : des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière. (On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.)

Sans l'hymen et les amours,
Franchement, la vie
Ennuie ;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets. (On entend encore chanter : Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie bravo ! à la santé de la mariée! et on applaudit.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, M. DE SAINT-ANDRÉ, sortant de l'appartement à gauche.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets! Je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance. (Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je? monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC.

A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cela se trouve à merveille; je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC.

O ciel! il se pourrait! la noce a donc été avancée?

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Sans doute, j'ai brusqué les choses; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (On entend dans la coulisse appeler : Monsieur de Saint-André, monsieur de Saint-André!) Et l'on m'attend; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà! (Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, seul.

Il est donc vrai! il n'y a plus de doute; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. M. de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

A cette funeste nouvelle
Dont mon cœur, hélas! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre, elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je? peut-être a-t-elle été contrainte; peut-être la violence seule a pu la décider! Ah! s'il en est ainsi! Je trouverais bien encore le moyen de la soustraire à mon rival; il a dû recevoir deux lettres de moi; et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même, sa vie ou la mienne... Qui vient là? modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, à l'écart; BONNEMAIN, sortant de l'appartement à gauche.

BONNEMAIN.

Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, tous parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC.

C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, apercevant Frédéric.

Ah! mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC.

Il paraît, Monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN.

Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer; ç'a été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC.

J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, embarrassé.

Monsieur, c'est un homme qui.... que.... certainement.... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, page 390.

FRÉDÉRIC.

Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN.

Oui, Monsieur, oui, sans doute; mais oserais-je vous demander, Monsieur, pourquoi toutes ces questions?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi? Je n'y tiens plus! Apprenez, Monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, stupéfait.

Comment!

FRÉDÉRIC.

Air du *Ménage de garçon.*

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, à part.

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FRÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, à part.

Ah! pour moi, quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié! monsieur le marié!

BONNEMAIN.

Veux-tu te taire!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je? quoi! Monsieur, vous seriez...

BONNEMAIN, à Frédéric.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis le marié. (A part.) Voilà un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, Madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN.

J'y vais, j'y vais. (On entend les violons qui jouent la valse de Robin des bois.) Aussi bien, j'entends les violons; c'est étonnant comme j'ai envie de danser! (Il rentre dans l'appartement à gauche, dont il ferme la porte; et l'air de valse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul.

Il faut partir, et sans lui avoir dit adieu; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main! (Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre et écrit.) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde.... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet? (Apercevant Antonine qui sort de l'appartement à gauche.) Quel bonheur! voici sa sœur. (Il ploie vivement son billet.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, à la table, ANTONINE.

ANTONINE, d'un air de mauvaise humeur.

Je suis d'une colère! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main; de dépit je me suis levée et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté et jouissaient de mon embarras. (Apercevant Frédéric.) Il se pourrait. monsieur Frédéric! que je suis contente de vous voir! nous parlions de vous ce matin; et quelle sera la surprise de ma sœur! sait-elle que vous êtes ici?

FRÉDÉRIC, vivement.

N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE.

Quel est-il?

FRÉDÉRIC.

Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous, ni votre sœur; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE.

Mais qu'avez-vous donc? pourquoi ne pas rester?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?..... (Apercevant Bonnemain qui sort de l'appartement à gauche.) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, à part, en entrant.

Et moi donc!.... qu'est-ce que je suis? je vous le demande.

ANTONINE, l'apercevant.

Ah! vous voilà, Monsieur! vous êtes bien aimable. (Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.) Vous venez enfin me chercher pour danser, il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN.

Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plaît, cette lettre que vous venez de recevoir?

ANTONINE, étonnée.

Comment!

BONNEMAIN.

Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE.

Ah!... ce billet que m'a remis Frédéric?

BONNEMAIN, cachant sa colère.

Précisément.... (A part.) Je ne sais comment m'y prendre.... Quand on entre en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales... (Haut.) Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient?

ANTONINE, froidement.

Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, toujours avec une colère concentrée.

Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE.

Je voudrais le voir! .. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Un jour comme celui-ci!... Sachez, Monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN.

Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE.

Maman! maman! il exige!..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, avec indignation.

Déjà!.. et tu pleures!

JULES.

Ma cousine qui pleure! qu'est-ce qu'elle a donc?

ANTONINE, pleurant.

C'est Monsieur.

BONNEMAIN.

C'est Madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, à Bonnemain.

Comment! mes enfants, vous commencez votre bonheur par une querelle!

BONNEMAIN.

Mais, beau-père!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Y pensez-vous, mon gendre? le premier jour? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE.

C'est Monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est affreux!

JULES.

C'est indigne!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ma pauvre fille! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards?

BONNEMAIN.

Mais permettez donc; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Fi! mon gendre, cela ne se fait pas.

ANTONINE.

Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, Monsieur a des procédés affreux; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

J'espère que tu n'as pas cédé?

ANTONINE.

Oh! non, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE.

Non, maman; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant! c'est un ange de douceur! et quelle tenue! quels principes! (A Bonnemain.) Et vous avez eu le cœur de la chagriner? (Pleurant.) Dieu! quel avenir pour une mère!

ANTONINE, pleurant aussi.

Maman, calmez-vous.

BONNEMAIN.

Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Fi! Monsieur, vous êtes un tyran.

BONNEMAIN.

Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Viens, ma chère Antonine; certainement, si j'avais pu prévoir... mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

BONNEMAIN, les regardant sortir.

Ses conseils! c'est fini, elle va tout brouiller. (A M. de Saint-André.) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. SAINT-ANDRÉ.

Écoutez, mon gendre, je suis là-dedans tout à fait désintéressé; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté. (Il rentre dans l'appartement.)

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN.

Est-ce que ce sera toujours comme ça? Autant qu'on peut juger d'un livre par la première page, en voici un qui s'an-[illegible] manière... J'aimerais mieux que ma femme

n'eût pas de dot et fut orpheline ! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit à voix basse :

Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN.

Hein ! que me veut encore celui-là ?

JULES.

Apprenez, Monsieur, que, parmi ses parents, ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN.

Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, avec joie.

Comment ! Monsieur, il serait possible ! ce serait pour cela ?

BONNEMAIN.

Précisément.

JULES, cherchant à cacher sa joie.

Eh mais ! il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager ; cela viendra peut-être, sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN.

Ah ! vous appelez cela des apparences ! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage,. et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES.

Que dites-vous ?

BONNEMAIN.

J'étais là, je l'ai vu.

JULES, vivement.

Il se pourrait ! et vous êtes resté aussi calme ! aussi tranquille ! A votre place, je l'aurais tué.

BONNEMAIN.

A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

AIR de *l'Artiste.*

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le crois ;

Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin.

JULES.

Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie. Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN.

N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (A part.) En voilà un du moins que je peux recevoir chez moi sans danger. (Lui prenant la main.) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez?

JULES.

De tout mon cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent tous de l'appartement à droite

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE ET ANTONINE.

Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN.

Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

De cet estimable, de cet excellent jeune homme; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE.

Ce cher Frédéric!

ANTONINE.

Ce pauvre garçon!

BONNEMAIN.

par exemple!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Par malheur il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE.

Eh! mon Dieu! non, et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Mon gendre l'a vu, il lui a parlé, peut-être sait-il où il demeure.

BONNEMAIN.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE.

Il doit être si malheureux dans ce moment!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, à Jules.

C'est fini, la famille est timbrée.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien! vous ne l'avez pas trouvé? mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE.

Jules nous rendra ce service.

JULES.

Du tout, Madame.

ANTONINE.

Est-il peu obligeant!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Eh bien, mon gendre, courez-y sur-le-champ.

BONNEMAIN.

Celui-là est trop fort; se moquer de moi à ce point!

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE.

Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ ET ANTONINE.

C'est bien vrai.

ESTELLE.

Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Cinquante mille livres de rentes; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN.

Eh bien! par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. SAINT-ANDRÉ.

Oui, sans doute.

BONNEMAIN.

La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là?

ESTELLE.

Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique. (Elle sort par le fond.)

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, élevant la voix.

J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, bas, à Bonnemain.

Bien, bien.

ANTONINE, s'avançant.

Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable; votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN.

C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE.

Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et c'est si naturel quand on aime bien!... C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN.

C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, bas, à sa mère.

Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, bas.

Impossible avec ta toilette. (Haut.) Et tenez, tenez, les voici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, ET TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Dans cet asile.* (des EAUX DU MONT-D'OR.)

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux;
Le mariage
Ici l'engage :
Quel moment
Pour le sentiment!

ANTONINE, à Bonnemain.

Aux noirs soupçons votre âme était en proie;
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, regardant Jules.*

Dieu! comme il m'aime, et comme il a bon cœur!

(Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.)

BONNEMAIN.

Tout est expliqué, et, cette fois, j'en suis quitte pour la peur.

Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu ; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (Appelant.) Baptiste, les voitures de noce sont-elles-là?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN.

Encore un contre-temps! Est-ce que nous pouvons nous en aller à pied, en bas de soie, dans la neige? il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, qui, pendant ce temps, a causé avec Frédéric son mari et ses deux filles.

J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère! car enfin, je vais me trouver seule avec mon mari; sans compter que, dans huit jours, j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE.

Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Et pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC.

Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, à voix basse.

Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Quoi! déjà?

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du *Calife de Bagdad*.

ENSEMBLE.

JULES, à part.

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur!

BONNEMAIN.

Oui, je sens là battre mon cœur;

C'est donc fini ; Dieu, quel bonheur !

ANTONINE.

Ah ! je sens là battre mon cœur.
D'émotion et de frayeur !

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah ! je sens là battre mon cœur,
D'émotion et de frayeur !

FRÉDÉRIC ET ESTELLE.

Ah ! je sens là battre mon cœur,
Et d'espérance et de bonheur !

LE CHŒUR.

Chacun d'eux sent battre son cœur,
Et d'espérance et de frayeur !

ESTELLE, au public.

Ma sœur aujourd'hui se marie ;
Mais de vous dépend son destin.
Ah ! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

La voiture de la mariée !

ANTONINE, courant à sa mère.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie ?

(On reprend le chœur général.)

Ah ! je sens là battre, etc., etc., etc.

(Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un châle sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.)

FIN DE LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

LE

CHARLATANISME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mazères

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 10 mai 1825.

PERSONNAGES

DELMAR, homme de lettres.
RONDON, journaliste.
RÉMY, médecin.
M. GERMONT.
SOPHIE, sa fille.
MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
JOHN, FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Un salon élégant; porte au fond, et deux portes latérales; aux côtés de la porte du fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart; à la droite du théâtre, un bureau; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé à écrire au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELMAR, JOHN.

DELMAR, travaillant à son bureau.

Heim! qui vient là me déranger? voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien! John, qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

DELMAR.

Est-ce que je l'en empêche?

JOHN.

Non, Monsieur; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis : c'est pour des personnes de province.

DELMAR.

Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler, quand on est homme de lettres et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

AIR de *Partie carrée.*

A chaque instant on m'importune ;
Il faut quitter les muses pour l'argent.
On veut avoir et génie et fortune
Tout à la fois! impossible, vraiment!
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser ;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

JOHN.

Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

DELMAR.

Eh non! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Je crois que c'est un médecin.

DELMAR.

Un médecin! diable, les médecins, c'est bien usé! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original ; cela m'aurait fourni quelques sujets. (A John.) C'est égal, fais entrer. (John sort.) J'ai justement un vieux médecin à mettre en scène ; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

SCÈNE II.

DELMAR, RÉMY, JOHN.

JOHN, annonçant.

Monsieur le docteur Rémy.

DELMAR, se levant.

Rémy! (Courant à Rémy.) Mon ami, mon ancien camarade! Comment! c'est toi qui viens loger chez moi?

RÉMY.

Cette maison t'appartient?

DELMAR.

Eh oui, vraiment.

RÉMY.

Je n'en savais rien. Il y a si longtemps qu . . . . nous sommes vus !

DELMAR.

Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'École de droit, toi à l'École de médecine...

RÉMY.

Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

DELMAR.

Et quand j'étais malade, quel zèle ! quelle amitié ! comme tu me soignais ! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu ! je suis un malheureux, un ingrat ; depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

RÉMY.

Non, tu ne m'as pas oublié ; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil ; mais les événements nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois ; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine ; et pourtant je ne t'en ai pas voulu ; tu as la tête légère, mais le cœur excellent, et en amitié cela suffit.

DELMAR.

Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc ? Tant mieux, morbleu !

Air de *Préville et Taconnet.*

Comme autrefois nous vivrons, je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

RÉMY.

Quoi ! tu voudrais ?

DELMAR.

Je suis propriétaire !
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

RÉMY.

Mais permets donc...

DELMAR.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami ;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pylade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

RÉMY.

Un procès avec toi! certes, je ne m'y exposerai pas; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

DELMAR.

Du tout.

RÉMY.

Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

DELMAR.

J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

RÉMY.

Vraiment! tu as toujours eu du goût pour la littérature..

DELMAR.

Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et compagnie, qui sont arrivés au temple de Mémoire en passant par l'hôpital; et je me disais : « Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbéciles et des sots? pourquoi surtout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités? Non, morbleu! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paye ceux qui l'amusent; c'est le public. »

RÉMY.

Je comprends; tu as fait quelques tragédies, quelques poëmes épiques.

DELMAR.

Pas si bête! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre! nous mettons trois jours à composer les nôtres; et encore souvent nous sommes trois! ainsi calcule.

RÉMY.

C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR.

Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature; c'est comme les dîners dans la politique. De nos

jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours; quelques-uns ont été jusqu'à quinze; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier...

RÉMY.

Et tu es heureux?

DELMAR.

Si je suis heureux!

AIR des *Amazones*.

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin;
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis le destin;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.
(Prenant la main de Rémy.)
J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse;
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires?

RÉMY.

Assez mal, j'ai peu de réputation, peu de clients.

DELMAR.

C'est inconcevable! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

RÉMY.

Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître: nous ne jouissons que dans l'arrière-saison; et quand la réputation arrive...

DELMAR.

Il faut s'en aller; comme c'est gai! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi?

RÉMY.

Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

DELMAR.

Ah! ah! il y a une jeune personne! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux?

RÉMY.

A toi je peux te le confier. Eh bien! oui, je suis amoureux, et sans espoir.

DELMAR.

Sans espoir! laisse donc : c'est quand les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

RÉMY.

Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

DELMAR.

M. Germont, de Montpellier! nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Melcourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil, qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

RÉMY.

C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode, et pour tout cela, il ne m'a donné que trois ans.

DELMAR.

C'est plus qu'il n'en faut.

RÉMY.

Non, vraiment, car nous voilà à la fin de la troisième année, j'ai travaillé sans relâche, et je suis encore inconnu.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ma clientèle est bien loin d'être bonne.

DELMAR.

Les vivants sont tous des ingrats.

RÉMY.

Pourtant je n'ai tué personne.

DELMAR.

Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut à vous d'illustres funérailles!
Un médecin est comme un conquérant;
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

RÉMY.

Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti?...

DELMAR.

Pourquoi pas? mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement, voici mon ami Rondon, le journaliste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Bonjour, mon cher Delmar. (A Rémy, qu'il salue.) Monsieur, votre serviteur. (A Delmar.) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

DELMAR.

C'est bien; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler?

RONDON.

Oui, morbleu! (Appelant.) John! à déjeuner! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

DELMAR.

Je te présente le docteur Rémy, mon camarade de collége et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que, pour réussir, il suffit d'avoir du mérite.

RONDON.

Monsieur vient de province?

DELMAR.

Non : du faubourg Saint-Jacques.

RONDON.

C'est ce que je voulais dire.

DELMAR, à Rémy.

Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci, ce n'est rien que d'avoir du talent.

RONDON.

Tout le monde en a.

DELMAR.

L'essentiel est de le persuader aux autres; et pour cela, il faut le dire, il faut le crier.

RONDON.

Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage?

RÉMY.

Un *Traité sur le Croup* qui renferme, je crois, quelques vues utiles; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay, mes libraires.

RONDON.

Nous l'enlèverons; j'en ai enlevé bien d'autres.

DELMAR.

Ne fais-tu pas un cours?

RÉMY.

Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

DELMAR.

Nous en parlerons.

RONDON.

Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientèle?

RÉMY.

Non, vraiment.

RONDON.

C'est égal, on le dira de même.

DELMAR.

Cela encouragera les autres! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

RONDON.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs?

RÉMY.

Moi! et des titres?

DELMAR.

Des titres! à l'Académie! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système? pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture?*

RONDON.

Ah! oui, le système des aiguilles?

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Pour guérir, on vous pique;
Système économique,

Qui depuis ce moment
Répand
La joie en nos familles;
Car nous avons en magasins
Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

DELMAR.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières
Ont remplacé la Faculté;
Ces novices gentilles,
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

RONDON.

Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine; et si Monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

RÉMY.

Y pensez-vous! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

DELMAR.

Raison de plus.

RONDON.

Du charlatanisme! mais tout le monde en use à Paris; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

DELMAR.

Témoin notre dernier succès.

RONDON.

D'abord la représentation était au bénéfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

DELMAR.

Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

RONDON.

Et la composition du spectacle!

DELMAR.

Et celle du parterre! je ne t'en parle pas; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

RONDON.

Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

DELMAR.

Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

RONDON.

Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans! charlatans! tout ici-bas n'est que charlatans.

DELMAR.

Je ne te parle pas des compères.

RONDON.

Nous serons les vôtres. Je vous offre mes services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

RÉMY.

Je vous remercie, Messieurs, mais j'ai aussi mon système, et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

DELMAR.

Oui, une gloire posthume : essaie, et tu m'en diras des nouvelles.

RÉMY.

Adieu, je vais faire quelques visites.

DELMAR, le retenant.

Mais, écoute donc.

RÉMY.

Si les personnes que j'attends arrivaient pendant mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

DELMAR.

AIR : *En attendant que le punch se présente.*

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité;
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité !
Songe à l'amour que ton cœur abandonne!
Songe à la gloire...

RÉMY.

On doit en être épris

Quand d'elle-même à nous elle se donne;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

ENSEMBLE.

RONDON ET DELMAR.

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité;
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité!

RÉMY.

Quand, par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi, j'aime mieux mon humble obscurité.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RONDON, DELMAR.

RONDON.

C'est donc un philosophe que ton ami le médecin?

DELMAR.

Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

RONDON.

C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage; et puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi; vingt mille livres de rentes?

DELMAR.

Vraiment! et quelle est la famille?

RONDON.

Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore; mais on doit me présenter au beau-père dès qu'il sera arrivé.

DELMAR.

Ah! il n'est pas de Paris?

RONDON.

Non; mais il vient s'y fixer; un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

DELMAR.

C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

RONDON.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

DELMAR.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs;
A nous surtout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

RONDON.

Oui, et pour quelque autre raison encore. Il y a de par le monde une jolie petite dame de Melcourt.

DELMAR.

Y penses-tu? la femme d'un académicien! Un instant, Monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature!

RONDON.

Oh! je suis prêt à ôter mon chapeau; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

DELMAR.

Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était une amie de ma sœur; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es! c'est à elle que nous devons nos succès; c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante tous nos ouvrages. *Divin! délicieux! admirable!* elle ne sort pas de là; et il y a tant de gens qui n'ont pas d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scène. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras-comiques. Dernièrement encore, j'avais fait un mélodrame... qui est-ce qui ne fait pas de sottise? j'avais fait un mélodrame à Feydeau; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple; cela a gagné la première galerie; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là les obligations!...

RONDON.

Allons! allons! tu as raison; mais il faudra lui parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés; cela fait louer des loges.

DELMAR.

A propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, donne-moi des détails sur la lecture.

RONDON.

Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un comité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

DELMAR.

As-tu bien lu?

RONDON.

Comme un ange.

DELMAR.

Et nous sommes reçus?

RONDON.

Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire, (*Se mettant à la table.*) Aussi, je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

DELMAR.

Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte, tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux, des critiques; cela ne me paraît pas bien.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.
Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
A nos anciens il faut l'abandonner :
Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls, à présent, ont le droit d'en donner.

RONDON.

Écoute donc, il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

DELMAR.

Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargnes jamais les épigrammes.

RONDON.

C'est vrai; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès. — Moi! un succès me fait mal; j'en conviens franchement; je suis un bon enfant, mais... Tiens, écoute. (Il lit ce qu'il vient d'écrire.) « On a reçu aujourd'hui au théâtre de... » Faut-il nommer le théâtre?

RONDON.

Pourquoi pas?

DELMAR, lisant.

« On a reçu aujourd'hui, au théâtre de MADAME, un vaude-
« ville qu'on attribue à deux auteurs connus par de nombreux
« succès. »

DELMAR.

La phrase de rigueur, et si elle tombe, tu mettras : « Elle « est de deux hommes d'esprit, qui prendront leur revanche.»

RONDON.

C'est juste! (Continuant à lire.) « On assure que cette pièce ne « peut qu'augmenter la prospérité d'un théâtre qui s'efforce « de mériter, chaque jour, la bienveillance du public. Le « zèle des acteurs, l'activité de l'administration, l'intelligence « du directeur, du comité... »

DELMAR.

Il y en a pour tout le monde.

RONDON.

Dame! ils ont tous ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne; la vérité avant tout.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN.

Monsieur, c'est de l'argent.

DELMAR.

Bon, mes droits d'auteur du mois dernier?

JOHN.

Oui, Monsieur, quatre mille francs.

DELMAR.

Quatre mille francs! ô Racine! ô Molière! (Les prenant de la main de John.) C'est bien; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (Il les renferme dans son secrétaire.)

JOHN.

Et puis, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

RONDON, se levant, et prenant la lettre.

Eh! c'est la lettre de réception! (Il lit tout haut.) « Messieurs, « votre petite pièce » petite pièce, elle est parbleu bien grande! « votre petite pièce pétille d'esprit et d'originalité; les carac- « tères sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, les « scènes abondent en intentions comiques; mais on a trouvé « que le genre de l'ouvrage ne convient pas à notre théâtre. « Je vous annonce donc à regret que la pièce a été refusée. »

DELMAR.

Refusée!

RONDON.

« A l'unanimité. Croyez bien, Messieurs, que l'adminis- « tration...... » Oui, les termes de consolation! C'est une horreur!

DELMAR.

Tu disais qu'ils avaient ri.

RONDON.

Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité.

DELMAR.

Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

RONDON.

Ils ne l'auront pas longtemps, je me vengerai; et pour commencer, un bon article, bien juste... (Il se met à la table et écrit.) « Les recettes du théâtre de MADAME commencent à bais- « ser; son astre pâlit. »

DELMAR.

Comment tu vas...

RONDON.

Écoute donc! je suis bon enfant; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (Il écrit et répète à haute voix :) « La négligence de l'administration, la révoltante « partialité des directeurs, la nullité des membres du comité, « le honteux monopole, le marivaudage, etc., etc., etc. » Au

lieu de prendre pour modèle les administrations voisines; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle....

DELMAR.

Est-ce qui tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique?

RONDON.

Sans doute.

DELMAR.

On sonne.

RONDON.

Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

DELMAR.

Oui, si l'on nous reçoit.

JOHN, annonçant.

Madame de Melcourt.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

DELMAR.

Qu'entends-je? madame de Melcourt chez moi! quel bonheur inattendu!

MADAME DE MELCOURT, étonnée.

Monsieur Delmar! eh mais! Monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit: « Montez au premier. »

DELMAR.

Je récompenserai mon portier; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite! Que dira monsieur Rondon, qui est mauvaise langue?

RONDON.

Oh! Madame je suis bon enfant.

DELMAR.

N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

MADAME DE MELCOURT.

Le jeune Rémy! vous le connaissez? vous êtes bien heu-

reux; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé, mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !.. Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

DELMAR.

Il ne le veut pas.

MADAME DE MELCOURT.

Comment! il ne le veut pas! il le faudra bien; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

DELMAR.

Ce serait admirable!

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi pas, si vous me secondez.

RONDON.

Ce sera une conspiration.

MADAME DE MELCOURT.

AIR : *Aux temps heureux de la chevalerie.*

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

DELMAR ET RONDON.

Nous sommes prêts.

MADAME DE MELCOURT.

Marchons donc hardiment;
Et si le sort nous était infidèle,
(Montrant son aigrette.)
Raillez-vous à mon panache blanc.

DELMAR.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

MADAME DE MELCOURT.

Avec raison je l'invoque en ces lieux :
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

ENSEMBLE.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

MADAME DE MELCOURT.

Il faut d'abord quelques articles de journaux.

DELMAR.

Voici Rondon qui s'en chargera.

RONDON.

Certainement, un médecin, ce n'est pas un confrère; moi, je suis bon enfant. Donne-moi des notes. (Il va s'asseoir à la table, et écrit.) « Le docteur Rémy. »

DELMAR.

Auteur d'un ouvrage *sur le croup*.

RONDON, écrivant.

« Le docteur Rémy, le sauveur de l'enfance, l'espoir des mères de famille... »

DELMAR.

Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON.

Un petit cours! (Écrivant.) « C'est aujourd'hui que le célèbre docteur Rémy termine son cours de physiologie. On commencera à sept heures précises. Les voitures prendront la file au coin de la rue Neuve-des-Mathurins, et sortiront par la rue Joubert. »

DELMAR.

Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (Il appelle.) John! John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Gendarmes à cheval surtout! on les voit mieux, et cela attire de plus loin.

MADAME DE MELCOURT.

Attendez-donc : il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

DELMAR.

C'est ce que nous disions ce matin.

RONDON.

Il faut qu'il l'ait.

MADAME DE MELCOURT.

Il l'aura; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

RONDON.

Oui; mais encore faudrait-il faire quelques visites; et jamais ce Monsieur ne s'y décidera.

DELMAR.

Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

MADAME DE MELCOURT.

Moi, j'irai voir leurs femmes.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes ;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

RONDON.

Nous courrons tous.

MADAME DE MELCOURT.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin ;
Rien ne lui manque.

DELMAR.

Excepté des malades,
Et le voilà tout à fait médecin !

MADAME DE MELCOURT.

C'est vrai ; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez ! l'ambassadrice d'Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite, je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska.*

DELMAR.

Cela suffit pour commencer. (Il appelle.) John ! John ! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (Il lui parle bas.) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

JOHN.

Oui, Monsieur.

MADAME DE MELCOURT.

On monte l'escalier ; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille ; ce sont mes voyageurs.

RONDON.

Moi, je vais à l'imprimerie ; je sors par la porte dérobée.

MADAME DE MELCOURT.

Ah ! Monsieur a deux sorties à son appartement.

DELMAR.

Les architectes ont tout prévu.

RONDON.

Sans doute, un garçon! et un auteur dramatique!.. mais je n'en dis pas d'avantage, parce que je suis bon enfant. (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DELMAR, MADAME DE MELCOURT, M. GERMONT, SOPHIE.

TOUS.

Air du *Valet de chambre*.

Ah! quel plaisir (*bis*.)
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!
(Ils s'embrassent.)

DELMAR, les regardant.

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir!

TOUS.

Ah! quel plaisir!

GERMONT.

Paris, Paris! j'en suis avide;
Que rien n'échappe à mes regards!

MADAME DE MELCOURT.

C'est moi qui serai votre guide.

GERMONT.

Tu sais que je tiens aux beaux-arts,
A la peinture, à la musique;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

DELMAR.

Bravo!
Nous vous mènerons voir Jocko.

TOUS.

Ah! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!

MADAME DE MELCOURT.

Ah çà! mon cher oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine?

GERMONT.

Mais oui, c'est mon intention.

MADAME DE MELCOURT.

Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour les robes, Nattier pour les fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

GERMONT.

C'est bon, c'est bon ; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement; et, avant tout, montons chez ce cher Rémy : à quel étage demeure-t-il ?

DELMAR, bas à madame de Melcourt.

Décemment, je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (Haut.) Monsieur, vous êtes chez lui.

MADAME DE MELCOURT.

Y pensez-vous ?

DELMAR, bas.

Je partagerai avec lui : ce n'est pas la première fois.

GERMONT.

Comment diable! au premier, dans la Chaussée-d'Antin !

DELMAR.

Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

GERMONT.

Et un mobilier charmant, d'une fraîcheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme ;
C'est Hippocrate et Galien.

DELMAR, bas, à madame de Melcourt.

Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

GERMONT.

Ah! tout les deux je les reconnais bien. (*bis.*)
N'est-il pas vrai, c'étaient deux fortes têtes ?
Deux grands docteurs...

DELMAR.

C'étaient deux grands talents
(A part.)
Pour les couplets.

GERMONT.

Ils ont l'air bons vivants!

DELMAR.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien longtemps.

GERMONT, à Delmar.

Monsieur est de la maison?

DELMAR.

Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a longtemps que je lui aurais donné congé.

SOPHIE.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Pourquoi, Mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma porte, et l'on frappe à coups redoublés. « N'est-ce pas ici le célèbre docteur Rémy? « on le demande chez un riche financier qui a une indiges« tion, chez la femme d'un ministre destitué qui a des atta« ques de nerfs. » C'est à n'y pas tenir. Je n'ose pas le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai obligé de l'augmenter, je vous en préviens.

GERMONT.

Qu'est-ce que vous me dites là? Ce pauvre Rémy a donc un peu de réputation?

DELMAR.

Lui! il n'a pas un moment de repos, ni moi non plus.

SOPHIE.

Ah! que je suis contente! Vous voyez bien, mon père, j'étais bien sûre qu'il parviendrait.

GERMONT.

Et où est-il en ce moment?

DELMAR.

Dieu le sait! il est monté dans son cabriolet, et il court Paris.

GERMONT.

Qu'entends-je! il a un cabriolet?

DELMAR.

AIR du *Piége*.

Eh! oui, Monsieur; c'est bien juste en effet;
Tous les docteurs un peu célèbres

Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leurs secours ;
Pourrait-on, sans leur faire injure,
Les voir à pied, eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

GERMONT.

Et vous, ma chère nièce, que dites-vous de tout cela?

MADAME DE MELCOURT.

Qu'il y a beaucoup d'exagération.

GERMONT.

Quoi! vous pensez que le docteur Rémy?..

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je n'en dis rien, parce que je ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportable, qu'on ne trouve jamais : toutes les dames en sont folles, et je ne sais pas pourquoi.

SOPHIE, *à voix basse.*

Mais taisez-vous donc!

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi donc me taire? je dis ce que je pense; il m'a enlevé mes spasmes nerveux, j'en conviens; car il guérit, c'est vrai, il guérit; il n'a que cela pour lui : il faut bien qu'il ait quelque chose.

DELMAR.

Vous voilà! toujours injuste, exagérée quand vous n'aimez pas les gens.

MADAME DE MELCOURT.

Et vous, toujours prêt à partager l'engouement général.

GERMONT.

Mais, ma nièce... mais, Monsieur...

MADAME DE MELCOURT.

Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

DELMAR.

Eh bien! par exemple!

SOPHIE.

Fi! ma cousine; c'est indigne de vous!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RÉMY.

MADAME DE MELCOURT.

Eh! tenez; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

DELMAR, bas, à madame de Melcourt.

C'est lui-même.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! mon Dieu! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante!

RÉMY.

Enfin, vous voilà donc arrivés!

GERMONT.

Ce cher Rémy! embrasse-moi donc.

RÉMY.

Bonjour, Monsieur; bonjour, Mademoiselle; un si aimable accueil...

GERMONT.

Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté; nous savons de tes nouvelles.

RÉMY.

De mes nouvelles! et comment?

GERMONT.

Parbleu! par la renommée.

RÉMY.

Par la renommée? je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! quoique médecin, Monsieur est modeste; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

SOPHIE, à Rémy.

C'est madame de Melcourt, ma cousine, et une de vos malades.

RÉMY.

De mes malades! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

MADAME DE MELCOURT.

Qu'est-ce que je vous disais? c'est insupportable! et nous allons de nouveau nous brouiller; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé!

DELMAR.

Parbleu! je le crois bien, sur la quantité! Mais, pardon, Monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

RÉMY.

Il serait vrai! qu'est-ce que c'est! parle vite, mon cher Delmar.

DELMAR, conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.

Rien; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont a pris l'appartement en face sur le même palier; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

RÉMY.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Belle question! pour que tu aies plus d'occasions de voir ta prétendue.

RÉMY.

Je te remercie; quel bonheur! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

DELMAR.

Qu'est-ce que cela te fait? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

MADAME DE MELCOURT, bas, à Germont.

Ce jeune homme qui cause avec lui est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

GERMONT.

Comment! c'est M. Delmar, l'auteur? je loge dans la maison d'un auteur! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano... M. Delmar...

MADAME DE MELCOURT.

J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec Monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir; c'est aussi un ami du docteur.

GERMONT.

Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poëtes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraître en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi : « C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà; et quel est

donc ce monsieur qui lui donne le bras? C'est M. Germont, de Montpellier, son ami intime. » C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours voulu pour gendre un homme célèbre ; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative...

RÉMY.

Je suis désolé, Monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes; mais, malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

SOPHIE.

Que voulez-vous donc de plus?

DELMAR.

Tu es bien difficile; après les ouvrages que tu as faits, après ton *Traité sur le Croup*.

MADAME DE MELCOURT.

C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

RÉMY, à Delmar qui lui fait des signes.

Non, morbleu! je ne veux point tromper un honnête homme; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN.

Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

RÉMY.

Moi?

JOHN.

Oui, vous, le docteur Rémy, et on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

GERMONT.

L'ambassadrice!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

RÉMY.

A moi! une princesse polonaise?

FRANÇOIS.

La princesse Jockoniska; elle vous attend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

RÉMY.

Je vous jure que je ne les connais pas.

MADAME DE MELCOURT.

C'est tous les jours de nouveaux clients.

DELMAR.

AIR de *Marianne.*

Voyez combien d'argent il gagne!
Il n'a pas un moment à lui!
C'est la Pologne et c'est l'Espagne;
Il soigne le Nord, le Midi.

GERMONT.

Chez la princesse,
Chez Son Altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

RÉMY.

Non, je l'atteste,
Ici je reste;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

GERMONT.

Hé quoi! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client!

DELMAR.

C'est Hippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

GERMONT.

Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à dîner, nous nous reverrons.

DELMAR, lui donnant son chapeau.

Voilà ton chapeau, le cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

RÉMY.

Mais est-ce que je peux profiter?...

DELMAR, bas.

Eh! oui, sans doute; tu reviendras plus vite.

RÉMY.

A la bonne heure; mais il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors RÉMY.

DELMAR.

Il doit vous paraître fort original; mais il a une ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

GERMONT.

Tant mieux, tant mieux ! c'est ainsi qu'on arrive; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il nous faut.

SOPHIE.

N'est-ce pas, mon père ?

GERMONT.

Oui, mais je me trouve dans un grand embarras, dont il faut que je vous fasse part.

MADAME DE MELCOURT.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

GERMONT.

Ne me doutant pas de la réputation du docteur Rémy, j'avais renoncé à cette alliance; et ma fille sait que j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeure à Paris.

SOPHIE.

Aussi, c'est bien malgré moi.

GERMONT.

Que veux-tu ! il m'avait proposé pour gendre un littérateur connu.

DELMAR.

Il faut rompre avec lui.

GERMONT.

Sans doute, mais cela demande des ménagements. Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui travaille pour le théâtre et pour les journaux. (A Delmar.) Et vous, qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner quelques renseignements ?

DELMAR, bas, à madame de Melcourt.

Comme si j'avais le temps ! et nos visites à l'Académie ?

GERMONT, fouillant dans sa poche.

J'ai là son nom, et une note sur ses ouvrages.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

DELMAR.

Mais, tenez; voici un de mes amis qui connaît tout le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait, et tout ce qu'il ne sait pas; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (Bas, à Rondon.) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur; ainsi, soigne-le.

RONDON.

Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...

DELMAR.

Eh oui! c'est connu. Adieu, Monsieur; je vais faire quelques courses.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons. (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

RONDON, M. GERMONT.

GERMONT.

Monsieur est un ami du jeune M. Delmar? un auteur sans doute?

RONDON.

Oui... Monsieur... connu par quelques succès agréables.

GERMONT.

Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture*; et, dans ma jeunesse, je maniais le pinceau; j'ai fait un *Massacre des Innocents*, qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

RONDON.

Monsieur, je m'en rapporte bien à vous; mais, que puis-je faire pour votre service?

GERMONT.

Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, Monsieur; c'est sur un de vos confrères que je voudrais vous consulter. (Regardant le papier qu'il tire de sa poche.) Connaissez-vous un monsieur Rondon?

RONDON.

Hein! qu'est-ce que c'est?

GERMONT.

Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

RONDON.

Oui, Monsieur, oui, je le connais beaucoup, je ne suis pas le seul.

GERMONT.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous en pensez?

RONDON.

Mais, Monsieur, je dis que... (A part.) Quelque habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela, de vive voix... si c'était imprimé, encore passe... (Haut.) Je dis, Monsieur, que c'est un garçon à qui généralement on reconnaît du mérite.

GERMONT.

Tant mieux; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant?

RONDON.

Oh! pour cela, il s'en vante; mais oserai-je vous demander pourquoi toutes ces questions?

GERMONT.

Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, je suis presque engagé avec lui. Un ami commun, M. Derbois...

RONDON.

M. Derbois! je le connais beaucoup.

GERMONT.

Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, lui avait proposé ma fille en mariage.

RONDON, à part.

Quoi! c'était là le parti qu'il me destinait! A merveille. (Haut.) Eh bien! Monsieur?

GERMONT.

Eh bien! Monsieur, je n'ose pas l'avouer à mon ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur; mais je ne veux plus de M. Rondon pour gendre.

RONDON.

Comment, Monsieur?

GERMONT.

Je cherche quelque moyen de le lui faire savoir avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en charger?

RONDON.

Je vous remercie de la commission.

GERMONT.

Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

RONDON.

Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pour quelles raisons...

GERMONT.

Oh! c'est trop juste; et je m'en vais vous le dire; c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

RONDON, à part.

Qu'entends-je? notre jeune protégé! c'est bien différent. (Haut.) Rémy! qu'est-ce que c'est que ça?

GERMONT.

Le célèbre docteur Rémy! ce médecin si connu dans Paris!

RONDON.

Je ne le connais pas, et je vous dirai même que jamais je n'en ai entendu parler.

GERMONT.

Il serait possible! et ses malades? et ses ouvrages?

RONDON.

Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait; mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires, personne n'en a eu connaissance.

GERMONT.

AIR du *Partage de la richesse.*

Qu'ai-je entendu? ma surprise est extrême!

RONDON.

Mon témoignage est peut-être douteux;
Voyez, Monsieur, interrogez vous-même.

GERMONT.

Dans mes projets je suis bien malheureux;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès longtemps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille.
Ah! c'en est fait.. nous n'en aurons jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine qui vient de me faire ses confidences.

GERMONT.

Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade, et qui toutes les semaines change de médecin; ainsi il doit en avoir l'habitude; il doit connaître les meilleurs; je lui parlerai du docteur Rémy.

MADAME DE MELCOURT.

Pourquoi me dites-vous cela?

GERMONT.

Suffit, je m'entends. Je passerai après cela chez les libraires du Palais-Royal; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

MADAME DE MELCOURT.

Voulez-vous que je vous accompagne? j'ai là ma voiture.

GERMONT.

Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller; je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RONDON.

Monsieur, je descends avec vous. (A madame de Melcourt.) Madame, j'ai bien l'honneur...

SCÈNE XV.

MADAME DE MELCOURT, seule, puis DELMAR.

MADAME DE MELCOURT.

Nous voilà bien! toute la conspiration est découverte! C'est vous, Delmar.

DELMAR, entrant par la porte à gauche.

Je rentre par mon escalier dérobé : j'ai fait nos visites; j'ai vu beaucoup de monde, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres, qu'on lui destinait pour mari, n'est autre que votre ami Rondon.

DELMAR.

Dieu! quelle faute nous avons faite en le mettant dans notre parti!

MADAME DE MELCOURT.

Il n'en est déjà plus; il est passé à l'ennemi.

DELMAR.

Eh bien! tant mieux, si vous me secondez.

AIR de *Julie*.

J'étais jaloux au fond de l'âme
De le voir en tiers avec nous.
Je suis bien plus heureux, Madame,
De ne conspirer qu'avec vous :
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice!

MADAME DE MELCOURT.

Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, mais de mon oncle à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît tous les médecins de Paris; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

DELMAR.

Un fiacre! c'est bon; nous avons du temps à nous; vite l'Almanach des vingt-cinq mille adresses. (Il l'ouvre.)

MADAME DE MELCOURT.

De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du Croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

DELMAR.

Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (Appelant.) John! François! toute la maison! (Allant à son secrétaire.)

MADAME DE MELCOURT.

Eh bien! que faites-vous donc?

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

MADAME DE MELCOURT.

Chez un auteur, mille écus! quel prodige!

DELMAR.

Pour mes plaisirs je les avais laissés ;
Ils vont sauver un ami que j'oblige ;
Selon mes vœux, les voilà dépensés.

(A John et à François qui entrent.)

Approchez, vous autres, et écoutez bien. Il me faut du monde, des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup ; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

JOHN.

Je comprends, Monsieur, on fera comme la dernière fois.

DELMAR.

C'est bien, ce sera enlevé ! quatre de vos gens iront à dix minutes de distance chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay ; ils monteront, ils sonneront fort ; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être, qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le Croup, par le docteur Rémy*. Comprends-tu bien ?

JOHN.

Oui, Monsieur.

DELMAR.

Surtout ne va pas te tromper et en acheter un autre ! quelque confrère dont on enlèverait l'édition !

JOHN.

Soyez tranquille.

DELMAR.

Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit ; quand les derniers devraient coûter vingt francs ! tenez, prenez, voilà de l'argent ; et, s'il en faut encore, n'épargnez rien.

JOHN.

Monsieur sera content.

DELMAR.

Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez. (John et François sortent.)

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

DELMAR.

Ne craignez rien, c'est lui, je l'entends; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible. (Madame Delcourt sort.)

SCÈNE XVI.

DELMAR, RONDON.

RONDON.

J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

DELMAR.

Ah! te voilà Rondon? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy?

RONDON.

Oui, oui, il était même imprimé; et dans un quart d'heure il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu'on attendît, parce que je veux en envoyer un autre que je viens de composer dans ton cabinet.

DELMAR.

Un second! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

RONDON.

Que veux-tu dire?

DELMAR.

Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

RONDON.

Secrètement?

DELMAR.

Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place qui est, je crois, de cinq à six mille francs?

RONDON.

C'est vrai.

DELMAR.

Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter, tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

RONDON, ployant et déchirant son article.

Oui, sans doute, mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle; car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

DELMAR.

Vraiment?

RONDON.

Il vient m'enlever un très-beau mariage; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal; mais j'en resterai là, je serai neutre.

DELMAR.

On ne t'en demande pas davantage; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux.

RONDON.

Non pas, non pas, j'ai déjà parlé; j'en conviens franchechement, parce que je suis bon enfant; j'ai dit du mal! mais de vive voix.

DELMAR.

Il se pourrait! Ah! tant mieux! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher; mais te voilà.

RONDON.

Dame! on me trouve toujours dans ces occasions-là; et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille; mais nous allons voir comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

DELMAR.

Tiens, justement, les voilà de retour.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, M. GERMONT, RÉMY.

GERMONT, tenant Rémy embrassé.

Mon cher Rémy, mon gendre! Je te trouve au moment où

tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

RÉMY.

A moi! des excuses!

GERMONT.

Oui, sans doute, je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la cour, rue du Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade, et entouré de médecins.

RÉMY.

Je ne le connais pas.

GERMONT.

Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui trois ou quatre fois, et, comme il est mécontent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

RÉMY.

Comment donc? et avec plaisir.

GERMONT.

Encore un client.

DELMAR, à part.

Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

GERMONT.

De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé un *Traité sur le Croup*.

RÉMY, à part.

Ah! mon Dieu!

RONDON, de même.

Je respire.

DELMAR.

Eh bien! Monsieur?

GERMONT.

Impossible d'en trouver un exemplaire!

RONDON.

Cela n'est pas croyable!

RÉMY.

Vous vous êtes mal adressé.

GERMONT.

Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du

Palais-Royal m'ont assuré qu'excepté la Campagne de Moscou, de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille; c'était une rage, une furie; on s'arrachait les exemplaires; aujourd'hui surtout, il paraît que la vente a pris un élan...

DELMAR.

Et vous n'avez pas pu vous procurer...

GERMONT.

Si, vraiment; un seul, et le voilà; c'est, je crois, le dernier; et je l'ai payé quarante francs.

RÉMY.

Au lieu de deux francs?

GERMONT.

Oui, mon ami; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre! m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau. Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

RÉMY.

Il se pourrait!

DELMAR, à part.

Encore des compères.

RONDON.

C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé, je voudrais l'arrêter, que je ne pourrais pas!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père! mon père! voilà des voitures, des gendarmes!

GERMONT.

Des voitures! des gendarmes!

DELMAR.

Oui, ils arrivent pour son *Cours de Physiologie* qu'il termine aujourd'hui!

GERMONT.

Nous y assisterons tous! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

SOPHIE.

Et puis, voici les journaux du soir; ils viennent d'arriver; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'Académie de médecine, et que s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

RÉMY.

Vraiment!

GERMONT, qui a regardé le journal.

C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

RONDON.

Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

GERMONT.

Ah! mon Dieu! ma fille! mes enfants! il est question de moi.

DELMAR, prenant le journal.

Ce n'est pas possible!

RONDON, bas.

Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

DELMAR, lisant le journal en regardant Germont.

« Un peintre célèbre, l'honneur de la province, vient d'ar-
« river à Paris; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau
« du *Massacre des Innocents*. On dit qu'il s'est enfin déterminé
« à publier son *Cours d'Agriculture*, si impatiemment attendu
« par les savants. »

GERMONT.

Je commence donc à percer?

DELMAR.

C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

GERMONT, à Rondon.

Eh bien! Monsieur, vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges?

RONDON, avec noblesse.

Je dis, Monsieur, que l'article est de moi.

GERMONT ET RÉMY.

Il se pourrait!

RONDON.

Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de

dire du bien de Monsieur; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

DELMAR, à part.

C'est bien cela! charlatanisme de générosité!

RÉMY, allant à Rondon.

Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

RONDON.

Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mes amis, mon cher Rémy, recevez mes compliments; j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

TOUS.

Il serait vrai!

RÉMY.

Je ne peux pas en revenir; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien! mes amis, que vous disais-je ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

DELMAR.

Oui, tu as raison. (A part.) Mes chevaux sont en nage. (S'essuyant le front.) Et moi, je n'en puis plus.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN, avec un gros ballot sur les épaules.

JOHN.

Monsieur, nous sommes sur les dents; il y a encore deux ballots comme ceux-là en bas : c'est toute l'édition.

DELMAR.

Veux-tu bien te taire!

JOHN.

Il n'y manque qu'un seul exemplaire qui a été enlevé.

DELMAR.

C'est bon; porte la première édition dans ma chambre : (A part.) cela servira pour la seconde.

RÉMY.

Que veux-tu dire? et quels sont ces livres?

DELMAR.

Tu le sauras plus tard; jouis de ton triomphe; tu le peux sans rougir, car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite; mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même; et que si le hasard ou l'amitié commence les renommées, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville du *Ménage de garçon.*

GERMONT.

Lorsque l'on vante à tout propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme.*

RONDON.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies,
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal :
Encore du *charlatanisme.*

RÉMY.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite,
Et celui qui fait l'important
Pour que l'on croie à son mérite;
Et ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : « C'est pour mon pays! »
Encore du *charlatanisme.*

GERMONT.

Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille!
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille!
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme
Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents,
Encore du *charlatanisme.*

DELMAR.

Traînant les amours sur ses pas,
Riche d'attraits et de jeunesse,
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit : Vois cet enfant-là,
« Comme il ressemble à son papa! »
Encore du *charlatanisme.*

MADAME DE MELCOURT, au public.

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire : « Daignez nous applaudir. »
Nous, Messieurs, c'est tout le contraire :
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme ;
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler...
Est-ce là du *charlatanisme?*

FIN DE LE CHARLATANISME.

LES

PREMIÈRES AMOURS

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 12 novembre 1825.

PERSONNAGES.

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Un salon. Une porte au fond, et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE.

Je n'en sais rien, mon papa; tout me déplaît, tout me contrarie.

DERVIÈRE.

C'est donc pour la première fois de ta vie ; car tout le monde fait ici tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE.

Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

DERVIÈRE.

Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rentes, et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que dans le monde je n'ai que toi à aimer.

AIR de *Lantara*.

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore,
Doubler mes biens en vous les prodiguant:
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE.

Quoi! ce M. de Rinville, dont vous me parliez hier! Eh bien! mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur; et je ne vois pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

DERVIÈRE.

Puisque tu n'en veux pas d'autre!..

EMMELINE.

Ce n'est pas une raison.

DERVIÈRE.

Si, Mademoiselle, c'en est une; et si vous en voulez de meilleures, en voici: Il y a trente ans que je vins dans ce pays; je n'avais rien; j'étais sans amis, sans ressources: M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

AIR d'*Aristippe*.

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je comptais sur toi:
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille:
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste, ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe qui a voyagé pour s'instruire, et qui revient en France pour se marier. Voilà, Mademoiselle,

les raisons qui m'ont fait accueillir la demande de ce jeune homme. Maintenant qu'avez-vous à répondre?

EMMELINE.

Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de refuser.

DERVIÈRE.

Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE.

Des promesses sacrées, et des serments antérieurs.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, Mademoiselle, sans ma permission!

EMMELINE.

Non, mon papa! jamais sans votre permission; si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

DERVIÈRE.

Je vous demande qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, Mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE.

Vous savez que j'ai été élevée ici auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

DERVIÈRE.

Ma défunte belle-sœur: une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut; c'était de consommer un roman par jour: les quatre volumes y passaient.

EMMELINE.

C'est là-dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

DERVIÈRE.

Eh bien! après?

EMMELINE.

Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyons à chaque instant, nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie*; c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que

nous nous sommes aimés éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

DERVIÈRE.

Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi qui y allais de confiance! eh bien! Mademoiselle?

EMMELINE.

Eh bien! un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ, il m'a dit : « Tu es riche et je n'ai rien; on te fera sans doute épouser quelqu'un, parce que les pères, en général, sont injustes et tyranniques, du moins tous ceux que nous avons lus. » Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

DERVIÈRE.

Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE.

Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

DERVIÈRE.

Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE.

Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la regarder, et lui aussi : c'était convenu entre nous.

DERVIÈRE.

Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : Sans doute
De son côté Charles en fait autant.

DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car

enfin ton cousin est parti depuis longtemps ; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE.

C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais, car on n'aime bien que la première fois; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis : Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

DERVIÈRE.

Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE.

Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque-là du moins, ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

DERVIÈRE.

Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, Mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire, aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, et je ne céderai pas.

EMMELINE.

Et tout à l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,
Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux.

DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre,
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

DERVIÈRE.

Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE.

Oh! mon Dieu, non; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que tu me dis là?

EMMELINE.

Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle; mais ça me fait bien mal.

DERVIÈRE.

La fièvre! il se pourrait! et c'est moi qui en serais cause!

EMMELINE.

Oui, sans doute; je suis déjà changée, je l'ai bien vu; cela va augmenter de jour en jour; et puis quand vous m'aurez perdue, vous direz: « Ma pauvre fille! ma pauvre Emmeline, « qui était si gentille! » Mais il ne sera plus temps,

DERVIÈRE.

Dieux! est-on malheureux d'avoir une fille unique! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE.

Ah! que vous êtes aimable! tenez, mon papa, là, tout de suite.

DERVIÈRE, se mettant à table.

J'en conviens, morbleu! c'est bien malgré moi; allons, j'écrirai; mais c'est d'une impolitesse!

EMMELINE.

Mais au contraire, c'est par honnêteté; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

DERVIÈRE, à part.

Quel diable de raisonnement me fait-elle là? (Haut.) Apprenez, Mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE.

Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fi-

dèle, il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que nous verrons?

EMMELINE.

Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre. Mais voici votre lettre qui est finie. (Prenant la sonnette.) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (Emmeline sort.)

DERVIÈRE.

Tiens, es-tu satisfaite?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

EMMELINE.

Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne,

LAPIERRE.

Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE.

Allons, va et dépêche-toi. (Lapierre sort par la porte à droite.)

DERVIÈRE.

Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE.

J'y vais avec vous, donnez-moi le bras; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

DERVIÈRE.

Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE.

Dame! quand je suis contente de vous.

AIR des *Comédiens*.

Quel sort heureux l'avenir nous destine!
Nul plus que vous ne fut jamais chéri.

DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

ENSEMBLE.

Quel sort heureux, etc., etc.

SCÈNE III.

LAPIERRE, *sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre.*

Quatre lieues au grand galop! comme c'est amusant! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien; dès qu'elle a un caprice, crac, à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

SCÈNE IV.

LAPIERRE, RINVILLE.

RINVILLE, *à la cantonade.*

Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (*A Lapierre.*) M. Dervière, votre maître?

LAPIERRE.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas?..

RINVILLE.

On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE.

Ah! mon Dieu! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, Monsieur, je vais vous expliquer : notre maître y est bien, mais Mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas; et ici on obéit de préférence à Mademoiselle.

RINVILLE.

C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

AIR : *Le luth galant.*

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît et sourit à mon cœur.

Admirant le premier les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être!
Amour-propre d'auteur!

(Il donne de l'argent à Lapierre.) Vois cependant s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, tenant l'argent.

Il est de fait que Monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE.

A Rinville? J'y retourne aujourd'hui; et si cette lettre est pour le maître du château?...

LAPIERRE.

Précisément.

RINVILLE.

Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE.

Pardi, Monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que Mademoiselle me voie. (Il sort.)

SCÈNE V.

RINVILLE, seul. — Il lit.

« A monsieur de Rinville. » C'est bien pour moi, et de la main du beau-père; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (Décachetant la lettre.) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future... et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander? (Lisant à voix basse.) Ah! mon Dieu! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu! Et mon père qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait. La sagesse, l'innocence même! Il avait raison, il fallait se presser; n'y pensons plus! c'est une affaire finie; et

après tout, cela doit m'être égal. Eh bien! non, morbleu! cela ne me l'est pas! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette aillance si convenable! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante; qu'elle a déjà refusé vingt partis. Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui « suis destiné à triompher de cette indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis qui vont rire à mes dépens; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival! (Lisant la lettre.) « *Monsieur Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance! c'est bien! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (Lisant.) *Qu'elle aimait dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* » Cela n'est pas possible; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu! quelle idée! en sept à huit ans, il peut arriver tant de changements, même à une figure de cousin, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque? d'être congédié? Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient; c'est sans doute le beau-père; je vais commencer par lui.

SCÈNE VI.

RINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, à part, en entrant.

Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (A Rinville.) Est-ce vous, Monsieur, qui m'avez fait demander?

RINVILLE.

Oui, Monsieur.

DERVIÈRE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

RINVILLE, à part.

Allons, de l'entraînement et du pathétique. (Haut.) Vous ne remettez pas mes traits? Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille?...

DERVIÈRE.

Que dites-vous?

RINVILLE.

Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimere? ne parle-t-elle pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle?...

DERVIÈRE.

O ciel! tu serais?...

RINVILLE, se précipitant dans ses bras.

Charles, votre neveu.

DERVIÈRE, se détournant.

Que le diable t'emporte!

RINVILLE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

DERVIÈRE.

Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme; au contraire.

RINVILLE.

Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

DERVIÈRE.

Non, j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE.

Et pourquoi?

DERVIÈRE.

Tiens, mon garçon, entre parents, on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE.

Oui, mon oncle,

DERVIÈRE.

Eh bien! je la porte à six mille francs, à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même; et que d'ici à quelques années, nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE.

Comment! vous me renvoyez? vous mettez la nature à la porte?

DERVIÈRE.

Oui, mon garçon.

RINVILLE.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Un parent!

DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu!...

DERVIÈRE.

Cela m'est égal.

RINVILLE.

Je suis touché d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(A part.)
Comme prétendu l'on m'exile,
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison-là.

Et puis-je savoir du moins?...

DERVIÈRE.

Je te crois homme d'honneur, et je veux bien t'achever ma confidence. Tu as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville! un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE.

Non, Monsieur, non, il s'en faut. (A part.) C'est un excellent père que mon oncle.

DERVIÈRE.

Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, souriant.

Voyez-vous, eh bien?

DERVIÈRE.

Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille; si j'étais de quelque complot, elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, à part.

C'est bon à savoir.

DERVIÈRE.

Maintenant, tu connais ma position et la tienne; pour que je lui présente ce jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE.

Cela me paraît difficile.

DERVIÈRE.

En aucune façon; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, en dehors.

Mon papa! mon papa!

DERVIÈRE.

Ah! mon Dieu! la voici, tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EMMELINE.

EMMELINE, sans voir d'abord Rinville.

Mon papa! mon papa! qu'est-ce que cela veut dire? je suis tout émue, toute tremblante; il y a en bas un homme qui demande à vous parler.

DERVIÈRE.

Et qui donc encore?

EMMELINE.

Un étranger, un Allemand, M. Zacharie: il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, à part.

Me voilà bien.

EMMELINE.

Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

DERVIÈRE, se retournant vivement, à Rinville.

Pour toi? (Se reprenant.) Dieu! qu'ai-je fait!

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous dit?

DERVIÈRE, cherchant à se mettre devant Rinville.

Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à Monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE.

Non, non vraiment, vous me trompez; ce que vous lui disiez tout à l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés

sur les miens; c'est ainsi qu'il me regardait. (Courant à lui.) Charles, c'est toi!

EMMELINE ET RINVILLE.

Air de *Jeannot et Colin*.

Beaux jours de notre enfance.
Vous voilà revenus.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

C'est lui! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence
Que mes sens sont émus!

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE.

Comment, c'est toi! que je te regarde encore; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et surtout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours; et vous, Monsieur, comment me trouvez-vous?

RINVILLE.

Plus jolie encore que je ne croyais! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE.

Vraiment! ah! dame, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE.

Et vous m'avez reconnu?

EMMELINE.

Sur-le-champ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée; c'était un pressentiment qui me disait : Il est là.

DERVIÈRE.

Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres.

EMMELINE.

Vous! mais moi, c'est bien différent; il est des sympathies qui ne trompent jamais; et si ma pauvre tante Judith était là,

elle vous expliquerait... Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

DERVIÈRE.

Je vais le conduire dans mon cabinet, et, puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (A Rinville qu'il conduit à gauche du théâtre.) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités, et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole?

RINVILLE.

Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

DERVIÈRE.

C'est bien! je suis tranquille, et même, si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE.

Fiez-vous à moi, j'arrangerai cela pour le mieux.

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, à part.

J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE.

Eh bien! Charles, te voilà donc de retour?

RINVILLE.

Oui, Mademoiselle.

EMMELINE.

Mademoiselle! ne suis-je pas ta cousine?

RINVILLE.

Si, ma jolie cousine, me voilà auprès de vous, c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE.

Auprès de vous! comment! Charles, tu ne me tutoies plus?

RINVILLE.

Je n'osais pas, mais si tu le veux!

EMMELINE.

Sans doute, entre cousins, où est le mal? n'était-ce pas ainsi avant ton départ?

RINVILLE.

Oui, certainement.

EMMELINE.

Que de fois je me suis rappelée ce temps-là! les souvenirs d'enfance ont quelque chose de si vrai et de si touchant! te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux? et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, Monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE.

C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE.

Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

EMMELINE.

Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE.

Si vraiment, mais je voulais dire que maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE.

Pas tant; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème? c'était toi qui en mangeais le plus.

RINVILLE.

C'était toi.

EMMELINE.

Non, Monsieur; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage?

RINVILLE.

Dieu! avons-nous été mouillés!

EMMELINE.

A l'abri de ton carrick, que tu avais étendu sur moi... car tu étais Paul.

RINVILLE.

Et toi, Virginie.

EMMELINE.

C'est charmant; il n'a rien oublié! et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE.

Vraiment!

EMMELINE.

Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE.

Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE.

Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit : « Charles, finissez, je le dirai à ma tante. » Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE.

Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE.

Non, Monsieur, du tout, puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, à part.

Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE.

C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien ce que nous nous sommes promis en nous quittant?

RINVILLE.

Oui, sans doute.

EMMELINE, regardant en l'air.

Vous savez bien, là-haut.

RINVILLE, inquiet et regardant comme elle.

Oui, là-haut, je me rappelle.

EMMELINE.

Eh bien! Monsieur, je n'y ai pas manqué une seule fois; et vous?

RINVILLE.

Ni moi non plus. (A part.) Que diable cela peut-il être?

EMMELINE.

Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même?

RINVILLE.

De même, je vous le jure.

DUO.

AIR de *Jeannot et Colin.*

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

Je m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes!

RINVILLE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Ah! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant!

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, embarrassé.

Cet air charmant?

EMMELINE.

Tu le sais bien.

RINVILLE.

Eh! oui, vraiment.

EMMELINE, cherchant l'air.

« J'entends la musette,
« Et ses sons joyeux,
« Viens-t'en sur l'herbette
« Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Était gravé là.

(A part.)

Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.

(Haut et reprenant le motif de l'air.)

J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, figurant quelques pas.

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse!

EMMELINE.

Puis Charles en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, l'embrassant.

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Qu'est-ce que je vois là? Charles! mon neveu! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites?

RINVILLE, à part.

C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE.

Ne vous fâchez pas, mon papa; ce n'était que de souvenir.

DERVIÈRE.

Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela; et vous, Monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE.

Comment! mon papa, au moment où il arrive, vous le renvoyez?

DERVIÈRE.

Oui, Mademoiselle, pour votre intérêt et peut-être pour le sien, car savez-vous quel était ce M. Zacharie, que monsieur mon neveu disait ne pas connaître?

RINVILLE.

Je vous jure que je l'ignore...

DERVIÈRE.

Ah! vous ignorez! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE.

Il se pourrait!

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur, nierez-vous votre signature?

RINVILLE.

Non, sans doute; mais je ne serais pas fâché de la voir. (A part.) ne fût-ce que pour la connaître. (Lisant.) Charles Desroches. (A part.) Ah! l'on m'appelle Desroches; c'est bon.

DERVIÈRE.

Eh bien! qu'avez-vous à dire?

RINVILLE.

Je dis, Monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

DERVIÈRE.

S'il n'y en avait qu'une encore, passe; mais M. Zacharie m'a prévenu que demain on devait en présenter cinq ou six, que je ne paierai pas.

EMMELINE.

Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! Charles! vous êtes donc devenu mauvais sujet?

RINVILLE, allant à Emmeline.

Cela en a l'air au premier coup d'œil; mais je vous réponds...

DERVIÈRE.

Bah! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE.

Une affaire! Qu'est-ce que cela signifie?

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur; qu'est-ce que cela signifie? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer: « La faute est grave, a-t-il dit, très-grave; et c'est pour cela que je laisse à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE.

Une faute! et une faute très-grave! Charles, qu'est-ce que c'est?

RINVILLE.

Oh! des choses que je ne peux pas vous dire.

DERVIÈRE.

Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE.

Oui, Monsieur; avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE.

Franchement, je le voudrais que cela me serait impossible.

EMMELINE.

N'importe, Monsieur, avouez toujours. Vous hésitez ! ah! mon Dieu ! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? qu'est-ce que c'est ? répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout ; j'avais votre confiance ; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes pas le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau que j'ai toujours gardé. (Regardant la main de Rinville.) Eh bien ! eh bien ! Monsieur, où est donc le vôtre ?

RINVILLE.

Le mien ? (A part.) Peste soit des emblèmes et des sentiments !

EMMELINE.

Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter !

RINVILLE, embarrassé.

Je vous avoue que, dans ce moment, je ne l'ai pas sur moi.

DERVIÈRE, à part, se frottant les mains.

A merveille ! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE.

Voilà ce que vous n'osiez pas dire ; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

DERVIÈRE, vivement.

C'est probable.

RINVILLE.

Vous pourriez supposer ?..

EMMELINE.

Oui, Monsieur, oui ; c'est indigne ! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire ; mais ne pas avoir mon anneau ! c'est fini, tout est rompu, je ne vous aime plus.

DERVIÈRE.

Bravo !

ENSEMBLE.

EMMELINE.

Air du *Charmelle*.

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir ;
Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir et que faire?
Quand tout comblait mon espoir;
Je me vois dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère
Comble ici tout mon espoir.

(A Emmeline.)

Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, à Dervière.

Vous êtes inexorable...

(A Emmeline.)

D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable?

DERVIÈRE.

Quoi! cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout à coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

DERVIÈRE.

On est capable de tout.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir et que faire? etc.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE.

Il s'agit bien de cela; je suis bien en train de faire les honneurs.

DERVIÈRE.

Quel est ce jeune homme? que nous veut-il? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, à Lapierre.

Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée?

LAPIERRE.

C'est-à-dire, Mademoiselle, c'était bien mon intention; mais j'ai rencontré ici (Montrant Rinville.) Monsieur qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, à Rinville.

O ciel! et vous l'avez encore?

RINVILLE.

Oui, Mademoiselle.

DERVIÈRE, à Lapierre.

C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (A Rinville.) Vous, Monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE.

Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir; (A Rinville.) et c'est vous, Monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout : eh bien! tant mieux! cela se trouve à merveille; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable, de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

DERVIÈRE.

C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme et prie-le d'attendre. (Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.)

SCÈNE XI.

RINVILLE, seul.

Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille; voilà une ruse qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerai pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier; mais pour dire ce mot, il faudrait être bien sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

AIR de la *Sentinelle*.

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins;
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout à fait monsieur Charle,
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CAHRLES, à la cantonade.

Je vous remercie, Monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, surtout quand on les prend à jeun.

RINVILLE.

Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES.

Il paraît que M. Dervière n'y est pas?

RINVILLE.

Non, Monsieur.

CHARLES.

Ni sa fille non plus?

RINVILLE.

Non, Monsieur.

CHARLES.

Tant mieux.

RINVILLE.

Et pourquoi?

CHARLES.

Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison?...

RINVILLE.

A peu près.

CHARLES.

Vous pourriez alors me rendre un service; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE.

Parlez, Monsieur.

CHARLES.

N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand?

RINVILLE.

Un usurier! il sort d'ici.

CHARLES.

Voilà ce que je craignais; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE.

O ciel! est-ce que vous seriez M. Charles? Charles Desroches?

CHARLES.

Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété; je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE.

Nullement, il a seulement présenté une lettre de change que votre oncle a acquittée, et que voici. (Il lui donne la lettre de change.)

CHARLES.

Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route: on a des parents ou on n'en a pas; (Montrant la lettre de change.) c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE.

M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES.

Déjà! Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE.

Quoi donc?

CHARLES.

Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE.

Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES.

Vraiment! Alors n'en dites rien; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner; pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu; c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE.

Voulez-vous un moyen?

CHARLES.

Je ne demande pas mieux.

RINVILLE.

On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas, et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES.

Attendez! une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE.

C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES.

Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, Monsieur, à qui je suis redevable?...

RINVILLE.

Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES.

Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE.

Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à

mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES.

Vraiment! vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE.

Les mêmes que vous.

CHARLES.

Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, lui prenant la main.

Qu'est-ce que vous avez donc là, et quelle est cette bague?

CHARLES.

C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, la retirant de son doigt.

Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous reconnaisse.

CHARLES.

C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE.

Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES.

Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE.

Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie. N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu; ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES.

A la bonne heure; c'est plus commode pour les frais d'imagination. (Rinville sort par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, M. DERVIÈRE et EMMELINE, entrant par le fond.

DERVIÈRE.

Où est-il? où est-il que je l'embrasse? Mille pardons, mon cher Rinville, de t'avoir fait attendre... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES.

Certainement, mon cher Monsieur... (A part.) Dieu! qu'il est changé, mon bon oncle! je ne l'aurais pas reconnu.

DERVIÈRE.

Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, s'avançant et faisant la révérence.

Monsieur... (Bas, à son père.) Ah! mon Dieu! qu'il est laid! et quelle tournure!

DERVIÈRE.

Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, à part.

Il a beau dire; quelle différence avec Charles!

DERVIÈRE, à Charles.

Il y a bien longtemps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays?

CHARLES.

Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivant ici, j'avais un peu peur de vous.

DERVIÈRE.

Il se pourrait!

CHARLES.

Eh! mon Dieu, oui; timide comme un commençant.

DERVIÈRE.

Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (A Charles.) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES.

Dieu! si j'osais.

DERVIÈRE.

Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander?

CHARLES.

Non certainement... je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase; vous avez dit : *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait*... parce que plus tard peut-être... mais dans ce moment, le plus pressé serait de me refaire un peu; car depuis ce matin, je suis à jeun.

DERVIÈRE.

Je vais avant le dîner te conduire à la salle à manger. (A Emmeline.) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE.

Il ne m'a pas dit un seul mot galant, et à peine arrivé, il va se mettre à table.

DERVIÈRE.

Encore tes idées romanesques; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, à part.

A merveille! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds; et je risque l'aveu de mes fredaines.

DERVIÈRE.

Allons donc, venez-vous, mon gendre?

CHARLES.

Voilà! je vous suis. (A Emmeline.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur. (Il sort avec Dervière.)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, seule.

Il va manger, il va se mettre à table! et voilà le mari qu'on me destine! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus le revoir! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve; mais l'oublier! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE.

Comment, Monsieur, vous êtes encore ici?

RINVILLE.

Je partais, Mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE.

Vous avez bien fait; car dès que mon père le veut! vous devez lui obéir sans murmurer, (Soupirant.) et moi aussi.

RINVILLE.

Son ordre était inutile; il eût suffi pour m'éloigner de la

présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE.

Là-dessus, Monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE.

Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE.

Qui vous dit que je ne l'aime pas? et quand ce serait? Eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE.

Ainsi donc vous m'oubliez?

EMMELINE.

C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE.

Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE.

Si, autrefois, un peu; maintenant, pas du tout.

RINVILLE.

C'est clair, et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau, que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE.

O ciel! quoi! Monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins.

RINVILLE.

Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE.

Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous en prie* (d'UNE HEURE DE MARIAGE.)

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?

M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE.

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même;
Mais un seul mot.

EMMELINE.

Non, il le faut:
Partez, ou bien
Je ne dis rien.

ENSEMBLE.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même;
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(Rinville sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, puis CHARLES.

EMMELINE.

Ah! mon Dieu! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, entrant par le fond.

Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires; (A part.) je puis maintenant attendre le dîner; car j'ai bu et mangé, toujours incognito. Le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, timidement.

Monsieur.

CHARLES, l'apercevant.

Mille excuses, Mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE.

Oui, Monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que, malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!... (Haut.) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE.

Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, à part.

Dieu! comme ça se rencontre! (Haut.) Achevez, Mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE.

Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, à part.

Ah! diable! voilà qui va mal! (Haut.) Votre cousin Charles, celui avec qui vous avez été élevée?

EMMELINE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Celui qui est parti depuis huit ans? un joli garçon?

EMMELINE.

Oui, Monsieur.

CHARLES, à part.

C'est bien moi, il y a identité; je ne sais plus comment je vais sortir de là. (Haut.) Quoi! Mademoiselle, vous y tenez encore? vous l'aimez toujours?

EMMELINE.

Puisque je le lui avais promis.

CHARLES.

Certainement, pour quelques personnes, c'est une raison; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une constance aussi obstinée; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE.

Je le sais.

CHARLES.

Il a fait des dettes.

EMMELINE.

Peu m'importe.

CHARLES.

Il est devenu mauvais sujet.

EMMELINE.

Ça m'est égal.

CHARLES, à part.

Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu. (A Emmeline.) Voyez-vous, Mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles; je l'ai vu dans mes voyages; un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination exaltée par une éducation romanesque l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes, et la dernière entre autres, dont j'ai été témoin.

EMMELINE.

Que dites-vous? serait-ce cette aventure, dont ce matin on nous faisait un mystère?

CHARLES.

Précisément; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille; et il ne sait même comment l'avouer; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui pour obtenir sa grâce...

EMMELINE.

Parlez; que faut-il faire? Je veux tout savoir.

CHARLES, à part.

Dieu! l'excellente cousine! (Haut.) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui, de son état, était couturière.

EMMELINE.

Comment, Monsieur?

CHARLES.

Elle exerçait la couture; mais elle n'y était pas née, elle était d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connaît pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE.

Dieu! qu'est-ce que j'apprends là?

CHARLES.

Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla; dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein; c'était une paire de ciseaux que je crois voir encore, grands dieux! Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE.

Eh bien?

CHARLES.

Eh bien! elle existe encore.

EMMELINE.

O ciel! achevez, Charles l'aurait épousée!

CHARLES.

Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE.

Grands dieux! il se pourrait! le monstre, le perfide! Mon père, mon père, où êtes-vous?

CHARLES.

Prenez-garde, des ménagements; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE.

Ne craignez rien. Mon père! ah! vous voilà.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Eh! mais, qu'as-tu donc?

EMMELINE.

O mon papa! quelle horreur! quelle indignité! à qui se fier désormais? Apprenez que mon cousin Charles...

DERVIÈRE.

Eh bien?

EMMELINE.

Il est marié!

DERVIÈRE.

Marié!

CHARLES.

Là! elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

DERVIÈRE.

Sans ma permission, sans m'en prévenir! jamais je ne lui pardonnerai; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paye pas un sou...

CHARLES, à part.

C'est ça! le voilà plus en colère que jamais. Dieu! que ces petites filles sont niaises! celle-là surtout. Quelle différence avec ma femme! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

DERVIÈRE, montrant Charles.

Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce; n'est-il pas vrai?

CHARLES, à part.

Dès demain; ô Paméla! que devenir?

DERVIÈRE.

Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (A Charles qui fait un geste d'effroi, et qui veut sortir.) Qu'avez-vous donc, mon gendre? ne craignez rien.

EMMELINE.

Taisez-vous, le voici.

CHARLES, regardant autour de lui.

Comment!... le voici!

EMMELINE, à Dervière.

Mais, de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

DERVIÈRE.

A la bonne heure. (Haut, à Rinville, qui est dans le fond du théâtre.) Approchez, Monsieur, approchez.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RINVILLE.

CHARLES.

Quoi! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet?

DERVIÈRE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Ah çà! est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla?

RINVILLE, les regardant tous.

Eh! mon Dieu! d'où vient cet accueil solennel?

EMMELINE.

Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous. (Montrant Charles.) et surtout à Monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, Monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et surtout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE.

Quoi! vous savez enfin la vérité?

EMMELINE.

Oui, Monsieur, nous savons tout : voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE.

O ciel!

EMMELINE.

Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (A M. Dervière.) Oui, mon père, désormais soumise à vos volontés, je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais, pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, qui s'est attendri et qui tire son mouchoir.

O ma bonne cousine!

RINVILLE.

Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE.

Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus; mais qu'il emporte avec lui et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE.

Mon mariage! qui a pu vous dire?..

EMMELINE, pleurant.

Monsieur qui y était.

CHARLES, pleurant.

Oui, Monsieur, j'ai tout dit; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, avec joie.

Charles marié! il se pourrait! (Se jetant aux pieds d'Emmeline.) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur; j'ai toute ma raison: car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

DERVIÈRE.

M. de Rinville?

RINVILLE.

Lui-même.

DERVIÈRE.

Et mon fripon de neveu?

CHARLES, à genoux, à la gauche de M. Dervière.

Par ici...

DERVIÈRE.

Eh quoi! mauvais sujet!

RINVILLE.

Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES.

Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE.

Je ne reviens pas encore de ma surprise. (A Charles.) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? et vous, Monsieur, que je n'avais jamais vu...

RINVILLE.

Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE.

Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

DERVIÈRE.

D'une passion chimérique
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur:
Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense,
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdrais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions;
Je ne suis venu qu'en troisième,

Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur, qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, au public.

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison!
Pour le prouver, Messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore :
On revient aux premiers amours.

FIN DE LES PREMIÈRES AMOURS.

LE CONFIDENT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Mélesville

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 5 janvier 1826.

PERSONNAGES

MADAME DE MARCILLY, veuve.
M. DE VILLEBLANCHE.
SAINT-FÉLIX.
CATHERINE, fille du concierge.

La scène se passe dans le château de madame de Marcilly, près d'Amboise.

Un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de madame de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. Ils entrent par le fond.

CATHERINE.

Oui, Monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de Mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

C'est inconvenable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château d'Amboise : il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagne ell' ne vient pas,

Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n' voit partout que du verglas.
Hier aussi, j' n'en revenais pas :
Quand j' l'ai vue entrer dans c'tte chambre,
En rob' de gaz, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans le mois de décembre.

SAINT-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant?

CATHERINE.

Dans son appartement. C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes... mais elle est veuve; ainsi ça ne peut être ça.

SAINT-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE.

Personne; ça m'a même fait monter en grade; parce que moi, qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX.

Et sa fille, ma chère Eugénie?

CATHERINE.

Mam'selle! ah dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d' quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE.

Vous, monsieur de Saint-Félix, oh! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite, les ordres de Madame...

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude; mon mariage était presque convenu, et c'est dans ce moment que madame de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

AIR de la valse de *Philibert marié*.

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah! j'y cours sur-le-champ!

Donnez, Monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend!
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh! non, Monsieur, c' n'est pas par intérêt;
Mais le désir de vous être agréable,
(A part.)
Et puis celui de connaître un secret.

ENSEMBLE.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main.
Va, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience;
J'y vais bien vite et je reviens soudain;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(Elle entre dans l'appartement de madame de Marcilly.)

SCÈNE II.

SAINT-FÉLIX, seul.

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller.... C'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours. Eh! mon Dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, à la cantonade.

Eh! non, te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX.

Comment! Monsieur! vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Le petit Saint-Félix!.. j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX.

Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, je ne sais rien; avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu, et comme, depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir, j'ai pris la poste, et me voilà! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX.

J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins? je ne lui en connais pas; un revers de fortune?

Air : *Adieu, je vous fuis bois charmant.*

Non, non, je le saurais déjà.
Mais comment lire dans leurs âmes?
Un caprice?... eh! oui, c'est cela.
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable,
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX.

Oui, oui, Monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie; après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu crois?

SAINT-FÉLIX.

J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oh! les amants sont toujours sûrs de tout; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang-froid.

SAINT-FÉLIX.

Du sang-froid! Cela vous est bien facile à dire, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Pas amoureux! qu'est-ce que c'est, Monsieur? Apprenez que là-dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétéran. Voyons un peu, Monsieur, depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

SAINT-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi, il y a seize ans, Monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX.

Seize ans!

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Monsieur, elle en avait quinze alors; je l'aimais longtemps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille, désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement, quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

SAINT-FÉLIX.

Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! moi, Monsieur, je ne l'ai pas fait; c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé; seulement j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère; lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour? Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé; par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire : la haine même n'aurait pas tenu contre cela; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage,

leur bonheur intérieur, quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami!... il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

Air : *Dis moi mon vieux.*

Je vis en eux mes parents, ma famille :
Ils me proposèrent tous deux
D'être le parrain de leur unique fille.
Parrain!... je dis: « C'est bien faute de mieux. »
Voyant depuis cette enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison,
Je me disais toujours : « Ah! quel dommage
« De n'avoir pu lui donner que mon nom! »

SAINT-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve?

M. DE VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly, ah! cela, du fond du cœur; mais enfin, j'avais aimé sa femme avant et pendant son mariage; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais encore plus jolie, plus séduisante; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis longtemps, et me voilà, au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien; mais moi qui suis celui de sa fille, quel peut être son motif? c'est ce que je ne puis comprendre; aussi je suis venu ici, décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui demander! tu le peux; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

L'habitude de se contraindre
Chez les femmes vient en naissant;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former,
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Et moi aussi. Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX.

Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, une lettre à la main.

CATHERINE, à Saint-Félix.

Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais Madame n'en finissait pas. (Voyant Villeblanche.) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite. (A Saint-Félix.) Eh bien! cette réponse?

CATHERINE, à part.

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là : c'est le doyen; aussi hier, quand j'ai vu Madame arriver toute seule, je me suis dit :

AIR du vaudeville des *Comices d'Athènes*.

J'aurons d' la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;
Quand vient femme jolie,
Ça les fait accourir :
Plus j'en vois, plus ça m' fait plaisir.
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà;
Et sur l' nombre j'espère
Qu'il nous en restera.

(Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.)

SAINT-FÉLIX, à M. de Villeblanche.

Vous le voyez... (Parcourant la lettre.) « La place que vous de-« viez obtenir, et que vous n'avez point encore; votre état, « d'autres raisons inutiles à vous dire... »

M. DE VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas cela.

SAINT-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là : « D'autres raisons inutiles à vous dire... » Encore une règle générale, mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître! Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-moi.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX.

Ah! Monsieur, vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

AIR du *Carnaval.*

En te montrant crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.
(A Saint-Félix.)
Mais j' s'rai pour vous un' société fidèle;
Nous causerons. Je n' suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de Mad'moiselle,
Ça m' tiendra lieu d' l'esprit que je n'ai pas.

(Elle sort et emmène Saint-Félix.)

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon auquel je m'intéresse, et... La voici, le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE, MADAME DE MARCILLY,

sortant de son appartement.

MADAME DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (Elle aperçoit Villeblanche.) Eh! bon Dieu! c'est vous, Villeblanche? Comment vous m'avez suivie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, Madame? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi; mais je n'ai pas la même force de caractère.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ceci n'est point de la galanterie;
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir.
Content de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, Madame,
Et le soir j'étais près de vous.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement...

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Eh! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DE MARCILLY.

Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

Non, Madame.

MADAME DE MARCILLY.

Comment, non?

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux ; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

MADAME DE MARCILLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur! Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! ne parlons pas de patience, je vous en prie; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

MADAME DE MARCILLY, à part.

Pauvre Villeblanche, il a raison. Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (Haut.) Eh bien ! voyons, Monsieur, qu'avez-vous à me dire ? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous : car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, Madame, non, vous n'y n'êtes pas; et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Il me connaît mieux que moi. (Haut.) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit?

M. DE VILLEBLANCHE.

Moi, Madame! je m'en garderais bien; vous ne me le diriez pas.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle me flatte, ce n'est pas cela. (Haut.) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

MADAME DE MARCILLY.

Vous l'avez vu?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

MADAME DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir : et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

M. DE VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif.

MADAME DE MARCILLY.

Mon Dieu. oui, sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections? là, bien vrai?

MADAME DE MARCILLY.

Je vous le jure; un jeune homme charmant... une famille honorable.

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! rassurez-vous, il est nommé.

MADAME DE MARCILLY.

Comment!

M. DE VILLEBLANCHE, *tirant une lettre de sa poche.*

Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, *vivement.*

Ce que j'ai, Monsieur, ce que j'ai? c'est affreux! c'est indigne! venir me surprendre! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent, vous y êtes réellement. Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout à l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

MADAME DE MARCILLY.

Non, Monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensants...

M. DE VILLEBLANCHE.

Eh bien! à la bonne heure; je suis un indigne, un coupable; mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que votre cœur à ses vœux soit propice!
Faire du bien est pour vous un besoin;

Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame :
Quand il vous vient un caprice nouveau,
Pour vos amis réservez-le, Madame!
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

MADAME DE MARCILLY, *à part.*

Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile. Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille; vous y consentez, n'est-ce pas? et plus tard, dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier, car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit : je vais vous attendre au salon. (Il sort en la regardant.)

SCÈNE VII.

MADAME DE MARCILLY, *seule, et après un moment de silence.*

C'est vrai, mais lui dire pourquoi!... jamais il ne le saura, ni lui, ni personne, c'est trop déjà que je le sache moi-même. (Elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.) A quinze ans on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien! (Regardant si elle est seule, et à voix basse.) je l'ai vue, et les autres la verront bientôt... les femmes surtout. (Elle se lève.)

AIR : *Muse des bois.*

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste des beaux jours;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours;
Mais ces amours dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin;
Car, lorsque tombe une première feuille,
Ah! c'est l'automne! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en

dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire; c'est même une imprudence de la marier si jeune! Mais puisqu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner un peu. Écoutons ce jeune homme, pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère. Le voici, allons...

SCÈNE VIII.

MADAME DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX.

(Saint-Félix entre par le fond, et s'avance d'un air timide.)

SAINT-FÉLIX, à part.

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire!

MADAME DE MARCILLY.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage :
Mon dévouement alors sera plus beau.
(A Saint-Félix.) (A part.)
Approchez-vous. Il faut qu'on l'encourage;
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,
Jusqu'à présent c'est le premier, je croi,
Qui m'ait parlé d'amour et de constance
Sans que ce fût pour moi.

(Haut.) Eh bien! Monsieur, vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas?

SAINT-FÉLIX.

Ah! Madame, je ne me plains que de ma mauvaise fortune; mais si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

MADAME DE MARCILLY, à part.

Nous y voilà; il n'y a pas manqué : n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être été un peu trop sévère; des raisons très-graves et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour gendre... (A part.) Ah! Dieu! quel mot! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, avec inquiétude.

Eh bien! Madame?

MADAME DE MARCILLY.

Eh bien! Monsieur, je ne vous défends pas d'espérer; et dans quelques mois je pourrai consentir...

SAINT-FÉLIX, vivement.

Est-il bien vrai? Ah! Madame, quelle bonté! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance; nous ne vous quitterons plus; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfants vous chériront.

MADAME DE MARCILLY, effrayée. A part.

Leurs enfants!... grand'mère!... ah! mon Dieu! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX.

Qu'avez-vous, Madame?

MADAME DE MARCILLY, troublée.

Rien, rien, Monsieur; je suis seulement fâchée que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

SAINT-FÉLIX.

Comment! ne m'avez-vous pas dit...

MADAME DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer; mais je n'entrevoyais pas alors tous les obstacles. Il y en a d'insurmontables. (A part.) Grand'mère!... juste ciel!

SAINT-FÉLIX.

Mais enfin, Madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout. Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissements, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

MADAME DE MARCILLY, vivement.

Justement, Monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX.

Quoi, Madame!

MADAME DE MARCILLY.

Oui, Monsieur; une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre, un engagement antérieur, c'est sacré; et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX.

Est-il possible! quand tout à l'heure encore...

AIR de *Marianne*.

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

MADAME DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis, je ne le doi;
De refuser tout m'impose la loi.

SAINT-FÉLIX.

Mais que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur?

MADAME DE MARCILLY.

Il n'écoutera que moi seule;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis tout faire pour lui,
(A part.)
Excepté d'être aïeule.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, seul.

Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se perd, mes idées se confondent.

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu es seul? Eh bien! tu es enchanté, n'est-ce pas? cela va bien?

SAINT-FÉLIX.

Oui! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc? Madame de Marcilly m'avait promis...

SAINT-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est

rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE.

Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX.

Vraiment! Madame de Marcilly l'ignore?

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire part, et nous avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX.

Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu! nous le découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX.

Ah! Monsieur, que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçcn, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi?

SAINT-FÉLIX.

Je le crois; mais pour me le dire elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE.

Qui ne dit jamais rien. Et ton père de ce côte-là du moins...

SAINT-FÉLIX.

Oh! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE.

Il connaît la jeune personne?

SAINT-FÉLIX.

Non : il a été obligé de quitter Paris si précipitamment; mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah, ah! et chez qui?

SAINT-FÉLIX.

Chez un ami commun, le baron de Précour.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui? Ont-ils beaucoup causé ensemble?

SAINT-FÉLIX.

Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, réfléchissant.

C'est bien, c'est bien. Il te paraît drôle que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX.

Eh bien! soupçonnez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE.

Au contraire, je n'y suis plus du tout.

SAINT-FÉLIX, avec impatience.

Vous, qui depuis quinze ans étudiez les femmes!

AIR du *Petit Courrier*.

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ingnore qu'on est dupé :
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, Monsieur.

SAINT-FÉLIX.

La belle avance!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE, à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.

Monsieur, Monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX.

Que dit-elle?

M. DE VILLEBLANCHE, avec joie.

Comment! tu sais?..

CATHERINE, le doigt sur la bouche.

Chut! Vous entendez bien que, depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux; je suis toujours aux écoutes : tout à l'heure la fenêtre du boudoir de Madame était ouverte, je passais dans le jardin...

VILLEBLANCHE, souriant.

Ah! tu as espionné! ce n'est pas très-loyal; mais dans les cas désespérés... (Lui frappant sur la joue.) Eh bien! ma petite, tu as entendu?..

CATHERINE.

Oui, Monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec Madame.

M. DE VILLEBLANCHE, inquiet.

Hein!.. d'enfermé?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité.

Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte! compromettre ainsi sa maîtresse!

CATHERINE.

Mais, Monsieur, puisque j'ai entendu...

VILLEBLANCHE.

Taisez-vous, vous dis-je; qu'est-ce que c'est donc que ça! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis croire, en effet, que madame de Marcilly...

M. DE VILLEBLANCHE, tremblant d'émotion.

Ni moi, non plus; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une; ou ça est, ou ça n'est pas; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin; je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, à part.

Pauvre homme! comme il est agité! le voilà encore plus malheureux que moi. (Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, à part, et regardant sortir Saint-Félix.

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (Haut.) Eh bien! Catherine, tu disais donc?...

CATHERINE.

Dame, Monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Il n'y a pas de quoi! (Haut.) Tu passais donc sous la fenêtre?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison; un étourdi, un indiscret; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée?

CATHERINE.

A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, hésitant.

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est consolant. (Haut.) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE.

Non, la fenêtre est si haute; et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais Madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE.

Des reproches?

CATHERINE.

Oui; il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE.

Enfin?..

CATHERINE.

Enfin, Monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'aurcs que je n'entendais pas; mais tout à coup Madame s'est

levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais plus fidèle ; tu me trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE.

Tu me trompes ! (A part.) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage ; mais Madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, et je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, très-agité, et se promenant.

Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié ; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré mes serments.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l' même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans, est-il possible !

CATHERINE.

Ah ! ça fait mal rien qu' d'y penser.
Et puis, Monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n' trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi, je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, regardant à travers la serrure.

Si vous voulez je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte ; je vais faire comme si Madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien. (Elle s'approche de la porte.)

M. DE VILLEBLANCHE.

Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari ; à plus forte raison...

CATHERINE, prêtant l'oreille du côté de la chambre de madame de Marcilly.

Ah ! Monsieur !

M. DE VILLEBLANCHE.

Quoi donc ?

CATHERINE.

On parle encore ; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, avec curiosité.

N'importe ; je te le défends.

CATHERINE, s'approchant de la porte.

On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, hors de lui.

Mon nom! (Il lui fait signe d'entrer vite; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de madame de Marcilly.) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence!... Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE, revenant.

Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère; mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Petite sotte! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est bien fait; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader; car Madame veut rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle veut rester seule?

CATHERINE.

Dites donc, Monsieur, si on se cachait aussi pour voir?

M. DE VILLEBLANCHE.

Fi donc! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme Madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, Monsieur. (A part, et regardant la porte à droite.) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre. (Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul.

Lui parler! je n'en aurai pas la force; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah! mon Dieu! je l'entends;

si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.) Je n'ai que ce moyen ; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

MADAME DE MARCILLY, sortant de son appartement ; M. DE VILLEBLANCHE, caché derrière la psyché.

MADAME DE MARCILLY, se croyant seule.

Catherine est partie? bien. (Elle va fermer la porte du fond.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Que va-t-elle faire? Eh bien! elle ferme la porte?

MADAME DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Seule! Ah çà! et l'autre?

MADAME DE MARCILLY.

Voilà l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette; c'est tout au plus si j'en aurai le courage. (Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son châle.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ah! mon Dieu! je ne me doutais pas des dangers de la position.

MADAME DE MARCILLY, s'asseyant auprès de la table à droite.

J'ai beau faire, j'ai beau changer de lieu, la même idée me poursuit toujours... je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance; mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable; c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Je sens que cela s'en va.

MADAME DE MARCILLY, soupirant.

Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien! je me résigne; je me dévoue. Je quitterai la rose et les coiffures en cheveux; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle ou lilas, très-claire, avec un petit

chapeau et des marabouts; cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition. Mais c'est le jour du mariage! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parents, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire : « Madame votre fille, — monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés où l'on me promettra une nuée d'arrière-descendants. Que répondrai-je? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (S'asseyant devant le miroir.) Eh bien! non! je serai gauche, embarrassée. (Essayant une autre mine.) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pis, c'est détestable; l'air sentimental me vieillit horriblement. (Elle se lève.) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas une figure de grand'mère... cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Comment!... (Il entre dans le cabinet.)

MADAME DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci. (Se tournant vers la psyché.)

AIR de *la Mansarde.*

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.
(Le regardant.)
Que vois-je! Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas,
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.
(Se détournant.)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire,
Ces yeux sont encor assez doux.
(A sa psyché.)
Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette

Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?
(Se détournant.)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.
(M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la psyché.)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (S'y regardant.) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

C'est fini!...

MADAME DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Oui, comment allons-nous faire?

MADAME DE MARCILLY.

Ah! quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Moi!

MADAME DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui. Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer; un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver, et grâce à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, seul; il sort de derrière la psyché.

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable! ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent. Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil, séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'État, et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non, morbleu! et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle em-

ploie... Ah! mon Dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, entr'ouvrant la porte du fond.

Eh bien! Monsieur, savez-vous quelque chose?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, mon enfant, je sais tout, et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, montrant la porte à droite.

Vous avez vu ce monsieur?

M. DE VILLEBLANCHE, vivement.

Du tout, j'en étais bien sûr. (Sévèrement.) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu, et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque Monsieur l'exige, je ne demande pas mieux. (A part.) Par exemple, ça fera un bien bon mari. (Haut.) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

M. DE VILLEBLANCHE.

Ah! lui, c'est différent; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE.

Comment! un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Par les soins, par la constance.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d' sentiments;
Et p't-être qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, en confidence.

Le beau côté de l'affaire,
Je m'en vais te le conter :
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, Monsieur, qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui; mais le plus terrible, c'est que mam'selle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE.

Elle l'aime! tu en es bien sûre?

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix; elle a rougi, et en apprenant que Madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux; les pères et les mères sont-ils désagréables!

M. DE VILLEBLANCHE.

Pauvres enfants!... Tu as raison; ils s'aiment; et je souffrirais... non, morbleu! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, ou bien nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, Monsieur, j'y vais; je vais lui dire... (A part.) C'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas Madame de faire attendre des gens comme ça. (Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, seul. Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.

Il y aurait bien un moyen, un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée; ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (Il se lève.) mais cela ruinerait le mien; et ce ne serait pas juste; car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps

d'attendre. Reste donc les conseils de la sagesse et de l'amitié; on ne les écoutera pas; il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh mais! si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi, qu'est-ce que je risque? (Il se met à la table et écrit.) Essayons toujours, un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer;
Car je sais que dans cette vie
Toute espèce de conseiller,
Glaces, miroirs, ou gens en place,
Dont l'avis est sollicité,
Tombent souvent dans la disgrâce,
Quand ils disent la vérité.

(Il se lève.) C'est cela, c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh! oui, madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace; la voici

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, MADAME DE MARCILLY.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! je vous cherchais, Monsieur! et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

MADAME DE MARCILLY, avec douceur.

Je vois que vous avez parlé à M. de Saint-Félix, et que vous êtes fâché contre moi; aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, toujours froidement.

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

MADAME DE MARCILLY, souriant.

C'est ce que nous verrons; mais, avant tout, dites-moi, je

vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix ?

M. DE VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (A part.) que je n'ai jamais vu.

MADAME DE MARCILLY.

M. de Saint-Félix votre ami intime? vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps; mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

MADAME DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon : il ne l'a vue qu'une fois; mais c'est assez pour juger.

MADAME DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

M. DE VILLEBLANCHE.

C'est possible; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

MADAME DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites donc? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous? pas possible! il m'a bien dit : Mademoiselle de Marcilly.

MADAME DE MARCILLY.

Ah! c'est charmant! je me rappelle fort bien cette soirée; c'était moi. Quoi! réellement, il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle? Convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout, moi, Madame; M. de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partner; et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

MADAME DE MARCILLY.

Vraiment! vous seriez jaloux? Par bonheur, il y a des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE.

Vous croyez? (A part.) La voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

MADAME DE MARCILLY, avec un peu d'embarras.

C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père. Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui; et si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui! (A part.) Nous y voici. (Haut.) Et que faudrait-il faire pour cela?

MADAME DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie... (du moins vous allez l'être; ainsi, dans le fait principal, il n'y aura pas de mensonge.)

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

MADAME DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille; mais que, plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, froidement.

J'en suis bien fâché, Madame, mais je n'écrirai point cette lettre.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser?

M. DE VILLEBLANCHE.

Non, Madame, pas maintenant.

MADAME DE MARCILLY.

Et pourquoi?

M. DE VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

MADAME DE MARCILLY, étonnée.

Comment?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

MADAME DE MARCILLY.

Vous ne me parlez pas sérieusement; et je ne croirai jamais (Regardant dans la glace.) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, à part.

Elle y regarde; j'en étais sûr.

MADAME DE MARCILLY, apercevant le billet.

Qu'est-ce que je vois là? une lettre à ma psyché! Savez-vous ce que cela veut dire?

M. DE VILLEBLANCHE.

En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

MADAME DE MARCILLY, l'ouvrant et à part.

De quelle part? (Allant à la fin de la lettre.) « Signé, *Votre miroir.* » Quelle est cette plaisanterie?

M. DE VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise?

MADAME DE MARCILLY.

C'est inutile, Monsieur; que je ne vous dérange pas : reprenez votre livre. (M. de Villeblanche va se rasseoir; mais il observe madame de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.)

MADAME DE MARCILLY, debout et à part. Elle lit.

« Madame, vous m'avez souvent fait l'honneur de me con-« sulter; et, quelques secrets que vous m'ayez confiés, ma fi-« délité a toujours égalé ma discrétion; ce matin encore vous « avez daigné me demander mon avis. » (S'interrompant.) O ciel! qu'est-ce que cela signifie? et qui a pu deviner?... Mais continuons : (Elle lit.) « Ce matin encore vous avez daigné me de-« mander mon avis; mais comme je crains que vous n'ayez « mal interprété mon silence, je prends la liberté de vous « l'expliquer : vous êtes toujours jeune, toujours jolie; je m'y « connais, Madame, et vous pouvez m'en croire; c'est pour « cela même, c'est par coquetterie que moi, votre conseiller « intime, je vous engage à marier votre fille sur-le-champ, « pour que chacun s'étonne et se demande si ce n'est pas là « votre sœur, et pour qu'on admire une résolution que plus « tard peut-être on trouverait toute naturelle. » (Elle regarde M. de Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture. S'interrompant.) Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sagesse... Je n'a-

vais pas encore envisagé la question sous ce point de vue; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin : (Elle lit.) « Je ne hasarderai « plus qu'un seul avis : un miroir voit bien des choses qui « échappent même à l'œil d'une mère; et votre fille est venue « parfois me consulter; j'ai vu ses yeux mouillés de larmes! « Elle aime sans oser vous l'avouer, et vous ne voudriez pas « la rendre malheureuse. Non, vous ne le voudrez point, « dans votre intérêt et peut-être dans le mien; car le malheur « de votre fille ferait le vôtre; je verrais dans la douleur vos « traits s'altérer : rien ne flétrit comme le chagrin, et l'on « embellit par le bonheur. Tâchez donc que ma glace fidèle « ne puisse jamais réfléchir que les traits heureux d'une « bonne mère; faites que nous soyons contents l'un de l'au- « tre, et que vous ayez à meregarder autant de plaisir que « j'en ai à vous voir. Moi, *votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, qui s'est levé et s'est approché d'elle.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, lui donnant la lettre.

Tenez, tenez, Monsieur, lisez vous-même. Que devenir? comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela? Je vois ce dont il s'agit.

AIR : *En amour comme en amitié.*

D'un seul instant de vanité
Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité;
Eh bien! votre secret vous appartient encore;
Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi;
Calmez cette frayeur extrême.
Notre secret est encore en nous-même,
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

MADAME DE MARCILLY.

Quoi! Monsieur! ce miroir si raisonnable, c'était vous!...

M. DE VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire; j'attends la réponse.

MADAME DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas?

M. DE VILLEBLANCHE, apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre, et qui ont entendu les derniers mots.

Tenez, Madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

MADAME DE MARCILLY.

Venez, venez, Saint-Félix, ma fille est à vous. Voulez-vous de moi pour belle-mère?

SAINT-FÉLIX, à ses pieds.

Ah! Madame, que je suis heureux!

CATHERINE.

Ah! Madame, que c'est bien à vous!

MADAME DE MARCILLY, à M. de Villeblanche.

Eh bien! Monsieur, êtes-vous content?

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Madame; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

MADAME DE MARCILLY, bas.

Ah! grâce maintenant, et gardez-moi le secret.

M. DE VILLEBLANCHE.

Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

MADAME DE MARCILLY, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Adam*.

SAINT-FÉLIX.

Ainsi, je suis de la famille;
C'est grâce à vous, mon protecteur;
(A madame de Marcilly.)
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus cette loi si chère;
De votre cœur loin de vous défier,
Écoutez-le : pour une mère
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre?
L'un a l' zyeux noirs, l'autre a l' zyeux bleus;
L'un est aimable, l'autre est tendre,

Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
Renvoyer l'un, hélas! est difficile;
Choisir l'autre, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville ?
Mesdam's, daignez me conseiller.

M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la conquête,
Qui par leurs yeux souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un son conseil, et l'autre son miroir;
Mais si tous deux vous voulez qu'on vous dise
La vérité, souffrez-la volontiers ;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers.

MADAME DE MACILLY, au public.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires,
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller!

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

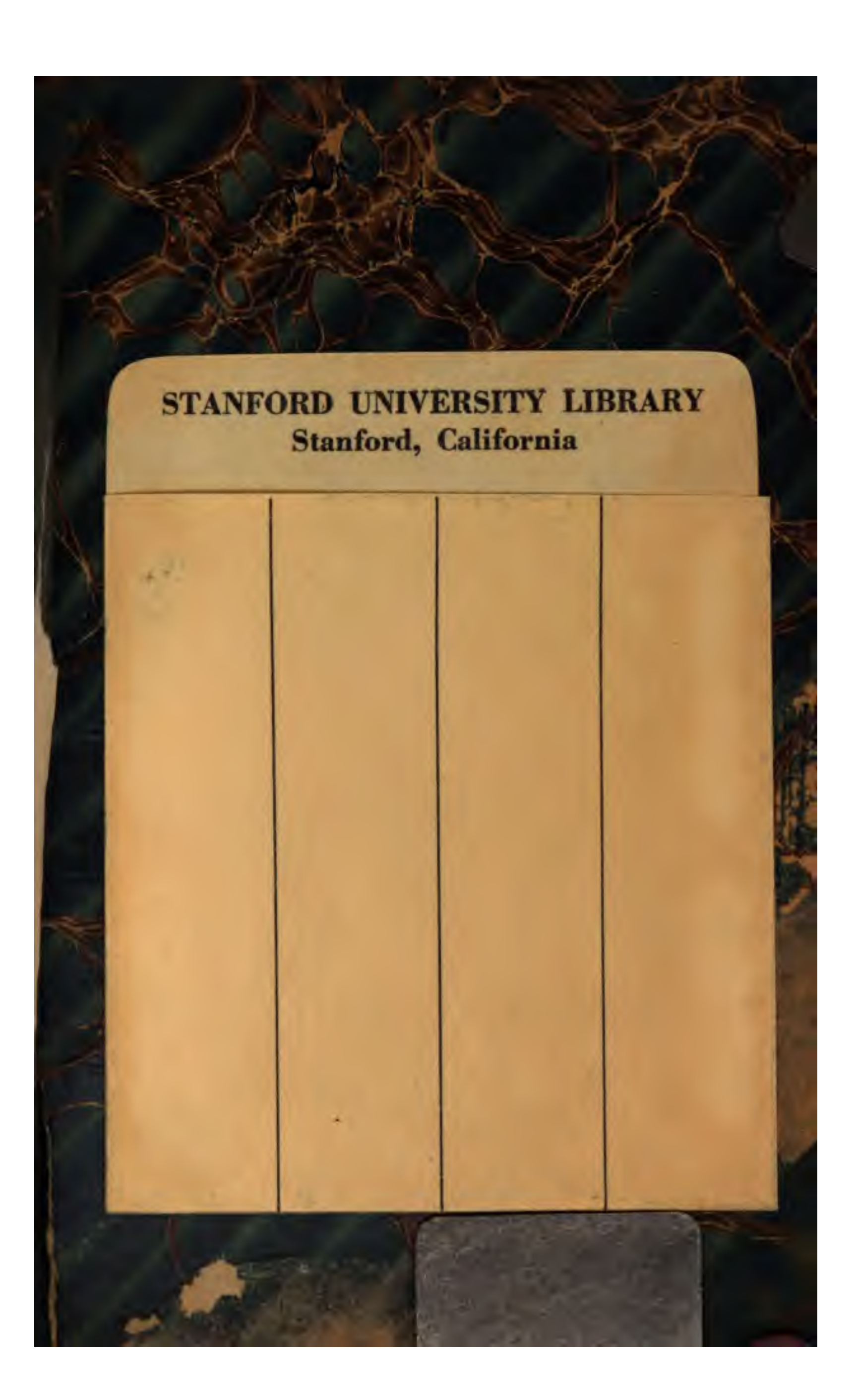
TABLE DES MATIÈRES

DU DOUZIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.




STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California